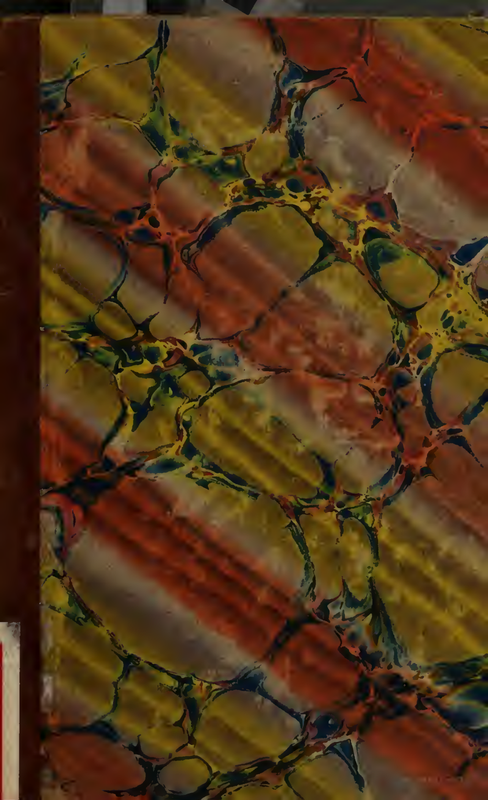


TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TOME TROISIÉME.

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES,

CONTENANT

L'Histoire critique des Campagnes de Frédéric II, comparées à celles de l'Empereur NAPOLÉON;

Avec un recueil des principes généraux de l'Art de la guerre;

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI,

Employé à l'État-Major de S. M. l'Empereur.

DEUXIÈME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et Plans de Batailles.

TROISIÈME PARTIE.



A PARIS,
CHEZ MAGIMEL LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DE THIONVILLE N° 9.
1811.

TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1759.

CHAPITRE XV.

Préparatifs de guerre; opérations des armées françaises et alliées; combat de Bergen; bataille de Minden.

Nous avons laissé, dans les chapitres IX et XIII, les armées cantonnées dans des positions qu'il est inutile de rapporter. Elles y passèrent l'hiver très-paisiblement, à la faveur d'un armistice convenu jusqu'au 16 mars. Il y eut en Saxe et sur le Rhin quelques petits mouvemens

sans but essentiel; les seuls événemens qui méritent d'être cités, furent l'occupation de Francfort sur le Mein, par le corps du prince Soubise, et celle d'Erfurt par le général Knobloch, de l'armée du prince Henri.

Cet état de repos était le présage de scènes plus sanglantes: tous les gouvernemens en profitaient pour recompléter leurs armées, établir leurs dépôts, et mettre dans leurs plans plus d'ensemble qu'il n'y en avait eu jusqu'alors.

Les événemens de la guerre maritime entre l'Angleterre et la France engageaient de plus en plus le cabinet de Versailles dans un système d'alliance contraire à ses plus grands intérêts. Ce cabinet ne voyait de compensation pour la perte de ses colonies, que dans la ruine du roi de Prusse, et dans la conquête du Hanovre, qui devait en être le résultat. Louis, guidé par des vues aussi étroites, ne s'apercevait pas que, pour remédier à un petit mal, il détruisait dans ses fondemens tout le système des intérêts nationaux, et qu'il donnait à la politique des gouvernemens européens la tournure la plus opposée à celle que la nature semblait devoir leur inspirer pour leur conservation réciproque.

Le phénomène extraordinaire de la défense victorieuse de Frédéric avait prouvé aux alliés que leurs plans avaient été sans ensemble et sans solidité: on était d'accord sur ce point; mais on

ne l'était guère sur les moyens d'y remédier. Le gouvernement français crut y parvenir, et donner une espèce de centralité aux opérations des armées, en envoyant des hommes d'un mérite reconnu dans les camps de tous les confédérés. M. de Montalembert fut envoyé à celui des Russes, M. de Montazet à l'armée autrichienne, et le marquis de Caulaincourt à l'armée suédoise. Ces ministres généraux auraient pu atteindre le but de leur mission, s'ils avaient eu les pouvoirs illimités de tous les souverains; mais ils furent réduits au rôle d'observateurs et de conciliateurs, et, sous ce rapport, ils contribuèrent néanmoins à mettre plus d'ensemble dans les plans des généraux, et à rétablir la bonne harmonie qui fut si souvent troublée.

L'Autriche, voyant que ses puissans alliés redoublaient leurs efforts pour une lutte qui, dans le fond, n'était que la sienne, attendant tout de la continuation de la guerre, fit de grands préparatifs pour la pousser avec vigueur, et ne la poussa pas. Les faux calculs d'une politique tortueuse lui firent perdre les avantages immenses qu'elle s'était ménagés, et au moyen desquels elle pouvait marcher rapidement à la suprématie de l'Europe.

L'Angleterre avait d'aussi puissans motifs à la prolongation de la guerre, ses flottes victorieuses lui procuraient une supériorité et des ressources incalculables; ses armées et celles de ses alliés

avaient à leur tête deux grands hommes, dont les succès assuraient son système de politique continentale. Les traités de subsides avec le roi et avec les Hessois, avaient été renouvelés et augmentés; l'armée du duc Ferdinand fut portée successivement jusqu'à 70,000 hommes.

Au moment de l'ouverture de la campagne, la position des armées françaises était toujours à peu près la même; elle offrait une ligne d'opérations double, embrassée par des forces supérieures. Le marquis de Contades commandait l'armée du Bas-Rhin, vers Wesel. Le duc de Broglie commandait celle du Mein, et se liait avec l'armée des Cercles, qui, depuis l'évacuation d'Erfurt par les Prussiens, avait occupé, avec une forte division, l'évêché de Fulde et plusieurs postes importans sur la Werra.

Le duc Ferdinand avait l'avantage d'une position centrale, et il chercha habilement à en profiter. Faire face en même temps aux deux armées avec des forces inférieures, était le sûr moyen d'être battu partout. D'un autre côté, en se portant en masse sur une d'elles, on s'exposait à une invasion dangereuse de la part de l'autre : il ne restait d'autre parti à prendre que celui de for-

mer une ligne d'opérations double et intérieure, renforcée au point décisif; et ce fut justement celui que préféra le duc. L'absence du maréchal de Contades faisant présumer que son armée n'était pas prête à opérer sur-le-champ, tout embarras dans le choix de ce point décisif devait cesser, et il était naturel de profiter de ce moment pour chercher à rejeter l'armée de Broglie au-delà du Mein, ou même au-delà du Rhin. Les alliés firent les préparatifs nécessaires à cet effet.

Le duc communiqua d'abord son plan au prince Henri, afin qu'il fît une petite diversion du côté de la Saxe pour empêcher les troupes de l'Empire d'inquiéter l'expédition : il laissa aux généraux Sakwille et Sporken le commandement du corps d'observation sur le bas-Rhin, et se dirigea, le 21 mars, avec les divisions du prince de Holstein et du prince héréditaire, sur Cassel, où il arriva le 24, et où il se réunit au corps du prince d'Isenbourg. L'armée était, le 30, à Fulde, l'avant-garde à Gersfeld.

Sur ces entrefaites, le prince Henri avait détaché les généraux Knobloch et Lindstet sur la Franconie, pour attirer l'attention des troupes de l'Empire, tandis que le prince héréditaire les attaquait du côté de la Hesse. Le mouvement de ce dernier, commencé le 31 mars, valut la prise des postes de Meinungen et de Wasungen, celle

de 2,000 prisonniers, et la retraite du corps autrichien sur Bamberg.

Le duc resta à Fulde, avec l'armée, jusqu'au 10 avril, soit pour attendre que ses communications par Cassel fussent assurées, soit pour établir les dépôts qui étaient nécessaires à son opération; et la perte de ces momens précieux démontre tous les vices de ce système de guerre: elle donna, à M. de Broglie, le temps de prendre toutes ses mesures pour déjouer les projets des alliés. Les troupes françaises furent cantonnées de manière à pouvoir être réunies, dans deux marches, au point de rassemblement indiqué au bourg de Bergen; une chaîne de troupes légères couvrait les cantonnemens assez au loin pour que le rassemblement pût s'effectuer à temps: on forma, de plus, quelques détachemens pour s'assurer, encore davantage, du premier mouvement des alliés.

Pendant que ces choses se passaient, le marquis d'Armentières, qui commandait sur le bas-Rhin, se mettait en devoir de tirer le duc de Broglie d'embarras, en lui envoyant tous les renforts dont il pouvait disposer: il forma, sous les ordres du comte de Saint-Germain, un corps d'élite d'environ 10,000 hommes, qui se porta sur la Lahn, mais qui arriva trop tard pour prendre part à l'action.

L'armée alliée partit enfin, le 10, de son camp

de Fulde, et arriva, le 12, à celui de Windeken. M. de Broglie fut instruit, dès le 11, de ce mouvement, et il prit toutes ses mesures pour recevoir l'ennemi à Bergen, (planche 21, n.° 2). Le choix de cette position était excellent; le bourg, qui couvrait la droite, est situé sur le revers d'une chaîne de hauteurs, qui se prolongent à droite de la chaussée de Francfort à Bischofsheim, et qui sont très-escarpées aux environs de Bergen. Une plaine, assez grande, se trouve en avant du bourg et à sa gauche; elle descend jusqu'au bois de Wilbel, mais elle est coupée transversalement par un chemin creux qui conduit à ce village. Bergen est entouré d'un mur et de jardins garnis de haies vives; il fut occupé par les 4 bataillons suisses de Waldner et Planta, 2 de Royal Deux-Ponts et 2 de Royal-Suédois. On plaça, plus en arrière, les régimens de Piémont, Royal-Roussillon et Alsace; et, derrière ceux-ci, les 4 bataillons suisses de Diesbach et Castella, avec les régimens de Rohan et de Beauvoisis: ces 15 bataillons, étaient disposés en colonnes par bataillons, pour soutenir les troupes qui occupaient Bergen, ou, au besoin, pour filer à gauche et déborder l'ennemi. La gauche, qui était formée par le corps saxon, se trouvait dans une position inabordable. Entre cette aile et la droite, on avait aussi placé 11 bataillons en colonnes. Une réserve intermédiaire de 32 escadrons fut établie, sur trois

lignes, en arrière de la tour de Berg-Warthe. L'artillerie fut répartie en plusieurs batteries qui enfilaient toutes les avenues par des feux croisés. (Toutes ces positions sont marquées *aa.*)

Le 13 avril, au point du jour, l'armée alliée marcha sur 5 colonnes, et directement sur Bergen : elle arriva, en présence, entre huit et neuf heures, et se forma au revers des petites hauteurs qui s'étendent depuis Bischofsheim jusqu'à Wilbel (*bb*). Pendant ce temps, M. de Broglie, informé de bonne heure de son approche, avait réuni ses généraux à la tour de Berg-Warthe, et leur avait donné ses dispositions, en insistant particulièrement sur une défense opiniâtre du poste de Bergen : il prit aussi ses précautions pour la retraite, en cas qu'il y fût forcé.

Le duc Ferdinand jugea bien, d'après tous les rapports et d'après ce qu'il vit par lui-même, que le seul point qu'il pût attaquer était celui de Bergen, et qu'il trouverait une résistance vigoureuse. Comme il ne voulait pas remettre le sort de toute la campagne au résultat d'une action qui lui offrait si peu de chances favorables, il se décida à n'engager d'abord que ses brigades de gauche, sous le prince d'Isenbourg (*c*), et à les faire soutenir ensuite par le prince héréditaire qui avait passé par Bischofsheim pour tourner l'ennemi. La droite, sous le général Grandby, resta refusée (*d*).

Ce mouvement commença à dix heures. Dès

que M. de Broglie s'en apercut, il fit porter, en avant de Bergen, les 6 bataillons francais et les 4 bataillons suisses de Diesbach et Castella, qui s'y formèrent à l'instant où les grenadiers hessois attaquaient avec vigueur : ce combat d'infanterie fut meurtrier, et continua, sur le même terrain, jusqu'à l'entier épuisement des munitions.

Sur ces entrefaites, la division du prince héréditaire longeait le bourg à droite, et allait déborder le flanc gauche du corps français qui le défendait, au même instant où le prince d'Isenbourg, renouvelant ses efforts, faisait plier l'ennemi. Le moment était décisif : M. de Broglie fit soutenir les troupes, en avant de Bergen, par le régiment de Beauvoisis, et conduisit, en même temps, celui de Rohan sur la droite du prince héréditaire, tandis que deux régimens du centre bordaient la gauche des Hessois. Cet effort simultané, exécuté à l'instant où le prince d'Isenbourg venait d'être tué, enleva les troupes alliées et les força à un mouvement rétrograde. Les régimens de Rohan et de Beauvoisis, qui s'abandonnèrent trop vivement à leur poursuite, furent chargés et entamés par la cavalerie à qui le terrain avait empêché, jusqu'alors, d'entrer en action.

Le duc n'avait été que repoussé, et rien n'était perdu s'il pouvait attirer les Français hors leur position; il manœuvra dans ce but, se retira d'abord dans le vallon, où l'armée s'était formée le

matin, reparut bientôt après sur la hauteur, et fit faire quelques démonstrations; par son aile droite, sur Wilbel et sur le corps saxon, tandis qu'à la gauche il engageait une vive canonnade. Mais M. de Broglie, sans s'engager plus avant, se borna à poster sa réserve de manière à pouvoir soutenir les deux ailes au besoin, et le duc regagna, dans la nuit, sa position de Windeken.

Les suites de ce combat n'offrent aucune opération importante. M. de Saint-Germain joignit l'armée le lendemain, sans que ce renfort pût engager M. de Broglie à poursuivre ses succès et à renouveler ses attaques. Le duc, au contraire, semblait l'y provoquer par tous les moyens, et fit, à cet effet, assiéger le château de Marbourg par le corps du général Hardenberg. M. de Broglie resta fidèle à son système, se borna à inquiéter les arrière-gardes, et, après quelques escarmouches insignifiantes, le duc fit cantonner son armée, le 22 avril, aux environs de Fritzlar et Ziegenhain. Les Français en firent autant derrière la Lahn.

Le marquis de Contades, qui était encore à Paris lorsqu'on y reçut la nouvelle du combat de Bergen, en partit dès qu'il en eût reçu ses dernières instructions, et que tout le plan d'opé-

rations eut été concerté avec les ministres. Ce général arriva à Creveldt le 4 mai, fit jeter un pont sur le Rhin, entre Wesel et Rhées, pour donner le change à l'ennemi, tandis que l'armée se rassemblait, dans des camps, près de Cologne et de Dusseldorf. Ce mouvement attira l'attention du duc Ferdinand sur la Westphalie; car ce prince ne laissa que 12,000 hommes sous les ordres du général Imhof, pour couvrir la Hesse, et se porta sur Lipstadt.

Le marquis de Contades avait appris, par l'expérience des campagnes précédentes, que l'établissement d'une double ligne d'opérations sur la Lippe et sur le Mein, n'était pas le moyen qu'il fallait choisir pour obtenir des succès. Il était évident que le duc Ferdinand, maître des places de Munster, Lipstadt et Hameln, pouvait laisser un moment des succès à l'armée française de Westphalie, et profiter de la position centrale de Fritzlar et Cassel, pour opérer successivement contre celui des deux corps qui lui offrirait les chances les plus favorables. Les Français adoptèrent donc le système, très-sage, d'agir avec leur masse par la Hesse, en descendant le Weser, afin de forcer les alliés à repasser ce fleuve, et à quitter ainsi la Westphalie, dont M. d'Armentières devait venir prendre possession en assiégeant Munster avec un corps de 25,000 hommes.

L'armée française partit, le 20 mai, de ses

quartiers, pour se rassembler à Giesen; elle occupait, le 3 juin, les positions suivantes:

82 bat.	54 escad.		à Marbourg.
18 —	31	—	réserve sous M. de Broglie, sur l'Hom, vers Hombourg.
19 —	20	—	sur le bas-Rhin, aux ordres de M. d'Armentières,
7 —	»	—	à Francfort et Hanau.
» —	20	—	carabiniers et gendarmes, sous M. de Poyanne, à Cologne, devant se réunir à l'armée.

Total: 126 bataillons, 125 escadrons, et quelques corps francs ou légions.

Le duc Ferdinand voyant les projets de son adversaire aussi prononcés, chercha à gagner du temps pour réunir ses troupes; et, dans cet espoir, il poussa le prince héréditaire, avec 3,000 hommes, en partisan sur Dusseldorf, afin de donner aux Français des inquiétudes sur leurs communications et sur leurs magasins. Mais ce faible moyen eut le résultat que l'on devait en attendre, et tandis que le duc rassemblait ses corps au camp de Werle, M. de Contades profitait de son éloignement pour envahir la Hesse, avec l'activité que l'on mettait dans les opérations à l'époque où toute l'étendue du possible n'était point encore connue.

L'avant-garde, de 10 bataillons de grenadiers, sous M. de Saint-Pern et M. d'Auvet, avec 4 bataillons, partirent, le 5, de Marbourg, et se portèrent, le 9, vers Corbach. La réserve partit en même temps de sa position de Jantershausen, et arriva, le 9, à Niederurf. La grande armée campa, le 8, à Sachsenberg. Ce mouvement paraissait avoir en même temps pour but d'isoler le corps du général Imhof; mais l'exécution n'en fut pas assez vive; car ce général, instruit de la marche des Français, se porta, le 9, à Warbourg, et se réunit, le 11, à Buren avec le corps du général Wutgenau. M. de Broglie entra ainsi, sans opposition, à Cassel, le 11; mais, comme il n'y rencontra point l'ennemi, il poussa, sans perdre un instant, son avant-garde sur Minden.

Pendant que ces choses se passaient, le maréchal de Contades avait porté l'armée, le 10, de Sachsenberg à Corbach, dans le but de s'emparer des défilés de Stadtbergen, ou de soutenir au besoin l'expédition de M. de Broglie. Ces défilés, si importans et si faciles à défendre, que le général Wutgenau aurait pu aisément soutenir depuis Buren, furent abandonnés, et M. de Contades, instruit de l'occupation de Minden, les fit passer à son armée, le 13 au matin. Elle campa en arrière de la Dimel, et M. d'Auvet la couvrit, en prenant poste à Essen, sur la rive gauche, avec son corps soutenu par 2 brigades en échelons in-

termédiaires. M. de Broglie reçut ordre de se diriger sur Paderborn. Le duc Ferdinand, de son côté, se réunit, le 11, à Soest, avec les corps sous les ordres des généraux Sakville et Sporken; il séjourna, le 12, dans cette position, et campa, le 14, à Buren, où il se réunit aux corps des généraux Imhof et Wutgenau. Il paraît que le duc avait envie de prévenir les Français au passage de la Dimel; mais le maréchal de Contades, ne voulant pas exposer le corps du marquis d'Auvet à combattre seul, avait passé cette rivière, avec toute son armée, sur 6 colonnes, le 14 au matin.

Le duc Ferdinand voyait bien que le but des Français était de le couper de Minden et du Weser; mais il ne pouvait pas diriger ses marches pour gagner le fleuve, sans perdre ses communications avec Munster, Lipstadt, et surtout avec le corps de Wangenheim, qui était resté au camp de Dulmen, sur le bas Rhin : il persista donc à se retirer parallèlement au Weser, tandis que le maréchal, de son côté, manœuvrait toujours par sa droite pour gagner Minden.

Voici les mouvemens qui furent le résultat de ces combinaisons des généraux.

Le 18.... *M. de Broglie* à Etteln, et Paderborn, *le corps de Fischer* vers Ru-

Le 19.... *Le duc* se retira entre Lipstadt et Ervitte.

Le général Wangenheim à Dulmen.

Le 20.... *Le duc* à Rittberg. Séjour.

Le 29.... *Wangenheim* à Wolback.

Le 29 au soir, *Le duc* fait partir son avant-garde.

Le 30 au matin, *L'armée* la suit et campe à Marienfeld.

den, *l'armée* à Meerhof.

M. d'Armentières au camp de Schembeck.

Séjour pour attendre les convois de vivres qui venaient encore de la Hesse.

Le 23.... *M. de Broglie* à Neuhaus.

Le 24.... *L'armée* à Paderborn.

Le corps de Chevreuse à Buren; *la légion de Fischer* à Dettmold.

Le 29.... *M. de Broglie* à Osterholt; *l'armée* à Ostschlagen.

Le corps de Chevreuse à Neuhaus, pour couvrir Paderborn et les dépôts.

Le 2 juill. *M. de Broglie* à Orlinghausen.

L'armée à Struckenbruck, près de Bielefeld.

Le 3 juill. *Le duc* à Dissum, près de Ravensberg. *Wangeinhem* à Ladberg, se réunit ensuite à l'armée.	Le 3..... *M. de Broglie* à Heppen et Hervorden.
	Le 4..... *L'armée* à Bielefeld.
	Le 6..... *M. d'Armentières* investit Munster.
Le 7.... *Le duc* à Osnabruck.	Le 7..... *M. de Broglie* à Engern. 3 brigades d'infanterie à Hervorden. 2 de cavalerie, *idem*.
	Le 8..... *L'armée* à Hervorden.

On voit par ce tableau avec quelle lenteur les armées opéraient de part et d'autre, et que les Français étaient déjà, depuis le 24 juin, en état de s'emparer de toutes les communications des alliés. Enfin, lorsque le duc se fut décidément mis en retraite, M. de Broglie résolut de tenter un coup de main sur Minden, dont le mauvais état de la place et la faiblesse de sa garnison devaient faire présumer le succès. Il avança, le 9 à midi, à deux portées de canon de cette ville, et la fit sommer. Le corps de la place se trouve sur la rive gauche du Weser, et un mauvais ou-

vrage à cornes couvrait le pont sur la rive droite; mais le général de Zastrow avait fait enlever tous les moyens de passer la rivière; heureusement pour les Français qu'un paysan leur indiqua la seule petite barque qui existait à quelques lieues de là. M. de Broglie fit passer sur la rive droite, pendant la nuit du 9 au 10, les volontaires de Lanoue et le corps de Fischer. Ces troupes assaillirent l'ouvrage à cornes, tandis qu'une batterie établie sur la rive opposée, battait à revers et enfilait tout le pont du Weser. L'attaque, d'abord repoussée, fut renouvelée avec succès. La légion de Fischer, après avoir emporté l'ouvrage, poursuivit la garnison sur le pont, en força l'entrée, se répandit dans la ville, et ouvrit les portes de la rive gauche par où le duc devait entrer avec ses grenadiers et le reste de son corps.

Le général de Zastrow, qui, avec fort peu de monde, devait garder tous les postes et faire face à tout, n'avait réuni qu'environ 100 hommes, lorsque M. de Broglie pénétra dans la ville; il ne fut néanmoins forcé à se rendre qu'après s'être défendu encore quelque temps avec courage.

Cette opération, conçue hardiment et exécutée avec vigueur, valut aux Français une place importante pour eux, et 1,200 prisonniers.

Ici se termine la première période de la campagne sur ce point. Avant d'aller plus loin, je crois devoir faire quelques observations sur les événemens que l'on vient de rapporter.

Rien ne prouve d'une manière plus frappante les avantages immenses d'un bon choix des lignes d'opérations, que les progrès des armées françaises pendant cette période. La combinaison du marquis de Contades, qui porta son armée sur la Lahn, perpendiculairement au Rhin, et qui la poussa ensuite par sa droite pour gagner le Weser avant les alliés, aurait produit des événemens militaires de la plus haute importance, si ce général avait su en tirer parti, et s'il avait donné à son plan un plus grand but, c'est-à-dire, qu'au lieu de menacer les communications des alliés, il s'en fût emparé.

Le secret de la guerre est dans le secret des communications (1). Si M. de Contades avait connu cette vérité, il est vraisemblable que l'armée alliée eût été anéantie. Il est difficile de con-

(1) L'Empereur Napoléon exprima cette grande pensée dans une audience que S. M. daigna m'accorder à l'ouverture de la campagne contre les Prussiens, en 1806: cette vérité fut démontrée peu de jours après d'une manière bien éclatante, par la marche de l'Empereur sur Géra, et ensuite sur la Saale; marche qui produisit tous les résultats de la bataille de Jéna.

cevoir pourquoi ce général manœuvra si bien et si mal. Dès qu'il eut réussi à s'emparer de Minden et des défilés de Stadt-Bergen, il était sûr d'avoir gagné les communications du duc Ferdinand; pour mettre alors les grandes chances de son côté, il devait changer de direction à gauche, et marcher vivement sur Buren et Geisecke, afin de couvrir sa propre ligne d'opérations, et de serrer le duc de si près, qu'il ne lui fût plus possible de gagner une marche à droite ou à gauche. M. de Contades aurait ainsi tourné l'ennemi en couvrant ses propres communications, et il eût tenu le duc entre le Rhin, la mer du Nord et l'armée française. Il devait alors attaquer vivement les alliés, puisque toutes les chances d'une bataille étaient pour lui, et qu'il n'avait rien à craindre. Telle était la position où l'Empereur Napoléon sut mettre Brunswick à Jéna, Mack à Ulm, Mélas à Marengo, Wurmser à Bassano (1).

Si la première combinaison de M. de Contades eut quelque apparence d'habileté, les suivantes et l'exécution de tout le plan furent misérables. Même après que M. de Broglie eut enlevé Minden, le 9, et que la possession de cette place im-

(1) Voyez chap. XIV, 2.e partie; la position de M. de Contades est parfaitement indiquée par la ligne *gg*, dans le dernier carré.

portante rendit le moment le plus favorable pour marcher au duc et l'attaquer, le général français resta cinq jours dans son camp d'Hervorden, et souffrit tranquillement que le duc vint camper, en trois marches, le 14, à Stolzenau sur le Weser, et rétablit ainsi ses communications qu'il avait perdues deux fois.

Des hommes pour qui la science est un fardeau, et qui ne veulent pas reconnaître l'influence de l'art pour ne pas être forcés à l'apprendre, m'ont objecté que les principes n'influaient point sur les opérations de la guerre, puisque le plan de M. de Contades, si bien combiné, ne produisit que des revers : argument pitoyable auquel il est pénible de devoir répondre.

Sans doute il importe que les premières bases d'un plan de campagne soient bien combinées, que les principes de l'art y président; c'est même de ces premières bases que dépendent les grandes chances, les grands résultats: ainsi la marche concentrique de Napoléon sur Géra, en 1806, était par elle-même une victoire, elle en procurait tous les avantages. Mais à quoi sert un bon plan primitif, lorsque, dans l'exécution, on oublie à chaque pas les mêmes principes qui le rendaient bon. Qu'aurait produit cette belle marche de Napoléon, si, après avoir gagné les communications des Prussiens, il était resté à Salfeld et à

Schleitz, jusqu'à ce que l'ennemi les regagnât en venant se camper vers Gera, entre l'Elster et la Mulde?

Un bon plan exécuté contre les principes doit produire des revers; ce n'est pas sur le papier, dans les quartiers-d'hiver, que l'on triomphe. Un projet médiocre, et même mauvais, exécuté vivement avec du coup-d'œil sur le terrain, peut produire des demi-succès; c'est la guerre où l'on se bat pendant plusieurs campagnes pour avoir quelques villes ou quelques villages. Un plan fondé sur les grands principes, dont l'exécution est sans cesse rattachée à la base primitive, produit les actions étonnantes, les résultats décisifs : telle est la guerre de l'Empereur des Français.

Quant au duc Ferdinand, Tempelhof a beaucoup admiré sa persévérance à rester aux environs de Lipstadt; cette persévérance était une faute tout comme la marche des Prussiens sur Gotha et Eisenach en 1806. Tempelhof le justifie bien, en disant qu'il voulait sauver le corps de Wangenheim, campé à Dulmen; mais, pour sauver un détachement qui ne court aucun danger, doit-on s'exposer aux chances les plus désastreuses, perdre ses communications et peut-être toute l'armée? Il paraissait bien plus simple d'envoyer à ce détachement l'ordre de se porter à marches forcées sur Munster, Osnabruck ou Minden, pour lui donner ainsi une direction con-

centrique assurée vers les points où l'armée devait se porter.

Le duc Ferdinand ne réussit que par un hasard sur lequel il ne pouvait pas compter, puisque le plan primitif des généraux français annonçait de plus grandes vues, et plus de résolution que dans les campagnes précédentes. Si le duc avait eu affaire à l'Empereur Napoléon, ses manœuvres, tant vantées par Tempelhof, auraient mis son armée dans une position qui en eût causé la ruine; je ne leur trouve donc rien d'admirable.

Bataille de Minden.

La prise inattendue de Minden, dont nous venons de rendre compte, en procurant aux Français une place d'armes sur le Weser, assurait leurs convois de subsistances qui venaient de Paderborn, et les mettait à même d'agir vigoureusement contre l'électorat de Hanovre dont la conquête paraissait inévitable.

Le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, était si vivement pénétré de cette idée, que, dans sa correspondance avec M. le marquis de Contades, il ne s'agissait absolument que des moyens de conserver cet électorat et d'empêcher une nou-

velle évacuation. Mais les choses en étaient au point qu'il fallait absolument une bataille pour décider du succès de cette campagne.

Le duc Ferdinand ne se laissa point abattre par la prise de Minden, et songea seulement aux moyens de prévenir les suites funestes qu'elle pourrait avoir.

Aussitôt qu'il en reçut la nouvelle, dans la nuit du 10 au 11 juillet, il quitta le camp d'Osnabruk, et marcha le 12 à Boomte, le 13 à Diepenau, et le 14 à Stolzenau sur le Weser. Les gros équipages de l'armée furent évacués sur Nienbourg et Werden. Cette marche donna lieu à un petit combat près de Diepenau.

L'armée alliée n'ayant aucune place sur le cours du Weser où elle pût établir ses dépôts en sûreté, le duc jeta ses yeux sur Bremen. Il se crut autorisé à s'en emparer, par l'exemple que l'ennemi lui en avait donné dans la campagne de 1758. A cet effet il détacha le général Drewes avec quatre régimens d'infanterie par Vechte. Le détachement y arriva dans la nuit du 14 au 15, s'assura, au point du jour, de toutes les issues, et surprit la garde des ouvrages avancés sans donner la moindre alarme. Un capitaine et 100 hommes se présentèrent à la porte et demandèrent le passage. La réponse ayant été négative, ils demandèrent à parler à l'officier de garde, qui eut la complaisance de sortir et de laisser le pont baissé.

Aussitôt le détachement pénétra dans la ville, s'empara de la garde, et fut bientôt suivi par les 4 régimens.

De son côté, le maréchal de Contades ne perdait pas de temps pour profiter de ses avantages. La réserve du duc de Broglie marcha, le 12 juillet, à Minden; elle fut remplacée au camp d'Engern par deux brigades d'infanterie, par les grenadiers de France, les grenadiers royaux, et une brigade de cavalerie, sous les ordres du marquis Duménil.

Les brigades de Picardie, Belsunce, Lorraine, Aquitaine, et une brigade de cavalerie, se portèrent à Goofeld, le 13, et passèrent le Weser près de Minden le 14; elles remplacèrent la réserve du duc de Broglie dans le camp qu'elle venait de quitter pour se porter près de Bukebourg à deux lieues de là.

La grande armée partit de Hervorden le 14, et campa le lendemain près de Minden, l'aile droite à cette ville, la gauche à Hartenhausen. Le flanc droit était couvert par le Weser, le front par le ruisseau de Barte, et la gauche par le grand marais qui s'étend jusque au-delà de Lubeke. La chaîne de montagnes qui longe la Verra, resta à dos du camp. (Pl. XXII, n.° 2.) Le comte de Rougrave fut placé en avant dans la plaine entre Minden et Kuttenhausen, avec une forte division destinée à observer les alliés. Le comte de Saint-

Germain, qui se trouvait à Bielefeld avec la brigade d'Auvergne et un régiment de cavalerie, marcha contre Hameln, afin de contenir la garnison de cette place, et l'empêcher d'inquiéter les convois qui venaient de Cassel à l'armée par Paderborn et Hervorden. Le village de Lubeke, à l'extrémité du marais, fut occupé par les hussards de Berchini et Turpin; celui de Hille par les volontaires de Hainaut et Haller. Vis-à-vis de ce dernier endroit et au-delà du marais, on avait posté à Eichorst le petit corps du général Andlau, soutenu par une division campée à Goofeld, sous les ordres du duc de Brissac, destinée également à couvrir la route de Hervorden. Le corps du duc de Broglie était de l'autre côté du Weser à Bukebourg; les partisans aux ordres du colonel Fischer battaient le pays et répandaient l'épouvante jusqu'aux portes de Hanovre, tandis que les volontaires de Dauphiné en faisaient autant sur la rive droite jusqu'à Nienbourg. On avait jeté plusieurs ponts pour faciliter les communications de la grande armée avec le duc de Broglie. Le duc de Chevreuse bloquait Lipstadt, et le marquis d'Armentières assiégeait Munster.

La position du duc de Broglie rendait les communications, avec Hanovre, très-difficiles, et permettait, en outre, aux Français de s'emparer de cette capitale. Leurs généraux jugèrent par là, que le duc Ferdinand passerait le Weser, afin de s'op-

poser à ce danger, ou qu'il enverrait, au moins, un corps considérable à cet effet. Ils furent encore confirmés dans cette opinion, par la construction de plusieurs ponts ordonnée par le duc, et exécutée près de Stolzenau. Mais ce prince était trop habile pour adopter un tel système; il préféra laisser à son adversaire quelques succès momentanés sur la rive droite du fleuve, plutôt que d'exposer son armée à une défaite en l'affaiblissant par des détachemens qui, dans le fond, n'ont jamais une influence bien décisive sur les opérations. Il concentra, au contraire, la masse de ses forces, se proposant même d'attirer à lui les corps isolés pour frapper un coup décisif à la première occasion.

Ainsi, au lieu de passer le Weser, il partit, avec l'armée, dans la nuit du 15 au 16, marcha sur trois colonnes contre Minden, et campa en arrière de Petershagen, la droite à Brunikostige, et la gauche au Weser: 5 bataillons de grenadiers et 8 escadrons de dragons hessois, sous le prince de Bévern, avec 8 bataillons et 10 escadrons hanovriens, sous les ordres du général Wangenheim, composaient l'avant-garde, qui fut commandée par le prince héréditaire de Brunswick, et campée devant Petershagen, les grenadiers en première ligne et le corps de Wangenheim en deuxième.

Le duc, qui voulait en venir à une bataille, et forcer les ennemis à la donner dans une chance

défavorable, porta cette avant-garde encore plus près de leur position, persuadé qu'ils en sortiraient pour l'attaquer. Elle campa, le 17, en avant de Tonhausen et Hammern; l'armée la suivait en neuf colonnes, et se plaça, la droite au village de Sudfeld, la gauche au bois en arrière de Tonhausen près du Weser.

Ce mouvement fit une grande impression sur les Français. Le corps de Rougrave, qui était dans la plaine en avant de Minden, se retira sous le canon de la place, et toutes les troupes prirent les armes. Le maréchal de Contades, ne s'estimant pas assez fort, ordonna au corps du duc de Broglie de se réunir à l'armée.

La position de l'ennemi était néanmoins trop formidable pour que le duc de Brunswick pût l'attaquer avec succès; aussi son intention était seulement de les tâter. Comme il s'aperçut qu'ils n'en sortiraient pas facilement, il repartit, à quatre heures du soir, pour reprendre son camp de Petershagen. La division de Wangenheim rentra aussi dans le sien, et le corps du prince de Béveru occupa celui de Tonhausen. Le duc de Broglie en fit autant de son côté.

Le prince Ferdinand n'avait pas perdu l'espoir d'attirer les Français dans la plaine, et de les forcer à combattre dans une position désavantageuse. A cet effet, il fit occuper les villages de Kuttenhausen, Hemmern et Friedwald par de forts dé-

tachemens d'infanterie, et fit pratiquer de grandes ouvertures dans la digue de Tonhausen, afin que l'armée pût avancer dans la plaine de Minden, par divisions et par escadrons.

Le 22, le corps de Wangenheim se réunit de nouveau avec celui de Bévern à Tonhausen.

Munster s'étant rendu, le 23, au marquis d'Armentières, le prince Ferdinand résolut de prendre l'offensive sans délai : il porta le général Drewes sur Osnabruck, pour y reprendre le magasin qui s'y trouvait. Le prince héréditaire marcha, le 27, sur Lubeke avec 6 bataillons; le 29, il se porta sur Hervorden, et campa en face de cette ville près Rissel, où le général Drewes arriva, de son côté, après avoir réussi à s'emparer du magasin d'Osnabruck. Le même jour, le duc Ferdinand, instruit de ce succès, *fit marcher l'armée par lignes et par la droite*, sur trois colonnes : la première était composée de la première ligne, la seconde de l'artillerie et des bagages, la troisième de la deuxième ligne : elles campèrent, la droite à Hille, la gauche à Friedwald. Le quartier-général était dans le premier village, gardé par les régimens anglais Napier et Kinsley. Le général Gilsa occupa Lubeke avec trois bataillons.

Le 30, le duc rassembla ses généraux, leur recommanda d'étudier particulièrement tous les chemins et tous les accidens du terrain, afin de pouvoir conduire leurs colonnes respectives de

manière à former, avec ordre et promptitude, une masse contiguë. Il leur renouvela cette invitation, le 31, et leur recommanda surtout d'examiner scrupuleusement le terrain et le moulin à vent de Hemmern, afin de pouvoir employer toutes les armes avec le plus grand succès possible. En considérant la sagesse de ces mesures, et en combinant leur à propos avec l'heure, l'instant même auxquels les généraux français se mirent en mouvement pour se former dans la plaine de Minden, on serait tenté de croire que le duc présidait à leurs conseils de guerre.

Les détachemens que les alliés avaient faits, et notamment la position isolée du corps de Wangenheim, décidèrent enfin le maréchal de Contades à l'attaque, qui fut fixée au 1.er août, et pour laquelle il donna l'ordre suivant (1).

---

(1) On verra, par la lecture de cette longue pièce (dont j'ai cependant supprimé quelques passages), qu'elle renfermait très-peu d'instructions pour l'attaque, et qu'elle était presque entièrement destinée à faire sortir l'armée de sa position, à la mettre en colonnes, et à la déployer devant l'ennemi. Je prie mes lecteurs de se reporter au chap. V, et à la discussion sur les ordres de marches de Frédéric; ils saisiront au premier coup-d'œil la différence qui existe entre la combinaison et l'exécution de ses manœuvres, et celles du général français. Je les renvoie d'ailleurs à la fin du présent chapitre pour les observations que j'ai faites.

« La réserve, sous les ordres du duc de Bro-
» glie, forme l'aile droite de l'armée; elle mar-
» chera de front sur le village de Tonhausen,
» et attaquera, en même temps, le camp du
» prince de Bévern sur la route de Petershagen.
» Cette attaque devra être exécutée rapidement
» et avec une grande vivacité, afin de culbuter
» le prince avec toute la promptitude possible,
» et de lui couper sa retraite sur l'armée, de
» manière qu'il y sème l'épouvante et la con-
» fusion.

» Afin d'assurer le succès de cette opération,
» la réserve sera renforcée par les grenadiers de
» France et les grenadiers royaux; elle recevra
» 6 pièces de canon et 4 obusiers en sus de son
» artillerie ordinaire. Le duc de Broglie fixera le
» rassemblement de l'artillerie, et transmettra les
» ordres nécessaires aux régimens des grenadiers.
» On emploiera tous les moyens pour la réussite
» de cette attaque, qui doit nous rendre maîtres
» du flanc gauche de l'ennemi, et dont tout le
» succès de cette journée dépend.

» La retraite remplacera la générale. Aussitôt
» qu'elle aura été battue, la réserve partira de
» son camp, passera sur le pont et par la ville,
» dont elle sortira par la porte qui conduit au
» camp des grenadiers; ses gros bagages seront
» transférés à Rehmen, où se trouvent ceux de
» l'armée; ils passeront le Weser sur le dernier

» pont de bateaux, afin de ne pas gêner la marche
» des troupes.

» Le terrain où l'armée doit se former étant
» fourré et coupé sur les ailes, son ordre de ba-
» taille ne pourra pas être conforme aux usages
» reçus. On placera donc au centre de la pre-
» mière ligne les brigades de cavalerie Colonel-
» général, Cravates et Mestre-de-camp, sous les
» ordres du duc de Fitz-James, des lieutenans-
» généraux Vogue et Castries, et des maréchaux-
» de-camp Lutzelbourg, St.-Chamand, Villebonne
» et Courmainville. Les quatre brigades d'infan-
» terie, Picardie, Belsunce, Touraine et Rouer-
» gue, sous les lieutenans-généraux Nicolaï, Beau-
» préau, et les maréchaux-de-camp Planta et
» Monty, formeront l'aile droite de la première
» ligne, et auront trente-quatre pièces de gros
» calibre. L'aile gauche de cette ligne sera com-
» posée des quatre brigades d'infanterie, Condé,
» Aquitaine, le Roi et Champagne, sous le lieu-
» tenant-général de Guerchy, et les maréchaux-
» de-camp duc de Laval et Maugiron; elle sera
» pourvue de trente pièces d'artillerie de posi-
» tion. Le chevalier Pelletier placera toute cette
» artillerie sur le front des deux ailes, de ma-
» nière à couvrir celui de la cavalerie par un
» feu croisé au centre: il donnera à cet effet les
» ordres nécessaires aux brigadiers d'artillerie.

» Le 1.er bataillon de chaque brigade sera formé

» en colonne, les autres marcheront suivant l'u-
» sage (*en bataille*). La brigade Auvergne, pla-
» cée à la gauche de l'infanterie de l'aile droite,
» se formera en ordre inverse, afin que son 1.er
» bataillon soit formé en colonne, appuyant à
» la brigade de cavalerie Colonel-général; la bri-
» gade de Condé infanterie, postée à la droite
» de l'aile gauche, sera formée comme les autres,
» c'est-à-dire que son 1.er bataillon, en colonne,
» appuiera à Mestre-de-camp cavalerie.

» La deuxième ligne marchera dans le même
» ordre que la première: les brigades infanterie
» Auvergne et Anhalt, sous le lieutenant-général
» de St.-Germain et les maréchaux-de-camp Ley-
» den et Glaubitz auront la droite. Les brigades
» de cavalerie du Roi, Bourgogne et Royal-Etran-
» ger, sous les lieutenans-généraux Dumesnil,
» Andlau, et les maréchaux-de-camp Orlick et
» Galfeld, occuperont le centre; la gauche sera
» composée des brigades saxonnes, aux ordres
» du marquis de Lusace.

» Cette seconde ligne étant beaucoup moins
» forte que la première, et devant néanmoins
» occuper le même front, les bataillons dont elle
» est formée s'étendront beaucoup plus qu'à l'or-
» dinaire (1). La réserve, composée de la gen-

---

(1) Etranges dispositions! Etendre une seconde ligne qui doit servir de réserve, donner des coups de force,

» darmerie et des carabiniers, sous le lieutenant-
» général Poyanne et les maréchaux-de-camp
» Bellefond et Bissy, se placera en troisième
» ligne derrière le centre de la cavalerie.

» Les brigades Navarre et Lowendal recevront
» une destination particulière.

» L'armée ainsi formée prendra sa première
» position; la gauche en arrière du village de
» Hahlen, appuiera au marais; la droite se pro-
» longera en arrière des maisons rouges dans la
» plaine de Minden; elle s'étendra jusqu'au bois;
» les lignes marcheront à 400 pas de distance;
» le corps du duc de Broglie appuiera sa droite
» aux rives escarpées du Weser, faisant front
» vers Tonhausen; sa gauche se liera avec la
» droite de l'armée, l'infanterie y sera en pre-
» mière ligne, et la cavalerie en seconde. Cette
» division suivra exclusivement les ordres du duc
» de Broglie, ainsi que les Grenadiers-Royaux
» et de France.

» Tandis que ces troupes attaqueront Ton-
» hausen et le camp de Petershagen, l'armée
» déploiera et marchera en bataille à l'ennemi. Si
» cette marche ne pouvait pas s'effectuer de

---

et rester réunie pour être mobile. Si la seconde ligne était restée en colonnes d'attaque, la bataille n'eût pas été perdue.

» suite, les brigades d'infanterie et de cavalerie
» continueront leur mouvement en colonne sur
» front de bataillon et d'escadron, en conservant
» les distances nécessaires pour se former.

» Le premier bataillon de chaque brigade, qui
» doit rester en colonne, conservera cet ordre
» pendant la marche et durant la bataille; les
» brigades d'infanterie seront précédées de cent
» travailleurs, avec les chariots d'outils néces-
» saires.

» Comme la droite de l'ennemi se trouve à
» Hille, et la gauche derrière Holzausen, la
» marche sera dirigée sur son flanc gauche. Si
» l'attaque du duc de Broglie réussit, il devra
» alors chercher à gagner ce flanc, afin de l'en-
» velopper. Les autres manœuvres de l'armée
» dépendent de celles que fera l'ennemi. Le
» maréchal de Contades lui donnera, dans tous
» les cas, des ordres adaptés aux circonstances.

» La brigade de Navarre, les volontaires de
» Hainaut, Dauphiné et Muret, sous les ordres
» du lieutenant-général duc d'Avré, feront une
» fausse attaque sur la digue qui conduit à Hille
» à travers le marais.

» Le parc d'artillerie leur fournira à cet effet
» un supplément de quatre pièces de huit. Le duc
» d'Avré fera diriger un feu très-vif sur la re-
» doute ennemie qui bat la digue; mais il ne
» franchira le marais que dans le cas où l'armée

» aurait pénétré jusqu'aux environs de Hille, et
» où il pourrait se réunir avec elle. Jusque là,
» il doit se borner à inquiéter l'ennemi, et à
» l'empêcher d'appuyer sa droite au marais. Ce
» corps devra, au besoin, couvrir la retraite de
» l'armée en tenant la digue, et défendant le
» passage. Il devra aussi avoir soin de couron-
» ner les hauteurs en arrière avec de l'infanterie
» et des troupes légères, pour tenir tête aux
» partis que l'ennemi pourrait détacher de Lu-
» beke; cette précaution est importante.

» Le duc d'Avré est prévenu que le duc de
» Brissac occupe Goofeld avec une division, afin
» d'observer le prince héréditaire. Il devra com-
» muniquer avec cette division par le vallon de
» Bergkirchen, et emploiera à ce service la ca-
» valerie des volontaires de Dauphiné qui con-
» noît le terrain et les routes. Les postes de
» Kolhof et Hartenhausen seront maintenus,
» parce qu'ils éclairent les environs du marais.

» La brigade Lowendal, sous le maréchal-de-
» camp de Bisson, entrera à Minden aussitôt que
» la retraite sera battue; elle occupera les rem-
» parts et les trois têtes de pont. La majeure
» partie de la grosse artillerie sera placée sur les
» cavaliers, afin de couvrir au besoin la retraite
» de l'armée. On placera aussi quelques pièces
» dans l'ouvrage qui couvre le pont de pierre,

3 *

» afin de défendre les approches des têtes de
» pont contre les tentatives des troupes légères
» qui infestent la rive gauche du Weser.

» La retraite qui tiendra lieu de générale,
» comme nous l'avons dit, sera battue à l'heure
» ordinaire.

» L'armée prendra aussitôt les armes en avant
» du camp, et marchera sur 8 colonnes. La pre-
» mière, aux ordres du comte de Guerchy, sera
» composée des brigades d'infanterie de Cham-
» pagne et du Roi; elle laissera le bois situé
» près d'Amelbeck à gauche, passera la Barthe
» sur le dernier pont à gauche, près du marais,
» et marchera jusqu'aux dernières haies en avant
» de Hallen, où elle restera en colonne jusqu'au
» point du jour. Alors l'armée se formera, la
» gauche appuyée aux haies sus-mentionnées,
» et la droite prenant sa direction aux maisons
» rouges qui se trouvent dans la plaine. Huit
» pièces de gros calibre arriveront le soir à ces
» deux brigades, et resteront devant leur front
» pendant la bataille. M. de Ste.-Ville, aide-major-
» général des logis, dirigera cette division.

» La deuxième colonne consiste dans les bri-
» gades d'Aquitaine et de Condé, sous les or-
» dres de M. de Maugiron, elle sera conduite
» par l'aide-major des logis Baudouin, qui lui
» enseignera le pont où elle doit passer la Bar-

» the, le lieu où elle restera en colonne derrière la hauteur, pour attendre le jour, et celui où elle devra ensuite se former. Cette colonne aura six pièces de grosse artillerie.

» La troisième colonne est composée des deux brigades saxonnes, sous les ordres du comte de Lusace; l'aide-major des logis Montant les conduira et leur désignera l'endroit où elles devront rester en colonne derrière la hauteur, en attendant le jour, pour se former alors en deuxième ligne de la première colonne, à quatre cents pas de distance.

» La quatrième colonne comprendra les brigades de cavalerie Mestre-de-camp, Cravates et Royal-Étranger, sous les ordres du duc de Fitz-James. Elles seront dirigées par l'aide-major des logis Angers, qui leur assignera le lieu où elles devront attendre le jour. Lorsqu'elles se formeront, la brigade Mestre-de-camp appuiera sa gauche à la brigade Condé, infanterie; celle de Cravates donnera, à sa droite, la direction des maisons rouges; et celle de Royal-Étranger se placera en deuxième ligne de Mestre-de-camp, à la distance de quatre cents pas.

» La cinquième colonne consistera dans les brigades de cavalerie, Colonel-général, le Roi et Bourgogne, sous les ordres du lieutenant-

» général Dumesnil; elle sera conduite par l'aide-
» major des logis Dumay, qui lui enseignera le
» lieu où elle restera pour attendre le jour. Dès
» qu'il commencera à paraître, la brigade Colo-
» nel-général se formera en première ligne, ap-
» puyant à celle de Cravates, et prenant sa di-
» rection aux maisons rouges; les brigades du
» Roi et de Bourgogne se formeront en deuxième
» ligne derrière celle de Cravates et de Colonel-
» général.

» La sixième colonne, sous le lieutenant-géné-
» ral Beaupréau, sera composée des brigades de
» Touraine et de Rouergue, infanterie, elles pas-
» seront la Barthe sur le pont qui leur sera
» indiqué par l'aide-major des logis Germain,
» marcheront jusqu'à la redoute qui est en avant
» de Picardie, et y attendront le point du jour
» pour se former alors à la droite de la brigade
» de Colonel-général. Cette division prendra huit
» pièces de position qui resteront en avant de son
» front pendant la bataille.

» La septième colonne, sous les ordres du lieu-
» tenant-général de Saint-Germain, comprendra
» les brigades d'Auvergne et d'Anhalt. La pre-
» mière de ces brigades passera le pont qui lui
» sera indiqué par M. d'Ouné, de l'état-major, et
» marchera, jusqu'au camp de la seconde, dans
» les jardins en avant de la ville. La brigade

» d'Anhalt se placera en deuxième de celle de
» Picardie et de Belsunce.

» La huitième colonne, sous le chevalier Ni-
» colaï consiste dans les brigades de Picardie et
» de Belsunce, elle dirigera sa marche sur les
» maisons rouges, et y restera jusqu'au jour;
» alors elle se formera, étendant sa droite jusqu'au
» bois, et prenant sa direction sur la gauche de
» la réserve aux ordres du duc de Broglie. L'aide-
» major des logis, Grandpré, conduira cette co-
» lonne; le parc enverra, vers le soir, 8 pièces
» de canon qui resteront à ces brigades pendant
» l'action.

» Le corps du duc de Broglie formera la neu-
» vième colonne. Les gendarmes et les grenadiers
» monteront à cheval et resteront en avant du
» front de leur camp, jusqu'à ce qu'ils reçoi-
» vent l'ordre de se placer, en troisième ligne,
» derrière le centre.

» On a jeté dix-neuf ponts sur le ruisseau qui
» coule depuis le marais au Weser, devant le
» front du camp, afin de faciliter la retraite de
» l'armée, dans le cas où elle devrait l'effectuer.
» Si ce malheur devait arriver, le centre et la
» gauche se retireraient, à travers ces ponts,
» dans leur camp actuel. La droite et la réserve
» se retireraient sur la ville, occuperaient les
» haies et les jardins qui l'environnent, et place-
» raient l'artillerie, en avant de leur front, pour

» contenir l'ennemi, de concert avec le canon
» de la place (1). »

Ensuite de ces dispositions, l'armée se mit en mouvement aussitôt après le coucher du soleil, passa les ponts et arriva à sa destination un peu après minuit. Le duc Ferdinand était préparé à cet événement par la position des affaires, et parce qu'il avait aperçu que l'ennemi retirait tous ses petits détachemens. Il ordonna à son armée, le 31 à cinq heures du soir, de se tenir prête à marcher à une heure du matin : néanmoins le départ n'eut pas lieu de suite. L'adjudant-général Rheden ayant averti le duc, à trois heures du matin, que, d'après le rapport de deux déserteurs, l'armée française devait être en marche pour l'attaquer, il envoya aussitôt tous ses aides-de-camp aux généraux, avec ordre de se mettre en route sans retard. A cinq heures, l'armée était en marche sur huit colonnes, et à six heures elle se trouvait formée, la droite au marais, en arrière de Hahlen, la gauche liée avec la droite du corps de Wangenheim, qui était parti en même temps, et avait pris poste derrière les batteries en avant de Tonhausen. La cavalerie devait être distribuée sur les deux ailes, mais celle des Anglais, qui formait la droite, fut retenue par l'en-

(1) Cet ordre, traduit de l'allemand, doit sans doute différer un peu de la pièce primitive rédigée en français.

têtement de son chef, lord Sakville, et elle n'arriva point à temps à son poste.

L'armée française avait devant elle une colline qui devait couvrir sa marche. Les généraux étaient occupés, depuis le point du jour, à déployer leurs colonnes respectives, et cela les empêcha de songer aux mouvemens des alliés. *Ces colonnes ne purent pas se débrouiller entre elles assez promptement; les unes étaient trop rapprochées, les autres trop éloignées : ici régnait la confusion, plus loin on rencontrait un grand intervalle.* L'armée ne se trouva rangée en bataille, d'une manière un peu passable, qu'à huit heures, à l'exception de la division du duc de Broglie, qui était formée dès cinq heures, et qui avait commencé son attaque sur le corps de Wangenheim par une vive canonnade.

Au lieu d'avancer de suite sur l'ennemi, et de se jeter sur lui, avec impétuosité, M. de Broglie perdit trois heures à faire un feu d'artillerie auquel les alliés ripostèrent; il crut, sans doute, que ce grand bruit suffirait pour engager le corps de Wangenheim à lui céder son poste; mais, celui-ci, au contraire, s'y maintint avec la plus grande fermeté. Le duc de Broglie voyant qu'il s'était trompé, et que le village était gardé par des forces plus considérables qu'il ne l'avait supposé, se rendit lui-même auprès du maréchal de Contades, pour lui demander des renforts.

Au même instant, l'armée alliée se mettait en mouvement pour attaquer. Le duc Ferdinand s'attendait que l'ennemi le préviendrait; mais les généraux étaient encore occupés à former leur ligne, et la cavalerie seule se trouvait rangée en bataille au centre. Ce placement de la cavalerie, contraire à toutes les règles d'une bonne tactique, était extrêmement vicieux; il affaiblissait toute la ligne en empêchant la continuation de celle de l'infanterie, qui pouvait être ainsi facilement séparée par le seul effet d'une canonnade bien soutenue.

Dès que le duc s'aperçut de cette faute, il ordonna à l'infanterie hanovrienne et anglaise, et au régiment de Hardenberg, d'attaquer, sur-le-champ, cette cavalerie, et de se jeter ensuite, à droite et à gauche, sur le flanc des lignes de l'infanterie française, pendant que le reste de l'infanterie attaquerait leur aile droite, et que le prince d'Anhalt marcherait sur Hahlen et sur la gauche, avec tous les piquets de l'armée qu'il commandait en qualité de général de jour. Cette infanterie des alliés avança avec autant d'intrépidité que de vivacité, quoiqu'elle n'eût point d'artillerie, et qu'elle fut exposée, pendant quinze cents pas, au feu de toutes les batteries placées pour couvrir le front de la cavalerie.

Cette cavalerie faisait la force et l'orgueil des armées françaises. Dès qu'elle aperçut l'infanterie

des alliés, elle marcha à sa rencontre et la chargea avec courage; mais le feu de celle-ci fut si bien nourri et si bien dirigé, qu'après de vains efforts, la première ligne de la cavalerie se retira en désordre. L'infanterie alliée la suivait de près, et culbutait successivement ce qui voulait résister.

Le maréchal de Contades étant arrivé, sur ces entrefaites, au centre de son armée, ordonna au marquis de Beaupréau d'occuper, avec la brigade de Touraine et 8 pièces de canon, quelques maisons et jardins entourés de haies, situés en avant du front de la cavalerie; ce mouvement avait pour but de prendre, à revers, l'infanterie des alliés qui avançait avec tant d'audace. Tandis qu'il s'effectuait, quelques brigades de cavalerie chargèrent de nouveau avec la plus grande impétuosité, mais elles furent également repoussées.

Enfin arrivèrent les carabiniers et la gendarmerie; ces braves corps percèrent d'abord la première ligne de l'infanterie alliée, mais ils furent reçus par la seconde avec un feu si bien soutenu que dans cette position embarrassante, il ne leur restait d'autre parti que celui de la retraite. Le lieutenant-général Poyanne, qui les commandait, reçut deux coups de feu au travers du corps, et plusieurs coups de sabre sur la tête.

La brigade de droite, sous le général Vogué, fit une quatrième attaque, qui eut le même résultat que les précédentes; car au moment où

cette brigade voulut converser, le général Urf arriva de l'aile gauche avec quelques escadrons, la chargea sur le flanc et la mit en déroute.

La cavalerie française qui se trouvait au centre était donc totalement battue, et il ne manquait au duc que quelques escadrons pour rendre sa victoire des plus brillantes et des plus décisives. Il envoya le lieutenant-colonel Ligonnier au lord Sakville, avec ordre de faire avancer la cavalerie de l'aile droite, de marcher par la gauche et par le bois, et de charger impétueusement sur l'ennemi. Cet ordre, confirmé par le capitaine Witzingerode, ne fut point exécuté. Enfin le duc envoya le colonel anglais Fitz-Roi au lord Sakville, pour le requérir de venir au moins soutenir l'infanterie anglaise, qui avait beaucoup souffert; tout fut inutile. Le duc chargea alors lord Gramby, commandant la deuxième ligne, de faire ce mouvement : à l'instant où il allait commencer, M. Sakville accourut et ordonna de faire halte (1).

Pendant que ceci se passait, l'infanterie alliée avançait toujours. Le comte de Lusace arriva avec les Saxons et la fit plier un instant; mais elle

(1) Lord Sakville fut jugé par un conseil de guerre, déclaré incapable de servir dans les armées de S. M. Il fut néanmoins employé dans un autre poste, et ne contribua pas peu aux mauvais résultats de la guerre contre les Etats-Unis.

se reforma et reprit vivement sa marche offensive.

Dans ce moment le prince d'Anhalt attaquait Hahlen avec les piquets de l'armée, et repoussait les Français jusqu'à Dutzen en longeant le marais.

Les brigades d'Aquitaine et de Condé voulurent marcher au soutien des Saxons, mais elles furent repoussées, et le lieutenant-général Maugiron qui les conduisait fut blessé de deux coups de feu.

Pendant que l'aile droite des alliés obtenait ces succès, la gauche en faisait autant. La cavalerie prussienne, hanovrienne et hessoise se distinguait surtout et fournissait une belle charge sur les grenadiers de France et Royaux. Quelques escadrons gagnèrent le flanc droit des brigades de Touraine et de Rouergue, les culbutèrent et prirent une grande partie de la dernière. Le lieutenant-général Beaupréau reçut deux coups de sabre, et M. de Monty deux coups de feu.

Les alliés s'emparèrent des maisons et du terrain que l'ennemi voulait occuper, et repoussèrent les brigades d'Auvergne et d'Anhalt, que le maréchal de Contades jeta dans la mêlée pour protéger la retraite des troupes battues.

Dans cet intervalle le duc de Broglie canonnait toujours le corps de Wangenheim; son infanterie avança, il est vrai, mais elle resta hors de portée de la mousqueterie; la cavalerie se porta au soutien du flanc droit de l'armée, qui était mal mené

par le régiment hanovrien de Hammerstein, mais elle fut culbutée par les dragons prussiens de Holstein. Le régiment de la Marine avança alors pour faire jour à cette cavalerie, et fournit son feu sur les dragons; mais ceux-ci conversèrent à gauche, chargèrent ce régiment d'infanterie, et le firent prisonnier avec 10 canons et 2 drapeaux.

A onze heures l'armée française était en désordre, à l'exception du corps de Broglie qui n'avait point été engagé. Il couvrit la retraite de la droite sur Minden, et les Saxons celle de la gauche.

Cette bataille, où les Français perdirent 7,000 hommes, aurait été moins décisive, si le duc n'avait pas porté, sur les derrières de l'ennemi, le corps du général Drewes et celui du prince héréditaire. Le prince commandait cette expédition dont nous avons déjà fait mention; il arriva, le 31, à Quernhein (M), et battit le lendemain le duc de Brissac, posté avec 8,000 hommes à Kofeld pour couvrir les communications de l'armée par Hervorden; ce succès rendit la victoire décisive, et la position du maréchal de Contades très-embarrassante, car le prince occupa, aussitôt après le combat de Kofeld, la position près de Behmen, et les défilés de Vergkirchen. Le maréchal ne pouvant pas effectuer sa retraite sur la rive gauche du Weser, résolut de passer ce fleuve à Minden, et de se retirer sur

Cassel à marches suivies. Les bagages de son armée furent en majeure partie enlevés près de Detmold, par les chasseurs du colonel Freytag; le maréchal y perdit les siens, ainsi que le prince de Conti, le duc de Brissac, le comte de Saint-Germain et presque tous les généraux.

Le lendemain Minden capitula sans coup férir.

Tempelhof pense que cette bataille est une des plus remarquables et des plus intéressantes pour l'art. Les dispositions qui précédèrent l'action, celles qui eurent lieu pendant le combat, méritent, suivant lui, l'attention de la postérité. Le duc Ferdinand s'y montre comme un général consommé, qui connaît l'art de la guerre jusque dans ses plus profondes combinaisons. Ses manœuvres, pour amener l'ennemi au point où il voulait le faire venir, sont sans contredit des chefs-d'œuvre; rien ne prouve mieux la solidité de ses maximes, que l'idée hardie qu'il conçut de *s'affaiblir pour être plus fort.* La division de son armée (déjà inférieure) en plusieurs corps; celui du prince héréditaire aux environs de Kofeld; celui du général Gilse à Lubeke, et celui de Wangenheim près de Tonhausen, avait en effet toutes les apparences d'une faute, et présentait trop d'avantages aux généraux français pour ne pas les engager à la mettre à profit.

On ne doit pas blâmer le maréchal de Contades d'avoir livré bataille, mais bien de n'avoir

pas assez connu le caractère et les talens de son adversaire, pour deviner qu'il y avait un motif caché dans les dispositions fautives du duc. Nous avons déjà dit, et on ne saurait trop le répéter, le premier mérite d'un général est de bien connaître les passions, les talens et les maximes de son rival, s'il veut pénétrer ses vues les plus secrètes, saisir le vrai but de ses opérations et de ses mouvemens.

L'ordre de bataille de l'armée française était excessivement défectueux. Il est sans doute consacré par l'usage de placer la cavalerie dans la plaine, et l'infanterie sur un terrain coupé; mais cet usage doit être subordonné à la maxime importante de ne jamais morceler une ligne d'infanterie, et de ne pas la couper par un corps de cavalerie, qui n'a aucune consistance par lui-même. La cavalerie, dans une attaque, doit être sur les deux ailes, sur une aile seulement ou derrière l'infanterie : dans ces différens postes elle doit se borner à compléter ce que l'infanterie a commencé, c'est-à-dire à culbuter une troupe ébranlée et déjà en désordre, ou à charger pour gagner du temps et rétablir les affaires. Si les généraux français s'étaient rappelés de la bataille de Hochstet ou de Blenheim, ils n'auraient pas commis la même faute qui fit perdre cette bataille à leurs prédécesseurs.

Le projet d'accabler vivement le corps de Wan-

genheim était fort bon; mais le moyen dont on se servit était pitoyable. Ce n'est pas par une canonnade qu'on force un général d'abandonner son poste, surtout lorsqu'il en connaît les effets. Les canonnades sont des complimens auxquels on répond de part et d'autre, et elles sont presque toutes aussi insignifiantes que celle de Minden; on est toujours obligé d'en venir à l'infanterie, lorsqu'il est question de frapper un coup décisif.

Il s'ensuit nécessairement que celle-ci doit aller en besogne avec toute la promptitude possible, et charger l'ennemi aussitôt qu'elle est formée, sans s'amuser au feu de mousqueterie; pourquoi devrait-elle, en effet, rester deux ou trois heures en parade pour servir de point de mire à l'artillerie ennemie?

Il est prouvé, par une série d'expériences, que le feu de l'artillerie est beaucoup moins important dans une bataille qu'on ne le pense; cependant il faut faire une juste distinction entre l'effet physique et l'effet moral. On fait ordinairement précéder les batailles par une vive canonnade dans l'intention de démonter l'artillerie ennemie, afin de pouvoir faire avancer l'infanterie avec moins de danger; mais on se trompe grossièrement. Tempelhof cite plusieurs exemples où des batteries de 20 à 30 pièces ont canonné la sienne, pendant plusieurs heures, sans atteindre ni pièces, ni hommes, ni chevaux, et sans que la ligne d'in-

fanterie en souffrît en aucune manière. On pourrait justifier son assertion par des argumens tirés de la construction même des pièces, et de la manière dont on tire dans les affaires; mais l'expérience doit suffire, et il est certain que si la centième partie des boulets dirigés sur des batteries, dans les combats de la dernière guerre, avait atteint un canon, il ne serait pas resté une pièce d'artillerie aux deux partis.

Le sort de la bataille dépendait du succès de l'attaque sur le corps de Wangenheim; le maréchal de Contades le savait bien, et il aurait dû faire prendre, à sa ligne, une direction telle qu'il pût soutenir vigoureusement la division du duc de Broglie, tenir sa gauche refusée, et engager ainsi son armée à mesure qu'il aurait vu la tournure que prenait l'attaque principale. (Voyez chap. VII, *les réflexions sur l'ordre oblique de Leuthen*). Cette disposition du maréchal lui aurait encore donné l'avantage de marcher plus facilement, il n'avait qu'à marcher par lignes et par la droite.

Les fautes les plus essentielles furent donc: 1.° la lenteur du duc de Broglie; elle donna au corps de Wangenheim, qui, dans le fait, avait été surpris, le temps de se former en avant du village; 2.° la longueur du déployement des colonnes, qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à près de sept heures, par conséquent quatre

heures entières, au bout desquelles l'infanterie n'était pas même en ordre.

La conduite du duc Ferdinand, la sagesse de ses manœuvres, et la vivacité avec laquelle il se décida à faire attaquer la cavalerie française par son infanterie, méritent, au contraire, les plus grands éloges.

Lorsque je traitais, dans la première partie, chap. V, de l'influence des ordres de marche sur les succès de Frédéric, et de la différence qui existe entre les ordres de ce prince et les déployemens de Guibert, je citai l'affaire de Minden à l'appui de mes idées. Les batailles de Prague, de Kollin, de Rosbach, de Leuthen, de Zorndorf, prouvent assez en faveur de mon opinion; la bataille de Minden ajoute à ces preuves en détruisant le système de Guibert.

Nous avons vu la longue instruction du maréchal de Contades à ses généraux, pour leur expliquer tout le mécanisme de la composition, de la marche et de la formation des colonnes. Nous avons vu ces colonnes, malgré qu'elles fussent au nombre de neuf, et composées de deux brigades ou de trois au plus, employer quatre heures à former leur ligne, qui ne fut pas même achevée : les unes étaient trop rapprochées, les

autres laissaient des intervalles trop considérables: néanmoins, les distances sont beaucoup plus faciles à observer, lorsqu'elles ne sont pas trop étendues.

Comment Guibert se serait-il donc tiré de là, avec ses quatre colonnes de cinq à six brigades, ayant à observer des distances hors de la portée du rayon visuel (1)?

Il paraît que cet auteur judicieux avait pris son système dans la conduite du duc Ferdinand qui, en effet, réussit à former ses huit colonnes. Mais où trouve-t-on, dans les annales militaires, une seconde bataille de Minden, une armée qui ouvre huit marches devant son front, et un ennemi qui vient se placer justement au débouché de ces marches? Il faudrait, pour cela, un concours de circonstances qui ne se rencontre peut-être jamais.

A quoi auraient servi ses ouvertures, si le maréchal avait fait marcher son armée, comme Frédéric, par lignes et par la droite, et qu'il eût pris direction sur une extrémité de la posi-

(1) Je rappelle à mes lecteurs que si ces observations reposent sur le système des lignes déployées, je ne crois pas qu'il soit exclusivement indispensable; on a déjà vu même que je préfère un ordre en colonnes par bataillon, ou au moins un système modifié de ces deux ordres.

tion des alliés? A quoi serviraient de telles opérations en face de l'ennemi, si ce n'est à lui faire connaître le point sur lequel on veut attaquer? Pour qu'elles pussent être de quelque utilité, il faudrait supposer que l'on fût toujours maître du terrain qui doit servir de champ de bataille, et que l'ennemi s'y plaçât sur le même front que l'on voudrait prendre; car s'il prolonge sa direction à droite ou à gauche, il est certain que l'ouverture de la marche deviendra inutile, ou que la ligne sera débordée.

Il fallait absolument un champ de bataille pareil à celui de Minden, resserré entre le marais et le Weser, pour que le duc pût combiner d'avance son déployement et se servir d'un système pareil; ce qui ne lui arriva pas deux fois.

Il y a une distance énorme entre ces dispositions combinées long-temps à l'avance, dont la réussite peut manquer par un seul mouvement de l'ennemi, et les dispositions de Frédéric prises sur le terrain au moment même, et exécutées rapidement par les seuls avantages de son ordre de marche.

Chaque brigade de l'armée française, faisant corps, devait avoir une expédition de ces longues dispositions dont la précision est admirable, mais dont la longueur est inouie. Il fallait, à cet effet, s'y prendre long-temps d'avance. Frédéric aurait dit le matin même : « l'armée prend les

» armes, elle marchera par lignes, par pelotons
» à droite, elle prendra sa direction sur la droite,
» et se formera au signal de. . . . .
» L'avant-garde sera composée de 10 bataillons
» et 15 escadrons. Elle fera telle attaque. . .
» La gauche sera disposée de manière à soutenir
» l'aile engagée. » Il est certain que les deux colonnes prenant la direction même qu'on veut donner aux deux lignes, sur une extrémité de l'armée ennemie, ou sur un point de sa position, pourront, lorsqu'elles seront arrivées à la hauteur des attaques, se former, dans quelques minutes, à un signal convenu, par peloton à gauche en bataille.

L'affaire de Minden offre encore deux événemens dignes de remarque : la canonnade inutile du duc de Broglie, qui était contraire aux dispositions du maréchal, d'un autre côté, la désobéissance du lord Sakville; ces deux incidens font naître plusieurs questions intéressantes que les gouvernemens seuls pourraient résoudre, et dont les dernières guerres ont fourni de nombreux exemples.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sur le placement de la cavalerie en première ligne, au centre. Ce n'est point ici le moment de discuter si le système des lignes contiguës est préférable à celui des divisions isolées; je remets cette tâche aux volumes qui traiteront de la der-

nière guerre; mais si on admet les lignes contiguës, il est incontestable que ce placement doit entraîner la perte d'une bataille, puisque la victoire dépend du maintien de la ligne, et tous les généraux savent aujourd'hui si on trouve, dans la cavalerie, la force et la stabilité nécessaires à la défense d'une position décisive en première ligne.

Les inconvéniens d'un ordre pareil seront donc plus grands à mesure que la ligne sera plus longue, et celle de la cavalerie plus étendue. La raison en est, que l'intervalle laissé au centre par la cavalerie rompue étant plus considérable, l'ennemi pourra facilement accabler une des deux ailes de l'infanterie avant que l'autre soit en mesure de la soutenir. Les positions, le terrain, les circonstances devront alors déterminer celle de ces deux ailes qu'il conviendrait d'attaquer.

Les mêmes inconvéniens se reproduiraient si une armée était attaquée par une extrémité de sa ligne, en ordre oblique ouvert, ainsi que Frédéric le fit à Leuthen. (Voyez chap. VII.)

L'extrémité attaquée étant composée d'infanterie seulement, ne pouvant être soutenue par sa cavalerie, et encore moins par l'autre extrémité de l'infanterie, serait incontestablement culbutée si l'ennemi employait contre elle les trois armes en forces supérieures. Et que deviendrait cette aile d'infanterie, si l'ennemi profitait des avan-

tages naturels de l'ordre oblique ouvert, pour la faire déborder rapidement par une vingtaine d'escadrons qu'on aurait placés, à cet effet, en colonne à droite ou à gauche de l'infanterie destinée à la charger en front et en flanc?

Opérations après la bataille de Minden.

La retraite de M. de Contades, au-delà du Weser, donna bien plus d'avantages aux alliés que la victoire elle-même. Cette retraite fut prématurée, car l'armée française pouvait très-bien tenir dans le camp de Minden, qu'elle avait gagné en assez bon ordre, et la présence du prince héréditaire, à Goofeld, ne devait point l'inquiéter, puisque le duc d'Armentières, après avoir pris Munster, s'était porté entre Lipstadt et Paderborn, et que la division du duc de Chevreuse occupait Bielefeld. Mais le marquis craignait que le duc Ferdinand ne renforçât le corps du prince héréditaire pour attaquer celui d'Armentières, et qu'il ne le prévint alors à Cassel, qui était le point important de ses dépôts et de ses communications. En effet, M. d'Armentières dût partir, le 3 août, pour la Hesse, et il prit position, le 10, à Warbourg, après avoir jeté des renforts dans Munster et Wesel. L'armée française marcha, le 4, à Hastenbeck; M. de Broglie fut détaché, le lendemain, avec 26 bataillons et 36 escadrons, le

long du Weser, pour couvrir sa marche sur Eimbeck et Gottingen, et pour empêcher les alliés de la prévenir aux défilés de Munden et Witzenhausen. Le prince héréditaire passa le Weser à Rinteln, et suivit l'arrière-garde ennemie vers Eimbeck.

De son côté, le duc Ferdinand marcha, le 5, avec l'armée, de Goofeld à Hervorden, et il vint camper successivement, en six marches, le 12, à Stadtbergen. Sur ces entrefaites, le maréchal de Contades avait continué son mouvement rétrograde, et était arrivé, le 10, aux défilés de Munden; il établit M. de Saint-Germain à Dransfeld, pour protéger le passage de l'armée: le prince héréditaire attaqua vivement ce corps, le 10, mais il fut forcé de se retirer; M. de Saint-Germain joignit l'armée à Cassel, le 12; la division d'Armentières se porta de Warbourg à Wolfshagen.

Tempelhof fait une longue dissertation *pour prouver qu'il ne faut point laisser une forteresse derrière soi*, et que M. de Contades éprouva tous ses revers, parce qu'il avait marché en avant de Lipstadt sans s'en être emparé. Je n'entrerai point dans cette dissertation, et ne la réfuterai pas; une expérience de dix campagnes et les événemens les plus importans répondent mieux que je ne pourrais le faire, à ces calculs compassés qui ne peuvent plus servir que

comme un monument historique des combinaisons de ce temps-là.

Nous avons dit que M. d'Armentières avait marché à Wolfshagen; il devait, par cette position, couvrir le flanc gauche de l'armée et les communications de Fritzlar et Marbourg. Le duc Ferdinand résolut de l'attaquer afin de le rejeter sur l'armée, et de forcer ainsi M. de Contades à quitter les environs de Cassel; il marcha, à cet effet, le 15, à Kohlgrund. Tous les corps détachés de l'armée alliée furent mis, en même temps, en mouvement pour concourir à cette expédition; mais, comme il arrive toujours de ces combinaisons multipliées et fixées à un moment déterminé, l'accord nécessaire n'eut pas lieu, M. d'Armentières n'eut affaire qu'aux divisions qui l'attaquèrent de front, et il gagna ainsi le temps de se retirer sans grande perte. Le duc de Holstein surprit néanmoins un bataillon de grenadiers royaux à Naumbourg. Ces événemens déterminèrent M. de Contades à se retirer derrière l'Eder et ensuite derrière l'Ohm, où il prit une position retranchée à Gros-Seelheim, la gauche vers Marbourg, la division d'Armentières plus à gauche derrière la Lahn vers Gosfeld.

Le duc Ferdinand ne se contenta pas de ces demi-succès, il résolut de déloger de nouveau l'armée française en menaçant de la couper de Francfort, et continua, à cet effet, ses manœu-

vres contre la gauche. Il fit attaquer ou sommer les différens postes ennemis en présence même de leur armée; Cassel et Ziegenhain se rendirent aux premiers coups de canon, avec près de 700 hommes et 1,600 blessés qui étaient dans les hôpitaux. Pendant ce temps, le duc marcha, le 19, à Corbach, et ensuite jusqu'à Munchhausen, le 15, où il prit position en face de l'ennemi; les corps n'étaient séparés que par la Lahn. Le maréchal d'Estrées arriva, le même jour, à l'armée française; il était envoyé par sa cour, pour mettre d'accord MM. de Contades et de Broglie, qui se rejetaient réciproquement la faute de la perte de la bataille de Minden, et dont la rivalité aurait pu devenir dangereuse.

En attendant, le duc Ferdinand voulut profiter de l'état défensif des ennemis pour chercher à reprendre Munster, et détacha à cet effet le général Imhof avec 6,000 hommes sur la Westphalie. Aussitôt que M. de Contades en fut informé, il envoya le duc d'Armentières à Wesel pour y prendre le commandement de quelques régimens qui venaient de France, et former, avec les garnisons, un corps assez nombreux pour secourir cette place. Ce moyen réussit, Imhof fut retardé par les pluies, et ne commença le siége que le 5 septembre; mais M. d'Armentières étant arrivé le 4 à Borken, les alliés renoncèrent à cette entreprise, et se retirèrent le 6 à Telligt.

Le duc Ferdinand, informé que le corps de Fischer était à Obervetter, séparé de l'armée française par la Lahn, chargea le prince héréditaire et le général Wangenheim de l'enlever le 27 août. Ce poste de Wetter, situé dans une espèce de presqu'île, et entouré de rochers, était si fort, que le partisan Fischer, lui-même, le jugeait inattaquable et ralentit sa surveillance; mais le général Wangenheim ayant gravi les hauteurs escarpées et rocailleuses qui appuyaient le flanc gauche, tomba inopinément sur les ennemis. Fischer se fit jour avec quelques braves; une grande partie du corps se sauva par une fuite précipitée; 400 hommes seulement furent pris ou tués. Cet événement, peu important en lui-même, procura néanmoins aux alliés les moyens de gagner l'extrême gauche de l'ennemi, et de le forcer à quitter son excellent camp retranché; le prince héréditaire prit position à Wetter, vis-à-vis de M. de Broglie; l'armée vint camper entre Melnau et Amenau. Le duc de Broglie craignant d'être accablé, parce qu'il était seul sur la droite de la Lahn, résolut de repasser cette rivière, et se retira le 29 par Marbourg.

Le 2 septembre le prince héréditaire et Wangenheim passèrent la Lahn près de Gosfeld; la légion de Luckner surprit un poste avancé qui se croyait dans une position inattaquable près de Oberwaimar, et lui fit perdre 500 blessés ou

prisonniers ; le général Wangenheim occupa le poste, et le prince héréditaire marcha à Alma, poussant des partis sur Hohensolms ; le duc Ferdinand porta alors le prince de Bevern plus près de Marbourg, et le duc de Holstein à Schwarzenborn.

Ces mouvemens décidèrent enfin le maréchal de Contades à quitter, le 4, sa bonne position de Gros-Seelheim, pour se retirer sur Munzlar : dès qu'il fut parti, les alliés sommèrent le colonel du Plessis, du régiment de Piémont, qui défendait le château de Marbourg ; mais cet officier se comporta en brave, et força le duc à l'assiéger en règle dans cette bicoque, qui se rendit néanmoins le 11. Le général français, loin de chercher à sauver ce poste, continua son mouvement rétrograde et campa vers Giessen. Le corps de Broglie prit position derrière la Lahn, près de Dudenhofen, afin de couvrir Wetzlar. Le duc Ferdinand, de son côté, vint successivement camper, le 10 septembre à Oberwaimar, le 18 à Salzboden, le 19 à Krofdorf ; le corps de Wangenheim occupa les hauteurs vis-à-vis de Wetzlar.

Les deux armées restèrent quelque temps dans ces positions, parce que les alliés étaient éloignés de leurs magasins, et voulaient attendre, pour opérer, que Munster eût capitulé ; d'un autre côté M. de Contades ne pouvait se retirer

plus loin sans abandonner la rive droite du Mein, et peut-être même celle du Rhin.

M. d'Armentières, après avoir ravitaillé Munster, le 12, s'était retiré sur le Rhin, et le général Imhof avait repris le blocus où il reçut quelques renforts; l'artillerie nécessaire pour un siége n'arriva qu'au commencement de novembre, et la tranchée fut ouverte dans la nuit du 8 au 9. Le commandant tint ferme et fit de fréquentes sorties, qui lui réussirent souvent; M. d'Armentières voulut revenir à son secours, mais il trouva le général Imhof si bien posté à Roxel, qu'il se retira, et la place capitula enfin le 21 novembre; la garnison obtint sa libre sortie, juste récompense du courage qu'elle avait déployé.

Sur ces entrefaites, il ne se passait rien de bien important dans les armées, campées aux environs de Giessen. M. de Broglie, il est vrai, remporta une victoire; mais son champ de bataille fut la cour, et son adversaire était le parti du maréchal de Contades, qu'il remplaça enfin dans le commandement en chef de l'armée.

Les affaires n'en allèrent pas mieux; le nouveau général *manœuvra avec des détachemens pour donner des inquiétudes et couper les communications.* Le résultat fut digne de la conception; la division portée sur Marbourg échoua; le duc de Wurtemberg, qui devait occuper Fulde

avec 10,000 hommes, afin de couper les alliés de Cassel, avait pris une assez mauvaise position, ayant à dos la rivière et la ville du même nom. Le prince héréditaire de Brunswick fut détaché pour l'y attaquer; le corps fut en quelque sorte surpris, et se retira avec précipitation par la ville, mais il fut si vivement poursuivi qu'il n'eut pas le temps de se reformer. Le duc de Wurtemberg se retira néanmoins avec une partie de son infanterie et de la cavalerie française, mais 3 bataillons de grenadiers Wurtemburgeois, forts d'environ 1,300 hommes, furent forcés à mettre bas les armes. M. de Broglie se voyant alors menacé sur son flanc droit, abandonna le camp de Klein-Linnes, et se retira entre Friedberg et Butzbach, laissant une garnison dans Giessen, qui fut investi. Les armées ne pouvant camper à cause de l'extrême rigueur du froid, elles baraquèrent.

Le duc Ferdinand fut alors obligé d'envoyer un renfort de 13 bataillons et 20 escadrons au roi de Prusse, dont les affaires avaient pris une assez mauvaise tournure en Saxe depuis les malheureux combats de Maxen et de Meissen; cet incident engagea M. de Broglie à profiter de sa supériorité pour marcher en avant et sauver Giessen. A cet effet, il résolut de porter le duc d'Armentières avec le corps du Bas-Rhin sur la droite, et celui du duc de Wurtemberg sur le flanc gauche des alliés, pendant que lui les attaquerait de front

sur Giessen, et que le marquis du Voyer marcherait à Limbourg sur la Lahn pour communiquer avec le duc d'Armentières : après quelques mouvemens assez insignifians, les alliés levèrent effectivement le blocus de Giessen, et le duc Ferdinand, qui voulait faire cantonner son armée, leva, le 4 et le 5, son camp de Krofdorf pour se rapprocher de Marbourg.

M. d'Armentières éprouva des retards, parce que le Rhin charriait fortement des glaces; il arriva enfin, le 3 janvier, sur les rives de la Dille. Le marquis du Voyer marcha alors à Dillenbourg, fit occuper la ville par le régiment suisse Waldner, et mit sa division en cantonnemens. Le duc Ferdinand ne jugeant point convenable de laisser un corps établi sur le flanc droit de ses quartiers, résolut de le chasser; à cet effet il se rendit, le 7, à Gladebach près du général Wangenheim, et dirigea le même jour ce corps sur 3 colonnes et sur Dillenbourg. Un avant-poste de 100 dragons de Baufremont fut complètement surpris à Wiselbach par la colonne de droite, pendant que celle du centre se portait directement sur Dillenbourg. Le régiment de Waldner, qui se croyait gardé, eut ainsi à peine le temps de courir aux armes; le colonel Paravicini fut tué un des premiers, beaucoup de braves éprouvèrent le même sort dans ce désordre, et près de 700 hommes furent pris : cet événement mit

fin à la campagne, et décida le maréchal de Broglie à prendre des quartiers-d'hiver depuis Giessen jusque dans le Hundsruck. Les alliés en firent autant de leur côté; le corps du général Imhof resta dans la Hesse et occupa des postes forts pour couvrir ses cantonnemens; l'armée se disloqua dans la province de Munster, d'Osnabruck, Paderborn, etc.

CHAPITRE XVI.

Position générale des armées; premières opérations à la droite et à la gauche.

Nous avons vu, à la fin de la campagne précédente, que Frédéric répara habilement les suites de la surprise de Hohenkirch, en concentrant ses forces en Saxe, et en les reportant ensuite sur les points où elles étaient nécessaires, et où elles occupèrent des cantonnemens que nous avons indiqués.

A l'ouverture de la campagne, les armées des différentes puissances étaient réparties comme il suit :

	bat.	escadr.
Le roi avait en Silésie	54	88
Le corps de Fouquet, en Haute-Silésie, opposé à Deville, était de	18	20
Le prince Henri commandait en Saxe.	43	60
Le comte de Dohna, en Poméranie . .	26	35
TOTAL.	141	203

Les Autrichiens avaient :

	bat.	escad.	Croat.
Le corps du général Deville, en Moravie	26	32	3,500
celui de Laudon, en Bohême, entre l'Elbe et la Silésie . .	10	20	6,400
Celui de Beck, vers Politz. . .	10	15	3,000
Celui de Harsch, vers Nachod.	16	25	3,300
L'armée sous le maréchal Daun, à Gitschin	47	60	
Le corps de Gemmingen, aux frontières de Saxe, sur l'Eger.	9	39	3,000
(1) TOTAL.	118	191	19,400

Sans compter les corps réunis à l'armée des Cercles, et forts d'environ 15,000 hommes.

L'armée des Cercles cantonnait en Franconie, vers les frontières de Saxe, avec une division sur la Werra, aux confins de la Hesse. Cette armée, avec les corps autrichiens, comptait environ 45,000 combattans. L'armée russe était restée en Pologne ; on l'estimait de 60 à 70 mille hommes, y compris les troupes légères. Les Suédois avaient 15,000

(1) Les bataillons Autrichiens étaient de 250 à 300 hommes plus forts que les Prussiens. On ne peut évaluer ces derniers que 600 ou 650 hommes.

hommes en Poméranie. Enfin, la situation menaçante des armées françaises inquiétait la Saxe et les états héréditaires du roi.

Cette position critique de Frédéric, qui avait dans le fait un ennemi redoutable sur ses derrières, le contraignit à faire face partout, et à diviser ses forces. Dans une semblable situation, ce prince ne pouvait s'abandonner à aucune opération offensive, sans livrer aux invasions de l'ennemi ses états déjà si pauvres et si faibles, et qui formaient néanmoins toutes ses ressources pour la continuation de la guerre. Cette vérité explique pourquoi Frédéric sut gagner de grandes batailles, et ne fut jamais en état de faire des opérations brillantes. Depuis l'invasion tardive de la Moravie, ses plans se bornèrent toujours à gagner du temps et à se débarrasser, par une victoire, de celui de ses ennemis qui le serrait de trop près : tels furent ceux de la campagne de 1758 et de toutes celles qui la suivirent.

Les Autrichiens avaient, au commencement de cette campagne, une ligne d'opérations avantageuse dont ils ne surent pas tirer parti. Daün résolut de rester sur la défensive, jusqu'à ce que les mouvemens des Russes eussent attiré une partie des forces du roi : il paraît au moins qu'aucun grand projet de réunion ne fut primitivement combiné entre les alliés, et les premiers événemens ne furent que des surprises de postes ou de

petites expéditions accessoires contre les magasins.

Le général Beck, qui commandait les avant-postes autrichiens vers la Haute-Lusace et la Bohême, ayant été instruit que le bataillon des grenadiers de Diringshofen était à Greifenberg et hors de portée d'être promptement soutenu, résolut de l'enlever dans la nuit du 25 au 26 mars. Le colonel Diringshofen eut bien vent de sa marche; mais il jugea indigne de l'honneur militaire de quitter son poste sans connaître au juste la force de l'ennemi: il fut ainsi entouré, et voulut se faire jour en carré; mais, après une résistance assez vive, il fut obligé de se rendre avec 500 hommes.

Frédéric savait que pour opérer contre ses états, peu fertiles, il fallait avoir des subsistances; et il calcula justement que le moyen le plus sûr de gagner du temps était de détruire les dépôts de ses ennemis. En conséquence, il avait fait marcher, à la fin de février, quelques troupes sur la Wartha et sur Posen, où se trouvaient les premiers magasins des Russes, qui furent détruits.

Au milieu d'avril, il forma deux entreprises plus sérieuses. Le général Fouquet dut entrer en Moravie, pour y enlever les magasins autrichiens, tandis que le prince Henri pénétrerait en Bohême, et y détruirait les grands dépôts de l'armée des

Cercles et des troupes destinées à opérer contre la Saxe.

Le général Fouquet marcha par Troppau, jusque sur la Mora; mais il ne put prévenir l'évacuation du magasin de Hof, et se retira sans avoir réussi.

Le prince Henri fut plus heureux; il entra en Bohême, le 15 avril, sur deux colonnes. La première, qu'il conduisait lui-même, était composée de 13 bataillons et 20 escadrons; elle devait marcher par Peterswalde, sur Leutmeritz et Prague. La seconde, sous les ordres du général Hulsen, forte de 8 bataillons et 12 escadrons, devait pénétrer par Pasberg, sur Commotau et Saatz. Toute cette partie de la Bohême était couverte par le corps de Gemmingen, qui avait une longue chaîne de cantonnemens, et qui était ainsi hors d'état de rien garder. L'expédition réussit, surtout à la seconde colonne, qui ramena 1,800 prisonniers, et ruina le grand magasin de Saatz, où se trouvaient 32,000 tonnes de farine et des fourrages pour un mois.

Aussitôt que le maréchal Daun fut informé de cette invasion, il fit partir le corps du général Beck, pour couvrir Prague et le grand dépôt de son armée; mais le prince Henri satisfait, s'était retiré en Saxe.

Puisque les grandes opérations de la campagne devaient se régler sur les mouvemens des Russes, il était indubitable que Frédéric serait bientôt appelé à porter une grande partie de ses forces sur l'Oder pour les leur opposer. Le roi destina l'armée de Saxe à cette expédition; mais il résolut, en attendant cette époque, de l'employer utilement, pour attaquer l'armée des Cercles, afin de mettre celle-ci hors de cause pour un certain temps, et de pouvoir ensuite découvrir la Saxe avec moins de danger. En effet, la conservation de cette province dépendait de celle de Dresde, qui pouvait soutenir un siége de plus d'un mois; et ce temps était suffisant pour achever les opérations décisives contre les Russes. Le prince Henri reçut donc l'ordre d'entrer en Franconie.

L'armée combinée des troupes d'Empire et des Autrichiens, commandée par le duc de Deux-Ponts, était divisée en plusieurs corps. Le général Haddick occupait, à la fin d'avril, l'excellent camp retranché de Monchberg. Le général Maquire en avait pris un à Asch, près d'Egra. Le margrave de Baden se posta à Stadtsteinach. Le reste de l'armée, conduit par le duc de Deux-Ponts, marcha, le 4 mai, à Culmbach : quelques détachemens de troupes légères à Hof, Nordhalben, éclairaient les communications par où l'ennemi aurait pu arriver.

Le prince Henri résolut d'attaquer, sans délai,

le camp de Monchberg, avant que l'ennemi pût le mettre entièrement en état de défense : en conséquence, toutes les troupes se rassemblèrent à Zwickau, dans les premiers jours de mai. Le général Knobloch resta à Gera avec 7 bataillons. Le projet du prince était de porter deux petits corps sur les flancs de l'armée combinée, et de l'attaquer de front avec le corps principal. Le général Knobloch devait se porter par Auma et Nordhalben sur le flanc gauche et les derrières de l'ennemi. Le général Finck, avec 9 bataillons et 10 escadrons, marcha par Asch sur l'extrême droite. Le prince Henri, avec 23 bataillons et 40 escadrons, se porta, par la grande route de Plauen, directement sur Monchberg.

Ces mouvemens n'eurent pas tout le succès que l'on s'en était promis; il était, en effet, bien difficile de dérober sa marche dans un pays où les communications sont si peu nombreuses; et l'armée des Cercles, prévenue à temps, abandonna Monchberg sans vouloir courir les risques d'une bataille. Il paraît certain que, d'après le plan général des opérations, cette armée devait rester absolument sur la défensive, et ne s'engager, sous aucun prétexte, dans une affaire décisive; il serait au moins bien difficile d'expliquer autrement la promptitude avec laquelle elle se retira.

Je crois devoir présenter le tableau journalier des positions.

PRUSSIENS.	IMPÉRIAUX.
Le 4 mai, *Knobloch*, à Auma. *Finck*, à Waldkirch, près de Reichenbach. *L'armée*, à Zwickau.	Position déjà indiquée. *Haddick*, à Monchberg. *Maquire*, à Asch. *Margrave de Baden*, à Stadt Steinach. *Duc de Deux-Ponts*, à Culmbach.
Le 5..... *Knobloch*, à Schleitz.	
Le 6..... *Knobloch*, à Lobenstein. *Finck*, à Bergen. *L'armée*, à Polh.	
Le 7..... *Knobloch*, à Northalben. *Finck*, à Adorf. *L'armée*, à OElsnitz.	
Le 8..... *Knobloch*, Séjour. *Finck*, à Asch.	Le 8 mai, *Maquire* se retire de Asch, après une petite canonnade avec le corps de Finck.
Le 9..... *Knobloch*, à Zeyern. *Finck*, Séjour. *L'armée*, à Hoff. *Avant-garde*, à Birck.	Le 9..... *Haddick* se retire de Monchberg à Culmbach.
Le 10.... *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, par Sparneck et Monchberg, à Weissenstadt. *L'armée*, à Monchberg.	Le 10.... *L'armée*, à Culmbach. *Maquire*, à Wunsiedel, devant se diriger sur Bareith.
Le 11..... *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, à Dobern.	Le 11.... *L'armée* marche sur Bamberg. *Maquire*, à Kemnath,

PRUSSIENS.	IMPÉRIAUX.
Le 11 mai, *L'armée*, à Penck, près de Bareith.	dirigeant sa retraite sur Nuremberg, d'après un nouvel ordre.
Le 12 mai, *Knobloch* devant Crouach. *Finck*, à Bareith. *L'armée*, à Penck.	
Le 13..... *Itzenplitz*, à Melkersdorf. 1 *Knobloch*, à Zeulen. 2 *Finck*, se réunit à *l'armée* à Altstædt.	
Le 14..... *Knobloch*, à Lichtenfels. *Itzenplitz*, à Alzendorf, l'armée à Hollfeld, *l'avant-garde* à Heiligenstadt, se dirigeant sur Bamberg.	Le 14 mai, *L'armée* évacue Bamberg, et campe à Hochftadt. Le général *Kolb*, à Bamberg.
Le 15..... *Knobloch*, à Zapfendorf. *Itzenplitz*, à Scherlitz. *L'avant-garde*, à Nistendorff.	
Le 16..... Les trois corps réunis à Bamberg, sous le général Itzenplitz. *L'armée*, toujours à Hollfeld.	Le 16..... Le général *Kolb* à Sommerfeld. *L'armée*, à Herzog-Aurach.

PRUSSIENS.	IMPÉRIAUX.
Le 17..... *L'armée* campe à Sachsendorf.	Le 17..... *L'armée* campe en arrière de Nuremberg, où elle se réunit à Maquire et Kolb.
Le 25..... *L'armée* et *Itzenplitz* commencent le mouvement pour retourner en Saxe.	

Le reste des mouvemens fut entièrement relatif à de petites expéditions entreprises par le corps d'Itzenplitz, contre les magasins de Scehweinf urt, etc.

On voit, par ce tableau, que le prince Henri ne réussit point à engager une bataille; la seule circonstance de son expédition qui mérite d'être citée, est celle qui eut lieu contre le corps de Maquire. Ce corps fut repoussé de Asch, le 8, par celui du général Finck, et il devait se retirer sur Bareith par ordre du général Haddick. Finck, qui en fut instruit, fit halte aux environs de Nagel, pour laisser engager les Autrichiens dans les gorges du Fichtelberg, et il manda ce qui se passait au prince Henri, qui, pour compléter l'investissement de l'ennemi, détacha, sur-le-champ, 4 bataillons et 10 escadrons à Saint-Johann, afin de lui fermer les débouchés des montagnes sur sa droite, tandis que les points où il voulait arriver étaient occupés par l'armée prussienne, et ses derrières par le général Finck. Mais Maquire reçut

heureusement un second officier du général Haddick, qui lui ordonna de gagner la route de Nuremberg; ce qu'il effectua, avec peine, au moyen des paysans qui le conduisirent par des chemins de traverse peu pratiqués. Ce corps se dirigea alors par Kennat sur Neustadt et Nuremberg, comme on l'a vu par le tableau.

Cette expédition donna lieu à quelques petits combats : le plus important eut lieu, le 11 mai, à l'avant-garde de l'armée, près de Himmelskron. Les dragons de Meinecke et les hussards de Kleist chargèrent sur une arrière-garde qui couvrait la retraite des équipages sur Culmbach; ils prirent 1 général, 20 officiers, 522 dragons et la moitié d'un bataillon. Le même jour, l'avant-garde du général Finck, en poursuivant Maquire, atteignit son arrière-garde au-delà de Nagel, et lui enleva 11 officiers et 319 hommes.

Le prince Henri voyant donc l'impossibité de frapper un coup important, jugea qu'une invasion lointaine serait diamétralement opposée au système du roi, et qu'elle compromettrait les affaires sur les points décisifs; il résolut, en conséquence, de ramener l'armée en Saxe. Les Prussiens cantonnèrent, le 3 juin, aux environs de Zwickau; le prince détacha, le 5, le général Hulsen, avec 10 bataillons et 20 escadrons, pour renforcer l'armée de Dohna opposée aux Russes. Finck se porta, avec 4 bataillons et 5 escadrons, aux en-

virons de Dresde pour observer les Autrichiens en Lusace.

L'armée des Cercles campa à Forcheim, son avant-garde à Wustenstein. Le général Haddick s'en sépara avec toutes les troupes autrichiennes (excepté 2 régimens de hussards), et se réunit, par les ordres du maréchal Daun, aux troupes qui étaient déjà en Bohême pour y former un corps séparé.

Position des grandes armées.

Tandis que ces choses se passaient en Franconie, dans le courant du mois de mai, les Russes commençaient seulement à se mouvoir pour s'approcher de la Vistule.

Les armées, sous les ordres de Frédéric et de Daun, restaient dans l'inaction, et se bornaient à quelques petits mouvemens que nous allons rapporter. Le roi, comme partie faible et défensive, avait pris, entre Landshut et Liebau, une position redoutable, dans laquelle il attendait avec fermeté tout ce que l'ennemi pourrait entreprendre contre lui. Le maréchal Daun, dont les projets étaient liés à la marche de ses auxiliaires, évitait de son côté toutes les démarches qui pourraient obliger l'armée autrichienne à paraître trop tôt sur la scène, en fournissant à son

adversaire des occasions de former quelques entreprises avantageuses.

Frédéric résolut de détruire, une seconde fois, le magasin que les Russes avaient établi à Posen, afin de retarder ainsi leur entrée en action, et de déranger l'ensemble qui devait régner dans les mouvemens des différentes armées. Le général Wopersnow fut chargé de cette entreprise avec 6 bataillons et 15 escadrons partis de la Silésie. Ce corps arriva, le 18 mai, à Guhrau, y reçut l'ordre de quitter la direction de Posen, pour marcher à Naumbourg sur le Bober, où il se réunit, le 23, avec 17 escadrons et 1 bataillon franc, sous les ordres des généraux Seidlitz et Czetteritz, que le roi avait détachés sur le même point. Ce mouvement fut causé par la nouvelle qu'une division autrichienne de 10,000 hommes menaçait la Nouvelle-Marche et même Berlin.

En effet, Daun voyant la Saxe découverte par l'éloignement du prince Henri, voulut en profiter pour jeter, dans l'intervalle qui séparait les deux armées, le corps de Wehla, fort seulement de 4,000 hommes, tandis que le général Gemmingen appuierait cette faible diversion en marchant, comme nous l'avons dit, sur Chemnitz et Zwickau. Cette entreprise eut le résultat de tous ces misérables accessoires, dont on avait poussé la manie jusqu'au point de les faire passer pour

la véritable science de la guerre. Wehla marcha jusqu'à Spremberg, mais fut assez prudent pour se retirer sur-le-champ par Hoyerswerda, en Bohême, de peur d'être coupé.

Sur ces entrefaites, on avait répandu le bruit que le maréchal Daun avait reçu de sa cour l'ordre impératif de pénétrer en Silésie. Ce bruit fut un peu appuyé par l'expédition que Laudon fit, le 21 mai, pour reconnaître la position du roi. Les corps prussiens, détachés à Naumbourg, reçurent, en conséquence, l'ordre de revenir à l'armée. Celui de Fouquet vint cantonner entre Kamenz et Franckenstein, et l'armée du roi campa entre Johnsdorf et Grissau. Mais tous les mouvemens du maréchal se bornèrent à menacer le comté de Glatz et les communications de Frédéric, afin de lui faire quitter sa bonne position.

Le roi connaissait trop le caractère des généraux autrichiens pour être dupe de ces démonstrations; il conserva son camp jusque dans les premiers jours de juillet, et se borna à faire renforcer quelques postes importans. Le corps du général Bulow, qui était à Tonhausen, fut porté à 8 bataillons et 6 escadrons, et devait être soutenu, au besoin, par une grande partie du corps de Fouquet, qui cantonnait vers Reichenbach, Lampersdorf, etc.

Pendant que ces choses se passaient, la position des armées en Saxe et en Franconie était à peu près toujours la même. Le prince Henri avait fait cantonner la sienne depuis Dresde jusqu'à Zwickau. L'armée des Cercles avait quitté, le 2 juin, son camp de Forcheim, et en occupa, le 23, un autre à Hocheim, sur la route d'Asfurth à Konigshofen. Ses troupes légères prirent la direction de la Werra, vers Meinungen, Salzungen, etc., tandis que d'autres corps prolongeaient la chaîne des postes depuis Salfeld, par Schleitz, jusqu'à Hof.

La grande armée autrichienne, sous Daun, campait à Schurtz. Deville, Laudon, Beck et Harsch occupaient toujours les mêmes positions. Ce calme était causé par la lenteur de l'approche des Russes; mais la cour de Vienne, pouvant enfin fixer, avec certitude, leur arrivée à Posen, et l'époque à laquelle ils commenceraient leurs opérations contre la Silésie et la Marche, ordonna au maréchal Daun de s'avancer sur la Queiss. En conséquence, la grande armée autrichienne partit du camp de Schurtz, le 28, sur deux colonnes. La première, composée de la première ligne d'infanterie, de la grosse artillerie de campagne et des deux lignes de cavalerie de l'aile droite, se porta sur Horzitz; la seconde colonne, formée des deux lignes d'infanterie et de la cavalerie de l'aile gauche, prit la route de Neudorf.

Laudon et Beck restèrent, ce jour-là, dans leurs positions avec les troupes légères, mais leurs troupes réglées marchèrent sur Pless et Schurtz, où elles se réunirent, avec quelques mille Croates et hussards, sous le commandement du général Harsch, afin de couvrir les frontieres de Bohême. En échange, les régimens de ligne, qui étaient à Neustadt, sous ce même général, vinrent à Pless, et suivirent la grande armée. Les généraux Haddick et Gemmingen reçurent ordre de passer l'Elbe avec leur division, et de se diriger vers la Haute-Lusace, pour couvrir le flanc gauche de l'armée contre le prince Henri.

Le roi fut averti, le même jour, qu'on remarquait du mouvement dans les corps de Beck et de Laudon; il prit aussitôt 8 bataillons de grenadiers et 15 escadrons pour reconnaître les environs de Wernersdorf; mais n'ayant pu découvrir aucun changement dans la ligne des avant-postes, ce détachement rentra, après midi, au camp, à l'exception des hussards, qui restèrent à Friedland pour observer l'ennemi. Cependant, quelques transfuges confirmèrent le départ des Autrichiens, et une reconnaissance poussée, le 29 au matin, annonça que leurs avant-postes s'étaient retirés à Liébau et Schatzlar. Le roi prit alors 4 bataillons, 9 escadrons et le piquet de cavalerie, et se porta sur cette dernière ville, dont le château était occupé par 100 Croates, qui furent

pris ou dispersés. Frédéric apprit, par les prisonniers, que Daun était déjà parti, la veille, et le général Laudon à la pointe du jour; mais on ne put avoir aucun rapport exact sur la direction qu'ils avaient prise : tous les renseignemens étaient contradictoires, et ne pouvaient jeter aucun jour sur les projets de l'ennemi. Dans le fait, Laudon s'était porté à Hennersdorf, près de Hohen-Elbe, et le général Beck à Eipel, pour couvrir la marche de la grande armée.

On laissa les 4 bataillons à Schatzlar, sous le général Rebentisch, et la cavalerie revint au camp.

Le roi présumait, depuis long-temps, que le maréchal Daun dirigerait ses premières opérations vers la Haute-Lusace, afin de soutenir les entreprises des Russes; mais il pensa que ce mouvement était prématuré, puisque les colonnes russes ne s'étaient pas même réunies à Posen, et qu'il était probable que le général Dohna trouverait l'occasion d'attaquer une de ces colonnes, et de l'accabler isolément; ce qui aurait bien dérangé les vastes plans de la cour de Vienne, et mis le maréchal Daun dans l'embarras.

La première colonne, que commandait le général Frolof Bagrew, était campée, le 22 juin, près d'Uscia sur la Netze. En supposant même que Dohna ne fût pas en état de l'empêcher dans ses opérations ultérieures, il ne paraissait cependant pas vraisemblable qu'elle pût arriver aux fron-

tières de Silésie avant quelques semaines, vu la difficulté de faire suivre les vivres en Pologne.

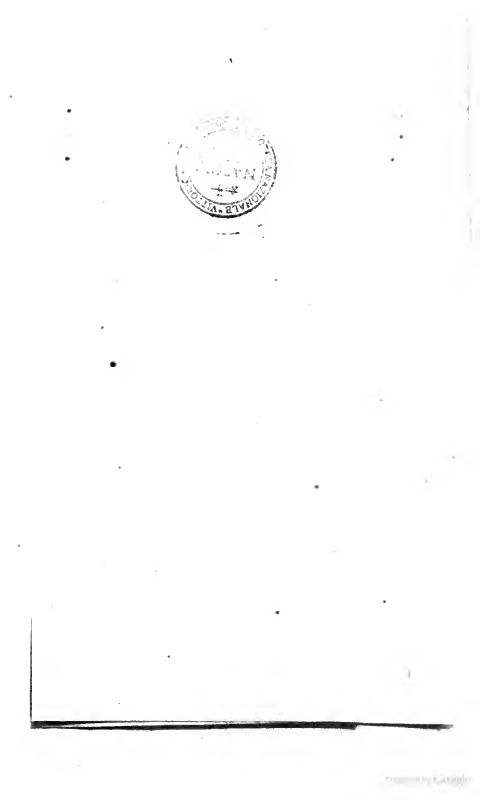
Dans cet intervalle, la Bohême serait restée entièrement ouverte du côté de Konigsgratz, car les deux corps des généraux Harsch et Deville étaient trop faibles pour la couvrir; et le roi, en prenant l'offensive, pouvait aisément pénétrer dans le cercle de Konigsgratz, couper ces corps de la grande armée, et même avancer jusque dans le cercle de Buntzlau. Le maréchal aurait perdu, par là, ses communications, ainsi que ses principaux magasins établis à Jung-Buntzlau et sur l'Elbe; il eût été alors forcé de rétrograder, peut-être même d'engager une bataille avec toutes les chances défavorables.

Ces considérations mettaient le roi dans l'embarras, car il était, en effet, difficile d'accorder le mouvement audacieux des Autrichiens avec la prudence ordinaire de leur général. Comme il importait néanmoins de connaître la direction que l'ennemi avait prise, Frédéric ordonna au général Wedel de marcher à Schatzlar, le 30 à trois heures du matin, avec 8 bataillons et 14 escadrons, d'y prendre le général Rebentisch, et de se porter ensuite sur Trautenau. Il détacha aussi le général Seidlitz, avec 8 bataillons et 15 escadrons, sur Hirschberg et Lahn, pour y observer et attaquer un corps autrichien qui devait avoir longé les montagnes de Riesengebirge, pour se

porter sur la Queiss, et gagner le flanc droit des Prussiens. Comme le corps du général Beck avait quitté sa position, celle de Bulow, près de Tonhausen, devenait inutile; le roi lui ordonna de laisser 1 bataillon et 6 escadrons à Barsdorf, et, avec les 8 autres bataillons, de rejoindre l'armée, où il arriva le 30 au soir.

Tandis que ces mouvemens s'opéraient, l'armée autrichienne continuait le sien derrière les montagnes de Riesengebirge. Le 29, elle campa en trois divisions; la première à Gitschin, la seconde à Lomnitz, et la troisième à Horzitz. Le lendemain elle fit séjour et se porta, le 1.er juillet, à Turnau, Bredl et Gitschin. Laudon prit poste, le 30, à Hohenstadt, et le 1.er, à Bohmisch-Gablenz; le général Beck à Hennersdorf. Le 2 juillet, les deux colonnes de l'armée se réunirent à Reichenberg; la troisième marcha à Turnau, Laudon à Busch-Ullersdorf, et le général Beck à Hochstadt. On fit séjour, le 3, dans ces positions, afin d'attendre le train d'artillerie, dont la marche était extrêmement pénible dans un pays montagneux, et par des chemins que les pluies abondantes avaient rendus affreux. La troisième colonne se réunit aussi, ce jour-là, à l'armée.

Le roi fut instruit, dès le 1.er juillet, du mouvement de Daun; il pénétra bien que son but était de favoriser les Russes et de les renforcer; en conséquence, l'armée se prépara à suivre le général



e de l'a

PREM

Généraux.
Lieutenans-généraux.
Généraux-majors.

SINCÈRE.

GUAS

Lich Unruhe,

3 — Wolfenbutel.
2 — Geiruck.
2 — Charles Lorraine.

DEUX

Lieutenans-généraux.

Seidlitz par Hirschberg, dès qu'on saurait positivement si le corps de Harsch, qui était resté à Jaromirs, n'était pas assez fort pour former, conjointement avec celui de Deville, des entreprises dangereuses contre Glatz et le camp de Landshut. Le général Seidlitz passa le Bober, le 3, campa à Husdorf, près de Lahn, et poussa des patrouilles le long de la Queiss. Un de ces détachemens s'engagea avec l'avant-garde de Laudon, qui reconnaissait Greifenberg et Lovemberg avec un corps de cavalerie. Dès que le général autrichien fut informé de la position de Seidlitz, il se retira à Gebardsdorf, près de Friedeberg, où toute sa division se réunit.

Daun suivit son mouvement le 5, et marcha sur 4 colonnes à Friedland; il campa, le 6, à Gerlachsheim, près de Marclissa : la droite un peu au-delà du Knopfberg, avait son front couvert par le village de Hartmansdorf; la gauche se prolongeait sur le Prinkenberg, près d'Oberlinde. Le quartier-général se trouvait à Gerlachsheim, en arrière du centre. Les grenadiers à cheval occupaient les hauteurs de Marclissa. Ci-joint l'ordre de bataille de l'armée autrichienne dans ce camp, où elle resta en attendant des nouvelles des Russes. Le 8, le général Gemmingen fut détaché à Ullersdorf, et le général Wehla à Ostritz, pour couvrir les derrières contre les entreprises du prince Henri. Laudon marcha, le 10,

à Lichtenau, vers Lauban, pour couvrir le flanc gauche, et Beck remplaça ce général à Gebardsdorf.

Sur ces entrefaites, Frédéric avait ordonné à Fouquet de venir, le 7, remplacer l'armée dans la position de Landshut, et à Wedel de quitter Trautenau pour la rejoindre. Il fit en même temps partir le train d'artillerie et le gros canon pour Vogelsdorf, et se mit en marche lui-même, le 5, avec l'avant-garde, pour Hirschberg. L'armée le suivit, le 6, sur 2 colonnes; le roi se porta ce jour-là à Waltersdorf, et le général Krokow resta à Landshut en attendant le corps de Fouquet, dont l'avant-garde arriva déjà le même jour.

Toute l'armée fut réunie, le 10, au camp de Schmotseifen ou de Durings-Vorweck; le front et les flancs étaient couverts par des ravins profonds, des bois et des villages. L'infanterie campait sur deux lignes, la cavalerie en troisième; l'aile droite formait un crochet en arrière, dont l'angle appuyait au Kalte-Vorweck (ferme). Cette position dominait tous les environs: l'aile gauche se prolongeait jusqu'au village de Krumenels qui en couvrait le flanc. *L'armée y séjourna jusqu'à la fin d'août.*

Mouvemens des Autrichiens pour se réunir aux Russes; dispositions générales du roi.

Nous avons déjà dit que les opérations des Russes devaient être le thermomètre des entreprises générales des alliés, et que Frédéric se disposait à porter contre eux l'armée du prince Henri, tandis qu'il s'opposerait lui-même à Daun.

Dès que le roi s'aperçut que les Autrichiens voulaient envoyer un corps au soutien des Russes, il devait naturellement chercher à l'empêcher, et la position du prince Henri était bien propre à remplir ce but, puisqu'il pouvait gagner Sagan et la ligne du Bober avant l'ennemi. Daun, de son côté, ayant reçu, le 12 juillet, la nouvelle que l'armée de Soltikof était encore sur la Wartha, et attendait des renforts pour opérer avec plus de succès contre le comte de Dohna, le maréchal assembla un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de réunir les divisions de Haddick, de Gemmingen et de Laudon, et de porter ce corps, d'environ 35,000 hommes, le long de la Sprée et de la Neiss, sur la Marche électorale. Tempelhof prétend que ce mouvement pouvait avoir des suites très-importantes (1). Il devait at-

(1) Il valait sans doute mieux réunir ces corps aux

tirer l'attention du prince Henri, l'engager à dégarnir la Saxe, favoriser ainsi les entreprises de l'armée des Cercles contre cette province, forcer le roi à faire un détachement considérable de son armée de Silésie, et procurer par-là une bonne occasion de l'attaquer avec supériorité décisive.

Mais tous ces beaux résultats étaient hypothétiques; et dans ce siècle, comme dans le nôtre, les hommes ordinaires ont toujours pris les accessoires pour le principal. Quoi qu'il en soit, ce projet fut adopté, et il devait être secondé par la marche de l'armée des Cercles sur Erfurt et Leipsick, ainsi que par l'entreprise que les corps de Deville et de Harsch réunis, allaient former contre celui de Fouquet à Landshut, ou contre les places de la Haute-Silésie. Comme il est impossible de faire marcher de front la relation de mouvemens aussi multipliés que ceux de tous ces petits corps, et qu'elle surpasserait d'ailleurs les bornes de mon ouvrage, je me décide à les présenter dans un tableau, où l'on saisira, d'un coup-

---

Russes, que de les laisser isolés sur une longue ligne, et occupés à des accessoires qui ne signifiaient rien; mais cependant le plan de Daun n'était pas encore conforme aux principes les plus sages, car il aurait pu depuis long-temps faire un meilleur usage de ces divisions: c'est ce que nous essaierons de démontrer.

d'œil, les rapports des différentes opérations entre elles, et je me bornerai à présenter les faits principaux qu'il est essentiel de connaître pour l'intelligence des plans des généraux.

Tableau des principaux mouvemens, jusqu'à la bataille de Kunersdorf.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 3 juill. *L'armée du roi* campait depuis l'ouverture de la campagne vers Landshut.	Le 4 juill. *Daun*, à Reichembach avec l'armée.
Seidlitz se porte à Lahn.	*Laudon*, à Gerbardsdorf.
Wedel est à Trautenau.	*Gemmingen* marche d'Aussig à Gabel.
Fouquet, à Ullersdorf, opposé à Deville et Harsch.	*Wehla*, de Gabel à Zittau.
Le prince Henri en Saxe, vers Dresde.	*Haddick* était à Toplitz.
Le comte de Dohna, sur la Wartha, vers Posen.	*Beck*, depuis longtemps à Hochstadt.
Kleist observe les Suédois avec 6 bataillons.	*Harsch* et *Deville*, vers Konigshorf.
	L'armée des Cercles, à Romild en Franconie.
	Les Russes, à Posen.
	Les Suédois, derrière la Peene.

Prussiens.	Armées combinées.
Le 5 juill. *Le roi*, avec l'avant-garde, à Hirschberg.	Le 5 juill. *L'armée de Daun* à Friedland. *La réserve* reste à Reichembach.
Le 6..... *Le roi*, à Waltersdorf.	Le 6..... *Carabiniers*, à Marclissa.
Le 6..... *L'armée*, sur deux colonnes, à Hirschberg et Seifersdorf.	Le 6..... *L'armée*, à Gerlachsheim. *La réserve*, à Friedland.
Le 7.... *Fouquet* remplace l'armée à Landshut. *Le roi* séjourne.	Le 7..... *La réserve* joint l'armée.
	Le 8..... *Gemmingen*, à Ullersdorf. *Wehla*, à Ostritz. *Beck*, à Neustadt.
Le 9..... *L'armée* passe le Bober, et cantonne entre Spiller et Jonsdorf.	
Le 10.... *L'armée* campe à Schmotseifen, près de Liebental.	Le 10.... *Laudon*, à Lichtenau, couvre le flanc gauche. *Beck* le remplace à Gebarsdorf.
Le 11.... *Mosel* reste à Neudorf.	
Le 12.... *Le duc de Wurtemberg*, détaché à Goriseifen par le roi.	
Le 13.... *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 13.... *Deville* et *Harsch*, réunis à Trautenau.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 13 juill. *Le prince Henri*, vers Dresde en Saxe. *Finck*, à Bischofswerda.	
	Le 15 juill. *Laudon*, à Lauban. *Haddick*, à Leutmeritz.
Le 17.... *Finck*, à Marienstern. *Wurtemberg*, à Buntzlau.	Le 17.... *Harsch* et *Deville*, à Schonberg.
Le 18.... *Knobloch*, à Stolpe.	*La réserve* part pour remplacer Laudon à Lauban.
Le 20.... *Le prince Henri* apprend les mouvemens de Haddick, et marche à Camenz. *Le duc de Wurtemberg*, de Buntzlau à Sagau.	Le 20.... *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet.
Le 21.... *Le duc de Wurtemberg* se retire à Buntzlau. *Le roi*, toujours à Schmotseifen. *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 21..... *Laudon* à Radmeritz sur la Neiss. *Daun*, toujours à Marclissa. *La réserve*, à Lauban. *Les autres corps*, mêmes positions. *L'armée des Cercles* en marche sur la Saxe par Gotha.
Le 22.... *Finck*, à Bautzen.	Le 22.... *Haddick* et *Gemmin-*

Prussiens.	Armées combinées.
	gen réunis à Ullersdorf (1). *Maquire*, de Kamnitz à Krewitz. *Réserve* disloquée. *Carabiniers*, à Gebarsdorf.
Le 23 juil. *Le prince Henri*, à Bautzen. *Le duc de Wurtemberg*, par ordre du roi, à Freywalde. *Lentulus* le remplace à Goriseifen.	Le 23 juil. *L'armée russe*, enfin arrivée vers l'Oder, bat Wedel à Kay, près de Zullichau.
Le 24.... *L'armée prussienne* sur l'Oder est battue par les Russes à Kay.	Le 24.... *Laudon*, à Rothenbourg. *Maquire*, à Krewitz. *Haddick*, à Lauban. *Deville* échoue contre Fouquet. *Daun* est toujours à Marclissa.
Le 25.... *Le duc de Wurtemberg* se retire à Burau. *Le roi* est toujours à Schmotseifen. *Fouquet* se maintient contre Deville en Haute-Silésie.	Le 25.... *Les Russes* sont à Crossen.

(1) Il y a en Saxe et en Silésie vingt villages de ce nom qu'il faut prendre garde de confondre.

	PRUSSIENS.		ARMÉES COMBINÉES.
	Le prince Henri, à Konigswarthe. *Finck* reste à Bautzen. *Wedel* s'est retiré à Sawada.		
Le 26 juill.	*Le prince Henri* apprend la défaite de Kay, et marche à Weisswasser.	Le 26 juill.	*Haddick*, le soir à Lehnau. *Maquire*, à Bichofswerda. *Laudon*, toujours à Rothenbourg.
Le 27....	*Le prince*, à Muska.	Le 27....	*Haddick* part, et marche consécutivement pour arriver le 29 à Pribus. *Laudon* le joint. *L'armée russe* est à Crossen depuis le 28.
Le 28....	*Le prince*, à Sorau ; le soir, à Sagan.		
Le 29....	*Le duc de Wurtemberg* le joint.		
Le 30....	*Le roi* est arrivé dans la nuit à Sagan.	Le 30....	*Haddick* est à Trihel. *Laudon*, encore plus près de Sommerfeld. *Daun*, à Lauban. *Buccow* reste à Marclissa.
Le 31....	*L'armée* marche d'abord sur Naumbourg, et revient ensuite sur Sommerfeld. *Le prince Henri* va	Le 31....	*Haddick*, à Pforten. *Laudon*, à Sommerfeld. *Beck*, à Naumbourg.

Prussiens.	Armées combinées.
commander en Silésie.	
Le 1.er août, *Le roi* ordonne à Wedel de venir le joindre à Mulrose, ainsi que Finck.	Le 1.er août, *Laudon* et *Haddick*, à Guben; le premier part pour se réunir aux Russes à marches forcées; le second, voyant le roi s'approcher, se retire à Weissac.
Le 2..... *L'armée*, à Markersdorf. *L'avant-garde* passe la Neiss, et donne sur les équipages de Haddick.	Le 2..... *L'armée russe*, à Aurith.
Le 3..... *L'armée*, à Gros-Briesen. *La cavalerie*, à Beskoow. *Finck*, vers Torgau. *Wedel*, vers Crossen.	Le 3..... *Laudon* joint les Russes à Francfort.
Le 4..... *L'armée*, à Mulrose. *La cavalerie*, à Hohenwalde. *Finck* part de Sagan pour venir joindre le roi. *Wedel*, de Logau, *idem*.	Le 4..... *Haddick* est retiré à Spremberg.
Le 6..... *Wedel* joint le roi à Mulrose.	Le 6..... *Daun* était depuis le 30 à Lauban. *Buccow*, à Marclissa. *Beck*, à Pribus.

Prussiens.	Armées combinées.
	Maquire, à Hoyerswerda. *Wehla*, vers Sagan. *Ayassasse* remplace Beck à Naumbourg.
Le 7 août, *L'armée*, à Boosen. *Seidlitz*, à Leubus.	
Les 8 et 9, *Finck* joint l'armée.	Le 9 août, *L'armée russe* campe toujours près de Francfort.
Les 10 et 11, *Passage de l'Oder* à Reittwen.	Le 10.... *Deville* se met en marche pour venir joindre Daun. *Haddick*, à Guben, et pousse sa cavalerie pour joindre les Russes. *Maquire* reçoit l'ordre de se porter à Gorlitz.
Le 12.... *L'armée*, vers Leissow et Bischofsée.	Les 11 et 12, *Daun* marche de Lauban à Gorlitz. *Le marquis d'Aynse* le remplace à Lichtenau, près de Lauban. Le 12.... *Daun*, à Rotembourg.
Le 13.... *Bataille de Kunersdorf.*	Le 13.... *Daun*, à Pribus. *Beck*, se porte vers Soran et Christianstadt.

En Haute-Silésie.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 17 juill. *Fouquet*, à Reichhennersdorf.	
Le 18.... *Ramin* se porte à Lindenau, combat Janus, et revient au camp.	
	Le 20 juill. *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet. *Wolfersdorf*, à Guldenœlse.
	Le 22.... *Deville* près de Schweidnitz. *Combat de Freybourg*.
Le 23.... *Golz*, à Friedland. *Krokow* est remplacé à Hirschberg, et vient joindre Fouquet.	
Le 24.... *Fouquet* marche à Gottesberg pour occuper les défilés derrière l'ennemi.	
Le 25.... à Conradswalde.	
Le 27.... *Fouquet* occupe les positions de Todtenhubels pour arrêter la retraite des ennemis.	Le 27.... *Deville*, s'étant décidé à la retraite, cherche à forcer le passage; il est repoussé, et marche par détours,
	Les 28 et 29, sur Johannesberg et Braunau. *Deville* part le 10

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
	août, pour joindre Daun, avec 12 bat. 25 esc.

Opérations contre les Russes.

PRUSSIENS.	RUSSES ET ALLIÉS.
Le 10 avril *Dohna* enlève les retranchemens de Pennamunde.	*Les Suédois* derrière la Peene. *Les Russes* derrière la Vistule.
Le 1.er mai, Il campe à Greifswalde. *Kleist* reste contre les Suédois avec 6 bat. et 7 escad. à Scheverinsbourg.	
	Le 18 mai. *L'avant-garde* part de Thorn.
	Le 22.... *Frolof Bagrew* à Mowe.
Le 26.... *L'armée*, à Stargard.	
	Le 3 juin, *le prince Galitzin* à Posen. *Willebois* à Nakel.
Le 9 juin, *L'armée*, à Soldin.	
	Le 11.... *Frolof Bagrew* à Uscie, sur la Netze.
Le 12.... *L'armée*, à Landsberg, 20 bat. 30 escad.	
Le 19.... *Hulsen* vient de Saxe avec un renfort de 10 bat. et 22 escad.	

Prussiens.	Russes et Alliés.
Le 23 juin, *L'armée* bouge enfin, et marche à Schverin.	
Le 26.... A Birnbaum, l'avant-garde à Kamiona.	
Le 27.... A Sirakow. Mouvement pour couper un division ennemie à Filehne.	
	Le 29 juin, *L'armée* réunie à Posen.
Le 1.er juill. *L'armée* à Obernycky menace les communications de l'ennemi, échoue dans une entreprise sur Posen, et se retire, le 6, derrière la Wartha.	
Le 9..... *Dohna* prévient l'ennemi à Casimirs.	Le 9 juill. *Soltikof* marche à Tornowa pour couper les Prussiens.
Le 11.... *Dohna* prévient encore les Russes à Wilzina.	Le 11.... *L'armée* marche sur les hauteurs de Wilzina pour gagner le flanc gauche de l'ennemi.
Les 12 et 14 juill. *Dohna* marche de Senkowa à Polnisch-Neustadt.	Le 12.... *Soltikof* porte son avant-garde à Pynne, et cherche à couper l'ennemi de la Silésie.
	Le 14.... *L'armée* vers Polnisch-Neustadt

PRUSSIENS.	RUSSES ET ALLIÉS.
	en présence des Prussiens.
Le 15 juill. *L'armée* à Brecz.	Le 15 juill. Séjour.
Le 16.... A Meseritz.	Le 16.... *L'armée* à Pobrouka.
	Le 17.... à Bentchen.
Le 18.... *Wopersnow* est détaché au couvent de Paradis pour empêcher l'ennemi de tourner l'armée.	
Le 19.... *L'armée* le suit.	Le 19.... à Bomst.
Le 20.... *Wopersnow* chasse Stoffel à Zulichau. *L'Armée* le suit.	*Stoffel* à Zulichau.
Le 21.... *L'armée* campe, la droite à Zulichau, la gauche vers Kalzig.	Le 21.... *L'armée* campe entre Langmeil et Schmollen.
Le 22.... *Wedel* remplace Dohna.	
Le 23.... *Les Russes* veulent tourner la gauche. *Bataille de Kay.*	Le 23.... *Soltikof* veut tourner la gauche et gagner Crossen : il bat les Prussiens à Kay.
Le 24.... *Wedel* se retire derrière l'Oder, et campe à Sawada. *Wedel* vient vers Logau.	
	Le 25.... *L'avant-garde* à Crossen.
	Le 28.... *L'armée* à Crossen.
	Le 31.... *L'avant-garde* à Francfort.
	Le 1.er août, *L'armée* à Kurtsch.
Le 2 août. *L'armée* vers Crossen.	Le 2..... *L'armée* à Aurith.

Prussiens.	Russes et Alliés.
Les 3 et 6 août, Elle marche à Mulrose, et se réunit au roi.	Le 3 août, *Laudon* joint les Russes à Francfort.
Le 7..... *L'armée prussienne*, formée des debris de Wedel, du corps du prince Henri, et de celui de Finck, campe à Boosen.	
Les 10 et 11, Elle passe l'Oder à Reitwen.	
Le 12.... campe vers Leissow et Bichofsée.	
Le 13.... *Bataille de Kunersdorf.*	Le 13.... *Bataille de Kunersdorf.*

L'on verra par ce tableau que Daun, en manœuvrant sur la droite du roi, et en campant à Marclissa, semblait avoir les plus vastes projets. La position de sa ligne d'opérations était parfaite; mais il se borna à couvrir le mouvement de Haddick contre le roi, tandis que l'armée des Cercles devait opérer en Saxe, et retenir le prince Henri. Malgré ces bonnes dispositions, l'entreprise fut sur le point d'échouer, parce que le prince, au lieu de rester en Saxe, arriva avant les Autrichiens entre le Bober et la Neiss. En effet, Haddick, après avoir laissé le petit corps de Brentano à Aussig en Bohême, était parti de Leutmeritz, le 15, et s'était réuni avec Gemmingen,

le 22, à Ullersdorf, d'où il se dirigea par Loebau et Lehnau sur Pribus. Laudon, de son côté, avait quitté Lauban, et se trouvait, le 21, à Radmeritz sur la Neiss. Ces deux corps opérèrent leur jonction à Pribus, le 29, et marchèrent par Sommerfeld à Guben, où ils se réunirent une seconde fois le 1.er août. Alors Laudon laissa tous ses gros équipages et ses trains au général Haddick, et se porta avec toute la promptitude possible à Francfort, où il joignit l'armée russe, le 3, avec 15,000 hommes, dont la majeure partie de cavalerie. Le corps de Haddick paraissait aussi destiné à se réunir à elle; mais lorsque le général fut informé de l'approche du roi, il changea son plan, et quitta Guben, dès le 1er octobre, pour se rapprocher de la Neiss.

Nous allons reprendre maintenant tous les mouvemens des troupes prussiennes, avant de rapporter ce qui se passait dans la Haute-Silésie.

A l'époque du 22 juillet, le roi campait à Schmotseifen avec l'armée de Silésie; Fouquet était toujours vers Landshut; le prince Henri avait rassemblé ses forces à Dresde, le 10, et détaché le général Finck à Bischofswerda, et ensuite sur Bautzen. Lorsqu'il eut appris, le 19, le but du mouvement de Haddick, le prince marcha lui-même à Bautzen, et ne laissa en Saxe qu'un détachement sous les ordres du général Knobloch à Bischofswerda.

Le roi porta le duc de Wurtemberg sur la direction de Pribus; mais ce général, instruit de l'arrivée de Laudon à Rothenbourg, ne crut pas devoir s'exposer à être attaqué par des forces supérieures; il quitta Freivalde le 25, et se retira à Burau. Le prince Henri laissa le général Finck à Bautzen avec 12 bataillons et 10 escadrons, et marcha le 25 juillet avec 20 bataillons et 35 escadrons à Konigswartha, où il apprit que les Russes avaient gagné la bataille de Kay. Ce prince se porta en trois jours par Muska à Sagan, où le duc de Wurtemberg le joignit le 29. Le roi arriva dans la nuit, et résolut de réunir les corps du prince Henri, du duc de Wurtemberg et de Finck avec l'armée de Wedel, battue à Kay, afin de livrer une nouvelle bataille aux Russes.

Le prince Henri alla au camp de Schmotseifen pour remplacer le roi dans le commandement de l'armée de Silésie.

L'armée resta à Sagan jusqu'au 31. Le roi étant instruit de l'arrivée de Haddick à Tribel, et sachant que la réunion des ennemis devait avoir lieu à Crossen, suivant leur convention, prit le change, et marcha le 31 à Naumbourg; (Tempelhof dit le 3, mais ce ne peut être qu'une erreur). Cependant, lorsqu'il apprit là que l'ennemi avait marché par Sommerfeld, il partit le même soir avec toute la cavalerie pour se mettre à sa poursuite; mais il n'était plus temps, et l'on

ne put atteindre qu'un détachement que Haddick avait laissé en observation. Ce petit détachement fut culbuté près de Altwasser, et poussé vigoureusement jusqu'à Sommerfeld. Frédéric campa, le 2, à Malkersdorf; son avant-garde passa la Neiss et donna sur les équipages de Haddick, à qui elle enleva 1 bataillon d'escorte, 2 canons et 300 voitures. Le lendemain, l'armée se porta à Gros-Briesen et toute la cavalerie à Beskow; le roi campa, le 4, à Mulrose.

Pendant que tous ces mouvemens s'opéraient, l'armée des Cercles concourait à favoriser la réunion en menaçant la Saxe, et en retenant ainsi le général Finck qui, de Bautzen, s'était retiré à Kamentz, le 27, et s'était reporté, le 30, à Hoyerswerda. Cette armée des Cercles que nous avons laissée au camp de Hocheim, en partit le 5 juillet, et marcha successivement jusqu'à Auerstedt, où elle campa le 31. Le général Finck, instruit de ces mouvemens, au lieu de continuer le sien par Spremberg sur Pforten et Guben, revint, le 3 août, sur Torgau, ce qui ne contribua pas peu à la réussite de l'entreprise des Autrichiens. Il reçut là l'ordre du roi de venir le joindre, partit le 4, et arriva le 9 août par Lubben à Hohenjesar.

Wedel, après la bataille de Kay, s'était retiré par Sawada à Logau, où il campait le 2 août; il y reçut de Frédéric l'ordre de venir à Mulrose

pour le joindre, partit le lendemain, et arriva le 6.

Frédéric marcha, le 7, avec l'armée sur 2 colonnes, et campa entre Boosen et Wulkau; l'avant-garde, sous les ordres de Seidlitz, à Lebus.

Nous avons vu que Daun voulait favoriser l'exécution de ses projets, en faisant attaquer Fouquet à Landshut. En conséquence, les généraux Harsch et Deville se réunirent, le 13 juillet, à Trautenau; leurs forces montaient à 33 bataillons et 51 escadrons, sans compter une division de troupes légères sous le général Janus. Le général Fouquet n'avait à leur opposer que 20 bataillons, 3 bataillons francs et 20 escadrons.

Le général Harsch étant tombé malade, Deville prit le commandement en chef au camp de Schomberg, et marcha, le 20, à Conradswalde. Son projet était de tourner Fouquet et de lui couper ses communications avec Schweidnitz; mais le général prussien approvisionna son camp et resta en position. Les Autrichiens laissèrent 6,000 hommes sous le général Wolfersdorff à Guldenelse, pour couvrir leurs dépôts de Trautenau, et marchèrent, le 22, par Gottesberg, sur la direction de Schweidnitz. Ils campèrent près de Kunzendorf; les troupes légères de Janus vers le

mont Zisken. Ce mouvement donna lieu à un combat assez intéressant entre l'avant-garde ennemie et 200 hommes de la garnison de Schweidnitz, qui occupaient la petite ville de Freibourg. Le major Francklin, qui les commandait, se retira d'abord à Zirlau, mais il y fut bientôt gagné par la cavalerie. Ce brave officier ne voulant pas attendre que l'infanterie autrichienne pût arriver au soutien, résolut de tenter de se faire jour, et marcha en carré au travers de la plaine. Sa petite troupe résista à plusieurs charges des dragons et hulans; mais elle épuisa ses munitions, et le général Deville étant accouru avec des renforts au bruit du feu, ce faible carré fut enfin enfoncé et dispersé après une résistance de huit heures, qui ne se termina qu'à la fin du jour.

Le 23, Fouquet resta en position, et se borna à détacher le général Goltz avec 7 bataillons et 8 escadrons à Friedland, pour y enlever les équipages des Autrichiens. Frédéric, avant de quitter le camp de Schmotseifen, apprit l'entreprise de l'ennemi sur la Haute-Silésie; mais il la jugea si peu dangereuse, qu'il se borna à envoyer 3 bataillons à Hirschberg pour y relever le général Krokow, lequel marcha à Landshut avec un détachement de même force.

Le roi ordonna en outre à Fouquet de laisser Krokow dans cette position, et d'aller camper entre Conradswalde et Friedland pour couper

l'armée autrichienne de la Bohême, en occupant les défilés par où elle était venue : ce mouvement s'exécuta le 25 juillet.

Dès que le général Deville en fut informé, il vit que ses espérances étaient déçues, et qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se retirer, s'il ne voulait pas s'exposer à manquer totalement de vivres et à être enveloppé. Il résolut, en conséquence, de marcher, le 27, de vive force, par la route d'Alt-Lassig à Friedland, et chargea le général Janus de lui ouvrir la marche.

Fouquet se fit soutenir par 3 bataillons du général Goltz, et prit alors un poste avantageux sur les hauteurs de Vogelgesang et de Todtenhubels, où il fut vainement attaqué. Le bataillon franc de Luderitz, les grenadiers de Carlowitz et le régiment de Thiele se distinguèrent et repoussèrent vigoureusement le général Janus. Deville fit renouveler l'attaque en la soutenant par le général Draskowitz avec ses bataillons de grenadiers ; cependant elle n'eut pas un meilleur succès, et il fallut se déterminer à faire une tentative sur la position de Goltz à Friedland. Janus y fut détaché, le 28, et devait être soutenu par le général Wolfersdorff ; mais il y eut de l'incohérence dans les attaques, et Deville n'eut d'autre parti à prendre que celui de se retirer en Bohême, en faisant un long détour par la mauvaise route de Wustengiersdorf et Johannesberg. Ses dispo-

sitions furent si bien prises, qu'il effectua ce mouvement dans la nuit du 28 au 29, sans aucune perte.

Fouquet voulut entourer l'arrière-garde de 5 bataillons de grenadiers, qui était à Gottesberg, aux ordres du général Dombasle : il fit marcher le général Ramin, avec 8 bataillons et 4 escadrons, sur Waldenbourg, et se dirigea lui-même par Conradswalde sur Gottesberg ; mais Dombasle se retira avec tant d'ordre, qu'il fut impossible de l'entamer, et les Prussiens reprirent, le 30, leur camp de Conradswalde.

L'armée autrichienne campa à Braunau, Janus revint à Friedland, et Wolfersdorff, avec 9 bataillons et 5 escadrons, à Konigsheim. Fouquet trouvant la posision de ce dernier un peu hasardée, résolut de l'enlever, et marcha, à cet effet, sur deux colonnes qui arrivèrent, dans la nuit, aux postes assignés, pour couper l'ennemi ; mais la position avait déjà été abandonnée, et les Autrichiens, qui s'étaient reployés derrière Bersdorf, eurent alors le temps de marcher plus loin et de se retirer sur Trautenau, en abandonnant leurs équipages et une petite arrière-garde de 200 dragons de Modène. Les troupes prussiennes, ayant ainsi terminé cette expédition, rentrèrent au camp de Landshut.

Deville fut, peu de temps après, appelé à se réunir à l'armée de Daun, avec 5 régimens de ca-

valerie, et il remit le commandement du reste au général Harsch.

Avant de donner la suite des opérations du roi, nous allons reprendre celle des Russes depuis l'ouverture de la campagne.

CHAPITRE XVII.

Premières opérations de Dohna contre les Suédois et les Russes. Bataille de Palzig ou de Kay. Le roi arrive au secours. Bataille de Kunersdorf.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, que tous les mouvemens des alliés devaient se mesurer sur les opérations des Russes, et que ceux-ci étaient encore dans leurs cantonnemens, derrière la Vistule, au commencement du mois de mai.

D'un autre côté, l'armée de Dohna avait profité de leur éloignement pour rejeter les Suédois dans Stralsund, et pour leur ôter l'envie et les moyens de rien entreprendre d'important pendant la campagne; elle avait attaqué et emporté les retranchemens de Pennamunde, le 10 avril. Cette armée étant destinée à marcher au devant des Russes, elle laissa le général Kleist, avec 6 bataillons et 7 escadrons, à Schwerinsburg, et alla camper, le 26 mai, à Stargard. Le comte de Dohna la porta successivement, le 12 juin, à Landsberg, sur la Wartha; il voulait chercher à enlever le corps russe de Galitzin, qui était à

Posen, tandis que le reste de leur armée en était encore bien éloigné; mais il attendait, à cet effet, l'arrivée, du général Hulsen, qui lui amenait de Saxe un renfort de 10 bataillons et 20 escadrons de cuirassiers. Ce général n'arriva que le 19, et les ennemis eurent ainsi le temps de se réunir à Posen, où le général Soltikof vint prendre le commandement en chef.

Le comte de Dohna, ne pouvant plus suivre son entreprise, voulut au moins chercher à couper un corps de 10,000 hommes, qui devait être resté à Filehne : il passa la Wartha dans ce but, et marcha jusqu'à Obernicky, le 1.er juillet. Mais ce corps s'était déjà retiré, et les Prussiens se bornèrent à menacer les dépôts de Posen, qui étaient trop bien gardés pour avoir rien à craindre. Le comte, qui craignait de périr de faim dans un pays où tout était en abondance, se décida à repasser la Wartha, à cause de sa boulangerie; il campa à Obierzerze, le 6 juillet.

Soltikof porta, le 9, un détachement de Cosaques à Samter, sur la droite de l'ennemi, pour cacher le mouvement de l'armée qui alla camper entre Tornova et Wiekowitz, afin de couper les Prussiens des frontières de Silésie et de l'armée du roi. Le comte de Dohna, instruit, un peu tard de ces dispositions, résolut de marcher jusqu'à Casimirs, où il n'arriva que le 10 à midi, à cause des défilés; le plus grand motif qu'il

alléguait, pour justifier son mouvement, était le manque de vivres. *Il n'avait, avec lui, que pour huit jours de pain, et un pays fertile sur ses derrières!*

Les armées campèrent en présence; celle des Russes avait sa droite mal appuyée. On proposa au général Dohna de l'attaquer au point du jour, en échelon par la gauche. Le comte approuva ce projet; mais il ne voulut pas l'exécuter le lendemain, parce que ses troupes étaient un peu fatiguées, et il renvoya l'attaque au 12. Soltikof ne jugea pas à propos de l'attendre, et résolut, au contraire, de marcher par Pytin, pour gagner les hauteurs avantageuses de Wilzinna, qui bordent le lac auquel le flanc droit des Prussiens était appuyé. Ce mouvement, bien combiné, avait toujours pour but de s'établir sur l'extrême droite des Prussiens, et de les couper de leur ligne secondaire (la Silésie). Heureusement que Dohna le prévoyait, et qu'il arriva, sur ces hauteurs, par un mouvement de flanc, à l'instant même où l'avant-garde russe allait s'en emparer. Les armées campèrent de nouveau en présence.

Le lendemain, 12 juillet, les Russes se remirent en marche. Le but de Soltikof était changé, il laissa un corps considérable pour attirer l'attention de l'ennemi, ou pour le contenir au besoin, et marcha, avec le reste de l'armée, pour

déborder la gauche, entre Casimirs et les lacs de Czerkowitze. Ce mouvement ayant été exécuté trop près de la ligne prussienne, Dohna s'en aperçut, et suivit les marais en se prolongeant toujours à gauche. Quelques généraux doivent lui avoir proposé d'imiter l'exemple de Frédéric à Rosbach, et d'attaquer l'ennemi pendant qu'il était en marche; la cavalerie devait passer le défilé qui était sur l'aile gauche, se former rapidement sur les hauteurs de Wuterowe, et attaquer les têtes des colonnes russes, lorsqu'elles auraient dépassé le lac de Gurczewsky; l'infanterie aurait marché avec rapidité pour soutenir ce mouvement, tandis qu'une brigade serait restée sur les hauteurs de Wilzina pour faire face au corps que l'ennemi avait laissé à Pytin. On n'a pas pu savoir ce qui empêcha le comte de Dohna d'exécuter ce projet, auquel il applaudit au moins en apparence.

Quoi qu'il en soit, Frédéric, mécontent d'un général qui laissait échapper de si belles occasions, le remplaça par Wedel. En attendant, Dohna chercha à se rapprocher de l'Oder, et marcha, le 14, à Neustadt, le 15 à Brecz, le 16 à Meseritz. *Ce mouvement fut causé par la disette de fours!* L'armée devait rester quelques jours dans cette position, pour se remettre de ses fatigues et privations; mais son repos ne fut pas

long: Soltikof, revenant à son système, chercha à la couper de Glogau et de l'Oder, et marcha, le 16, à Pobrowka, le 17 à Bentschen.

Dohna, de son côté, voulant déjouer les projets de l'ennemi, se porta, le 19, au couvent de Paradis, le 20 à Zullichau. Il y prit position, le 21, la droite à la ville, la gauche avec un crochet en arrière, vers Kaltzig (Voyez pl. 23, n.° 1).

Le général Wedel arriva, le 22, à l'armée. Le lendemain il reconnut, au point du jour, le camp des Russes, qui avaient pris position, le 21, entre Langmeil et Schmollen, sur la Faule-Obra. Le général trouva l'aile gauche ennemie très-avantageusement postée et tranquille dans son camp, mais il ne put rien découvrir de la droite, il conclut néanmoins de la tranquillité qui régnait à la gauche, qu'il n'y avait point eu de changement, et il rentra au camp à dix heures. Wedel était dans l'erreur : ce qu'il prit pour le camp de la gauche, était l'arrière-garde que Soltikof avait laissée pour cacher un nouveau mouvement qu'il avait commencé avec l'armée, au point du jour, afin de se porter par Heinersdorf, Niekern et Palzig, sur Crossen, pour gagner l'Oder et se réunir aux corps que les généraux Laudon et Haddick lui amenaient.

A midi, l'aile gauche de l'armée prussienne découvrit les têtes de colonnes ennemies; on en rendit compte de suite au général, qui n'en vou-

lut d'abord rien croire, et qui ne tarda pas à s'assurer, par lui-même que le danger était pressant. Wedel avait reçu du roi l'ordre d'empêcher la réunion des ennemis, et de livrer une bataille plutôt que de la permettre. Ce général résolut donc de profiter de l'occasion qui se présentait d'attaquer une armée en marche; il avait, en effet, droit d'espérer que cet avantage, déjà si grand en lui-même, serait encore plus décisif, puisqu'il serait appliqué par des troupes manœuvrières dont la rapidité ne laisserait aucune chance d'exécution en doute, et lui donnerait les moyens de gagner les têtes des colonnes. Wedel ne balança donc pas un instant, et, voulant suivre le bel exemple que son roi lui avait donné à Rosbach, il ordonna à l'armée de marcher sur-le-champ par lignes et par la gauche; la première sur la direction de Kay, la deuxième sur Mohsau.

Les armées étaient séparées par un ruisseau qui coule de Kay vers l'Oder; ses rives sont marécageuses, et on ne peut le passer que près du moulin de ce village; le chemin, qui y conduit, est même fort étroit et entouré de marais. Les têtes des colonnes prussiennes arrivèrent près de Kay à trois heures après midi; la cavalerie de l'aile gauche se hâta de s'emparer de ce passage que les Cosaques avaient déjà occupé; elle y fut suivie par les 6 bataillons de l'avant-garde aux ordres du général Manteufel. Les Cosaques furent

repoussés : la cavalerie prussienne, en débouchant du pont, se forma par escadrons, chargea la cavalerie russe, qui se montra entre Palzig et Kay, et la culbuta sur l'infanterie. Dans cet intervalle, l'avant-garde avait aussi passé le défilé, et s'était formée dans la petite plaine à mesure qu'elle y arrivait : la cavalerie se plaça alors derrière elle sur deux lignes. L'attaque se fit avec assez de vivacité, et les têtes de colonnes ennemies furent mises en déroute.

Cependant ces 6 bataillons donnèrent enfin sur la masse de l'armée russe. Le feu redoubla alors avec fureur; le général Manteufel fut grièvement blessé, et ses troupes forcées de se retirer avec perte, pour faire place à celles de l'aile gauche qui arrivèrent au soutien, sous les ordres du général Hulsen (la gauche marchait en tête). Cette infanterie marcha à l'ennemi avec audace, tandis que 20 escadrons longeaient, par leur gauche, le bois situé entre Palzig et Glocksen, afin de déborder la droite de Soltikof, et de la prendre à revers.

Le mouvement d'infanterie, exécuté avec courage, fut trop précipité; les troupes marchaient en avant dès qu'un bataillon était formé, et les Russes, dont le flanc était déjà menacé, eurent assez bon marché de ces attaques isolées pour gagner le temps de se former en ligne, et de garnir de batteries formidables le cimetière et les

issues de Palzig, qui couvrait leur centre. L'infanterie prussienne arriva, en effet, jusqu'auprès de ce village, malgré tous les efforts de l'ennemi; mais elle y fut accueillie par un feu de mitraille qui la força à se retirer avec grande perte. Les bataillons rompus furent néanmoins remplacés par des troupes qui passaient successivement le défilé, et la charge fut renouvelée de concert avec l'aile droite, qui avait réussi à marcher en avant, malgré les obstacles multipliés qu'offrait le terrain. Mais ce petit nombre de bataillons, toujours morcelé, était débordé par la ligne des Russes, et toute l'armée fut ainsi successivement battue et forcée à se retirer près de Kay. La cavalerie prussienne, qui avait exécuté son mouvement, et chargé avec succès l'infanterie de l'aile droite, fut obligée d'abandonner ses avantages, parce que son infanterie n'avait pas obtenu le même résultat.

Les deux armées étaient également en désordre et avaient perdu beaucoup de monde.

Les Prussiens avouèrent 6,000 hommes tués, blessés et prisonniers; ils regrettèrent surtout le général Wopersnow. La perte des Russes fut au moins égale. La bataille avait duré depuis quatre heures du soir jusqu'à sept heures. Le général Wedel profita de la nuit pour revenir en arrière du défilé de Kay, et réunir ses colonnes à Mohsau; il passa l'Oder le jour suivant près de Ti-

cherzig, et vint camper à Savada, d'où il se porta ensuite à Logau, jusqu'au moment où il reçut l'ordre de venir joindre le roi, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

Les Russes ne surent pas tirer un grand fruit de leur victoire : tous leurs avantages consistèrent à faire occuper Crossen, le 25, et à se réunir ensuite au corps autrichien qui devait venir les renforcer.

Par une circonstance assez frappante, Wedel, qui avait voulu imiter Frédéric à Rosbach, fut battu par les mêmes raisons qui firent perdre cette bataille à Soubise, c'est-à-dire, parce qu'il n'engagea que les bataillons isolés ou des têtes de colonnes à distances, contre une masse de troupes formées. Son plan était bon et conforme aux principes; l'exécution fut vicieuse et fit tourner l'application des mêmes principes à l'avantage des Russes. On ne peut pas faire de grands reproches au général prussien; il n'était arrivé à l'armée que la veille. Cependant il est étonnant qu'étant campé si près des Russes, il leur ait laissé faire un mouvement aussi long que celui depuis Langmeil jusqu'à Palzig, sans s'en apercevoir ou sans s'y opposer; il aurait eu assez de temps pour reconnaître le terrain, et savoir au moins qu'il y avait

un défilé pour aller à l'ennemi. Dans ce cas, il était indispensable, pour mettre en action simultanément une assez grande quantité de forces, de faire les attaques en colonnes par bataillon, et de former à cet effet des colonnes serrées sur le centre pour le passage du défilé. Au lieu de cela l'armée, marchant à distances entières par la gauche, devait naturellement employer beaucoup de temps à passer un défilé pour former ensuite une ligne; et c'est ce temps qui procura aux Russes les moyens d'opposer à des corps isolés, des lignes formées et bien soutenues.

Il me paraît, d'ailleurs, que Wedel mit beaucoup trop de précipitation dans son entreprise: d'après la relation, il est certain qu'il ne connut le mouvement des Russes par Palzig sur Crossen, que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher, à moins de côtoyer l'Oder par Netkau, ce qui eût été le comble de la témérité. Il fallait donc ou se décider à repasser l'Oder de suite pour essayer de prévenir l'ennemi à Crossen par la rive gauche, ou attendre, pour l'attaquer, le lendemain matin, en faisant dans la nuit tous les mouvemens préparatoires. Les Prussiens, qui n'avaient pas marché dans la journée, auraient pu faire tous ces mouvemens sans inconvénient, et engager l'affaire au point du jour. Cette faute d'un général habile et brave fut vraisemblablement causée par l'embarras que lui donna le mouvement des Russes

sur sa gauche; il ne vit d'autre moyen de s'excuser auprès du roi, que celui de gagner une bataille. Aux yeux de Frédéric, c'eût été une double sottise que de laisser manœuvrer l'ennemi, et de ne pas combattre lorsqu'on s'en était aperçu.

Quant à la conduite du général Soltikof, on ne peut disconvenir que, jusqu'au jour de la bataille, il avait assez bien manœuvré contre l'armée de Dohna, pour parvenir à son but.

Bataille de Kunersdorf ou de Francfort.

On a laissé au chapitre XVI, Frédéric campé à Boosen devant les Russes; Daun à Marclissa; le prince Henri à Schmotseifen en Silésie; Fouquet et Harsch dans leurs anciennes positions. Depuis que le général Finck était parti pour se réunir au roi, la Saxe était restée ouverte à l'armée de l'Empire. Cette armée se porta à Naumbourg sur la Saale, poussa des partis jusque dans les duchés de Magdebourg, et s'empara de Leipsick.

Le maréchal Daun, qui n'avait aucun avis certain des opérations des Russes, et qui voulait favoriser les mouvemens de Haddick et de Laudon pour la réunion projetée, partit, le 30 juillet, du camp de Marclissa avec l'aile gauche de l'armée, et marcha sur les hauteurs de Lichtenau, près

de Lauban; il laissa l'aile droite à Marclissa, aux ordres du général Buccow et du duc d'Ahremberg. Beck, qui était resté si long-temps à Lichtenau, fut porté plus en avant vers Naumbourg sur la Queiss, pour intercepter les communications entre l'armée prussienne de Schmotseifen et celle qui marchait alors sur Sagan.

Le 4 août, Daun avait appris la victoire de Kay, et il reçut, le même jour, la nouvelle que Haddick avait dû se retirer sur Spremberg, mais que Laudon était parvenu à faire sa jonction. Le maréchal porta en conséquence le corps de Beck à Pribus, pour communiquer avec Haddick, et le remplaça à Naumbourg par le général Ayassasses, avec 3 bataillons de grenadiers et 6 escadrons. On envoya aussi un officier général à l'armée russe, pour concerter tous les mouvemens ultérieurs avec elle. L'éloignement des deux armées prussiennes faisait espérer à Daun qu'il pourrait les intercepter absolument, et couper surtout le prince Henri de la Marche et du roi. A cet effet, il résolut de se faire renforcer par le général Deville, avec 25 escadrons et 12 bataillons, et il fit porter le corps de Maquire de Hoyerswerda à Gorlitz, le 6 avril. Comme le maréchal apprit aussi, peu de temps après, que le roi avait réuni ses forces et était parti du camp de Mulrose, il jugea qu'il livrerait bientôt une bataille aux Russes, et ordonna au général Haddick, qui s'était

retiré à Spremberg, de faire une nouvelle tentative pour les joindre. Haddick ne pouvant exécuter cet ordre avec son infanterie, resta avec elle à Guben, et détacha toute la cavalerie, qui se réunit par Francfort aux troupes de Laudon. Daun, de son côté, marcha, dans la nuit du 12, à Gorlitz, le 12 au soir à Rothenbourg, le 13 à Pribus, tandis que Beck se rapprocha des frontières de Silésie, campa près de Sorau et occupa Christianstadt.

Le roi reçut à Boosen la nouvelle de la victoire du duc Ferdinand à Minden; il avait déjà ordonné de faire venir de Custrin les pontons et barques nécessaires pour jeter deux ponts sur l'Oder, près de Reitwen; ce qui fut exécuté dans la nuit du 10 au 11, sans que l'ennemi en eût la moindre connaissance : l'avant-garde couvrit cette opération. L'armée marcha dans la nuit sur trois lignes par la gauche, et arriva au point du jour vers les ponts : l'avant-garde passa aussitôt et occupa les hauteurs de Oetscher; l'armée la suivit, chaque ligne d'infanterie passa sur un des ponts, et la troisième ligne, composée de la cavalerie, traversa l'Oder à Oetscher. Tous les sacs et les équipages restèrent aux ponts, sous la garde de 9 bataillons et 7 escadrons aux ordres de Wunsch.

Le reste de l'armée (qui était composée de 53 faibles bataillons et 95 escadrons, formant en

tout près de 40,000 combattans) prit position, la droite à Leissow, la gauche en arrière de Bichofséc; l'avant-garde était en échelon en avant de l'aile gauche et de ce village; le corps de Finck prit position sur les hauteurs en arrière de Trettin, de manière qu'il formait un échelon intermédiaire à droite, entre l'avant-garde et l'aile droite de l'armée (pl. XXII, n.° 1). Le roi se porta sur les hauteurs de Trettin, pour reconnaître les Russes, et donna à son retour les ordres suivans.

Si l'ennemi restait dans sa position, l'armée devait marcher, au point du jour, par lignes et par la gauche: le général Finck reçut l'ordre de faire des démonstrations sur les hauteurs avec tout son état-major, et d'y porter ensuite une tête de colonne pour faire croire aux Russes que le roi voulait les attaquer sur ce point. Dans le fait, ce général devait attendre pour l'attaque, que l'armée du roi commençât le feu, et couronner alors les hauteurs en avant de Bichofsée et de Trettin, avec de l'infanterie et beaucoup d'artillerie. La cavalerie de ce corps devait prendre une position intermédiaire dans la plaine, soutenir au besoin l'infanterie, et profiter des bons momens pour charger l'ennemi. Pendant que ceci s'exécutait, l'armée devait continuer son mouvement sur deux lignes par la gauche: le général Seidlitz, avec la cavalerie de l'aile gauche, précédait la première ligne d'infanterie; le prince

de Wurtemberg, avec la cavalerie de l'aile droite, suivait la même colonne. Ces deux généraux devaient se reformer en troisième ligne, lorsque l'infanterie se mettrait en bataille, les hussards de Kleist débordant le flanc droit. En général on devait observer de refuser la gauche, pour appuyer tout l'effort par l'aile droite.

Un peu plus tard, le roi ajouta à ces dispositions que, si l'ennemi devait marcher dans la nuit à Reppen, l'armée le suivrait à trois heures du matin, sur 3 colonnes par lignes : il pensait que l'ennemi prendrait position, la droite à Reppen, la gauche à Neuendorf, le front couvert par un ruisseau. L'avant-garde se serait alors formée près de Neuendorf, et la bataille aurait été de même engagée par l'aile droite. Les ordres ultérieurs devaient être donnés sur le terrain.

Avant de présenter la relation de cette bataille, il convient de jeter un coup-d'œil sur la position qu'occupaient les Russes. A la rive droite de l'Oder, se trouve un bas-fond, ou plutôt une vallée formée par les débordemens du fleuve ; elle a trois mille pas de largeur près de Francfort ; plus bas elle a jusqu'à trois lieues : on l'a cultivée insensiblement, et l'on y trouve aujourd'hui des fermes et des villages. Cette vallée est limitée par une chaîne de hauteurs qui longent la route de Kunersdorf. Le Judenberg, qui se présente le premier en sortant de Francfort, est un

groupe de plusieurs hauteurs très-escarpées, et qui dominent tous les environs jusqu'à Kunersdorf. Depuis ce point, le terrain est assez égal jusqu'au mamelon situé à huit cents pas de ce village, et nommé Spitzberg. A droite de Kunersdorf, en remontant vers Francfort, se trouve le Kuhgrund, espèce de ravin ou de chemin creux qui coupe la plaine transversalement, et qui en forme ainsi deux plateaux. Trois étangs considérables coupent le terrain dans le village même, et à sa gauche ils s'étendent jusqu'à la forêt; enfin à un quart de lieue en arrière de Kunersdorf, est située la hauteur dite Muhlberg, qui est aussi élevée que le Judenberg, et qui domine de son côté tout le terrain qui sépare ces deux monticules. Tout ce champ de bataille est borné par la grande forêt de Reppen.

Les Russes avaient pris poste sur les hauteurs, faisant d'abord face à l'Oder, leur gauche sur le Judenberg, la droite au Muhlberg, et ils s'y étaient fortement retranchés. Mais lorsqu'ils virent ensuite que le roi voulait les détourner, ils firent face en arrière, de manière que leur droite se trouva sur le Judenberg, et la gauche au Muhlberg Devant chaque aile se trouvaient des retranchemens et batteries formidables, ainsi qu'au Spitzberg dont nous avons parlé, et qui couvrait le centre. Laudon était en réserve; son infanterie à la Ferme rouge, la cavalerie plus en arrière

vers le faubourg de Francfort: la cavalerie russe était également dans la prairie, à gauche de celle des Autrichiens. Laudon, prévoyant une attaque pour le lendemain, marcha par la gauche et vint se poster dans le fond, formé par le dernier mouvement du terrain de Judenberg.

Le 12 août, à trois heures du matin, le roi se mit en marche par la gauche. Il voulait d'abord prendre l'ordre de bataille oblique qu'il avait à Leuthen, et attaquer l'aile gauche ennemie avec sa droite, tandis que le général Finck la prendrait à revers : mais il paraît que, malgré toutes ses précautions pour s'informer de l'état du terrain, Frédéric n'en acquit pas une connaissance suffisante, car les colonnes, après avoir longtemps marché par la gauche, rencontrèrent les étangs dont nous avons parlé, et furent forcées de revenir sur leurs pas pour chercher des débouchés. Cet incident fut déjà très-fâcheux, parce que la chaleur était excessive, que les troupes furent harassées, et qu'on perdit un temps précieux. Le roi prit les devans et fit tous ses efforts pour connaître le terrain. Enfin, à dix heures, l'armée se forma en bataille dans la forêt; la droite sur les hauteurs, près du ruisseau de Hunerflies, la gauche au bois : on établit, sans que l'ennemi s'en aperçut, une forte batterie sur le Kleitsberg, à la droite.

Sur ces entrefaites, les Russes étaient occupés

des démonstrations que le corps de Finck faisait sur les hauteurs de Trettin. Mais lorsque l'armée eut avancé jusqu'à la lisière de la forêt, ils la découvrirent, et se contentèrent d'envoyer quelques Cosaques, croyant sans doute que ce n'était qu'un détachement pour faire diversion.

Frédéric fit alors avancer 6 bataillons de grenadiers et les deux bataillons de Bredow, formés sur deux lignes en échelons devant l'aile droite, afin d'emporter les retranchemens et batteries du Muhlberg. Toute la cavalerie fut rassemblée derrière l'aile gauche, à l'exception de quelques escadrons de dragons. L'armée se trouvait en bataille vis-à-vis du flanc gauche de l'ennemi : à onze heures et demie, la canonnade commença à la batterie de la droite, et à celle que Finck avait placée sur la hauteur, en arrière du gros moulin; pendant ce temps, on en établit une troisième sur la montagne de Seidlitz. Tout ce tapage se réduisit à ébranler l'infanterie russe, parce que les batteries étaient trop éloignées; mais celle qu'on avait placée sur le Kleitsberg, enfilant toute la ligne ennemie, battait par ricochets jusqu'à Kunersdorf, et causa un grand ravage dans ses bataillons.

Les Russes n'ont jamais manqué d'artillerie; ils avaient, sur leur gauche seulement, près de 100 pièces de gros calibre, et surtout un grand nombre d'obusiers; ils répondirent au feu prus-

sien avec supériorité numérique de trois contre un, et s'efforcèrent surtout de mettre le feu aux abatis : rien ne peut donner l'idée d'une scène aussi épouvantable. Le roi ordonna, dans cet instant, aux grenadiers de s'emparer des retranchemens et des batteries du Mulhberg. Le général Schenkendorf conduisit la brigade de première ligne, et le général Linstedt celle de la deuxième; ils marchèrent vivement sur les abatis, les passèrent et avancèrent dans le vallon, entre les bois et les retranchemens, avec un à-plomb difficile à dépeindre. Jusqu'alors les grenadiers avaient peu souffert, parce que les batteries ennemies étaient mal disposées et ne battaient pas le vallon; mais lorsque ces braves eurent gravi la hauteur et ne se trouvèrent plus qu'à cent cinquante pas des retranchemens, ils reçurent des salves de mitraille et de mousqueterie qui semèrent la mort dans leurs rangs. Cette réception ne les déconcerta point, et, après avoir fourni une décharge, ils croisèrent la baïonnette. La réputation d'opiniâtreté qu'on accordait aux Russes faisait attendre une résistance vigoureuse; mais, au grand étonnement de tous, on vit le désordre s'introduire dans leurs bataillons. Les grenadiers prussiens s'élancèrent alors dans les fossés et sur les parapets, chassèrent l'ennemi, partie avec la baïonnette, partie par le feu, et s'emparèrent, en moins de dix minutes, de 70 pièces de canon.

Toute l'aile gauche russe prit la fuite : le terrain entre le Mulhberg et Kunersdorf était couvert de petites masses isolées et pelotonnées, comme on sait que les Russes ont coutume d'en faire. S'il y avait eu là une forte division de cavalerie pour les charger, la victoire eût été complète; mais, par malheur, cette arme se trouvait à l'aile gauche, comme nous l'avons déjà dit. Outre cela, on ne put pas tirer tout le fruit possible de la glorieuse attaque des grenadiers, parce qu'il avait été impossible de faire arriver l'artillerie assez à temps. Si 30 pièces légères avaient pu s'établir de suite sur le Muhlberg, et battre sur-le-champ l'ennemi pelotonné en masses désorganisées, les suites en eussent été incalculables : il est, en effet, difficile d'imaginer une position plus propre que le Muhlberg à favoriser l'effet du canon; le talus, jusque vers Kunersdorf, est d'une pente si douce, que les ricochets pouvaient parcourir deux mille pas sans s'élever au-dessus d'un homme, et l'ennemi, ne pouvant déployer plus de 2 régimens, était entassé sur une grande profondeur. L'armée prussienne ne manquait pas d'artillerie, mais elle était trop lourde et ne pouvait pas suivre une infanterie qui marchait rapidement.

Tandis que ces choses se passaient, le roi avait fait avancer l'aile droite de l'armée au soutien : cette aile couronna bientôt après les hauteurs en-

levées; la gauche resta refusée. — Les grenadiers, que leur attaque avait mis un peu en désordre, durent se reformer et attendre d'être soutenus; ce retard donna aux ennemis le temps de faire avancer quelques bataillons, et de rétablir un peu ceux qui étaient battus. Mais lorsque les grenadiers virent arriver le roi au milieu d'eux et la première ligne avancer, ils se jetèrent de nouveau sur l'ennemi et le culbutèrent.

Cependant, la marche de quatre lignes d'infanterie, qui se trouvaient à la droite, avait causé un peu de confusion, et il fallut se reformer. Les Russes eurent ainsi le temps nécessaire pour diriger les batteries du Spitzberg vers leur gauche, et pour faire venir de l'artillerie de la droite. Ils en tirèrent aussi des régimens frais, et rétablirent un peu ceux qui étaient en déroute : dans le fait, c'était une masse de braves gens qui semblaient résolus de mourir plutôt que de céder le champ de bataille. Leurs généraux garnirent donc d'infanterie et d'artillerie la ligne qui s'étend depuis le petit moulin jusqu'à Kunersdorf, formant ainsi une potence avec leur ordre de bataille, et présentant un front redoutable au lieu d'un flanc qui tout à l'heure était surpris et menacé. Laudon, de son côté, se mit en mouvement pour venir seconder leurs efforts.

Pendant ce temps, les Prussiens avaient aussi mis leur gauche en mouvement : Finck avait

passé le ruisseau près du gros moulin et du moulin de Beckers, et l'artillerie garnissait les hauteurs. La canonnade recommença alors avec beaucoup plus de fureur, et Frédéric se mit lui-même à la tête de la première ligne pour la conduire à l'ennemi. Celui-ci tint beaucoup mieux qu'aux premières attaques; la fusillade fut vive et opiniâtre; de part et d'autre on brûla toutes ses cartouches sans céder : enfin, Finck, menaçant de tourner les Russes, les força à se retirer en arrière de Kunersdorf. Le désordre se mit une seconde fois dans leur armée, et Laudon hâta le pas pour venir les couvrir, en occupant le revers du Kuhgrund.

Dès cet instant, la fortune abandonna les drapeaux prussiens : ces mêmes bataillons, qui s'étaient si souvent couverts de gloire, lâchèrent le pied, sans que la présence du roi et les dangers auxquels il s'exposait pussent les arrêter. Cependant, il y avait encore la deuxième ligne, toute l'aile gauche et le corps de Finck qui n'avaient pas été sérieusement engagés.

Nous avons dit que Frédéric ne connaissait pas bien le terrain, ni les étangs qui devaient arrêter sa gauche; car il est vraisemblable que son projet était de mettre cette aile en action contre le front de l'ennemi, afin de produire un effet simultané avec les attaques de la droite; mais cela ne pouvait s'exécuter qu'en rompant par pelotons, et en

se reformant au-delà des obstacles sous le feu des batteries du Spitzberg.

Dès que le roi s'aperçut que le combat n'allait pas bien à la droite, il ordonna à la cavalerie, qui était à la gauche, de charger l'ennemi. Le général Seidlitz et le prince de Wurtemberg passèrent entre les étangs, à gauche de Kunersdorf; le terrain était si étroit, dans plusieurs endroits, que les régimens ne purent marcher que par sections. Ils se formèrent sous le feu de l'ennemi, et avancèrent ensuite avec audace; mais la mitraille sema bientôt dans leurs rangs la mort et l'épouvante. Seidlitz fut blessé; le désordre s'introduisit, et la présence de quelques escadrons russes et autrichiens, qui les débordaient, acheva la déroute. Toute la cavalerie vint se reformer derrière l'aile gauche. Cette aile marcha alors en avant, et emporta Kunersdorf dont les Russes tinrent le cimetière avec acharnement; elle attaqua ensuite le Spitzberg avec une grande bravoure : le roi y accourut, harangua les troupes pour leur inspirer du courage, et retourna à l'aile droite pour chercher à franchir le Kuhgrund (1).

(1) Frédéric a donné dans ses œuvres une relation incomplette de cette bataille; il n'y est point question de ce ravin, qui eut tant d'influence; il dit aussi qu'on poussa l'ennemi jusqu'au cimetière des Juifs et au Judenberg;

Ici le combat recommença avec une nouvelle fureur; Frédéric redoubla d'efforts et conduisit lui-même les bataillons à la charge, tandis que Finck, se prolongeant à droite, cherchait à débusquer l'ennemi de la hauteur du Elsbuch.

L'ennemi, de son côté, avait accumulé toutes ses forces vers le Spitzberg, et se trouvait sur quatre et cinq lignes d'infanterie à cause du peu de largeur du terrain. Tout dépendait de la prise du Kuhgrund: ce chemin creux, dont nous avons parlé, a quatre cents pas de long, soixante de large, et douze à quinze pieds de hauteur, d'une pente très-roide: l'infanterie prussienne s'élança dans le ravin, et chercha à gravir le talus opposé que Laudon avait garni de tous ses grenadiers et de 2 régimens. La chaleur était excessive; les troupes prussiennes marchaient et combattaient depuis près de dix heures; elles étaient harassées: tous leurs efforts, pour gravir cette pente, furent vains; quelques braves y arrivèrent et trouvèrent la mort dans les rangs ennemis. Le carnage était effroyable, car on se fusillait et mitraillait à cinquante pas. Le roi ne perdait pas l'espérance et rassemblait les plus braves des ba-

---

mais cela n'est pas exact, il aura pris le Spitzberg pour le cimetière; enfin il a beaucoup blâmé la charge de cavalerie exécutée à la gauche, tandis que Tempelhof assure qu'il en donna luimême l'ordre.

taillons repoussés pour les renvoyer à la charge, jusqu'à ce qu'enfin le plus grand nombre fût mis hors de combat, et que le reste battît en retraite. Sur ces entrefaites, le corps de Finck n'avait pas été plus heureux à l'attaque des hauteurs du Elsbuch; il fut sans cesse repoussé. L'aile gauche, qui voulait emporter le Spitzberg, eut le même sort.

Dans cette position critique, Frédéric envoya à sa cavalerie l'ordre de se porter à l'aile droite, et de chercher à entamer l'infanterie ennemie. Le duc de Wurtemberg partit aussitôt à la tête de quelques régimens, forma, près du grand moulin, autant d'escadrons que le terrain le comportait, et s'avança avec courage en avant de sa ligne. Lorsqu'il fut arrivé à l'issue du Kuhgrund, où il comptait frapper un coup vigoureux, il fut blessé grièvement, et fort étonné de se trouver seul; les escadrons, épouvantés par le feu terrible de l'ennemi, étaient en arrière. Cependant, plusieurs de ces corps étaient les mêmes qui s'étaient couverts à Zorndorf d'une gloire immortelle, en exécutant des charges dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

Le général Putkamer avança avec son régiment de hussards, mais son attaque n'eut aucun succès et il perdit la vie. La bataille avait duré six heures avec un acharnement inconcevable; les Prussiens étaient harassés et presque hors d'état de se sou-

tenir: 16,000 tués ou blessés attestaient déjà leurs courageux efforts, mais leur ôtaient les moyens de se maintenir. Aussi tout prit la fuite lorsque quelques escadrons autrichiens parurent dans l'Elsbusch, et chargèrent le flanc droit de Finck. Le désordre fut si complet pour repasser les petits ponts du ruisseau de Hunerflies, que la plus grande partie de l'artillerie du roi, au nombre de 165 pièces, y fut abandonnée. Frédéric, cherchant à couvrir la retraite avec le régiment de Lestwitz, reçut une contusion, et 2 bataillons furent pris derrière lui. Enfin il repassa le défilé un des derniers, poursuivi de très-près, et dut son salut au major Prittwitz, qui chargea avec son escadron pour donner au roi le temps d'échapper.

L'ennemi était en si mauvais état lui-même, qu'il ne poursuivit qu'avec quelques escadrons sous les ordres de Laudon. Les débris de l'armée passèrent la nuit pêle-mêle sur les hauteurs de Oetscher; on rassembla tout au pont de l'Oder. Le roi s'occupa, pendant la nuit, à réorganiser les corps, et le lendemain, à midi, il avait terminé cette opération.

Afin de rendre la victoire décisive, Frédéric avait ordonné au général Wunsch, qui était resté à la garde des ponts de bateaux, de se porter avec quelques bataillons sur Francfort, d'enlever la ville et de couper la dernière retraite qui restait à Soltikof en s'emparant du pont. Wunsch

avait pris ses dispositions de manière à se présenter devant la ville vers cinq heures, moment où il croyait que l'ennemi serait en pleine retraite. Il posta son corps sur les hauteurs qui dominent le faubourg de Guben, fit la garnison prisonnière et garda les ponts; la perte de la bataille força ce général à revenir sur ses pas.

Telle fut la mémorable et sanglante journée de Kunersdorf : les Prussiens y perdirent 20,000 hommes, dont 18,000 hors de combat; c'était la moitié des hommes présens. La perte des ennemis fut d'environ 16,000 Russes et 3,000 Autrichiens tués ou blessés. Soltikof écrivit à l'impératrice *que, s'il remportait encore une victoire semblable, il irait en porter la nouvelle à pied, avec un bâton à la main.*

Le roi y montra un courage étonnant; on fut obligé de l'entraîner hors de la mêlée, et sans le dévouement du major Prittwitz, il y aurait perdu la liberté ou la vie. L'armée repassa l'Oder, le 13 au soir, et rompit aussitôt les ponts; elle marcha ensuite, le 16, à Malvitz; le 18, à Furstenwalde, où elle gardait les passages de la Sprée et couvrait Berlin. Le roi se fit joindre par le général Kleist, qui avait jusqu'alors observé les Suédois sur la Péene avec 6 bataillons et 7 escadrons. Il recompléta ses parcs, et réorganisa ainsi une petite armée de 28 à 30,000 combattans.

De son côté, Soltikof avait passé l'Oder le 16,

et campa la droite à Tzetschenow, la gauche à Lossow, le corps de Laudon vers la droite, Haddick, avec 12 à 15,000 hommes, à Hohenwalde : de part et d'autre, on resta jusqu'à la fin du mois à s'observer.

On a reproché à Frédéric de ne pas s'être contenté de la prise du Muhlberg, et d'avoir continué les attaques. Tempelhof, pour le disculper, fait une longue dissertation que je crois inutile de rapporter; car il est en effet ridicule de reprocher après coup à un général, d'avoir voulu poursuivre la victoire. Sans doute le roi aurait mieux fait de se contenter d'un demi-succès, que de perdre une bataille aussi terrible, s'il avait pu avoir le moindre soupçon de la manière dont tournerait la seconde attaque. *Mais comme 8 bataillons seulement étaient engagés, n'avait-il pas les plus belles chances pour donner le dernier coup à une armée qu'il tenait pour ainsi dire prisonnière?* Néanmoins, on ne peut se dissimuler qu'après la prise du village de Kunersdorf, le roi n'ait eu une sorte d'intérêt à s'en tenir là; il occupait alors les deux routes qui aboutissaient à la ligne d'opérations de l'ennemi, celle de Reppen et celle de Zielenzig. En laissant

reposer ses troupes, et poussant 10 escadrons de hussards dans la plaine de Reipsig pour observer ce que l'ennemi entreprendrait dans la nuit sur la route de Crossen, Frédéric pouvait forcer Soltikof à capituler le lendemain, ou à se faire jour, ce qui eût été fort difficile, puisque tous les avantages du terrain et d'une victoire déjà remportée la veille, assuraient aux Prussiens le succès d'une bataille défensive.

Mais comment blâmer un grand homme qui a emporté la moitié d'un camp retranché, de chercher à culbuter le reste? Ce n'est pas là de ces observations qu'on puisse se permettre. Je ferai au roi un reproche d'une autre espèce, *c'est d'avoir mal soutenu la première attaque.*

Je vais essayer de démontrer que c'était une faute indépendante de toutes les circonstances. Les combinaisons primitives du roi étaient bonnes; il avait gagné la ligne d'opérations des Russes, et avait mis les grandes chances en sa faveur : néanmoins, il eût été peut-être plus avantageux de passer l'Oder au-dessus de Francfort, et d'arriver à eux par la route de Crossen, qui était le point de communication avec leur ligne secondaire (l'armée autrichienne). Il était dans le fond plus avantageux pour le roi de les couper de cette ligne secondaire, que de leur base, parce qu'en leur laissant la route de Crossen, ils pouvaient aller se réunir à Daun, ce qui eût été

le plus grand de tous les maux; mais je ferai abstraction de ces vues générales, et me bornerai au champ de bataille.

Le roi avait gagné les derrières et l'extrême droite de l'ennemi. Il combina sa première attaque sur cette droite (devenue la gauche après que les Russes eurent fait face en arrière). Cette combinaison est dans toutes les règles des grands principes; elle devait avoir les mêmes résultats que celle de la bataille de Leuthen (chap. VII); mais l'exécution ne produisit point l'application de ce même principe, parce qu'elle fut trop lente. *On gagne une extrémité de la ligne, pour accabler une partie faible avec une masse de forces. Si cette attaque n'est pas soutenue vivement, l'extrémité n'est plus partie faible, parce que l'ennemi a le temps d'y porter tous ses moyens.* C'est ce qui arriva dans cette occasion. Comme tout dépendait de la première attaque, il fallait donc la brusquer pour la rendre décisive, et ne plus laisser à l'ennemi le temps d'organiser sa résistance. L'échelon de 8 bataillons de grenadiers, en avant de la droite, était bien ordonné; mais il fallait tenir l'infanterie de cette aile droite en colonnes d'attaque, pour suivre rapidement ces bataillons, et pour attaquer et déborder vivement tout ce qui leur résisterait ou qui voudrait se reformer; enfin il était important d'avoir, sur ce point, au moins une divi-

sion de cavalerie, pour soutenir et faire des charges à propos.

Cette marche de l'aile droite en colonnes d'attaque aurait rempli le double but *de la grande célérité, et en même temps d'opposer aux masses pelotonnées des Russes en déroute, un ordre plus fort, plus serré et plus mobile qu'une ligne déployée.* Les quatre lignes d'infanterie avaient tous les inconvéniens des colonnes, et n'en avaient point les immenses avantages, *la mobilité et la force.*

Quant à la cavalerie, il est incontestable que Frédéric avait mal distribué la sienne. Une vérité reconnue, c'est qu'il faut de grandes masses ou réserves de cavalerie. Avant l'empereur Napoléon, on ne s'en doutait pas en France; mais les immortelles campagnes de 1805 et 1806 ont démontré, d'une manière bien victorieuse, combien il savait se servir de tous les instrumens de victoire. Mack, Werneck, Kutusof et le prince de Hohenlohe ont ressenti les effets de l'organisation des grosses réserves de cette arme.

Mais il est aussi une vérité bien incontestable, c'est qu'il faut, à chaque aile, une division de cavalerie, afin de profiter des momens favorables pour charger, en attendant que la réserve puisse arriver. Frédéric dut se repentir de n'avoir pas suivi cette maxime à Kunersdorf.

Il me paraît aussi que le roi engagea mal à pro-

pos tout son front lors des secondes attaques, et qu'il s'opiniâtra inutilement à la prise du Kuhgrund. J'ai vu le champ de bataille, et me suis convaincu que tout aurait été gagné si on avait tourné le ravin et emporté le Spitzberg; c'était là vraiment la clef de la seconde attaque. Frédéric, pouvant facilement découvrir cette hauteur retranchée, il devait saisir son importance. Après avoir occupé Kunersdorf, il aurait fallu qu'il appuyât tout son mouvement à gauche; que Finck vînt remplacer son aile droite devant Kuhgrund; que cette aile, se rabattant sur Kunersdorf, eût tourné le Spitzberg, tandis que la gauche l'aurait attaqué de front : dès lors, le Kuhgrund n'eût plus été tenable. D'ailleurs, l'ennemi n'aurait pas eu le temps d'y prendre poste et d'y organiser sa défense, si la droite, formée en colonnes d'attaque, comme je l'ai déjà dit, avait exécuté ses mouvemens avec rapidité, pour achever ce que les grenadiers avaient si bien commencé.

CHAPITRE XVIII.

Opérations en Saxe et en Silésie, à l'époque de la bataille de Kunersdorf, et après cette bataille.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que Finck avait laissé la Saxe sans autre défense que celle de la garnison de Dresde, et quelques autres troupes qui gardaient les villes de Leipsick, Vittenberg et Torgau. Tandis que Frédéric combattait les Russes, et que Daun marchait à Pribus pour se lier de plus près aux opérations de Soltikof, et pour couvrir en même temps les entreprises de l'armée des Cercles, celle-ci, maîtresse du champ de bataille, avait envoyé un détachement pour sommer Leipsick, qui ouvrit ses portes le 6 août.

L'armée vint y camper le 8, et le duc de Deux-Ponts porta ensuite sur Torgau le corps du prince de Stolberg, de Klefeld et de Luzinsky, fort d'environ 15 à 18,000 hommes. Cette expédition n'offre d'autre intérêt que celui de la défense héroïque du colonel Wolfersdorf, qui commandait dans la place.

Torgau est une ville sans autre défense qu'une muraille et un fossé, auxquels on avait ajouté quelques parapets en terre. Malgré le mauvais état de la place et la faiblesse de sa garnison, Wolfersdorf la défendit avec une fermeté dont l'histoire offre peu d'exemples : il y soutint deux assauts, qu'il repoussa en sortant lui-même de la ville, pour prendre en flanc les Croates qui voulaient l'emporter. Le prince de Stolberg offrit alors une capitulation honorable, et Wolfersdorf répondit qu'il se défendrait jusqu'à ce que la place ne présentât qu'un monceau de ruines. Le prince de Stolberg renouvela ses efforts, et livra, le 13, deux nouveaux assauts : le dernier était sur le point de réussir, à cause du défaut de munitions des troupes qui gardaient le rempart, lorsque le brave commandant sortit à la tête de 400 hommes, prit la colonne d'attaque à revers et la mit en déroute avec une perte très-considérable.

Enfin, après une résistance aussi honorable, n'ayant plus de cartouches, il consentit à livrer une ville sans défense, à condition qu'il se retirerait avec sa garnison et tous les effets militaires. Il sortit, le 8, avec les honneurs de la guerre, et reçut ordre du roi de se porter à Potsdam (1).

(1) Je ne puis m'empêcher de citer un dernier trait.

Le 20, Wittenberg fut sommé; le général Horn, qui y commandait, avec 3 bataillons saxons capitulés à Pirna, ne voulut pas essayer de se défendre avec des troupes suspectes : il livra la ville, et se retira aussi avec sa garnison à Potsdam.

Pendant que ces choses se passaient, Daun avait prévu leurs résultats, et avait porté les divisions de Wehla et Brentano devant Dresde, pour observer la place et agir de concert avec l'armée des Cercles; il y joignit ensuite la division de Maquire, ce qui forma un corps d'environ 15,000 hommes.

---

qui caractérise ce brave. Sa garnison défilant devant le prince de Stolberg, un adjudant du prince cria au bataillon Grolmann, composé de Saxons : *Que les braves Saxons attachés à leur patrie et à l'empereur sortent des rangs; on leur assure protection!* Le bataillon fut bientôt dispersé. Wolfersdorf s'en étant aperçu, cria aux soldats de rentrer à leurs rangs, ou qu'il allait faire feu sur eux. Il en tua un de sa main; mais l'effet ne répondit pas à son attente : le prince de Stolberg réclama et menaça; alors le colonel commanda au bataillon qui défilait dans cet instant : *Halte, front, armes!* Il réclama au prince que, s'il ne respectait pas la capitulation, on allait faire feu sur lui et sur son escorte. En même temps il ordonna au régiment de Hesse-Cassel de se préparer au combat, et fit rentrer quelques pelotons pour occuper les remparts. Cette fermeté extraordinaire en imposa au prince, qui fit délivrer tous les Saxons. Quelle distance d'un homme de cette trempe à ceux qui commandaient en 1806 à Magdebourg et à Custrin!

Le duc de Deux-Ponts laissa le général Saint-André aux environs de Leipsick avec 12,000 hommes pour couvrir ses conquêtes, et il se porta à Meissen, où il arriva le 27 août. Maquire était déjà, le 26, devant la nouvelle ville de Dresde, et voulut tenter l'attaque du faubourg, où il fut repoussé avec perte.

Le comte de Schmettau, qui avait si bien défendu cette place, l'année précédente, y commandait encore, et faisait tous les préparatifs d'une défense désespérée : il répondit aux menaces et aux premières attaques des Autrichiens, en faisant brûler le superbe faubourg, et il évacua la nouvelle ville, pour concentrer tous ses moyens de défense du seul côté de la vieille cité, sur la rive gauche de l'Elbe. Mais tous les malheurs semblaient devoir accabler Frédéric dans cette campagne. Après la perte de la bataille de Kunersdorf, il avait écrit au comte de Schmettau pour l'informer de cette catastrophe, le prévenir qu'il ne devait compter sur aucun secours, et l'engager à se ménager une capitulation honorable qui pût sauver la garnison et 20 millions qui se trouvaient dans les caisses. Les sollicitations de la cour de Saxe, qui craignait d'être bombardée, déterminèrent le général Maquire à demander une entrevue au comte de Schmettau, et à lui proposer une capitulation avantageuse. Cet incident contribua, d'une manière décisive, à une

reddition aussi prompte, en accélérant le moment naturel des pourparlers. Le comte profita de la démarche de Maquire pour exiger, le 3 septembre, sa libre sortie avec la garnison et toutes les propriétés prussiennes. On la refusa d'abord, et l'animosité allait porter à tous les extrêmes, lorsque le général Guasco revint peu de temps après en parlementaire, et pria de renvoyer les articles écrits qu'on avait déjà communiqués. Cet empressement des Autrichiens provenait de l'approche du corps de Wunsch.

Ce général, parti de Furstenwald, le 21 août, avec son régiment, avait fait sa jonction avec Guterbock, le 26, avec 2 bataillons et 7 escadrons du corps de Kleist opposé aux Suédois, et avec les troupes du brave colonel Wolfersdorf, qui avait défendu Torgau. Ce petit corps consistait alors en 9 bataillons et 8 escadrons forts d'environ 7,000 hommes. Il marcha, le 27, à Wittenberg, le 29 à Torgau. Les garnisons de ces deux places se crurent heureuses d'obtenir leur libre sortie, et capitulèrent à cette condition: Torgau fut occupé le 31.

Wunsch y resta trois jours pour attendre l'artillerie qui lui venait de Magdebourg, et qui n'arriva que le 2 septembre. Ce délai fut encore une des causes de la reddition de Dresde. Le général partit le 3, et se dirigea sur cette ville qu'il voulait sauver à tout prix. Le 4, il campa à Grossen-

hain, où il apprit, par le colonel Wolfersdorf, que l'on était en pourparlers; mais il ignora que, le soir même, la capitulation avait été signée à neuf heures.

En effet, le brave Schmettau, pensant qu'il ne devait compter sur aucune espèce de secours, était devenu le défenseur de ses 20 millions, et non plus celui de Dresde; il se hâta de profiter d'une occasion qui pouvait ne plus se représenter, s'il la laissait échapper.

Le lendemain, Wunsch marcha sur Dresde. Il rencontra d'abord le corps de Croates de Brentano, qui avait occupé les hauteurs de Boxdorf. Les Autrichiens furent vivement culbutés, et se réunirent bientôt avec la division Wehla, que Maquire avait détachée au soutien. Ces forces réunies se crurent suffisantes et marchèrent aux Prussiens; mais Wunsch les chargea vigoureusement au débouché des bois de Moritzbourg, et les força de se retirer en désordre sur Weissenhirsch (le *Cerf blanc*).

Ce brave officier qui, jusqu'alors, ne s'était distingué que dans des emplois subalternes de troupes légères, montra ici toute l'audace d'un soldat et l'habileté d'un général; il résolut d'emporter d'assaut la nouvelle ville que Maquire gardait avec un corps plus fort que le sien, et il ordonna, à cet effet, d'attaquer ou de détruire les ponts de communication que les alliés avaient

établi sur l'Elbe, afin qu'ils ne pussent pas déboucher sur ses derrières et le prendre à revers.

Cette entreprise eut tout le succès qu'on pouvait en attendre, et Wunsch se remit en route, après avoir fait sommer le général Maquire. Lorsqu'il arriva près du Fischhaus (pêcherie), il rencontra de nouveau le corps de Wehla et de Brentano rangés en bataille, et bien flanqués. Le général ne délibéra pas long-temps, marcha sur eux, les mit, pour la troisième fois, en déroute et les suivit jusqu'au-delà de Weissenhirsch. Ici, la nuit et l'extrême fatigue des troupes, qui, depuis vingt-quatre heures marchaient et combattaient, forcèrent Wunseh à prendre du repos et à remettre son attaque au lendemain. Mais le silenee effrayant qui avait succédé au fracas d'un siége, apprit aux Prussiens que leurs efforts seraient vains, et qu'il y aurait même de l'extravagance à rester dans leur position. Leur général se décida à partir dans la soirée même, et à reprendre la route de Torgau, où les ennemis avaient dirigé le corps de Saint-André.

Wunsch arriva devant la ville, le 7 après midi; il y reçut, le lendemain, une seconde sommation du général Saint-André, à laquelle il répondit en sortant avec son petit corps, et en attaquant les Impériaux eux-mêmes dans la position avantageuse qu'ils avaient prise, la droite au

grand étang, et la gauche un peu en avant du village de Zinna.

La droite était couverte par un ruisseau qui garantissait bien son front, mais qui l'empêchait en même temps de marcher au soutien de la gauche, autrement que par pelotons. Wunsch, d'un coup-d'œil rapide, saisit ce défaut, et attaqua sans délai cette aile gauche, en échelons, la droite en avant. Par cette manœuvre, il voulait déborder l'ennemi en prolongeant successivement son mouvement, et le résultat fut conforme à l'habileté de la conception. L'ennemi fut d'abord culbuté; sa cavalerie de la droite, forte de 15 escadrons, voulut remettre les affaires en débordant la gauche des Prussiens; mais le major Pogrell, qui commandait les dragons de Plettenberg sur cette aile, sans attendre d'ordres supérieurs, fit rompre par divisions, passa au galop devant la ligne d'infanterie ennemie, se forma, et se jeta en pleine carrière sur les trois régimens autrichiens. La vigueur et la rapidité de cette attaque fit perdre contenance à l'ennemi, qui fut enfoncé et poursuivi jusque dans les bois. Alors le brave major changea de direction et se jeta sur l'infanterie. Ce mouvement fut le signal de la déroute, tout le corps ennemi prit la fuite en abandonnant le camp tendu, tous ses équipages, 700 prisonniers et 12 canons.

Ce combat, quoique peu important en appa-

rence, eut toutes les suites d'une grande victoire: il releva le moral des armées prussiennes, et les mit à même de recouvrer la Saxe, tandis que tout aurait été perdu, jusqu'à Magdebourg, si le général Wunsch eût été battu.

Opérations des grandes armées après la bataille de Kunersdorf.

Nous avons laissé, au chapitre XVII, l'armée de Frédéric campée à Furstenwalde, le 18 août. Le prince Henri, avec celle de Silésie, campait toujours à Schmotseifen, et le corps de Fouquet couvrait la position de Landshut contre le général Harsch. Ces deux derniers corps comptaient environ 50,000 hommes. Celui du roi montait à peine à 28,000 combattans.

L'armée russe et autrichienne campait vers Lossow, entre Francfort et Mulrose. Daun avait marché, le même jour, à Tribel, pour se lier de plus près avec les Russes, et pour couvrir, en même temps, les entreprises de l'armée des Cercles contre la Saxe. Buccow était à Lauban avec 20 bataillons et 30 escadrons. Le marquis d'Aynse, avec la réserve, à Rothenbourg. Deville à Marclissa, avec 12 bataillons et 25 escadrons, pour couvrir les communications de la Lusace avec la Bohême. Beck, avec ses troupes légères, vers Naumbourg. Harsch en Haute-Silésie; enfin Maquire et

Wehla réunis avec l'armée des Cercles, comme nous l'avons déjà dit.

Après une catastrophe semblable à celle de Kunersdorf, et dans une position où les débris du roi couvraient Berlin, et se trouvaient séparés de la plus grande partie de ses forces qui gardaient la Silésie, on devait s'attendre aux entreprises les plus vastes de la part des généraux alliés, et la chute de la monarchie prussienne semblait inévitable. Mais au grand étonnement de toute l'Europe, on vit Frédéric se relever de ses ruines; et ses ennemis, à l'exception de la prise de Dresde, ne furent pas beaucoup plus avancés, à la fin de cette campagne, qu'ils ne l'étaient au commencement. La première cause de leur apathie tenait d'abord au caractère pusillanime des généraux, qui pouvaient être des gens d'honneur sur le champ de bataille, mais qui manquaient totalement d'énergie dans le conseil. La seconde cause, non moins décisive, tenait aux vices de toutes les coalitions qui ne sont pas dirigées *par un seul homme de génie.*

L'armée autrichienne, aussi belle que supérieure en nombre à celle qui lui était opposée, n'avait pas encore tiré l'épée dans cette campagne, et les Russes, victorieux dans deux batailles sanglantes, y avaient perdu la moitié de leurs troupes. Quoique Soltikof dût en partie le succès de la dernière au général Laudon, il n'en découvrit

pas moins l'arrière-pensée du cabinet autrichien ; et, dès cet instant, il y eut, entre les généraux en chef, une froideur qui ne fit que s'accroître par la suite. Daun envoya d'abord au maréchal Soltikof, son chef d'état-major, le général Lascy, afin de combiner un plan d'opérations ; mais ce général revint sans avoir pu obtenir de réponse favorable. Le maréchal déclara *que ses troupes avaient assez fait, et que si l'intention des Autrichiens n'était pas de le sacrifier, ils n'avaient qu'à poursuivre le roi avec leur armée fraîche et reposée, afin d'achever ce qu'il avait commencé. Que, jusqu'alors, il laisserait reposer la sienne, marcherait à Guben, et se rapprocherait de l'Oder et des dépôts de Posen.*

Daun, voulant éviter un événement aussi fâcheux, résolut de s'aboucher lui-même avec Soltikof, et leur entrevue eut lieu à Guben. Il y fut résolu *que l'armée russe resterait sur la rive gauche de l'Oder jusqu'après la prise de Dresde, à condition que les Autrichiens lui fourniraient des subsistances* (1). *Qu'après*

(1) Tempelhof nous a transmis un calcul insipide sur le nombre des boisseaux de chaque denrée qu'il aurait fallu à Daun pendant plusieurs mois pour tenir ses engagemens. Il ne s'agissait plus d'une opération compassée qui durât six mois, il fallait des mouvemens rapides et vigoureux qui eussent décidé dans quinze jours du sort

cette prise, les deux armées marcheraient en Silésie, et y passeraient l'hiver, si les Autrichiens réussissaient à s'emparer de Neiss qu'ils voulaient assiéger.

Tandis que les coalisés subordonnaient ainsi leurs entreprises à la réussite d'un misérable accessoire, et que le pusillanime Daun, au lieu de frapper des coups décisifs, couvrait toutes ses communications et craignait autant le roi que s'il eût été victorieux, Frédéric se mettait en devoir de profiter des momens précieux que ses ennemis lui accordaient.

Le grand homme avait reçu, la veille de la bataille, un adjudant du duc Ferdinand, qui lui avait annoncé la victoire de Minden. Il le réexpédia après sa défaite, en lui adressant ces paroles remarquables: *Je suis fâché de ne pas donner une meilleure réponse à un message aussi agréable; mais si vous trouvez les passages libres, et que vous puissiez arriver jusqu'au duc; si Daun n'est pas à Berlin et Contades à Magdebourg, assurez-le de ma part que nous n'avons pas perdu grand'chose.*

Le prince Henri, de son côté, qui avait perdu toutes ses communications avec le roi, ne fut ins-

---

de la petite armée de Frédéric; il fallait les quinze jours de mouvemens de l'Empereur Napoléon après la bataille de Jéna.

truit du résultat de la bataille que le 18, et par des avis très-incertains; mais il en eut, peu de temps après, la confirmation par des hommes travestis qu'on lui dépêcha. La position du prince était embarrassante, et il s'en tira d'une manière qui lui fait le plus grand honneur. Il jugea habilement que le sort des armées prussiennes dépendait de ce qu'il allait entreprendre; que le seul moyen de sauver les affaires était de se lier de nouveau avec le corps du roi, et de marcher, à cet effet, par la Haute-Lusace, sur les derrières de Daun, afin de lui couper ses magasins, et de pouvoir ensuite, au besoin, se diriger sur la Saxe pour se lier au roi et couvrir les provinces les plus importantes.

En conséquence, le prince fit marcher 7 bataillons et 5 escadrons, de Landshut, pour venir le renforcer; il laissa le général Stutterheim à Lowenberg, sous les ordres de Fouquet, dont le corps resta à Landshut, et il se mit en marche lui-même, le 27 août, avec 30 bataillons et 58 escadrons pour se porter sur la Lusace. Le général Ziéthen était parti avec une avant-garde, dès le 15, afin de suivre le mouvement que Daun avait fait sur Pribus, et il était arrivé, le 28, à Sagan. Le prince s'y porta le 29, et Ziéthen marcha à Sorau; pendant tout ce temps, le général Bulow occupa Naumbourg avec 6 bataillons et 5 escadrons.

Lorsque Daun fut informé de ce mouvement, il craignit que l'ennemi ne lui gagnât quelques marches pour l'empêcher de communiquer avec les Russes; et, comme il ne jugea pas avoir assez de forces pour s'y opposer, il ordonna au général Buccow de quitter Lauban pour venir le joindre à Tribel, et au marquis d'Aynse de marcher à Pribus; mais l'apparition de la division de Ziéthen à Sorau donna au maréchal des inquiétudes si vives, que, sans attendre ces renforts, il se retira derrière la Neiss, dans la position de Moska, où il joignit Buccow.

Ce faux mouvement aurait pu avoir des suites fâcheuses, parce que le général autrichien, en l'exécutant, perdit une marche, et laissa à découvert le magasin de Guben préparé pour les Russes, et dont le général Ziéthen se trouva aussi rapproché que lui. Mais les Prussiens étant restés dans leur position, et Daun ayant appris la force de Ziéthen, il revint, le 1.er septembre, au camp de Tribel.

Tandis que ces choses se passaient, les Russes étaient restés à Lossow; le manque de fourrage, et l'espoir de trouver en Saxe toutes les ressources qu'on leur avait fait espérer, les décidèrent à se mettre enfin en marche le 28 août, pour se rap-

procher de cette province; ils campèrent, le 30, à Lieberose, Haddick à Lambsfeld. Daun, ayant appris cette marche de ses alliés, craignit que le prince Henri ne leur coupât leurs communications avec l'Oder et la Pologne, et il résolut de surprendre et d'enlever le corps de Ziéthen, afin de faire une diversion ou d'ôter au prince les moyens de rien entreprendre. A cet effet, le général Beck devait partir de Wiesen pour s'emparer du défilé de Buschmuhle, sur la route de Sagan et sur les derrières des Prussiens; le général Esterhazy devait marcher de Sommerfeld sur leur flanc droit, tandis que le maréchal, avec le corps principal, les attaquerait de front. Mais l'arrivée de Beck, qui était décisive, ayant éprouvé des obstacles, Ziéthen eut le temps de se replier sur le prince Henri, qu'il joignit à Sagan. Daun vint camper à Sorau, Beck vers Wolsdorf, couvrant et éclairant l'armée.

Dès que Frédéric avait eu avis du départ des Russes, il avait quitté, de son côté, le camp de Fustenwalde, le 30, et s'était porté, le 31, au camp de Woldau, sur la route de Lieberose à Lubben. Par cette marche, il couvrit les deux points importans de Lubben et Luckau, qui étaient le centre des communications avec Berlin, d'un côté, avec la Saxe et la Lusace, de l'autre; on poussa un parti sur Lubben et Vetschau pour

purger ces environs des troupes légères de l'ennemi. Cette position du roi fit craindre à Haddick qu'il ne voulut couper ses communications avec l'armée autrichienne, et, pour le prévenir, il quitta Lambsfeld, marcha entre Peitz et Cottbus, et fila ensuite jusqu'à Kahren, le 5.

Daun reçut, le même jour, l'agréable nouvelle de la reddition de Dresde. Il destina alors le corps de Haddick pour marcher en Saxe, et pour se réunir avec l'armée des Cercles, afin d'assurer ses conquêtes et de pouvoir ensuite opérer avec sûreté contre la Silésie. En conséquence, ce corps marcha, le 6, par Spremberg et Hoyerswerda sur Dresde, où il arriva le 10, il joignit l'armée qui campait derrière le val de Plauen.

La prise de Dresde fut connue, le 6 septembre, à l'armée russe. Frédéric, qui ne connaissait encore que les premiers succès du général Wunsch, conçut l'espoir de sauver cette place, et détacha le général Finck, avec 9 bataillons et 27 escadrons, pour aller se réunir au corps de Wunsch et en prendre le commandement. Finck avait ordre de côtoyer Haddick, d'empêcher sa réunion avec l'armée des Cercles, et de l'attaquer à la première occasion. Il partit, le 7, et arriva, le 9, à Grossenhain; mais il apprit ici la reddition de Dresde et la jonction de Haddick, il ne

lui resta alors d'autre parti que celui de marcher sur Torgau pour y joindre Wunsch et suspendre les progrès rapides des alliés dans la Saxe.

Tandis que toutes ces choses se passaient sur le grand théâtre des opérations, il n'arrivait rien de bien important dans la Haute-Silésie aux corps de Fouquet et de Harsch. Après plusieurs mouvemens, ils conservèrent de part et d'autre leurs postes, Harsch à Trautenau; les Prussiens sous Goltz à Landshut, Stutterheim à Schmotseifen, pour observer Deville qui était à Marclissa.

La position générale des affaires et la concentration de toutes les forces alliées dans la Basse-Lusace semblaient encore annoncer des événemens de la plus haute importance. Jamais Frédéric ne se trouva dans une situation aussi désespérée; mais Daun n'était pas homme à en profiter. Une seule opération hardie et bien combinée de la part de son adversaire faisait perdre contenance à ce général pusillanime, et le faisait passer subitement des espérances les mieux fondées aux mesures défensives les plus ridicules. Tel fut l'effet que produisit le mouvement du

prince Henri sur Sagan, et ceux qui lui succédèrent.

Lorsque le prince reçut, à Sagan, des nouvelles certaines de la marche des Russes vers la Saxe, et de la position que le roi avait prise, il sentit qu'il ne devait pas perdre un moment et qu'il fallait opérer de manière à gagner cette province. Il résolut en conséquence de tourner l'ennemi en marchant par Buntzlau et Gorlitz, pour profiter de la faute que le général autrichien avait commise en prenant des mesures défensives, et en dégarnissant la Haute-Lusace. L'armée partit, le 4, de Sagan, et arriva, le 7, près de Lowenberg où elle joignit le corps de Stutterheim : Ziéthen fut détaché sur Marclissa avec 11 bataillons et 25 escadrons pour chasser Deville de Lauban et former des entreprises sur les magasins que ce général couvrait; Stutterheim se porta, le 9, sur celui de Friedland qu'il enleva et où il fit 700 prisonniers. Le prince Henri marcha ce même jour à Lauban, et Deville se retira à son approche sur Gorlitz, où il fut joint par le corps de Beck, qui se retirait de Rothwasser. L'armée prussienne alla camper, le 12, à Gorlitz; Ziéthen occupa le Landscrone; Stutterheim prit position entre Radmeritz et Seidenberg pour couvrir la gauche de l'armée, et les Autrichiens se retirèrent sur Bautzen.

Ce mouvement du prince Henri porta le ma-

réchal Daun à mettre le comble aux fautes qu'il avait déjà commises dans cette campagne. Dès qu'il en reçut la nouvelle, il quitta le camp de Sorau et marcha d'abord à Spremberg, espérant couvrir par-là ses conquêtes en Saxe, et conserver l'ensemble de ses opérations avec les Russes; mais lorsqu'il apprit que le prince Henri avait formé une entreprise offensive, et qu'il menaçait ses corps détachés ainsi que ses magasins, le maréchal renonça à ses belles espérances pour ne songer qu'à son dépôt de Bautzen; et, sans s'embarrasser des suites que cela devait avoir, il se mit en marche, le 12, et campa, le 13 septembre, à Teichnitz près de cette ville. Pour ne pas perdre ses communications avec les Russes, et pour observer le roi, il ordonna néanmoins au général Haddick de détacher Wehla près de Hoyerswerda, et le général Palfy près de Spremberg. Beck dut se porter sur Friedland, afin d'empêcher les incursions des Prussiens.

Dès que les forces ennemies prenaient une direction divergente, Frédéric pouvait tout espérer, et cette dernière entreprise de Daun rétablit en effet ses affaires. Lorsque Soltikof eut connaissance du mouvement rétrograde de l'armée autrichienne, il ne se posséda plus, éclata en reproches, et voulut sur-le-champ se retirer sur Crossen. Le marquis de Montalembert, envoyé de France à l'armée russe, parvint, par ses solli-

citations et ses représentations bien fondées, à calmer Soltikof, et le décida même à entreprendre le siége de Glogau; mais les torts n'en étaient pas moins réels, et l'effet devait en être irréparable. Le général russe exigea qu'on lui envoyât un nouveau renfort, et le maréchal Daun détacha, le 15, un corps de 10,000 hommes sous les ordres de Campitelli. Ce général partit du camp de Bautzen, et marcha, par Muska, à l'armée russe qui s'était portée, le 15 septembre, à Guben.

Presque tous les généraux étaient d'avis de repasser l'Oder à Crossen, et d'opérer sur la rive droite de ce fleuve, afin de se rapprocher des dépôts; mais les instances de M. de Montalembert et la nouvelle du renfort de 10,000 hommes, envoyé par les Autrichiens, décidèrent le maréchal Soltikof à se porter sur Christianstadt. Il partit, le 18 septembre, de son camp de Guben, et en occupa un, le 21, à Christianstadt sur la rive droite du Bober où il fut joint par Campitelli. Laudon couvrit l'armée dans ce mouvement, et alla camper, le même jour, à Freystadt.

Frédéric, qui n'avait pas fait suivre la marche des Russes de Liberose à Guben, partit, le 16, pour Wetschau, et campa, le 17, à Cottbus. Il paraît que le roi voulut se porter contre Daun dans l'idée que les Russes allaient repasser l'Oder; mais lorsqu'il apprit qu'ils restaient sur la

rive gauche et voulaient même entreprendre le siége de Glogau, il résolut de les y prévenir par une marche rapide, et de les attaquer quoi qu'il en pût résulter. En conséquence l'armée réunie se porta, le 19, à Forste, le 20 à Schenwalde; le roi manda de ce camp, au prince Henri et à Fouquet, de lui envoyer toutes les troupes dont ils pouvaient se passer. Frédéric ayant poussé une reconnaissance sur le poste important de Sagan, qu'il croyait fortement défendu, on n'y rencontra qu'un détachement qui se retira, et le roi se mit alors, le 21 au matin, à la tête de toute la cavalerie pour s'y établir promptement: l'infanterie suivit, et toute l'armée campa le même jour, la gauche sur le Galgenberg, vers la ville, la droite à Elkendorf.

Cette belle marche de Frédéric acheva de rétablir ses affaires, elle le mit en état de se lier avec le prince Henri et de sauver Glogau, en même temps qu'elle rompait l'ensemble des opérations de ses ennemis. *L'armée russe à Christianstadt et celle de Daun à Bautzen avaient entre elles la masse des forces prussiennes qui occupaient deux positions intérieures, le roi à Sagan, et le prince Henri à Gorlitz.*

Daun reçut, le 21, la nouvelle que Frédéric marchait sur la direction de Glogau; il résolut, en conséquence, d'agir avec toutes ses forces contre le prince Henri, pour l'expulser de la

Haute-Lusace, le repousser en Silésie, et s'assurer ainsi la possession de la Saxe. A cet effet, il porta le général Odonell à Reichenbach avec les grenadiers à cheval; l'armée suivit, le 23 au matin, et campa près de cette ville. Daun poussa une reconnaissance vers les positions des Prussiens, sur le Landscrone, près de Gorlitz, et résolut d'enlever le corps du général Ziéthen qui l'occupait; mais nous allons voir que cela n'était plus en son pouvoir.

L'intérêt que les Autrichiens avaient témoigné pour la conservation de Dresde et la conquête de la Saxe, était si évidemment démontré par toutes leurs opérations, qu'il ne pouvait pas échapper au prince Henri. Ce prince voulant éloigner l'armée de Daun de la Silésie, afin de fournir au roi les moyens d'opérer en sûreté pour couvrir cette province, il jugea qu'il pouvait atteindre ce but en gagnant la gauche de l'ennemi et en menaçant Dresde, pour le forcer par-là à se diriger sur l'Elbe.

Le 23 septembre au matin, le général Ziéthen marcha à Schonberg, le général Queiss fut détaché à l'armée du roi avec 6 bataillons. A six heures du soir, Ziéthen se porta sur Gorlitz; dès qu'il fut arrivé, le prince quitta son camp sur deux colonnes, marcha toute la nuit et arriva, le 24 à midi, à Rothenbourg : après une halte de quelques heures, il repartit pour Klitten. Le

25, au point du jour, l'armée se remit en marche, et se dirigea droit sur Hoyerswerda. Le prince ayant appris que le général Wehla se trouvait encore en opposition derrière l'Elster, chercha à le surprendre, fit faire halte à son avant-garde dans les bois, et porta sur les flancs de forts détachemens de cavalerie pour gagner et couper l'ennemi, tandis que l'avant-garde marcherait sur la ville.

L'opération fut parfaitement exécutée; dès que la cavalerie eut passé la rivière, elle se forma par escadrons et chargea vigoureusement les Autrichiens qu'elle dispersa. Une partie du corps réussit à gagner les bois, mais le général Wehla fut pris avec 1,800 hommes.

Cette marche rapide du prince Henri qui fit, avec tout l'attirail des magasins, vingt lieues en deux jours au milieu des armées ennemies, est une des plus belles opérations de cette guerre. Lorsque Daun eut connaissance du départ des Prussiens, il se porta, le 25, sur Gorlitz, afin de reconnaître le but de leur mouvement; il apprit alors qu'ils s'étaient dirigés sur Hoyerswerda, et retourna le même jour à Bautzen pour couvrir Dresde au besoin.

Le 27, le prince Henri reçut la nouvelle que l'armée des Cercles, réunie à Haddick, devait avoir attaqué et repoussé le général Finck de Meissen.

Afin de suivre cette opération, nous reprendrons les choses de plus haut.

Nous avons vu que Finck s'était réuni, le 11, au corps de Wunsch pour couvrir la Saxe. Le 12, ils marchèrent à Eulenbourg; le dernier se porta sur Leipsick, dont la garnison, forte de 3 bataillons, se rendit prisonnière. Après cette expédition les deux généraux se réunirent de nouveau, le 15, à Dobeln, et marchèrent, le 16, vers Nossen, le 19, à Meissen. Aussitôt que le duc de Deux-Ponts en fut informé, il jeta 16 bataillons dans Dresde, et marcha avec l'armée confédérée pour attaquer les Prussiens.

Le corps de Finck campait vers Korbitz; Wunsch avec 6 bataillons et 9 escadrons, occupait les hauteurs de Lerchenberg près de Siebeneichen, sur la gauche. Il y fut attaqué, le 21, à 10 heures, par l'armée des Cercles, qui dressa des batteries nombreuses sur les hauteurs de Rebnitz, et se borna à le canonner vivement. Wunsch y répondit et maintint son poste. Pendant ce temps le général Haddick passait les défilés de Monzig et de Miltitz, se formait entre Krogis et Stroïschen, et attaquait Finck à midi, également par un feu d'artillerie très-vif. Ce dernier se mit en mouvement par la droite, et vint

se placer en face de l'ennemi entre Schlettau et Korbitz.

Le général Haddick porta le corps de Brentano sur la droite des Prussiens, et Finck lui opposa le général Rebentisch, qui marcha aux Autrichiens et les culbuta; Haddick fit alors charger toute sa cavalerie pour dégager les troupes repoussées. Cette cavalerie réussit d'abord à culbuter celle des Prussiens, mais elle fit cinq ou six charges inutiles sur l'infanterie; quelques bataillons seulement furent forcés à un mouvement rétrograde et perdirent cinq canons, les autres reçurent l'ennemi avec tant de vigueur qu'il fut constamment repoussé. La nuit mit fin à ce combat; Fink conserva la position du matin, et y resta jusqu'au 30 septembre. L'armée impériale se retira le lendemain, et reprit, le 23, son camp à Seligstadt près de Wilsdruf; elle perdit, dans cette affaire, 400 prisonniers, et 1,200 hommes furent tués ou blessés : la perte des Prussiens fut estimée à 900 hommes.

Nous avons dit que le prince Henri avait reçu le faux avis que le combat de Meissen avait été malheureux pour les Prussiens : dans cette persuasion, il détacha le général Bulow, le 27, pour le renforcer avec 4 bataillons, et il se prépara lui-même à marcher pour le joindre. Le 28 l'armée se porta à Ruhland, le 29 à Elsterwerda. Le prince apprit ici que Finck avait repoussé l'en-

nemi, et qu'il occupait encore sa position, ce qui le décida à passer l'Elbe entre Meissen et Strehlen, afin de le joindre; à cet effet l'armée alla camper, le 2 octobre, vis-à-vis de Torgau, l'avant-garde à Belgern.

Sur ces entrefaites, Daun avait résolu de prévenir le prince Henri sur l'Elbe, et il était parti de son camp de Bautzen pour marcher sur Dresde, où il arriva le 29. L'armée des Cercles s'était retirée derrière le val de Plauen; celle des Autrichiens campa près de Kesselsdorf, où elle fit séjour, le 30, pour attendre ses parcs et les corps qui avaient été détachés, afin de couvrir leur marche. En attendant, Daun reconnut tous les jours la position de Finck, qu'il voulait accabler avant l'arrivée du prince Henri: l'attaque fut fixée au 2 octobre; les Autrichiens se mirent en mouvement à six heures du matin; mais les avant-postes annoncèrent, peu d'instans après, que les Prussiens avaient décampé pendant la nuit. En effet, Finck s'était habilement tiré d'embarras, et campait à 7 heures du matin à Strehlen.

Le 3, Daun marcha sur sept colonnes à Lommatsch: le général Brentano inquiéta le camp de Strehlen. Le prince Henri de son côté avait passé l'Elbe le même jour à Torgau, et campé à Belgern; il arriva le 4 octobre à Strehlen, où il se réunit enfin avec le corps de Finck: l'armée consista alors en 53 bataillons, dont 16 de grena-

diers et 103 escadrons. Le général Bulow fut posté avec sa division à Eulenbourg pour communiquer avec Leipsick.

Daun vint camper le même jour à Heyda; son armée était composée de 64 bataillons, dont 10 de grenadiers, de 75 escadrons de grosse cavalerie, sans compter les hussards, l'infanterie légère croate, le corps de Brentano, celui de Gemmingen et l'armée des Cercles. Gemmingen, avec 8 bataillons et 10 escadrons, couvrait la gauche à Seerhausen; Esterhazy, avec les troupes légères, à Hof; le corps de Haddick fut amalgamé avec l'armée, et le général se retira.

Le général autrichien avait enfin reçu de sa cour l'ordre d'attaquer le prince Henri; mais, comme il ne jugea pas qu'il y eût assez de chances favorables, il préféra obtenir, par des manœuvres, l'évacuation de la Saxe qu'on se proposait. Il pensa qu'en menaçant les magasins de Torgau, il forcerait les Prussiens à quitter leur position de Strehlen, et qu'il pourrait ensuite chercher à les couper de Wittenberg et de Magdebourg. Ces moyens lui parurent plus conformes à sa maxime favorite, *qui était d'aller lentement, mais à coup sûr*. Il adopta donc pour système de se prolonger insensiblement par sa gauche, afin de gagner l'extrême droite du prince, et de le prendre ensuite à revers; en conséquence il exécuta les mouvemens suivans:

Le 5 octobre, Esterhazy à Ratzen.

Le 6 .... L'armée à Hof, en présence du prince; les postes des deux armées séparés par le ruisseau qui coule à Schonewitz et Borna.

On tint un conseil de guerre pour délibérer s'il convenait d'attaquer les Prussiens dans leur excellente position, mais il n'y fut pris aucune résolution.

Le 8......... Esterhazy à Lampertswalde.

Le 12........ Gemmingen et Brentano, renforcés par le corps des grenadiers à cheval, sous les ordres de Buccow, marchent à Dahlen, et cherchent ensuite à enlever le corps de Rebentisch, qui avait remplacé Bulow, et se trouvait à Schilda le 13 au matin. Brentano se porta près de Sernewitz, et lui coupa la route de Strehlen et Torgau.

Le 15........ Buccow marche sur Schilda; Rebentisch trop faible se replie à temps à Wildschutz, d'où il repart à l'entrée de la nuit pour se retirer à Torgau.

Par ces opérations, lentes à la vérité, mais d'autant plus prudentes, le général autrichien approchait insensiblement de son but. Quoique ses combinaisons fussent bien méditées, elles avaient le défaut de laisser toujours à son adversaire le temps de leur opposer des contre-mouvemens qui devaient les renverser. Daun pouvait arriver déjà le 7, au même point où il se trouvait le 15, car il n'avait qu'à marcher ce jour-là par lignes et par la gauche, camper à Dahlen et pousser Buccow sur Schilda; le prince Henri eût été forcé

de l'attaquer ou de se retirer sur-le-champ à Torgau; mais il paraît que le maréchal craignit d'effectuer un mouvement semblable devant l'armée prussienne, parce que ses ordres de marche n'étaient pas de nature à pouvoir former ses troupes promptement, et qu'il avait peur d'être attaqué dans son mouvement.

Aussitôt que le prince Henri sut, le 16 au matin, que le général Rebentisch avait été forcé de se retirer sur Torgau, il détacha le général Finck pour aller le joindre avec 4 bataillons et 5 escadrons: à l'entrée de la nuit, il suivit lui-même avec toute l'armée sur trois colonnes, et alla camper près de cette ville, la droite sur les hauteurs de Siptitz, la gauche sur les vignes de Raths, près de la ville, le front couvert par le grand étang. Le prince craignant une entreprise sur Leipsick, détacha le général Finck avec 14 bataillons et 25 escadrons à Eulenbourg, pour entretenir les communications; ce corps campa, le 19, à Groisch au-delà de la Mulde.

Daun séjourna le 17, il se borna à détacher le corps des carabiniers, pour occuper le camp des Prussiens, et le général Esterhazy, pour les suivre avec les troupes légères. L'armée autrichienne campa, le 18, à Strehlen, et le 19 à Belgern.

Le prince Henri établit la brigade de Schenkendorf à cheval sur l'Elbe, deux bataillons à

Werda, les deux autres vis-à-vis, sur la rive opposée, afin de couvrir et d'éclairer l'armée. Comme il apprit que Daun avait reçu l'ordre de l'attaquer, il fit rentrer le général Finck, ne laissant à Eulenbourg que 2 bataillons et 12 escadrons. Il est inconcevable que les Autrichiens aient toléré tous ces mouvemens, sans songer qu'ils auraient pu couper Finck de Torgau, si la forte division de Buccow, qui était à Schilda, en marchant par la gauche, se fût portée aux environs de Strehlen, et que l'armée fût venue la remplacer à Schilda.

Cette conduite molle, indécise et inactive du général peut faire décider d'avance que toutes ses entreprises (même les mieux combinées en apparence) devaient échouer.

Cependant le maréchal s'occupait toujours du projet de déloger le prince de sa redoutable position de Torgau; et, à cet effet, il mit en mouvement l'armée des Cercles, qui campait depuis si long-temps près de Dresde (sans doute pour se remettre des fatigues de sa campagne!) Le 18, les troupes légères de Kleefeld et Ried se rapprochèrent de Torgau; Palfy marcha de Bautzen par Camenz à Grossenhain, où le duc de Deux-Ponts arriva lui-même, le 21, avec tous les grenadiers, 6 bataillons de fusiliers et 15 escadrons.

Le 22, Daun partit de Belgern sur six co-

lonnes, et se porta à Schilda (1). Il remplaça le général Buccow par le duc d'Ahremberg, à qui il ordonna de porter sa division sur Strehlen, afin de couper les communications des Prussiens avec Eulenbourg et Leipsick. Le 23, Gemmingen marcha avec 6 bataillons et 10 escadrons sur Eulenbourg, et obligea le colonel Gersdorf à se retirer sur Leipsick: le prince détacha alors le général Rebentisch avec 2 bataillons et 5 escadrons à Duben, où Gersdorf dut venir le joindre.

Daun conçut alors le projet d'investir le prince Henri, en lui coupant ses communications. A cet effet, le duc de Deux-Ponts marcha, le 25, à Peritz, le général Ried à Rosdorf, Palfy à Ubigau; un pont fut jeté sur l'Elbe à Leuwitz, afin que les troupes pussent communiquer avec la grande armée. D'un autre côté, le duc d'Ahremberg se porta à Dommitsch, et Gemmingen à Duben sur les derrières des Prussiens: le général Guasco dut prendre position avec 5 bataillons et 5 escadrons à Schilda, afin d'entretenir les communications du duc d'Ahremberg avec l'armée.

---

(1) Cette méthode de marcher sur un grand nombre de colonnes pour déployer, est contraire aux ordres de marches que nous avons indiqués dans le chap. V. Elle exigeait un temps considérable pour l'armée; et c'est ce qui faisait tant craindre aux Autrichiens d'être attaqués dans un mouvement.

Un tel morcèlement des forces autrichiennes eut le résultat qu'il devait avoir. Le duc d'Ahremberg marcha, le 25, à Malitsch, et il donna sur le corps de Finck, que le prince Henri avait détaché sur ce point.

Le 26 au matin, le prince reconnut lui-même la position du corps d'Ahremberg, s'assura qu'il était aventuré, et résolut de le tourner. A cet effet, il ordonna au général Wunsch de se porter avec 5 bataillons et 10 escadrons sur Wittenberg, en longeant la rive droite de l'Elbe, de repasser alors sur la gauche, de s'y réunir à Remberg avec le général Rebentisch, et d'attaquer l'ennemi à revers au moment où le corps de Finck l'attaquerait de front.

Sur ces entrefaites, Daun avait envoyé le général Odonell avec 5 bataillons et 15 escadrons pour se réunir au corps de Guasco, et soutenir le duc d'Ahremberg, qui reçut ordre de partir, le 28 à huit heures du soir, pour Wittenberg. On ne peut pas savoir ce qui engagea ce général à ne partir que le 29 au matin avec son corps et ceux de Gemmingen et d'Odonell.

Le prince Henri avait justement fixé ce jour pour l'exécution de son dessein; lorsque les Prussiens connurent le départ de l'ennemi, Finck se mit en marche pour le suivre, mais il ne put pas l'atteindre. D'un autre côté, Wunsch rencontra les postes du général Gemmingen au dé-

filé de Merckwitz : l'apparition subite et inopinée des Prussiens sur les derrières, fit perdre la tête au duc d'Ahremberg; il se retira avec précipitation sur Duben par la forêt de Torgau : Gemmingen ne chercha plus qu'à le suivre et à gagner Duben; en conséquence, il porta le colonel Haller, avec son avant-garde de 2,000 grenadiers, sur les hauteurs près du bois de Sackwitz, afin de couvrir la retraite, qui se fit dans le plus grand désordre. Les grenadiers arrivaient au milieu du talus de ces hauteurs, lorsque les hussards prussiens et les dragons de Platten parurent sur le sommet. A l'aspect de cette infanterie, prête à faire une salve générale, Platten, à la tête de ses dragons, partit au galop en criant *marche! marche!* Cet exemple, imité par les autres chefs, enleva la colonne qui s'élança en pleine carrière sur les grenadiers, les culbuta, prit le général Gemmingen lui-même avec 1,400 hommes, tua et dispersa le reste.

Les généraux Wunsch et Rebentisch campèrent à Mairo, et se réunirent, le 30, avec Finck. Le duc d'Ahremberg fut joint à Duben par le corps d'Odonell, qui accourut à son soutien lorsqu'il n'était plus temps, et ils se retirèrent à Eulenbourg. Les Prussiens vinrent alors camper, le 31, à Duben.

Le maréchal Daun fut fort mécontent de la conduite de ses généraux, quoiqu'il fût la première cause de cet événement. Il est inconcevable

qu'au moment où il détachait des corps nombreux au milieu de l'armée prussienne, il se soit occupé à fortifier un camp. Comment doit-on accorder une pusillanimité semblable avec l'audace qu'il y avait à détacher 28,000 hommes au loin et sans soutien, pour les porter sur les derrières d'un général habile? Ce corps était séparé de la grande armée par un intervalle de quatre lieues et par la forêt de Torgau; mais, ce qui est bien plus inexplicable, c'est qu'il y resta trois jours, sachant que l'armée prussienne était à portée de l'accabler.

Le maréchal Daun avait une belle occasion pour attaquer le prince à l'arrivée du duc d'Ahremberg à Dommitsch; il devait alors se porter sur lui du côté des hauteurs de Siptitz vers Leswig, et combiner ses efforts avec ceux du duc qui aurait pris l'ennemi à revers; mais son inaction changea en faute grossière une combinaison qui aurait été fort bonne avec un système actif et vigoureux. Cependant, il avait toutes les chances pour livrer une bataille, puisqu'il pouvait se retirer sous le canon de Dresde sans rien perdre, tandis que le prince Henri courait les plus grands risques, et n'avait d'autre retraite que Magdebourg ou Berlin.

Avant de donner la suite des opérations en Saxe, il faut reprendre celles du roi et de l'armée russe sur l'Oder.

CHAPITRE XIX.

Suite des opérations du roi contre les Russes; Soltikof retourne en Pologne; les Prussiens se concentrent en Saxe; affaire de Maxen; campagne d'hiver.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que Frédéric, par sa marche sur Sagan, avait achevé de relever ses affaires, et formé une ligne d'opérations intérieure qui le mettait en état de lier ses mouvemens avec ceux du prince Henri, et qui donnait à celle de ses ennemis une direction divergente prononcée, de manière qu'ils ne pouvaient opérer de concert sans obtenir de nouveaux succès. La marche de Daun en Saxe et celle des Russes en Pologne furent les résultats nécessaires de cette position respective des armées.

Nous avons laissé Soltikof au camp de Christianstadt, le 21 septembre. Lorsqu'il n'y trouva aucun approvisionnement, son mécontentement fut porté au comble. On lui promit les fonds nécessaires pour se procurer des vivres, mais il répondit que ses soldats ne mangeaient point d'argent, et que son armée allait marcher à Crossen

pour repasser l'Oder. Le marquis de Montalembert ayant démontré que ce mouvement ne rapprochait pas plus l'armée russe de ses dépôts que si elle se portait sur Karolath, le maréchal se décida à y marcher pour atteindre les transports de la Pologne, qui reçurent en même temps l'ordre de prendre cette direction. L'armée se mit en marche le 22 septembre, et campa, le 23, à Freystadt; Laudon campa à Windisch-Borau près de Neustadel.

Le roi marcha le même jour à Suckau, pour être à même de défendre le passage du défilé de Neustadel, et d'attaquer l'ennemi avec avantage s'il s'y engageait. Ce mouvement hardi fit croire aux Russes que le roi devait avoir reçu de nombreux renforts; ils firent en conséquence jeter un pont sur l'Oder, aux environs de Wartenberg, et l'armée se mit en marche, le 24, pour gagner Karolath par cette route. Laudon dut se diriger sur Beuthen.

Aussitôt que le roi fut instruit de ce mouvement, il se mit en marche par lignes et par la droite, et alla occuper les hauteurs entre Zobelwitz, Baune et Milkau, afin de fermer à l'ennemi la route qui conduit, par Beuthen, à Glogau. Les Russes furent saisis d'étonnement lorsqu'ils trouvèrent les hauteurs de Kleinwirbitz garnies de Prussiens. Les armées passèrent la nuit sous les armes en présence, et campèrent le len-

demain, 23, un peu en arrière. Les Russes firent jeter un pont sur l'Oder à Karolath. Le roi, craignant que son infériorité ne portât l'ennemi à tenter une surprise, faisait prendre les armes tous les matins avant le jour. Il reçut, le 27, un renfort de 3 bataillons et 3 escadrons qu'il avait demandé à Fouquet, et le lendemain arriva celui de 6 bataillons, que lui amenait le général Queiss. L'armée fut forte alors d'environ 36,000 combattans.

Sur ces entrefaites, la mésintelligence entre les généraux ennemis ne faisait que s'accroître: Laudon ayant demandé, le 26, à Soltikof, ce qu'il comptait entreprendre, le fier maréchal lui répondit les choses les plus dures, et serait parti sur-le-champ pour la Pologne, si le marquis de Montalembert ne l'avait déterminé à rester encore quelque temps en Silésie, afin que le roi ne marchât pas avec toutes ses forces sur la Lusace et la Bohême, pour contraindre Daun à quitter la Saxe; mais il ne put empêcher que Soltikof ne repassât l'Oder le 29 et le 30 octobre.

Le roi fit poursuivre, sans succès, l'arrière-garde ennemie, et marcha, le 2 octobre, à Glogau; il fit passer l'Oder à 12 bataillons, et à presque toute sa cavalerie; ces troupes campèrent à Klein-Zerbau, et devaient, par leur excellente

position, empêcher l'ennemi de bombarder Glogau.

Les Russes se portèrent, le 2, à Kuttlau, et, le 4, à Schwusen.

On a blâmé le roi de ce qu'il n'avait pas passé l'Oder, le 2, avec la totalité de ses forces, afin de s'emparer du défilé de Hundpass; il aurait couvert par-là Herrenstadt et Gurau, et, peut-être même, forcé les Russes à reprendre le chemin de la Pologne. Mais Frédéric avait alors des vues toutes différentes, il ne lui convenait point de brusquer les Russes pour les mettre dans l'alternative de tenter une attaque; puisqu'on avait la certitude qu'ils s'en retourneraient bientôt volontairement, il eût été imprudent de former une entreprise qui pût les retenir. Cependant, lorsque l'ennemi eut pris la direction de Schwusen, et qu'il paraissait vouloir prolonger son séjour, le roi résolut de passer l'Oder avec tout le reste de l'armée, et détacha Schmettau, seulement avec 7 bataillons et 10 escadrons, à Colgowitz, sur la rive gauche, afin de canonner le camp des ennemis, et de les empêcher de faire des incursions sur cette rive.

Frédéric ayant alors reçu l'avis que les Russes voulaient se porter sur Breslau, résolut de repasser l'Oder pour les y prévenir; à cet effet, il fit jeter un pont, le 7 octobre, à Koben, marcha

à Klein-Gafron le 8 au matin, passa l'Oder et campa à Sophienthal; les hauteurs de Hunern furent fortement occupées, et Hernstadt fut gardé par le bataillon franc de Collignon.

L'animosité entre les généraux ennemis s'accroissait chaque jour par de petits incidens; entre l'emportement de Soltikof et la fierté autrichienne, il y avait peu de moyens de conciliation: enfin les Russes devaient partir le 20, et les campemens s'étaient déjà mis en route, le 19, pour établir le camp, lorsqu'un courrier arrivé de Pétersbourg, à 6 heures du soir, leur ordonna de continuer les opérations contre Breslau. En conséquence, leur armée se porta, le 22, à Sandeborsehke, vis-à-vis de Herrenstadt. Laudon à Babiele.

Les Prussiens marchèrent ce jour-là à Kutschen-Borwitz; le roi était malade et laissa le commandement au général Hulsen. L'ennemi fit sommer le bataillon Collignon, qui était à Herrenstadt, de se rendre, en menaçant de réduire la ville en cendres. Le commandant répondit et se conduisit en brave; le bombardement commença vivement, et une seconde sommation de Soltikof n'ayant pas mieux réussi, la ville fut totalement brûlée. Malgré cela, le bataillon ne se rendit point, et ne quitta pas même son poste.

Ce fut la dernière entreprise de Soltikof. Un conseil de guerre, tenu le même jour, décida que

l'ordre de la cour de Pétersbourg était inexécutable, et l'armée russe partit, le 24 octobre, pour Tribusch. Soltikof reçut ici l'avis que Daun, ne pouvant point attaquer le prince Henri avec succès, avait déclaré qu'il allait prendre ses quartiers-d'hiver; cette nouvelle mit le comble à son mécontentement, et il se mit sur-le-champ en marche pour Posen. Laudon se sépara de lui et se dirigea sur Kalisch.

Aussitôt après le départ des Russes, Frédéric détacha les généraux Gablentz et Schmettau, avec 9 bataillons et 20 escadrons, à Drachenberg, pour observer les mouvemens de Laudon, sur les frontières de Silésie. Le général Meyer, avec 5 bataillons et 10 escadrons, alla remplacer, à Hirschberg et Landshut, les troupes de Fouquet. Le général Hulsen marcha en Saxe avec 19 bataillons et 30 escadrons: le roi étant toujours malade, se fit transporter à Glogau.

Opérations en Saxe, après l'arrivée de Hulsen; affaire de Maxen.

Nous avons laissé Daun campé à Schilda, le prince Henri à Torgau, Finck à Duben. La nouvelle du départ des Russes et de la marche de Hulsen, qui arriva le 2 novembre à Muska, engagea Daun à se replier sur Dresde; il partit le 4, et se porta à Naundorf, où le corps d'Ahrem-

berg vint le joindre. Les corps d'Esterhazy et de Brentano flanquaient et éclairaient l'armée.

Le prince Henri fit suivre les Autrichiens, Finck marcha à Eulenbourg : l'armée prussienne partit le 5, et se porta à Belgern sur 3 colonnes par ailes et par la droite. Daun marcha le même jour sur 8 colonnes à Lommatsch, et le 6 à Heinitz où il prit position.

Le prince Henri, de son côté, marcha le 6 vers Strehlen; Finck, avec 13 bataillons et 35 escadrons, à Mutschen. Le 8, l'armée campa, forte de 40 bataillons et 63 escadrons, près de Altsattel; le général Aschersleben à Naundorf, sur l'Elbe, avec 4 bataillons et 17 escadrons; Wedel à Hirschstein, avec 7 bataillons et 10 escadrons; Schenkendorf à Karschitz, avec 2 bataillons et 8 escadrons, pour communiquer avec Finck; le général Dierke, à Grossenhain, avec 4 bataillons et 4 escadrons; 2 bataillons gardaient la boulangerie.

Le renfort que le prince Henri avait reçu, le mettait à même de prendre l'offensive; mais, comme la position des Autrichiens était trop forte pour l'attaquer, il résolut de les contraindre à l'abandonner, en manœuvrant pour déborder leur gauche, et pour les couper des montagnes de l'Erzgebirge. A cet effet, Finck dut prendre une forte position le 9 à Etzdorf. Le général Brentano, qui flanquait la gauche de l'ennemi,

se retira à l'approche des Prussiens, et campa à Nossen.

Le prince voyant que Daun restait immobile, renforça le général Finck par 6 bataillons et 20 escadrons, et lui ordonna de partir le 13 pour déloger Brentano de Nossen, occuper Freyberg, et pousser des partis jusque sur Dippodiswalde et Dohna.

Aussitôt que les Prussiens attaquèrent le corps de Brentano, le maréchal Daun s'y rendit au galop; et voyant le projet de l'ennemi, il retira ses troupes, et une partie de sa gauche en crochet vers Deutsch-Bohra, afin de couvrir son flanc et ses derrières. Finck campa alors sur les hauteurs entre Zelle et Siebenlehn, de manière qu'il était établi sur l'extrême gauche des Autrichiens, et coupait leurs communications avec Freyberg. Le roi étant rétabli, arriva le même jour à l'armée.

Le maréchal, de son côté, voyant l'ennemi établi sur son flanc, partit dans la nuit, et se retira sur huit colonnes, jusqu'aux environs de Wilsdruf, où il campa entre Sohra et Blanckenstein; la réserve et les carabiniers sur les hauteurs de Polentz; le marquis d'Aynse à Batzdorf sur l'Elbe, vis-à-vis de Meissen; le général Brentano à Herzogswalde.

Aussitôt que le roi apprit le départ des Autrichiens, il ordonna au général Wedel de les poursuivre, le 14 au matin, et se mit lui-même à

la tête de 3 bataillons de grenadiers et du petit corps d'Aschersleben, avec lequel il atteignit le général Sincère près de Korbitz, et lui fit éprouver une perte considérable : l'armée partit à midi pour venir camper à Krogis; le corps de Wedel à Korbitz, celui de Schenkendorf à Deutsch-Bohra.

De son côté, Finck avait détaché le général Wunsch à la poursuite de l'ennemi, et Sydow, avec 4 bataillons, à Freyberg. Lorsque le premier revenait au camp, il rencontra le roi qui reconnaissait l'ennemi. Frédéric jugeant que Daun allait se retirer en Bohême, voulut le prévenir avec un corps nombreux, afin de lui disputer sa retraite, ou de la rendre au moins bien chère. A cet effet, il chargea Wunsch de dire au général Finck de partir sur-le-champ pour Dippodiswalde. Cet ordre fut remis à trois heures; Finck se rendit chez le roi qui le reçut avec dureté, et lui demanda s'il n'avait pas reçu son ordre; Finck ayant répondu affirmativement, et fait quelques observations, Frédéric lui dit : *Marchez sur-le-champ à Maxen; vous savez que je n'aime pas les difficultés. — Partez.* En conséquence, Finck se porta le 16 jusqu'à Dippodiswalde, qui depuis deux jours était occupé par une division de l'armée des Cercles; ces troupes se retirèrent sur Possendorf avec une petite perte : l'avant-garde, sous le général Wunsch, marcha

à Maxen, et poussa sur Dohna un parti qui revint pendant la nuit.

Le 17, Finck marcha à Maxen, et se réunit avec son avant-garde. Lindstedt, qui était resté à l'escorte des parcs avec 4 bataillons et 6 escadrons, occupa Dippodiswalde, pour couvrir ses communications et éclairer le corps. Le général instruisit le roi de son arrivée et de ses dispositions.

L'arrivée d'un corps aussi nombreux sur ses derrières, donna des inquiétudes au maréchal Daun; il quitta Wilsdruf le 17, et vint prendre le fameux camp du val de Plauen. Ce valon formé par la Weistritz est très-escarpé, et n'a que quatre cens pas de largeur depuis Dresde jusqu'au beau village de Plauen, dans l'espace d'une lieue: entre Plauen et Postchapal, il s'ouvre insensiblement; tout le terrain, depuis Postchapal jusqu'à Dippodiswalde, est une chaîne de défilés, formée par des groupes variés de hauteurs escarpées ou de rochers (1). Depuis Dresde à Plauen, le terrain est uni; toute la cavalerie autrichienne y fut réunie: l'infanterie occupait les hauteurs depuis Plauen jusqu'au Windberg. Le corps de Sincère était sur les hauteurs près de Hainchen, pour couvrir les derrières, et garder les défilés

(1) Voyez la carte spéciale des environs de Dresde, par Pétry, ou celle de Bakenberg.

de Possendorf par où passe la route de Dresde à Dippodiswalde. Le général Brentano fut porté à Strelen sur la route de Pirna, et ensuite à Niekern. Enfin l'armée des Cercles partit du camp de Dresde, et prit position entre Cotta et Gishubel; ses troupes légères, sous Ried, marchèrent à Glashuten et Lipstadt; le comte de Palfy, avec les hussards, à Zéhis; le général Kleefeld, avec l'infanterie croate et hongroise, à Zaschendorf.

Finck aperçut, depuis les hauteurs de Maxen, le mouvement de l'armée des Cercles, et il porta Wunsch sur Dohna.

Tandis que ces choses se passaient, le roi avait marché le même jour à Limbach; le 18, il campa à Wilsdruf, l'avant-garde sous Ziéthen, à Kesselsdorf. Frédéric reçut ici la lettre de Finck, dont nous avons parlé, qui lui rendait compte de son arrivée et de ses dispositions; le roi l'engagea à retirer son détachement de Dippodiswalde pour ne pas s'affaiblir, et parce que ce détachement n'empêcherait pas un corps nombreux d'arriver sur lui. Le général obéit, et ne laissa dans ce poste que 3 escadrons de hussards, pour éclairer sur la direction du camp autrichien; mais il écrivit de nouveau au roi pour lui observer qu'on pouvait arriver sur lui sans obstacle, et lui indiqua la position des corps ennemis; il ne reçut aucune réponse, et cette lettre fut vraisemblablement interceptée.

Finck reçut bien ensuite une dépêche du roi qui contenait un rapport de Ziéthen sur les mouvemens des Autrichiens, et qui le laissait maître de prendre telles mesures qu'il jugerait convenable; mais Frédéric avait ajouté de sa propre main : *vous aurez sans doute une affaire avec les Cercles ou avec Sincère.* Finck aurait pu alors se tirer du mauvais pas, mais il jugea, par cette phrase, que le roi préférait qu'il conservât son poste, et il craignait qu'on ne lui fît des reproches de lâcheté, s'il le quittait sans attendre l'ennemi. Il pensait d'ailleurs que le roi aurait reçu sa précédente, et qu'il ferait un mouvement en sa faveur, dès qu'il apercevrait que Daun marcherait contre lui.

Sur ces entrefaites, le maréchal voyant que Finck conservait son poste, malgré ses premiers mouvemens, résolut de l'envelopper et de l'enlever. Il s'aboucha le 18 avec le duc de Deux-Ponts, et convint que l'armée des Cercles prendrait l'ennemi à revers par Dohna, tandis que Brentano l'attaquerait de front, et que Daun, réuni au corps de Sincère, attaquerait sur la gauche par Dippodiswalde, pour lui couper sa retraite sur le roi. A cet effet, le corps de Sincère, déjà fort de 16 bataillons et de 40 escadrons, fut renforcé de 12 bataillons et 10 escadrons, et porté à 30,000 hommes. Le général Odonell en prit le commandement. Cette armée

partit de Rupchen, le 19, à 7 heures du matin, et marcha directement sur Dippodiswalde, sous la conduite du maréchal Daun. Un brouillard épais empêcha que Finck ne s'aperçût d'abord de ce mouvement; mais, lorsque l'horizon s'éclaircit, il aurait encore eu le temps de prévenir l'ennemi à Dippodiswalde, s'il n'avait pas cru qu'il fût de son honneur et de son devoir de l'attendre. Le général Platten fut détaché pour occuper Reinhardsgrima et les hauteurs de Hausdorf, avec 5 bataillons et 5 escadrons. Les Autrichiens campèrent, la droite sur les hauteurs de Maltern, la gauche à Oberhaselich; le prince de Stolberg, avec 7 bataillons et 5 escadrons, prit poste à Buckardswalde.

Finck, ayant été instruit des projets de l'ennemi, prit les dispositions nécessaires pour se défendre. Le général Wunsch resta avec 5 bataillons et 3 escadrons sur les hauteurs de Plaschwitz, vers Dohna, pour contenir l'armée des Cercles et l'empêcher de passer le ravin. Le reste des troupes se forma en bataille, figurant un croissant saillant autour de Maxen. La ligne, prenant sur la direction de Muhlbach, se prolongeait sur les belles hauteurs en arrière de Witgendorf; le général Lindstedt couvrait la cavalerie et la droite, en occupant, avec 3 bataillons, les hauteurs en avant de Schmorsdorf.

Le 20, le corps autrichien se mit en marche

sur quatre colonnes, la cavalerie sur les ailes; il ne resta à Maltern que la brigade Schenkendorf pour couvrir les derrières. Daun fit former ses troupes sur deux lignes près de Reinhardsgrima, et reconnut la position des Prussiens.

Finck, de son côté, était allé en reconnaissance, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une ligne ennemie se formait vers Rohrsdorf, sur sa droite, en même temps qu'une forte colonne se déployait derrière Reinhardsgrima contre sa gauche. Il ordonna alors au général Platten de se retirer en arrière de Hausdorf. Cette mesure paraît avoir été précipitée; le défilé de Reinhardsgrima offrait des obstacles difficiles à vaincre, et une forte gelée en avait rendu les montagnes presque impraticables. Entre Hausdorf et le bois de Reinhardsgrima, est une hauteur très-élevée qui empêcha Finck de découvrir les colonnes ennemies, lorsqu'elles débouchaient du bois. Les grenadiers autrichiens gravirent avec beaucoup de peine une de ces hauteurs; Daun y fit toutes ses dispositions, et parvint à y établir une batterie dont le feu protégea le déploiement des colonnes qui se formèrent en bataille, la droite sur les hauteurs en avant de Mulbach, la gauche vers Hausdorf (Pl. 23, n° 2.).

Aussitôt après, le général Ziskowitz, à la tête de 5 bataillons de grenadiers, soutenus par les brigades du marquis d'Aynse, et du général Dom-

basle, attaqua la ligne prussienne sur les hauteurs en avant de Witgendorf et de Maxen. Ces grenadiers furent un peu reployés à droite et à gauche; mais ils se jetèrent avec tant d'impétuosité par le centre sur les bataillons de Grabow et de Zastrow, qu'ils les enfoncèrent, percèrent ainsi la ligne, et se jetèrent avec de grands cris dans le village de Maxen. Le général Finck envoya au soutien les dragons de Platten et le régiment de Rebentisch, mais cette infanterie fut entraînée avec les autres troupes. Les bataillons Billerbeck, Kleist et Finck, se trouvèrent ainsi enveloppés et pris entre deux feux. Les deux derniers furent sauvés par une charge du bataillon Willemai; cependant, comme cette aile gauche ne pouvait plus opérer de concert avec la droite, depuis que l'ennemi tenait le centre en masse, elle fut forcée à se faire jour pour se retirer sur Schmorsdorf.

D'un autre côté, Brentano s'étendait toujours davantage sur les derrières des Prussiens. Un instant avant l'enlèvement des hauteurs de Maxen, le général Finck voulut le faire charger par toute la cavalerie, afin de s'en débarrasser et de pouvoir ensuite opposer toute son infanterie au maréchal; mais le feu de l'artillerie tint cette cavalerie en respect, et ce mouvement ne tendit qu'à la paralyser en la détachant trop loin du reste de la division. Daun fit reformer sa ligne sur les hau-

teurs de Maxen, et sa gauche se lia avec le corps de Brentano.

Finck, avec les débris de ses bataillons, se retira sur les hauteurs en arrière de Falkenhain et Blochwitz, où Wunsch tenait encore, après avoir repoussé toutes les entreprises des Impériaux, et où le corps se trouva totalement investi. Il ne lui resta d'autre parti que celui de se faire jour: il fit reconnaître tous les chemins vers Burckardswalde par quelques ingénieurs, et assembla les généraux; mais lorsqu'on voulut délivrer les cartouches, on trouva les bataillons si faibles qu'ils formaient à peine 12,000 combattans. Alors Finck calcula que s'il voulait tenter de passer un défilé de vive force, devant un ennemi quatre ou cinq fois plus nombreux, il serait toujours arrêté en marche, écrasé ou forcé de se rendre; et comme les Prussiens avaient un grand nombre de prisonniers autrichiens, il crut plus avantageux de conserver les troupes au roi que de les exposer à une ruine certaine, et se décida à capituler.

Le général Wunsch proposa de se faire jour, pendant la nuit, aux environs de Sillen, avec toute la cavalerie; et Finck y ayant consenti, ce général partit, le 21 novembre, à trois heures du matin: mais il est probable qu'il aurait eu de la peine à réussir. On envoya alors le général Rebentisch à Daun, qui ne voulut pas entendre parler d'aucune autre proposition que celle de

rendre tout le corps prisonnier, et de faire même revenir le général Wunsch. Les Prussiens n'étaient pas dans une position à dicter des conditions : après les débats d'usage, on fut forcé d'en passer par-là, et d'envoyer l'ordre à Wunsch de revenir sur ses pas. Les Prussiens perdirent ainsi 3 000 tués ou blessés, et environ 14,000 prisonniers: mais le plus grand malheur était de perdre d'excellens cadres de régimens et des corps organisés.

Le roi, mécontent du général Finck, le fit ensuite traduire à un conseil de guerre, qui le déclara coupable, le cassa de ses dignités militaires, et le condamna à deux ans de détention ainsi que les généraux Rebentisch et Gersdorf.

Tandis que la fortune semblait vouloir mettre le comble aux revers de Frédéric dans cette malheureuse campagne, et lui portait le coup le plus sensible, ce prince avait détaché, le 20 septembre, le général Hulsen avec 9 bataillons et 20 escadrons, pour marcher par la forêt de Tharandt au soutien du général Finck. Mais ce corps apprit, le 21, près de Dippodiswalde, le sort qu'avait éprouvé celui de Finck, et il se retira à Freyberg : le roi établit alors 4 bataillons à Mohorn pour communiquer avec lui.

Daun ne donna aucune suite à son brillant succès, et fit cantonner son armée aux environs de Dresde; celle des Cercles se retira en Franconie pour y prendre ses quartiers-d'hiver.

Le roi prit aussi des cantonnemens resserrés en face des Autrichiens : l'avant-garde, de 9 bataillons et 24 escadrons, aux environs de Kesselsdorf; la premiere ligne, de 23 bataillons, aux environs de Wilsdorf et Limbach; la deuxième ligne, de 8 bataillons, aux environs de Blankenstein et Meissen; la troisième ligne, de 28 escadrons, près de Herzogswalde; la réserve, sous Hulsen, de 11 bataillons et 35 escadrons, aux environs de Freyberg. Comme l'ennemi n'était pas fort éloigné, les bataillons de piquet barraquaient tous les jours, malgré la grande rigueur du froid : ce service pénible coûta un grand nombre d'hommes.

Le roi établit en outre le général Dierke, avec 6 bataillons et 1,000 chevaux, sur la rive droite de l'Elbe, à Koln, vis-à-vis de Meissen, afin d'empêcher les Autrichiens de fourrager tout le pays. Daun, encouragé par la réussite de son entreprise de Maxen, résolut d'enlever ce corps; à cet effet il attira à lui la division de Beck, qui avait été si long-temps à Zittau, et la renforça par 5 bataillons. Ce corps se présenta, le 3 décembre, devant Dierke, et n'osa pas l'attaquer dans sa bonne position; mais le général prussien, voyant qu'il aurait affaire à de trop grandes forces, et ne pouvant rétablir le pont à cause des glaçons énormes que l'Elbe charriait, profita de la nuit pour faire passer, avec des peines énormes, la plus grande partie de son corps sur des nacelles : le

lendemain il fut attaqué avec impétuosité, et fait prisonnier avec 1,500 hommes, malgré une résistance opiniâtre.

Après des revers aussi accablans et aussi multipliés, il ne paraissait pas possible que le roi pût se maintenir long-temps contre les forces du maréchal Daun; et cependant ces événemens n'apportèrent aucun changement notable dans les affaires : la présence d'esprit et le génie du grand homme égalaient la faiblesse de son adversaire, qui n'eut pas même le courage de l'attaquer; il se retrancha au contraire sous le canon de Dresde pour couvrir cette place, et Frédéric conserva la supériorité en campagne. Ce prince, afin de gagner le temps de réparer ses pertes et de rétablir un peu la balance des forces, demanda au prince Ferdinand les troupes dont l'armée alliée pouvait se passer, puisque les quartiers-d'hiver étaient déjà pris de part et d'autre. Ce renfort consistait en 13 bataillons et 19 escadrons, et arriva le 25 décembre. Comme le froid devint extrêmement rigoureux, le roi se rendit à Freyberg, et l'armée prit enfin ses quartiers-d'hiver.

Mouvemens en Silésie.

Tandis que des événemens aussi importans se passaient sur les rives de l'Elbe et de l'Oder, la plus grande tranquillité régnait en Haute-Silésie.

Le général Beck couvrait les environs de Zittau avec 13 bataillons et 30 escadrons. Il était observé par un petit corps prussien de 4 bataillons et 4 escadrons, sous le général Goltz. Harsch et Janus, avec 20 bataillons et 30 escadrons, couvraient la Bohême vers Trautenau et Schatzlar. Fouquet leur opposait, à Landshut, 13 bataillons et 6 escadrons.

Lorsque les Russes furent partis pour la Pologne, et que le roi eut envoyé le renfort de 5 bataillons et 10 escadrons, Fouquet alla se réunir, avec 7 bataillons et 10 escadrons, au corps de Schmettau, qui était resté à Militisch pour observer les mouvemens de Laudon. Ils marchèrent aux frontières de Pologne; mais lorsqu'ils apprirent que le général autrichien se porterait directement par la Gallicie sur la Moravie, Fouquet repartit, le 9 novembre, pour Cosel: il fit différens mouvemens pour harceler Laudon, et campa enfin, le 30 novembre, à Ratibor. Le général autrichien arriva le même jour à Teschen, après avoir marché sans relâche par Cracovie, Bielitz et Plessen: il se joignit au corps de Draskowitz, que Harsch avait envoyé à Troppau pour communiquer avec lui.

Les deux partis étaient las de guerroyer dans un hiver aussi rude. Laudon, dont le corps se trouvait réduit de moitié, demanda un armistice pour cantonner, et cette proposition fut accueil-

lie avec joie. Le corps de Schmettau se porta en Lusace et cantonna aux environs de Görlitz.

Campagne contre les Suédois.

Les opérations en Poméranie méritent à peine une place dans l'histoire. Lorsque Kleist fut obligé de conduire son corps au roi après la bataille de Kunersdorf, les Suédois eurent le champ libre, et s'amusèrent à fourager la Marche Ukeraine; ils occupèrent Prentzlow, et levèrent de fortes contributions.

Après le départ des Russes pour la Pologne, le roi y détacha le colonel Belling avec son régiment de hussards, et il ordonna au général Manteufel, qui avait été légèrement blessé à Kunersdorf, de former quelques bataillons de convalescens: avec ces faibles moyens, on paralysa l'armée suédoise au point de lui faire repasser la Péene.

CHAPITRE XX.

Observations générales sur la campagne de 1759. Les opérations du roi comparées au système de l'empereur Napoléon.

Frédéric avait terminé la campagne de 1758 par des opérations habiles, qui réparèrent glorieusement sa défaite de Hohenkirch; il était parvenu à reléguer tous ses ennemis au-delà de ses frontières, et avait mis son armée dans de bons quartiers-d'hiver. Trois mois lui avaient suffi pour recompléter ses corps.

Il commit, au commencement de la campagne de 1759, une faute inouie, en restant dans l'apathie; tous ses revers provinrent de cette première faute, et chacun de ses revers, pris isolément, fut encore mérité; on eût dit que ce n'était plus le même homme qui avait vaincu à Rosbach et à Leuthen. Les batailles de Jægerndorf et de Zorndorf auraient dû prouver au roi que les Russes étaient des ennemis dangereux dont il devait se méfier. Par une combinaison sans exemple des lignes d'opérations des coalisés, cette armée russe s'éloignait tous les ans du théâtre de la

guerre, pendant six mois, et s'en éloignait assez pour qu'elle semblât étrangère aux opérations; il lui fallait toujours deux mois pour revenir, et avec tout l'attirail de ses magasins ou de ses bagages, l'époque de son arrivée était absolument subordonnée à l'état des routes en Pologne, car au moment du dégel et du printemps, elles sont ordinairement impraticables pour un semblable train.

On pouvait donc hardiment calculer que les Russes n'opéreraient jamais sur l'Oder, avant le mois de juin, et l'expérience de plusieurs campagnes le prouvait assez.

Frédéric avait ainsi, non-seulement les avantages immenses d'une ligne d'opérations intérieure contre deux lignes isolées à une distance énorme; il était encore assuré qu'une de ces armées était décidément paralysée pour la moitié de l'année, et jusqu'à une certaine époque.

Il ne sut cependant tirer aucun parti d'une position aussi avantageuse; son inaction est inexplicable.

Le roi avait 150 bataillons et 218 escadrons répartis en trois corps dans cette ligne intérieure. Les Autrichiens n'en avaient pas autant; ils tenaient une ligne immense, et Daun n'avait pas plus de 50,000 hommes réunis. Qui aurait donc empêché Frédéric de rasssembler rapidement sa

masse, en laissant quelques succès aux Suédois et aux troupes de l'Empire; il pouvait opérer ce rassemblement, même dans huit jours, sans qu'on eût le temps d'en profiter ? N'avait-il pas tout l'intérêt possible d'attaquer Daun, dès la fin de février, et de le forcer, en prenant l'initiative contre ses communications, à recevoir une bataille qui eût décidé la querelle, avant même que les chariots des Russes songeassent à se mouvoir? En laissant 8 bataillons et 10 escadrons sur la Péene, pour observer les Suédois pendant l'hiver, et 17 bataillons et 15 escadrons en Saxe, pour observer les troupes d'Empire, conjointement avec un détachement de l'armée du duc Ferdinand en Hesse, les Prussiens auraient dû réunir, en huit marches, 120 bataillons et 180 escadrons, pour frapper un coup décisif, dont les suites pouvaient être incalculables et les mener sous les murs de Vienne.

Après une bataille gagnée, on avait le temps de joindre 25 bataillons et le prince Henri, aux 8 bataillons opposés aux Suédois, et de former ainsi une armée de 30,000 hommes, pour amuser les Russes sur l'Oder, tandis que l'armée victorieuse poursuivrait ses succès. Si les Prussiens avaient perdu cette bataille livrée en Bohême, ils n'auraient perdu que le terrain même de l'ennemi; leur défaite aurait eu des suites bien moins funestes qu'une bataille perdue, lorsque

60,000 Russes étaient sur l'Oder, et 80,000 Autrichiens dans la Haute-Lusace, à cinq marches de leurs alliés. L'armée russe donnait autant de besogne, et faisait plus de mal au roi que 100,000 Autrichiens, pourquoi donc attendait-il, pour entrer en action, qu'elle fût arrivée, et que les forces de ses ennemis fussent ainsi doublées ?

Ce ne sont pas de ces reproches que l'on appelle faits après coup, ceux-ci ne sont applicables qu'aux fautes des combats; toutes les fois qu'il y a un vice dans le plan primitif de la campagne, c'est une faute de celui qui l'a combiné.

Quel parti l'empereur Napoléon n'aurait-il pas tiré de la position avantageuse de Frédéric? Quelle différence de résultats n'aurait pas produit l'application de ses principes de guerre à cette position ? Jetons un peu nos regards sur les campagnes du grand homme, et voyons avec quelle habileté il sut, en 1796, isoler les Sardes et les Autrichiens, pour les battre successivement à Millesimo, à Mondovi et à Lodi; avec quelle étonnante rapidité il sut profiter de la double ligne de Wurmser à Lonato et Castiglione, puis à Roveredo et Bassano. Cependant, à cette époque, il n'était pas souverain, il ne pouvait disposer que des bataillons qui lui étaient confiés, et le nombre en était bien inférieur aux Autrichiens. Revenons ensuite à des époques plus brillantes, mais qui ne sauraient être plus glorieuses; nous

admirerons l'étonnante activité avec laquelle il vola, en 1805, des bords de l'Océan aux rives du Danube, pour anéantir, par des mouvemens sans exemple, la dangereuse réunion des forces de l'Autriche à celles des Russes. Nous le verrons partir de Paris le 26 septembre 1806, pour entrer victorieux à Berlin *un mois après*, et marcher sur la Vistule comme un éclair, pour y détruire les premières forces que les Russes y avaient rassemblées. Ceux qui ont vu comme moi les boues de Pultusck, diront aussi à la postérité ce qui empêcha cette première armée russe d'être acculée à la Narew, et de subir la loi du vainqueur (1).

En appliquant le système de Napoléon à la position de Frédéric, en 1759, on s'assurera qu'au lieu de faire une campagne malheureuse, il aurait vraisemblablement accablé l'armée du pusillanime Daun, pendant que les Russes cantonnaient encore vers Thorn et Dantzick. L'empereur eût réuni ses 125 bataillons et 180 escadrons, dès la fin de février, aux environs de Lignitz, poussé des démonstrations de troupes légères vers

(1) Depuis que ce chapitre a été écrit, la campagne de 1809 est venu mettre le comble à ces preuves. On a vu avec quelle rapidité l'Empereur a su profiter de la division des forces ennemies. Cette campagne est le chef-d'œuvre du génie militaire.

Glatz, tandis qu'il aurait gagné à marches forcées Zittau et Jung-Buntzlau en Bohême, pour isoler Daun de ses corps secondaires, et pour s'établir sur la gauche de son armée, postée vers Gitschin. Par cette marche, les Prussiens s'emparaient de la ligne de l'Elbe: Gemmingen, Haddick et l'armée des Cercles se seraient crus perdus, et auraient décampé jusqu'à Nuremberg, comme ils le firent dans une situation moins fâcheuse. Le maréchal, tourné par la gauche, pouvait être prévenu partout, et manœuvré de manière à être jeté sur la chaîne des montagnes du Riesengebirge ou sur l'Oder et les places de la Silésie.

Si Daun avait été un général actif, habile et bien instruit des mouvemens de ses ennemis, je sais qu'il aurait eu sa retraite sur Konigsgratz et de là sur Olmutz; mais s'il s'était arrêté un seul jour dans cette première position, le roi pouvait le prévenir à Chrudim; dès lors il n'était plus possible de gagner Olmutz, et une bataille perdue aurait absolument anéanti l'armée autrichienne. D'ailleurs cette hypothèse de la possibilité d'une retraite repose sur une chance qui n'existait pas, *l'activité de Daun.*

Si le roi avait préféré opérer par la gauche, contre l'extrême droite de la longue ligne des ennemis, il aurait dû marcher de Glatz et de Schweidnitz concentriquement vers Jaromirs et Konigsgratz, pour opérer ensuite de manière à

gagner sans cesse les Autrichiens par la rive gauche de l'Elbe, soit vers Chrudim, soit directement vers Nimbourg : dans trois ou quatre marches forcées, toute l'opération pouvait être décidée. Ce plan paraîtra peut-être préférable à celui d'une entreprise contre la gauche par Zittau et Buntzlau, parce qu'il présentait une base de communications plus sûre; d'un autre côté, il ne procurait pas l'avantage inappréciable de couper, dans son centre, la longue ligne ennemie, pour empêcher la réunion des forces autrichiennes, et il ne mettait pas l'armée de Daun dans un si mauvais pas que le premier, auquel il me semble qu'on devait donner la préférence.

Au reste, ces suppositions ne font rien à la chose; quel que fût le projet que l'on eût adopté, s'il reposait sur les bases d'une concentration générale, et des mouvemens vigoureux et rapides contre Daun isolé, il aurait eu les résultats les plus brillans, et eût été plus conforme aux règles de l'art, que l'apathie dans laquelle le roi resta plongé. Frédéric perdit quatre mois dans des camps, dont le but me paraît inexplicable : il se borna à pousser l'armée des Cercles sur la Franconie; misérable accessoire qui ne signifiait rien. Cette armée n'était pas dangereuse; lors même qu'elle serait allée sous les murs de Dresde, elle eût bientôt évacué la Saxe à la première nouvelle de la marche du roi contre Daun. On pouvait

donner un bien meilleur emploi aux 43 bataillons et 60 escadrons, commandés par le prince Henri, en les réunissant à l'armée qui devait décider la grande question. On fut bien forcé de changer l'emploi de ces bataillons, lorsque les Russes parurent sur l'Oder, et il n'est pas difficile de prononcer si c'était alors le moment le plus favorable pour abandonner le sort de la Saxe à celui de la place de Dresde.

Je ne peux pas non plus expliquer l'opiniâtreté du roi à rester quatre mois en Silésie, soit vers Landshut, soit au camp de Schmotseifen, tandis que Daun marchait à Marclissa, menaçait la Lusace et coupait le roi de toutes ses communications les plus importantes, en le séparant du prince Henri. Il importait fort peu de couvrir tous les villages de la Silésie, ce pays pouvait bien être abandonné pour quelque temps à la défense de ses huit forteresses; et tandis que les Russes étaient encore vers Thorn, le roi aurait bien pu, conjointement avec le prince Henri, déloger Daun de Marclissa, et le rejeter, soit vers Olmutz, soit vers Prague, suivant l'extrémité sur laquelle on aurait manœuvré.

Il commit une faute bien plus grande encore, en laissant ce camp à Schmotseifen pendant les mois de juillet et d'août, lorsque Daun était totalement morcelé, et qu'il avait poussé des détachemens sur Dresde, sur l'Oder, à Marclissa et

à Pribus. Le roi dit, dans ses œuvres, que ce fameux camp devait faire face à 80,000 Autrichiens; mais je ne comprends pas comment on peut faire face à une armée, lorsqu'elle marche sur la direction de Francfort, et qu'on reste paisiblement en Haute-Silésie, aux confins de la Bohême. Dans le fait, le camp de Schmotseifen faisait face aux montagnes, et n'empêcha aucun des mouvemens de l'ennemi, qui marchait concentriquement vers les Russes, et qu'on devait chercher à arrêter, puisque de cette concentration dépendait le succès de la guerre.

La conduite de Frédéric, dans les opérations relatives aux Russes, ne paraît pas sous un meilleur jour. Au lieu d'envoyer au comte de Dohna un simple renfort de l'armée de Saxe, il aurait dû faire marcher le prince Henri avec la majeure partie de cette armée, pour livrer la première bataille à Soltikof. Il valait mieux combattre d'abord avec toutes ses forces, que d'envoyer un détachement qui n'était pas suffisant pour empêcher de perdre la bataille de Kay: dans cinq marches, le prince Henri pouvait se porter avec 30 bataillons et 40 escadrons sur l'Oder, s'y réunir aux 27 bataillons et 50 escadrons de Dohna, pour attaquer les Russes, entre ce fleuve et la Wartha, avant que les Autrichiens pussent les joindre. Frédéric, étant mécontent des opérations du comte de Dohna, et se disposant à

réunir ses forces contre les Russes, ne devait pas faire engager Wedel *partiellement*, tandis que le prince Henri et Finck se dirigeaient dans le même instant vers ce général, et auraient pu le joindre peu de jours après pour opérer un effort *simultané et décisif*. Il fallut bien effectuer cette réunion après la défaite de Kay; pourquoi donc ne pas la faire avant? et pourquoi exposer un de ces corps d'armée à être battu seul, pour mettre les affaires dans un plus mauvais état et détruire le moral des troupes par une défaite inévitable?

Quelle différence entre ces combinaisons partielles, et l'habileté avec laquelle l'empereur Napoléon sut toujours retirer ses premiers échelons engagés avec l'ennemi, pour les reployer sur sa masse et frapper alors des coups décisifs!

On ne dira pas sans raison que les Prussiens commirent une faute grossière, en laissant opérer la réunion des Autrichiens aux Russes; réunion qu'ils pouvaient empêcher. Il est des occasions à la guerre où l'on prend le change sur le but des mouvemens de l'ennemi, et sur les moyens qu'il peut employer pour arriver à ce but; mais ce n'était pas ici le cas : le roi convient lui-même qu'il devina, dès le commencement, que Daun voulait porter le corps de Haddick sur l'Oder, et la direction des mouvemens de ce général ne pouvait en effet annoncer autre chose. Le prince Henri était à Sorau, lorsque les Au-

trichiens se trouvaient en arrière de Pribus; comment purent-ils donc le prévenir à Sommerfeld et à Guben ? Le long séjour de ce prince à Bautzen, le corps de Finck qu'il y laissa, et qui néanmoins fut ensuite appelé à le joindre, prouvent également que les Prussiens ne surent point prendre un parti décisif et vigoureux. Ce n'est pas dans des circonstances semblables à celles où ils se trouvaient, que l'on fait dix ou douze détachemens sur une même ligne d'opérations: il fallait se rassembler, marcher à l'ennemi, qui était divisé lui-même, et on aurait battu les corps qu'il voulait porter sur l'Oder.

Je ne dirai plus rien des combinaisons du roi pour la bataille de Kunersdorf; nous en avons déjà fait l'examen à la fin du chapitre XVII. Ces combinaisons lui font le plus grand honneur, ainsi que le dévouement qu'il montra dans toute l'action; son ame, alors électrisée par la position de ses affaires, s'était reportée à sa hauteur; ce jour-là, il fut réellement le grand Frédéric. Ses manœuvres après la bataille méritent, ainsi que celles du prince Henri, un juste tribut d'éloges: ce n'est pas parce qu'elles ont réussi, car ce résultat fut le fruit des fautes multipliées de Daun; mais c'est qu'elles étaient justes, et que quand même les Autrichiens seraient parvenus à les déjouer, comme ils le pouvaient fort aisément, elles n'en auraient pas moins été de bonnes manœu-

vres, et les seules qui pussent remettre les affaires du roi. *Elles rétablirent en effet la direction intérieure des lignes d'opérations des Prussiens, et isolèrent au contraire les mouvemens de leurs ennemis.*

La fin de la campagne fut encore bien plus bizarre que le commencement : elle offre les contrastes les plus étonnans dans la tournure des événemens, comme dans l'application des principes de l'art. *Après une bataille des plus meurtrières, et une défaite qui fut totale, Frédéric n'eut que des succès, parce que ses ennemis ne commirent que des fautes. Lorsque l'armée russe fut retournée en Pologne, que la position du roi fut aussi favorable qu'elle avait été critique auparavant, il n'essuya que des revers.*

L'affaire de Maxen fut sans doute due en partie aux fautes de Finck : une circonstance qui prouve beaucoup contre la fermeté et la présence d'esprit de ce général, c'est l'ordre qu'il donna à Wunsch de revenir avec la cavalerie qui avait déjà échappé; il aurait même dû suivre ce corps plutôt que de le rappeler. Daun ne pouvait rien faire de plus que de prendre l'infanterie, et sûrement il aurait bien fallu qu'il s'en contentât, si Finck n'avait inséré une clause si honteuse dans la capitulation. Ce général aurait pu aussi tenter de se retirer par Glashutte et Frauenstein, ou de

se jeter en Bohême par Gishubel, pour venir ensuite joindre l'armée par le Basberg ou toute autre route. Néanmoins, il est assez étonnant que Frédéric, qui avait écrit dans son instruction aux officiers-généraux un long chapitre contre le danger des grands détachemens, ait pu détacher un corps de 18,000 hommes sur les derrières de l'ennemi, campé sous le canon de Dresde, sans prendre au moins les précautions nécessaires pour le soutenir au besoin. Ce corps ne pouvait pas couper les communications de Daun avec la Bohême par la rive droite de l'Elbe; donc, il ne remplissait point son but. Il eût été incontestablement préférable de passer sur cette rive droite, et de venir camper vis-à-vis de Pirna, en jetant des ponts et en poussant le corps de Finck sur la route de Dresde à Gishubel; on ne courait aucun risque, on était, dans le fait, maître des communications directes de Daun, et on pouvait le prévenir sur les autres.

Le roi voulant opérer sur la rive gauche, et porter Finck sur Dippodiswalde, devait au moins venir camper sur l'extrême gauche de Daun, vers Tharandt et Rabenau, d'où il aurait couvert son détachement et menacé l'armée autrichienne de la serrer de bien plus près, si elle ne décampait pas: d'ailleurs, dans cette position, Finck pouvait combattre simultanément avec le roi, dans le cas où l'ennemi eût engagé une affaire décisive.

Je ne m'étendrai pas sur les détails du combat: Finck fit tout ce qu'il fallait pour être battu, puisqu'il confia la défense d'une des hauteurs à des hussards, comme si on employoit de la cavalerie pour défendre des positions. Il commit en outre la faute grave de faire face partout et de livrer un combat défensif, au lieu de prendre l'initiative pour accabler l'ennemi sur un de ses points et ne combattre qu'un de ses corps. Rien n'est plus ridicule que de voir un général, en rase campagne, prendre position, se laisser entourer par des forces triples, en se contentant d'opposer une faible division à chaque colonne, et attendre ainsi un effort général de toutes les forces ennemies. Il faut se réunir, marcher au devant d'une de ces colonnes et l'attaquer, c'est le seul moyen de rétablir l'équilibre des forces et celui des chances, puisqu'on rompt ainsi l'unité des mouvemens qui devait produire un choc simultané et supérieur. Des principes aussi simples n'ont pas besoin de preuves; si l'on en veut, on en trouvera une dans les victoires de Lonato et de Castiglione contre les deux colonnes de Wurmser, qui voulaient entourer l'armée d'Italie devant Mantoue, on en trouvera à chaque page des campagnes de l'empereur Napoléon.

Nous passerons maintenant à l'examen de la conduite des Autrichiens.

Quoique les combinaisons de Daun n'aient rien de grand, rien qui soit marqué au coin d'un génie vaste et profond, il faut néanmoins convenir que le plan primitif fut beaucoup mieux raisonné que ceux des campagnes précédentes, en ce qu'il reposait sur le concert des mouvemens et la concentration générale des forces alliées. Les premières opérations furent beaucoup plus sages que celles de Frédéric, et cependant l'exécution n'était pas conforme aux principes. Le conseil aulique et le maréchal jugèrent bien en effet qu'il convenait d'attendre une armée de 60,000 Russes pour frapper les coups décisifs: le projet qu'ils formèrent en marchant sur Marclissa, était d'empêcher la réunion des forces de Frédéric, et cette opération leur fait honneur: mais cela n'empêche pas que Daun ne commît une très-grande faute en morcelant toutes ses forces; il n'avait pas moins de 13 divisions isolées. Au lieu de suivre un tel système, il fallait laisser l'armée des Cercles à ses propres forces et profiter de l'expédition peu importante du prince Henri en Franconie, qui l'éloignait toujours plus du grand théâtre, pour réunir dix de ces divisions et attaquer le roi en Silésie; alors l'arrivée des Russes aurait mis le comble à son désastre.

Je sais fort bien qu'il était d'une prudence plus

compassée d'attendre l'arrivée des Russes; mais pouvait-on de bonne foi compter que Frédéric aurait la complaisance de rester dans l'inaction jusqu'à cette époque, c'est-à-dire pendant quatre mois, et ne devait-on pas craindre au contraire qu'il n'en profitât pour réunir ses forces et combattre les Autrichiens isolément? Dès lors il ne fallait point se morceler.

Pour empêcher Frédéric de communiquer avec le prince Henri, il fallait une masse redoutable, et une masse qui se fût mise en mouvement: on ne menace pas des communications en restant en position, parce qu'il y a toujours moyen de passer à droite ou à gauche de ces positions; si le roi ne profita pas de ces fausses mesures des ennemis, ce fut une faute encore plus grave que celle de Daun, parce que les Autrichiens avaient des chances pour eux en restant sur la défensive; les Prussiens, au contraire, n'en avaient qu'en profitant rapidement du temps qu'on leur laissait.

Le maréchal étant à Marclissa, avait des détachemens depuis Troppau en Haute-Silésie jusqu'à Culmbach en Franconie. Ce malheureux système de tout couvrir, devait-il être celui d'une puissance formidable comme l'Autriche, contre un roi presque sans ressources réelles? La guerre d'invasion est surtout avantageuse lorsqu'elle est dirigée contre un pays dont l'étendue n'est pas considérable et dont les ressources sont entière-

ment sur le théâtre des opérations; si les ennemis du roi avaient senti cette vérité, il n'aurait jamais été en état de faire plus d'une campagne.

La conduite de Daun, après que les Russes eurent gagné la bataille de Kay, mérite des reproches fondés. Sa position était la plus belle qu'il eût eue jusqu'alors; les Russes étaient, vers le 28, à Crossen; Haddick à Pribus, l'armée autrichienne à Marclissa: le prince Henri se trouvait vers Sagan avec un faible corps, et Wedel s'était retiré à Logau. Le maréchal aurait dû se porter à marches forcées sur Sagan et y attaquer le prince, tandis que Haddick gagnait Sommerfeld ou Christianstadt. La réunion de 60,000 Autrichiens sur ce point les aurait mis à même de pousser le prince Henri devant eux et de le jeter sur l'armée russe en le coupant de celle du roi. Le mouvement était si court, qu'il aurait été à moitié terminé avant que Frédéric pût en avoir connaissance; et une division autrichienne, qui serait restée à Lauban, aurait en même temps rempli le but de lui donner le change et de suspendre sa marche: Daun exécuta bien un peu plus tard son mouvement sur Pribus, sans que le corps prussien campé à Schmotseifen s'en inquiétât.

Nous arrivons maintenant à l'examen de la période la plus extraordinaire de toute cette guerre; *les suites de la bataille de Kunersdorf.* Pen-

dant que les Russes se battaient avec tant d'acharnement, Daun demeurait à Pribus, et Haddick à Guben: ces deux corps, qui pouvaient former 50,000 hommes, restèrent dans l'inaction, tandis qu'en se dirigeant vers Mulrose et Francfort, ils auraient dû porter le dernier coup au roi aussitôt après la bataille; les débris de l'armée prussienne eussent été coupés de leur base, jetés sur la rive droite de l'Oder et acculés successivement à la mer vers Stettin. Les deux corps de Daun et de Haddick avaient d'autant plus d'intérêt à exécuter ce mouvement, qu'ils auraient pu, en cas de revers, couvrir la retraite de l'armée russe le long de l'Oder et se réunir avec elle, afin d'opérer de concert et de rétablir les affaires.

Si l'inaction du général autrichien fut susceptible de reproches à cette époque, elle fut inconcevable, impardonnable, après la nouvelle de la bataille de Kunersdorf. Depuis que Frédéric faisait la guerre, il avait été repoussé à Kollin, surpris à Hohenkirch; mais il n'avait été défait qu'à Kunersdorf, et il y avait été battu à plate couture. On savait quelle était la force de ses débris: Daun pouvait, en trois marches, se réunir à Haddick vers Lubben, et se porter directement sur Berlin, pour gagner les derrières des Prussiens; le roi n'aurait jamais pu se relever d'un semblable coup, car la masse de ses ennemis victorieux eût été en position au cœur de

ses petits états, dont le sort ne pouvait être douteux.

La vérité de ces assertions prouve, encore mieux, que Daun n'aurait pas dû attendre à Pribus et à Tribel depuis le 13 août jusqu'au 2 septembre, et qu'il devait au contraire marcher jusqu'à Mulrose ou du moins jusqu'à Guben, pour être en mesure, soit de se joindre aux Russes, soit de porter les derniers coups au roi suivant la tournure que les affaires auraient prise.

L'inaction de Soltikof, après la bataille, est excusable, parce que son armée avait réellement tout fait, et qu'il était scandaleux que celle de Daun n'eût pas encore brûlé une amorce depuis l'ouverture de la campagne. La dissension se mit entre eux dans la suite, c'est un défaut attaché aux coalitions *qui n'ont pas un chef*; il en résulta que Frédéric gagna du temps, et le temps fait tout à la guerre. C'est en perdant quelques heures que l'on peut être engagé partiellement, que l'ennemi peut vous accabler de sa masse, que l'on perd ou que l'on gagne les communications et les grandes chances, enfin que l'on donne aux vaincus les moyens de parer à toutes les suites de leur défaite.

L'histoire offre, à chaque page, l'exemple de généraux médiocres qui ont gagné des batailles. Lorsque deux armées s'engagent, il faut bien que le champ de bataille reste à quelqu'un; mais on

trouve bien rarement des capitaines qui aient su tirer parti de leurs victoires, parce que ce talent est le résultat d'un coup-d'œil juste et rapide, d'un génie vaste et profond. L'empereur Napoléon peut encore être cité ici comme un modèle. Quelle distance n'y a-t-il pas, en effet, des combinaisons qui ont produit les résultats des victoires de Bassano, Marengo, Ulm, Jéna, Friedland, aux hasards et aux faibles conceptions de ces généraux subalternes, victorieux sans en savoir eux-mêmes les causes? Mais ce n'est pas à ces premières combinaisons, qui procurent les grandes chances, que se borne la supériorité de Napoléon; on la retrouve *dans la savante exécution qui fait recueillir les fruits de ces plans primitifs, dans l'art de profiter de la victoire.*

Les belles combinaisons qui menaçaient l'existence des armées de Wurmser, Mélas, Mack et Brunswick étaient en elles-mêmes des manœuvres savantes, elles auraient seules produit la défaite de l'ennemi; mais elles n'auraient fait que *menacer* le sort de ces armées, elles ne les auraient pas *détruites*, sans cette brillante exécution, cette vigueur, cette rapidité qui ont étonné le monde. Napoléon nous a appris *qu'on ne doit pas livrer une bataille simplement pour la gagner, mais bien pour achever l'anéantissement des corps organisés de l'ennemi.* La force d'une armée est

dans son ensemble, dans l'unité des plans et des mouvemens : après une défaite, cet ensemble, cette unité n'existent plus; les généraux battus sont incertains, désorientés souvent sur la direction de leurs colonnes, sans plans fixes; les corps désorganisés se trouvent ainsi sans communication avec le point central qui commande et qui donne l'impulsion. C'est alors qu'il convient d'attaquer une armée, puisqu'on a toutes les chances pour la ruiner, si l'on a su se ménager en outre les avantages d'une bonne base primitive; c'est alors qu'il est absurde et ridicule de rester tranquillement devant son adversaire, de lui donner le temps nécessaire pour organiser de nouveau ses moyens de résistance, et de le mettre ainsi en état de lutter avec autant d'avantages que s'il n'avait pas été battu. Parcourons les fastes de toutes les nations, nous chercherons en vain l'exemple d'événemens aussi glorieux et aussi savamment combinés que ceux dont nous venons de parler : nous ne trouverons jamais une application aussi exacte et aussi soutenue des vrais principes de l'art.

L'armée de Frédéric II aurait été détruite s'il avait eu affaire à des généraux qui eussent manœuvré comme l'empereur Napoléon après la bataille de Jéna en 1806, et l'armée de Frédéric III n'aurait pas été détruite par les suites de cette bataille, si on lui avait donné autant de temps que Daun en accorda aux débris de Kunersdorf.

Le général autrichien avait commis jusqu'alors des fautes qui provenaient de son manque de génie : il en commit une plus lourde par sa retraite sur Bautzen; pour celle-ci elle est impardonnable. Par suite d'un assez bon plan primitif et des fausses manœuvres du roi, on était parvenu à réunir les armées combinées, dans une position intérieure ou centrale, au cœur des états prussiens, et cette masse isolait les deux armées ennemies. Un général habile aurait profité d'une position semblable pour entreprendre un effort décisif sur l'une ou l'autre de ces parties isolées; le prince Henri menaça de se porter sur la Saxe et la Haute-Lusace, raison de plus de le laisser courir, puisqu'il s'éloignait ainsi davantage de la ligne secondaire qu'il devait soutenir, et à laquelle il devait chercher à se lier de nouveau. On aurait pu d'autant mieux accabler le faible corps de Frédéric à Furstenwalde; et on n'avait rien à craindre de la course du prince, puisque Dresde était déjà pris, et que l'armée des Cercles campait sous la protection de cette place. Daun, au lieu d'être satisfait de la manœuvre du prince Henri, prit l'épouvante mal à propos, renonça à tous les avantages de la concentration; et sans s'inquiéter de ce qu'en devraient penser ses alliés, il décampa sur Bautzen pour couvrir quelques sacs de farine, lorsqu'il était question d'achever en quinze jours la ruine de Frédéric. *Il procura*

ainsi à ses ennemis les moyens de former, à leur tour, une masse intérieure, qui déconcerta tous les mouvemens successifs, qui dégoûta les Russes, et qui fut plus utile aux Prussiens que la victoire de Kunersdorf ne l'avait été aux confédérés.

Daun, au lieu de fuir à Bautzen, à la nouvelle du mouvement sur Gorlitz, devait se porter à marches forcées sur Luben : il aurait sûrement bien plus déconcerté le prince, qu'en accourant au secours de Bautzen, parce qu'il aurait ainsi coupé les communications de Frédéric campé à Waldau et pressé sur son front par l'armée russe.

Si le général autrichien commit ainsi de grandes fautes dans cette campagne, il faut néanmoins lui donner les éloges que mérite l'affaire de Maxen; il profita adroitement du grand détachement que Frédéric avait imprudemment poussé sans le soutenir. La conduite de Daun en cette occasion est une forte preuve *de ce que l'on peut faire avec une masse centrale contre des parties isolées, en prenant l'initiative du mouvement, et en le cachant ainsi pendant quelque temps.* Finck était détruit, et le roi restait tranquille dans son camp vers Wilsdruf, ne s'en doutant pas.

Mais Daun ne sut pas profiter de ses succès: la prise des corps de Finck et de Dierke avait exalté

le moral de son armée; il tenait Dresde et avait un abri assuré; dans le cas d'une défaite il pouvait venir y camper, ou au pis aller y mettre garnison et se retirer en Bohême. Toutes ces chances devaient le décider à marcher contre le roi et à l'attaquer vigoureusement en manœuvrant par sa droite pour le couper de l'Elbe et de sa base d'opérations. Je sais que la saison était déjà avancée; mais on s'est battu dès lors en Pologne par un froid aussi rigoureux; d'ailleurs dans les sables de la Saxe et du Brandebourg, les routes sont meilleures en hiver qu'en été. On laissa encore à Frédéric le temps de réparer la perte de la moitié de son armée, et l'on en fut bien puni dans la campagne suivante.

Je ne m'étendrai pas sur les opérations de Soltikof; il manœuvra fort bien contre Dohna, et se tira avec honneur de la bataille de Zulichau: il reçut celle de Francfort dans une position forte à la vérité, mais dont l'ennemi tenait les communications, et il exposa ainsi son armée à une ruine totale; le courage de ses soldats, et l'attaque de Laudon faite au moment décisif, le tirèrent de ce mauvais pas. Le maréchal commit une faute plus grave avant la bataille, en ne poussant aucun

parti pour éclairer sur la direction de Bischofsée et sur la forêt par où le roi devait déboucher: cette faute permit à Frédéric de cacher ses premiers mouvemens, et de surprendre, avec toutes ses forces, *une seule extrémité de la ligne ennemie*, qui aurait été perdue si les Prussiens avaient profité vivement de ce grand avantage.

L'inaction de Soltikof, dans les deux jours qui suivirent la bataille, n'était pas excusable, d'autant plus qu'il avait une nombreuse cavalerie, et que la déroute de l'armée prussienne était si évidente, qu'on pouvait la brusquer vivement sans craindre une résistance bien grande et avec la certitude de la culbuter dans l'Oder. Après que le roi eut repassé ce fleuve, le cas était différent; on n'avait plus les mêmes chances, et l'inaction du général russe provenait surtout de mécontentement politique; elle était pardonnable, parce que son mécontentement était fondé.

CAMPAGNE DE 1760.

CHAPITRE XXI.

Préparatifs généraux; opérations des armées françaises et alliées.

Tandis que les armées prenaient un peu de repos, Frédéric mettait la diplomatie en campagne pour détacher quelques-unes des puissances de la redoutable ligue formée contre lui, et il cherchait en même temps à réparer les brèches que ses désastres avaient causées à son armée. Il était surtout difficile de réparer celui de Maxen, qui avait fait perdre des cadres de corps entiers, car le roi manquait d'officiers au point que la plupart des régimens ne comptaient pas la moitié de ceux qu'ils devaient avoir suivant leur formation. Frédéric n'avait pas assez de génie ou pas assez de philosophie pour ouvrir la carrière des armes à toutes les classes de citoyens; il aurait eu par ce moyen de forts bons officiers, en intro-

duisant dans ses troupes une émulation qui eût facilité le recrutement et encouragé les braves.

Les opérations politiques du roi n'eurent aucun succès, ni à Versailles ni à Pétersbourg; le cabinet français était soumis à l'Autriche sans qu'il soit possible d'en pénétrer les motifs: celui de Pétersbourg était mené par un favori d'Elisabeth, qui était vendu à Marie-Thérèse.

Le recrutement ne donna pas les meilleurs soldats, mais il procura quelques bataillons qu'on employa à faire nombre.

Les Anglais qui avaient paru vouloir la paix, la tinrent sans doute à un prix trop élevé, et ils continuèrent leurs subsides au moyen desquels l'armée du duc Ferdinand fut portée au-delà de 70,000 hommes en troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et de Brunswick.

Le cabinet de Versailles avait de son côté mis ses armées sur un pied respectable. M. de Broglie en avait enfin obtenu le commandement : la grande armée était de 80,000 hommes ; M. de Saint-Germain commandait, sur le Bas-Rhin, un corps de 30,000 hommes, et le prince Xavier avait une réserve de 15,000 combattans.

L'Autriche et la Russie avaient renforcé leurs armées, et les cabinets étaient convenus d'un plan de concentration sur l'Oder, qui devait être mieux dirigé que celui de la campagne précédente. Laudon devait commander un corps con-

sidérable en Silésie, et opérer sur l'Oder conjointement avec Soltikof. Daun, avec une armée de 100,000 hommes, devait fixer la présence du roi en Saxe, ou le suivre, s'il cherchait à marcher au secours de la Silésie.

Tout semblait annoncer que la ruine de Frédéric serait prochaine, et les premiers événemens de la campagne n'auraient laissé aucun doute à cet égard, si on n'avait pas commis les mêmes fautes que dans la précédente.

Nous avons vu au chapitre XIX, que le prince héréditaire avait mené un corps nombreux, au secours de Frédéric, après l'affaire de Maxen: comme la conduite inactive et peu entreprenante de Daun, rendit cette mesure superflue, le prince revint vers le milieu de février à l'armée alliée. Cette armée ne commença à se rassembler que vers le 20 mai, et campa près de Fritzlar. La cavalerie resta cantonnée en seconde ligne.

M. de Broglie resserra aussi ses cantonnemens vers Hanau et Francfort. Les préparatifs, pour assurer l'entretien d'une armée aussi nombreuse, retardèrent beaucoup son entrée en campagne. Ces difficultés étaient surtout grandes pour les alliés, qui tiraient toutes leurs ressources des pays

qui, depuis plusieurs années, étaient le théâtre de la guerre. En attendant, les troupes légères s'amusaient à des escarmouches insignifiantes que je ne rapporterai point : ces accessoires n'influent en rien sur les opérations et ne servent qu'à verser du sang inutilement.

Le plan de M. de Broglie était de s'emparer d'abord de la Hesse, et de conquérir ensuite le Hanovre. Pour parvenir à ce but, il voulait opérer avec la grande armée, contre la gauche des alliés, tandis que le corps de M. de Saint-Germain pénétrerait en Westphalie.

Enfin, on commença à se mouvoir le 16 juin; M. de Saint-Germain passa le Rhin et vint camper, le 20, à Dortmund, tandis que l'armée campa, le 22, à Gruneberg, et, le 24, vers Hombourg, derrière l'Hom : les troupes légères prirent poste à Dillenbourg et Stauffenberg. Le prince Xavier, avec sa réserve, quitta l'évêché de Fulde, et vint joindre M. de Broglie à Hombourg.

Aussitôt que le duc fut informé du départ des Français, il marcha, le 24, de Fritzlar à Neustadt; tous les corps détachés se retirèrent. L'intention du duc était d'attaquer l'ennemi; mais, comme il le trouva trop bien posté, il se retira, le 26, à Ziégenhain, derrière la Schwalme. L'armée française le suivit pied à pied et campa, le 27, à Neustadt.

Ce mouvement rapide valut à M. de Broglie

la prise de Marbourg, qui lui donnait une nouvelle base à l'abri d'un coup de main, et qui assurait ses communications. Comme il importait néanmoins de déloger les alliés de leurs positions, qui couvraient encore la Hesse, le général français résolut de manœuvrer de manière à couper le duc, de Lipstadt, et du corps de Sporken qui campait près de Lunen, pour observer M. de Saint-Germain, toujours posté à Dortmund.

Les deux armées occupaient réciproquement des positions très-fortes, contre lesquelles il eût été dangereux de tenter une attaque : elles s'observaient, et laissaient faire la guerre aux troupes légères, dont nous passerons les stériles exploits sous silence.

Lorsque M. de Broglie eut assuré le service des vivres, il crut pourtant qu'il pourrait faire encore un pas de plus sans rien donner au hasard; à cet effet, il ordonna à M. de Saint-Germain de partir, le 4, pour venir le joindre par Minden et Corbach. L'armée se mit en marche, dans la nuit du 7 au 8, pour venir à Frankenberg; le prince Xavier forma l'arrière-garde et devait soutenir les trois corps avancés, qui étaient aux ordres de M. de Stainville. La brigade Klosen marcha à Radern; elle fut remplacée, à Sachsenberg, par M. de Poyanne, qui devait occuper les avenues de la plaine de Corbach. Le général Glaubitz,

avec la brigade d'Anhalt, se porta à Amenebourg, pour couvrir les convois de Giessen.

Le duc apprit le mouvement un peu tard; mais comme on ne pouvait en méconnaître le but, il détacha le prince héréditaire, avec l'avant-garde, et ordonna au général Luckner d'occuper les hauteurs de Sachsenhausen et de Corbach: il suivit lui-même, à trois heures après midi, avec le reste de l'armée, et vint camper, le 9 au matin, vers Wildingen, en portant le général Kielmanseg sur Frankenberg.

L'armée française était repartie, le même jour, et avait passé l'Eder à Frankenberg, tandis que la brigade Klosen se dirigeait sur Corbach, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi. Le marquis de Poyanne devait occuper les hauteurs d'Imminghausen, où l'armée voulait camper. Le général Klosen rencontra les alliés vers Corbach; c'était le corps de Luckner. M. de Broglie ordonna qu'on les délogeât sur-le-champ, et fit soutenir l'attaque par une brigade d'infanterie et par les carabiniers; mais la nuit survint avant que toutes les dispositions fussent prises.

Sur ces entrefaites, le corps de Saint-Germain, fort de 33 bataillons et 38 escadrons, était arrivé à l'abbaye de Fritzlar, et il en donna avis à M. de Broglie. Ce général lui ordonna alors d'accélérer sa marche, porta la brigade de Klosen sur le bois

à gauche de Corbach, et arriva lui-même au point du jour avec six brigades de l'armée pour soutenir l'attaque.

Pendant ce temps-là, le prince héréditaire, après s'être réuni au général Kielmanseg, était arrivé à Corbach, et l'armée passait le défilé de Sachsenhausen, à deux lieues plus en arrière. Le prince, croyant n'avoir affaire qu'à M. de Saint-Germain, résolut d'attaquer sur-le-champ, avant que la grande armée fût arrivée. A cet effet, il conduisit lui-même les brigades de Bock et de Marspourg à l'attaque du bois et en délogea l'ennemi.

M. de Broglie fut surpris de cette action vigoureuse, et crut d'abord avoir affaire avec toute l'armée alliée; mais lorsqu'il vit que les deux colonnes qui suivaient la première attaque n'étaient pas aussi nombreuses, il ordonna à M. de Saint-Germain de rentrer dans le bois, et le soutint par les brigades de Castella, Royal-Suédois, du Roi et de Navarre : la dernière se distingua et enleva une batterie. Le prince héréditaire, débordé par des forces supérieures, et repoussé, fut obligé de charger à la tête de deux régimens anglais pour couvrir sa retraite, qu'il effectua assez heureusement, en laissant néanmoins 15 pièces de canon au pouvoir des Français. Cette affaire lui coûta près de 800 hommes.

Le général Sporken ne fut cependant point

coupé, car il arriva, le 13, par Buren et Stadtbergen, à Landau. Le prince héréditaire se vengea du petit échec qu'il avait essuyé, en surprenant, le 16 juillet, la brigade de Glaubitz, près d'Amenebourg : cette action fut conduite avec tant d'adresse, que cette brigade fut surprise, débordée et tournée au même instant. Le général Glaubitz, 180 officiers et 2,500 soldats furent pris. Le prince ne réussit pas néanmoins à enlever les magasins et la boulangerie qui étaient établis à Marbourg, parce que M. de Stainville accourut à temps pour les secourir; il rejoignit l'armée alliée le 19.

M. de Broglie sentit qu'il valait mieux couvrir les communications avec ses dépôts : il laissa le corps du prince Xavier à Frankenberg, et celui de Stainville à Marbourg, tandis que l'armée s'étendait à la gauche jusqu'à la Dimel. M. Dumuy prit le commandement du corps de Saint-Germain, qui était à Mengeringhausen, et occupait le défilé de Stadtbergen. De son côté, l'armée alliée s'étendait en plusieurs divisions, depuis l'Eder, à gauche, jusqu'à Warbourg, et le long de la Dimel à droite; la masse centrale vers Sachsenhausen.

Dillenbourg se rendit aux Français, le 15; M. de Broglie, ayant pourvu à la sûreté de ses magasins, résolut de forcer le duc Ferdinand à quitter sa position avantageuse. A cet effet, il dirigea,

le 24, trois corps considérables pour attaquer la division de Sporken, de front et à revers; mais ce général se voyant sur le point d'être entouré, se décida à se retirer à l'entrée de la nuit, sur Wolfshagen, ce qu'il exécuta habilement et sans perte. Malgré cela, le général français atteignit son but, car le duc Ferdinand se vit, par-là, obligé à quitter Sachsenhausen, le 25, pour se retirer aussi sur Wolfshagen. L'armée de Broglie vint camper en face, vers Freyenhagen; le corps de Dumuy, entre Volkmarsen et Marbourg.

Les alliés marchèrent le 26 à Hohenkirchen, le 27 à Kalde près de Imminghausen; le prince héréditaire à Oberwemar; Wangenheim à Munchof; Kielmanseg sous Cassel; Luckner près de Zweeren: le général Sporken resta à Westufeln.

Le duc attendit dans ces positions les entreprises de M. de Broglie, qui se porta, le 27, à Volkmarsen; la réserve du prince Xavier à Naumbourg, le corps de Stainville assiégeant le fort de Ziégenhain, celui de M. Dumuy descendant la Dimel sur Marbourg. Ces mouvemens avaient pour but de couper les alliés de Paderborn et de Lipstadt, de les acculer au confluent de la Dimel et du Weser, pour les forcer à quitter la Hesse et à se retirer dans le Hanovre.

Le duc se trouvait dans l'embarras; tous les partis qu'il pouvait prendre offraient des inconvé-

niens graves. Il porta le prince héréditaire et le général Sporken, avec 24 bataillons et 22 escadrons, à Korbeck, dans l'intention de s'assurer seulement du passage de la Dimel; mais lorsqu'il eut appris que M. de Broglie, se dirigeant sur Cassel, s'était porté, le 30, à Zierenberg, et avait ainsi augmenté d'une marche la distance qui le séparait du corps de Dumuy, le duc saisit habilement les avantages qu'il pouvait tirer de cette faute, et résolut d'accabler cette division isolée. A cet effet l'armée se mit en marche, le 30 au soir, pour passer la Dimel et soutenir le prince héréditaire dans cette entreprise. Lorsque les têtes de colonnes arrivèrent, le 31 au matin, sur les hauteurs de Korbeck, le prince héréditaire et le général Sporken se mirent aussi en mouvement sur deux colonnes; la première, conduite par le général Sporken, devait faire un long détour, passer entre Eissen et Gros-Eder, traverser les bois près de Narde et se former sur trois lignes vers les hauteurs situées sur les derrières de l'ennemi; la seconde colonne, conduite par le lieutenant-général de Zastrow, devait marcher par Korbeck, Klein-Eder et Menne pour venir se former sur trois lignes, la gauche vers ce dernier village, la droite à Ossendorf. Par ces dispositions, le prince héréditaire débordait l'ennemi sur son flanc gauche et le prenait en même temps à revers : l'armée

devait se former la droite près de Menne, la gauche en arrière de Warbourg, afin d'attaquer en même temps de front.

M. Dumuy reçut bien avis du mouvement des alliés, et détacha le marquis de Castries avec les grenadiers et chasseurs pour les observer; mais un brouillard épais l'empêcha de remplir son but. Les têtes de colonnes du prince héréditaire arrivèrent vers les deux heures après midi et commencèrent l'attaque. Son succès dépendait de la prise des hauteurs en avant d'Ossendorf; M. Dumuy y détacha la brigade de Bourbonnais, tandis que les alliés y arrivaient successivement: néanmoins les bataillons anglais, qui avaient la tête de la colonne, y prévinrent vivement l'ennemi; mais comme ils furent engagés seuls, ils commençaient à plier, lorsqu'ils furent heureusement soutenus par de l'artillerie et des bataillons de grenadiers hessois.

Le général français, de son côté, dirigeait sur le même point les brigades de la Couronne et de Rouergue, avec les régimens suisses de Jenner et de Lochmann. Le combat reprit alors de la vivacité; mais la colonne du général Zastrow déboucha dans cet instant sur le flanc droit de Bourbonnais, et ce général s'étant aperçu que la victoire dépendait de la conservation de ces hauteurs, il y porta les régimens à mesure qu'ils arrivaient. L'infanterie suisse et française fut re-

poussée ; une charge de cavalerie, exécutée à propos, accéléra sa retraite. Dans ce moment décisif arriva la cavalerie de l'armée du duc Ferdinand, soutenue par une nombreuse artillerie; aussitôt les escadrons français se reployèrent et laissèrent ainsi le moyen à toute la cavalerie alliée de charger cette infanterie, qui se défendait encore avec courage. La colonne de Zastrow se voyant si bien secondée, redoubla ses efforts et rejeta enfin les Français sur les ponts de la Dimel. La retraite s'exécuta à la faveur des brigades de Touraine et de Latour-Dupin, formées sur les hauteurs devant ces ponts. Les Français firent mine de vouloir tenir sur la rive opposée; mais lorsqu'ils virent que le duc Ferdinand faisait passer 12 bataillons et 10 escadrons, ils se retirèrent sur Wolfshagen. Cette affaire leur coûta 4,000 tués, blessés ou prisonniers, 12 canons, etc.: la perte des alliés fut de 1,200 hommes.

Nous avons dit que le duc Ferdinand avait laissé la division de Kielmanseg dans un camp retranché sous Cassel; lorsqu'il vit qu'il ne pouvait couvrir en même temps la Hesse et la Westphalie, il ordonna à ce général de se retirer sur Munden, si l'ennemi faisait mine de le serrer de trop près. Le prince Xavier ayant paru devant la ville, le 31, M. de Kielmanseg se retira à Munden et ensuite à Imsen. Le prince occupa Cassel, mar-

cha sur Munden, le 1.er août, et s'avança jusqu'à Dramsfeld. Le 4 il campa à Gœttingen et le corps ennemi se retira par Uslar et Beverungen. Les Français poussèrent alors des postes jusque sur Nordheim et Eimbeck. Pendant ce temps le duc s'était campé derrière la Dimel, entre Scherfde et Warbourg. L'armée française campa en présence, le corps de Dumuy à Stadtbergen, une division sous M. de Castries à Wolfshagen pour couvrir les convois.

Les armées passèrent presque tout le mois d'août à s'observer ainsi.

Le duc de Broglie voulut d'abord manœuvrer par sa gauche, et pousser le corps de Dumuy sur la droite de l'ennemi pour inquiéter ses communications avec Lipstadt; mais le duc lui opposa à temps des forces suffisantes. D'un autre côté, le général Kielmanseg, ayant été renforcé et menaçant le corps du prince Xavier, M. de Broglie renonça à son premier projet et résolut de se prolonger par sa droite, afin de mieux soutenir ce corps qui devait envahir le Hanovre : il porta en conséquence M. Dumuy à Volkmissen, le 20 août, et il marcha lui-même avec l'armée pour venir camper à Immenhausen. M. Dumuy vint alors prendre position à Heckerhausen sur le flanc

gauche; M. de Stainville marcha de Korbach à Frankenberg afin de couvrir les communications avec Francfort.

Le duc Ferdinand, voulant parer aux suites que ce mouvement des Français aurait pu avoir, prit une position propre à les déjouer; il rappela les corps qu'il avait sur la droite, campa à Bune près de Borentrick et porta plusieurs divisions vers Bodenhagen, Beverungen et Deissel. Par ce moyen il était en mesure et pouvait d'autant plus espérer de renverser les projets de ses ennemis, qu'il fut renforcé par un corps de 10,000 Anglais qui venait de débarquer. Le prince héréditaire surprit, le 5 septembre, le poste de Zierenberg et fit quelques centaines de prisonniers.

Les positions qu'occupaient respectivement les deux armées étaient très-importantes, et celle qui aurait été forcée à quitter la sienne, n'aurait pu le faire sans donner de très-grands avantages à son adversaire. Le duc de Broglie renouvela ses tentatives sur le Hanovre par la rive droite du Weser; en conséquence le prince Xavier réoccupa Gœttingen et Nordheim, le 5 septembre, et campa à Eisbeck; mais le général Wangenheim ayant été renforcé par les alliés, le prince ne crut pas devoir s'exposer à être coupé; il se retira, le 12, à Witzenhausen. Le duc Ferdinand, voulant donner à l'ennemi des inquiétudes sur ses communications avec le Mein, porta un corps sur Mar-

bourg. M. de Broglie, de son côté, détacha la division de Stainville qui était à Mersenhagen pour maintenir cette communication. Les alliés se retirèrent; M. de Stainville les atteignit, le 13, vers Radem, et leur fit 400 prisonniers.

Toute cette campagne était semblable à une guerre pour la forme; on s'amusait à manœuvrer, à se menacer, à faire des détachemens et à les surprendre: *on croyait ainsi porter l'art à son dernier point de perfectionnement, et on en méconnaissait les premiers principes.*

M. de Broglie résolut enfin de s'étendre davantage par la droite et de forcer le corps de Wangenheim à se retirer. Dans ce but, il alla camper, le 13, vers Cassel, laissa M. Dumuy sur la gauche, vers Wallerhausen, et poussa de nouveau le prince Xavier sur Gœttingen. Le duc Ferdinand repassa la Dimel, campa, le 14, vers Geismar, et ordonna à M. de Wangenheim de quitter Uslar pour se reporter sur la Werra : ce général campa, le 15, à Dransfeld, et fit attaquer le poste de Munden sans succès.

M. de Broglie, de son côté, avait en effet gagné les moyens de soutenir plus facilement le prince Xavier. Il détacha, le 17, 8 bataillons de grenadiers et de chasseurs, sous M. de Rougé; les grenadiers de France, sous M. de Saint-Pern; et le marquis de Poyanne avec les carabiniers et la réserve, pour aller joindre le prince par plu-

sieurs routes différentes, tandis que M. de Chabot donnerait le change aux alliés en manœuvrant vers Wolfshagen, sur leur flanc droit. Le maréchal se rendit lui-même, le 19, au corps du prince Xavier, que ces renforts avaient porté de 25 à 30,000 hommes, et il donna ses dispositions pour attaquer Wangenheim; mais ce général eut le temps de gagner les bois entre Hameln et Ellershausen, de sorte qu'il effectua sa retraite sans grande perte. Quoique cette entreprise n'ait pas eu un plein succès, elle procura néanmoins beaucoup de terrain à l'armée française; pour s'y maintenir pendant l'hiver, on résolut de revêtir Gœttingen d'un rempart de terre, et de le mettre à l'abri d'un coup de main.

Ces opérations n'eurent point le résultat qu'on s'en était promis. Le duc Ferdinand connaissait trop bien l'importance de sa position sur la Dimel pour la quitter sur de simples menaces: il résolut au contraire de s'y maintenir et d'y rassembler la masse de ses forces. M. de Broglie prit alors le parti de réunir les troupes qui se trouvaient dans la Flandre, d'y joindre quelques régimens sous les ordres de M. de Castries, et de les porter, par Wesel, sur les derrières de l'ennemi. Le duc Ferdinand, ayant eu vent de ce projet, résolut de prévenir les Français vers Wesel, et de faire une diversion qui les forçât à quitter leur position; à cet effet, le prince héréditaire partit, le 22 sep-

tembre, de Warbourg, avec un corps de 15,000 hommes, tandis que le duc porta l'armée vers Libenau.

Le prince arriva, le 29, à Dorsten, et bloqua Wesel, le 3 octobre; ses troupes légères avaient passé le Rhin, le 1.er, et battaient le pays jusqu'à Clèves, où elles prirent 400 hommes. La place de Wesel avait une garnison trop faible et manquait de canonniers; on l'aurait peut-être prise, si l'artillerie de siége n'avait pas éprouvé les plus grands obstacles, à cause des pluies abondantes qui rendirent les routes impraticables et firent déborder toutes les rivières; en attendant, les partisans poussèrent jusqu'à Gueldre et Ruremonde. Cette diversion du prince héréditaire, qui aurait été plus funeste qu'utile, si M. de Broglie avait battu l'armée alliée, mit les généraux français dans le plus grand embarras. Cet accessoire devint l'objet principal de la guerre; les armées restèrent à s'observer, comme si les opérations d'un détachement devaient décider du sort de l'Europe.

Les Français accélérèrent la marche de M. de Castries pour sauver Wesel. Son corps fut rassemblé, le 13 octobre, à Nuys, et consistait en 32 bataillons et 38 escadrons, forts d'environ 20,000 hommes; il marcha, le 14, à Meurs, l'avant-garde à Rheinbergen. Dès que le prince héréditaire en fut instruit, il prit le parti très-sage de laisser quelques bataillons à la tranchée, et de marcher

à l'ennemi, malgré l'infériorité de ses forces : il vint camper, le 15, à Ossenberg. M. de Castries prit position en arrière du canal d'Eugène, qui va de Gueldre à Rheinbergen, la droite à ce dernier endroit, la gauche vers Clostercamp. Cette position était forte; mais le prince, après l'avoir reconnue, pensa que l'ennemi en diminuerait d'autant plus sa surveillance, et résolut de surprendre sa gauche. A cet effet, il laissa 3 bataillons et 4 escadrons contre la droite, vers Rheinbergen, et marcha à onze heures du soir, avec 18 bataillons et 20 escadrons, sur Clostercamp. L'avant-garde donna à trois heures du matin sur un poste français, à une demi-lieue en avant de ce village : on fit feu contre l'ordre du prince, et le poste fut enlevé; mais le silence et l'obscurité firent croire que ce n'était qu'une patrouille qui avait fait feu, et l'armée put ainsi gagner le canal. Le corps de Fischer se trouva alors coupé et dispersé, néanmoins la fusillade qu'il engagea fit prendre les armes à la brigade d'Auvergne; elle occupa le bois qui se trouve devant Clostercamp et toutes les issues.

Le prince, suivant toujours sa marche dans le plus grand silence, passa le canal à Kampen, et s'empara du village de Kumpenbrock. L'armée française eût été perdue sans le dévouement généreux du brave chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. Cet officier, qui comman-

dait le poste dans le taillis, en avant de Kumpenbrock, s'était un peu avancé pour écouter et découvrir ce qui avait pu donner lieu à la petite fusillade vers le couvent; il se trouva tout à coup entouré de grenadiers anglais, qui le menacèrent de la mort s'il faisait le moindre bruit. D'Assas jugea promptement que ce ne pouvait être qu'une surprise, et que l'armée courait le plus grand danger; il se dévoua pour la sauver, et, rassemblant toutes ses forces, cria : *à moi, Auvergne, voici les ennemis!* Le brave tomba percé de coups de baïonnettes; le lieutenant-général de Ségur accourut avec un bataillon d'Auvergne et s'avança dans le village, où il fut blessé et pris.

Cependant l'alarme était donnée; les Français connaissaient le danger qui les menaçait. M. de Castries conduisit le régiment d'Alsace à l'aile gauche pour soutenir Auvergne. Une brigade suisse se porta sur le flanc que les alliés avaient déjà gagné, et le combat s'engagea alors avec vivacité. Le régiment d'Auvergne repoussa un peu l'ennemi; et le jour étant arrivé, les troupes françaises purent se porter entièrement au point d'attaque. Après un combat meurtrier, qui dura jusqu'à midi, les alliés durent se replier sur Alpen; ce qu'ils firent en bon ordre, au moyen d'une réserve disposée à cet effet. La perte des Français fut d'environ 2,000 hommes, et celle des alliés de 1,800.

Si M. de Castries avait su profiter de son avantage, le prince était perdu; car son pont du Rhin avait été enlevé par les eaux, et ne pouvait être rétabli que le 18; mais le général français se laissa intimider par la bonne contenance des alliés, et leur fit un pont d'or. Le prince, après avoir levé le siége, se retira à Brune et marcha, le 27 octobre, à Klein-Reckum; M. de Castries, à Drevenich. Les deux partis s'observèrent pendant un mois et prirent leurs quartiers-d'hiver.

Pendant que ces choses se passaient sur le Rhin, les armées restaient en repos sur la Dimel; le duc voulut cependant tenter de prendre Gœttingen. A cet effet, il passa le Weser, le 21 novembre, campa à Ulsar et fit investir la ville; mais les pluies continuelles, le défaut des vivres, et les mouvemens du duc de Broglie, le décidèrent à lever le blocus, le 13 décembre, pour prendre des quartiers-d'hiver.

Ainsi finit la stérile campagne des armées françaises et alliées, en 1760. On manœuvra sans se battre, et on se battit sans manœuvrer: *les combats eurent lieu sur les points accessoires, tandis que les grandes armées portaient des détachemens pour menacer, là où elles au-*

raient dû se porter elles-mêmes pour combattre.

Tempelhof a établi un long raisonnement pour prouver que le duc de Broglie adopta un mauvais plan en cherchant à pousser des corps par la droite, sur Gœttingen et le Hanovre, et qu'il aurait mieux fait d'y marcher par la Westphalie, c'est-à-dire, de front, afin de faire tomber auparavant les places de Lipstadt et de Munster, sans lesquelles les manœuvres des Français étaient inutiles et se bornaient à des incursions. Je n'aurai pas besoin de grands efforts pour prouver que ces raisonnemens de Tempelhof étaient compassés sur un vieux système. Cette seconde partie du plan de M. de Broglie se rapprocha alors de celui de M. de Contades dans la campagne précédente; il consistait à manœuvrer par la droite, pour gagner l'extrême gauche et les derrières de l'ennemi, en le coupant du Weser. Ce plan donnait les grandes chances, comme celui de l'année précédente, et il manqua, comme l'autre, dans son exécution : au lieu de le suivre vivement et de livrer une bataille vigoureuse, l'armée resta devant le front et ne poussa que des divisions sur sa droite; c'était toujours des accessoires là où devait être le grand but principal.

Lorsque M. de Broglie fut maître de Cassel, et que les alliés campaient sur la Dimel, il fallait les tourner par leur gauche, vers Robeck, changer

de direction sur Warbourg, s'établir perpendiculairement à la Dimel (la gauche à ce fleuve), et pousser l'armée alliée sur Lipstadt. M. de Broglie pouvait exécuter tout cela, en laissant un corps à Kalenberg et Hochenbourg, pour se couvrir; mais il fallait le faire vivement sans donner le temps à l'ennemi de manœuvrer. *Ce n'est pas en prenant des positions sur les communications et en y restant gravement, que l'on détruit les armées : si l'empereur Napoléon était resté sur le Lech*, en 1805, *et sur la Saale*, en 1806, *il n'aurait pas empêché Mack de s'en aller par Donawerth; et le duc de Brunswick, de se retirer sur l'Elbe.*

Les siéges de Lipstadt et de Munster, dont parle Tempelhof, n'étaient que des accessoires et n'auraient rien produit; un seul mouvement du duc Ferdinand pouvait les déjouer. On trouve toujours les places, lorsqu'on a décidé les grandes questions avec les armées qui seraient dans le cas de les secourir.

Je ne m'étendrai pas non plus en réflexions inutiles sur la singulière expédition des alliés contre Wesel; elle ne pouvait mener à autre chose qu'à distraire des forces considérables du point décisif, pour les occuper à des entreprises sans apparence de succès, et à compromettre non-seulement les corps qui y étaient employés, mais aussi l'armée principale. Si M. de Broglie avait

opéré d'après les premières règles de l'art, qui consistent à profiter des grands détachemens faits par l'ennemi pour le combattre, il aurait vraisemblablement fait payer cher cette folle expédition.

CHAPITRE XXII.

Premières opérations en Silésie et en Saxe; affaire de Landshut et siége de Dresde.

Je ne pense pas devoir entrer dans les détails des petites affaires qui eurent lieu pendant l'hiver, et me bornerai à indiquer celles qui méritent d'être citées.

Les Suédois, inquiétés dans leurs quartiers-d'hiver, résolurent de surprendre le pont d'Anclam, sur la Péene, afin de se mettre à l'abri. Leur entreprise, exécutée le 28 janvier, réussit; ils s'emparèrent d'abord des faubourgs, surprirent les postes et pénétrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville : le général Manteufel donna dans l'obscurité sur leurs troupes; il fut blessé et pris avec 150 hommes. Ce fut le dernier exploit de cette malheureuse armée; elle ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'au milieu d'août, et n'y joua pas un plus beau rôle qu'auparavant.

Les armées en Saxe furent tranquilles, à quelques surprises de détachemens près. Le corps de Beck surprit le général prussien de Zetteritz, qui était aux environs de Kosdorf, et le fit prisonnier avec 200 hommes.

Laudon, après avoir dénoncé la rupture de l'armistice qu'il avait faite pour son corps, chercha à enlever celui du général Goltz, qui cantonnait en Haute-Silésie à Neustadt, Leobschutz, etc. Goltz leva à temps une partie de ses quartiers, et les rassembla, le 14 février, à Oberglogau; mais Laudon le gagna néanmoins avec toute sa cavalerie, et attaqua le régiment de Manteufel qui couvrait les parcs. Ce brave régiment se forma en carré long, continua sa marche, reçut cinq ou six charges avec une bravoure héroïque, et arriva heureusement à Steinau après avoir perdu 140 hommes; l'ennemi en perdit plus du double.

Toutes ces petites affaires ne décidaient rien; les grandes armées restaient dans leurs positions. Celle de Daun, par suite d'un système inconcevable, après avoir remporté des avantages signalés, continuait à s'enterrer sous des retranchemens dans l'inexpugnable position du val de Plauen près de Dresde, et semblait ainsi trembler devant un adversaire qu'elle aurait pu écraser. Le général Lascy cantonnait avec un corps nombreux sur la rive droite de l'Elbe, et celui de Beck fut poussé sur Zittau. L'armée prussienne cantonnait en face, la droite vers Freyberg, le centre vers Wilsdruf, la gauche jusque vers Meissen. Schmettau était à Gorlitz avec 7 bataillons et 15 escadrons. Fouquet, en Haute-Silésie, était opposé au corps nombreux de Laudon. Enfin l'armée de l'Oder

devait, sous les ordres du prince Henri, *faire face aux Russes lorsqu'ils paraîtraient sur la scène.*

Le plan d'opérations des deux partis fut, à peu de chose près, le même que dans la campagne précédente : les coalisés voulaient frapper de grands coups en Silésie apres l'arrivée des Russes ; à cet effet, Laudon reçut le commandement d'une armée dont la force s'élevait à 50,000 hommes. Daun devait retenir le roi en Saxe. Frédéric était plus mal que jamais dans ses affaires. Il avait perdu la clef de la Saxe, et ne pouvait plus abandonner ce pays sans laisser le sien à la merci de l'ennemi ; il semblait que rien n'aurait dû s'opposer à la réunion des forces coalisées et à une combinaison simultanée de leurs mouvemens.

Le 18 mai, l'armée du prince Henri prit une ligne de cantonnemens le long du Bober et de l'Oder jusqu'à la mer Baltique ; la masse entre Lovenberg et Sagan liait sa droite avec le corps de Fouquet, qui cantonnait jusqu'à Landshut. L'armée du roi avait fait un petit mouvement rétrograde sur Corbitz et Meissen. Daun restait en position, se bornant à pousser le général Berlichingen sur Wilsdruf ; Laudon s'était retiré en Bohême, en laissant Draskowitz en Haute-Silésie, et Wolfersdorf à Trautenau, vis-à-vis de Landshut.

Opérations en Silésie.

Le général Laudon résolut de commencer la campagne en Silésie par le siége de Glatz, afin de ne pas perdre deux mois en attendant l'arrivée des Russes. Pour pouvoir conduire cette entreprise avec plus de succès, il se décida à s'emparer du poste de Landshut, qui lui était nécessaire pour assurer ses communications avec la Bohême. A cet effet, il rassembla son armée à Kosteletz, partit le 29 mai, et campa le 31 à Frankenstein, tandis que Draskowitz occupait Weidenau, et que Wolfersdorf marchait à Teutsch-Prausnitz. Aussitôt que Fouquet fut instruit de ces mouvemens, il alla cantonner aux environs de Freyberg, et rendit compte de sa situation au roi et au prince Henri, en leur demandant des renforts. Cette situation était embarrassante, car il avait ordre d'observer les mouvemens de Laudon contre la Haute-Lusace et de couvrir la Silésie contre ses entreprises. Ce rôle défensif, joué sur un vaste théâtre, avec un corps aussi faible et devant des forces aussi supérieures, conduites par Laudon, était une commission difficile. Le général Fouquet, n'ayant aucun renfort à espérer, résolut de se replier, le 4 juin, à Wurben près de Schweidnitz.

Laudon, de son côté, le serrait de plus près,

et marcha, le 5, sur deux colonnes à Nimptsch et Reichembach. Fouquet prit, le 6, la posision de Romenau pour couvrir Breslau. Ce mouvement rétrograde donna aux Autrichiens la facilité de bloquer Glatz et d'occuper Landshut par les corps légers de Janus et de Geisruck. Laudon revint, le 7, à Wartha et fit investir Glatz.

Sur ces entrefaites le roi avait ordonné à Fouquet de reprendre le poste de Landshut. Ce général laissa le major-général Ziéthen avec 7 bataillons sur le Ziskenberg près de Furstenstein, et se mit en mouvement, le 16 juin, sur deux colonnes, qui se trouvèrent, le 17 au matin, à Hartmansdorf et Forste. Il apprit là que l'ennemi avait encore cinq régimens à Friedland, et résolut d'attaquer Landshut sur-le-champ. Les Autrichiens défendirent très-mollement ces hauteurs presque inaccessibles, et se retirèrent sur celles de Reichennersdorf. Fouquet se fit alors renforcer par 3 bataillons du détachement de Ziéthen, et occupa son ancien poste, qu'il fit couvrir d'un retranchement. Comme il avait une position un peu étendue pour son petit corps, il fut obligé de le morceler. Il avait (pl. XXIII, n.° 3) :

Sur les hauteurs de Blasdorf..	4 bat.	....	sur deux lignes.
Sur celles de Reichennersdorf	2 —	.. 5 esc.	sur le plateau.
Sur le Galgenberg........	3 —	....	dont un en réserve.
Transport.......	9	5	

De l'autre part.	9		5	
Sur le Richerberg..	2	—	2 esc.	
Sur le Burgberg...		—	2 comp.	
Sur le Buchberg...	2	—	......	5 esc.
Sur le Mummelberg.	2	—	......	2 esc.
A Landshut.......		—	3 comp.	
Dans le faubourg...	1	—	....	franc Leudritz.
	16 bat.		5 comp.	14 escadr.

Aussitôt que Laudon fut informé de ces mouvemens, il résolut d'attaquer le général Fouquet. Dans ce dessein, il marcha, le 17 juin, avec la réserve, à Schwartzwald, et ordonna aux troupes qui étaient devant Glatz de le rejoindre, à l'exception de quelques bataillons qui devaient observer la place. Le corps, qui était à Friedland, joignit l'armée le 18. Le général Nauendorf, avec l'avant-garde, prit position près de Forste et sur le Ziegenruck, tandis que Janus était toujours à Reichennersdorf. Le général Wolfersdorf occupa le mont Nimchefsky et le pont de Faulebruck. Enfin, le corps de Beck, qui était à Friedberg sur la Queiss, reçut l'ordre de marcher par Hirschberg à Schmidberg.

Le général Fouquet était dans une position critique; il rendit compte de ces mouvemens au roi, en le prévenant qu'il n'osait faire aucune entreprise contre un des corps de l'ennemi, sans s'exposer à perdre le poste important qu'il avait

ordre de garder, et où il ne pouvait faire aucun changement, puisqu'il y était enchaîné par les ordres qu'il avait reçus. Il promit au reste de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, s'il était attaqué, et sollicitait pour qu'on fît une diversion en sa faveur. Laudon ayant été joint, le 21, à Schwartzwald par les troupes qui venaient de Glatz, son corps se trouva fort de 42 bataillons, 40 compagnies de grenadiers, et 75 escadrons; il se crut alors assez de forces pour écraser son adversaire, qui n'avait pas plus de 12,000 combattans.

Le 23 juin, à deux heures du matin, le signal de l'attaque fut donné par quatre grenades. La canonnade commença sur-le-champ, et les Autrichiens se mirent en mouvement sur quatre colonnes. La première, sous Laudon même, marcha sur Vogelsdorf pour déborder et prendre à revers l'aile gauche. La seconde, sous Muffling, devait emporter le Mummelberg. Le général Campitelli, avec 14 bataillons, devait soutenir ces deux colonnes. La troisième, sous le général Geisruck, attaqua le Buchberg. Enfin la quatrième, sous les ordres de Janus et de Wolfersdorf, devait attaquer la droite des Prussiens vers Blasdorf.

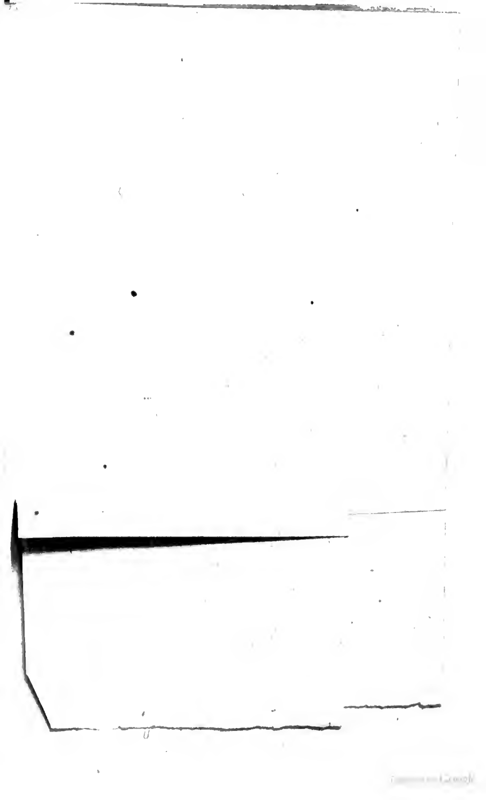
Les deux premières colonnes n'avaient devant elles que 3 bataillons qui tenaient un espace beaucoup trop considérable. Le régiment de

Laudon se glissa entre deux hauteurs, culbuta un bataillon prussien qui défendait la gauche du retranchement de Mummelberg, et se jeta sur les derrières du deuxième bataillon de Fouquet, à l'instant où plusieurs corps de grenadiers autrichiens l'attaquaient de front. La deuxième colonne ne rencontra que le bataillon Mosel, et il ne lui fut pas difficile de le déborder et de l'accabler; alors tout commença à fuir : les deux bataillons qui défendaient le Buchberg, se voyant à leur tour attaqués par le général Geisruck et menacés sur leur gauche, abandonnèrent leur poste. Toute l'aile gauche était en retraite lorsque Fouquet lui envoya le faible secours d'un bataillon de grenadiers : malgré la bravoure de ses chefs, qui furent blessés ou tués, il n'était pas possible que cette petite troupe pût rétablir les affaires; elle dut se retirer avec perte; le reste de la gauche se retira sur le Kirchberg, la cavalerie se fit jour et gagna la rive gauche du Bober.

Pendant que ces choses se passaient, les quatre bataillons de la droite, commandés par le général Schenkendorf, étaient aussi attaqués par la quatrième colonne, forte de 16 bataillons et 30 escadrons. Après une longue et belle défense, les Autrichiens s'emparèrent des hauteurs de Blasdorf et de Reichhennersdorf. Les bataillons repoussés se reformèrent sous la protection du Galgenberg, et le général Fouquet leur ordonna de

reprendre leurs positions : cette attaque fut exécutée avec courage; on prit trois drapeaux à l'ennemi, qui fut rejeté dans Hennersdorf. Les choses en restèrent là sur ce point, et les Autrichiens portèrent une brigade d'infanterie avec toute la cavalerie de leur gauche au-delà du Bober, pour s'emparer de la route de Schmiedberg et couper la dernière retraite de Fouquet. Ce général, ne voulant pas quitter son poste, dut se borner à faire observer ce mouvement par 3 escadrons de hussards.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait enlevé que les postes accessoires; le corps principal tenait encore les hauteurs du Galgenberg et du Kirchberg, où tous les bataillons repoussés s'étaient retirés. Laudon fit ses dispositions pour emporter ces hauteurs : sa cavalerie de la droite, étant inutile pour l'attaque de positions si escarpées et retranchées, il la détacha sur la rive gauche du Bober, pour recevoir les débris de l'ennemi, lorsqu'il l'aurait déposté. Il divisa son infanterie en deux colonnes, et établit une batterie de 12 sur le Ziegelberg, en face du Kirchberg : la première colonne se porta sur Landshut, pour gagner la gauche de la position des Prussiens; la seconde traversa le village de Zieder et attaqua le Kirchberg de front. Cette dernière arriva un peu avant l'autre, et fut si bien accueillie qu'elle se rejeta sur Zieder, un peu en désordre; mais Laudon



CORPS DES GRENAD

Général. AY

Brigadiers. Normanı t-Ignon.

3 — Grenadiers.

5 esc. Carabiniers.

5 esc. Saint-Ignon.

Daun	34
Lascy	16
Autres corps	14
TOTAL	64

Les Croates et le corps de Ried non c

ayant enlevé Landshut, traversé la ville, et emporté la redoute du Kirchberg, l'autre colonne revint bientôt à la charge, et tous les bataillons qui défendaient cette hauteur, quoique à peu près entourés, firent leur retraite, avec fermeté, jusque sur le Galgenberg.

Il ne restait alors à Fouquet que deux partis à prendre, celui d'attendre sa ruine sur le Galgenberg, ou celui de se faire jour; il préféra le dernier, et se décida enfin à quitter sa position. Il envoya au général Schenkendorf l'ordre de repasser le Bober; l'officier qui le portait fut tué, ce qui fit éprouver du retard; Fouquet envoya alors un second ordre par son fils, et se mit en marche lui-même avec deux bataillons. Lorsque ce général fut arrivé à Leppersdorf, on trouva la cavalerie ennemie en possession de tous les passages. Il ne devait pas donner à l'ennemi le temps de le serrer de trop près, et résolut de se faire jour avec sa petite troupe; à cet effet, il la forma en carré et la harangua. La cavalerie autrichienne l'attaqua alors vivement; les dragons de Löwenstein se distinguèrent surtout par des charges impétueuses, et vinrent se précipiter plusieurs fois sur les baïonnettes: un feu bien ménagé les repoussa toujours et leur fit payer cher ces essais. Enfin ces attaques donnèrent à l'ennemi le temps de faire arriver un bataillon de grenadiers pour seconder sa cavalerie. Le combat devint alors trop

inégal; Fouquet eut son cheval tué et tomba sous lui; l'infanterie prussienne fut enfoncée et culbutée sur son général; les plus braves lui firent un rempart de leur corps. La mêlée était horrible, Fouquet reçut trois coups de sabre, dont un lui ouvrit le front; enfin il fut sauvé par le colonel de Lowenstein, à qui il rendit son épée.

De son côté, Schenkendorf se défendait avec bravoure, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser le Bober. En effectuant la retraite, il eut son cheval tué, et tomba aussi au pouvoir de l'ennemi. Le major Arnim, l'adjudant Treskow et d'autres braves officiers, se mirent à la tête des troupes, passèrent heureusement le Bober, formèrent un carré qui repoussa deux charges de cavalerie, et gagnèrent les hauteurs de Reisdorf; mais, lorsqu'ils aperçurent, dans le ravin, plusieurs bataillons déployés, prêts à les attaquer de concert avec la cavalerie, ils voulurent hâter leur marche pour gagner les bois de Reisdorf: ce mouvement causa un désordre dont les escadrons autrichiens profitèrent, ils se jetèrent impétueusement sur cette infanterie désunie, et en sabrèrent une grande partie. La cavalerie prussienne, qui avait aussi passé le Bober, se battit long-temps contre des forces supérieures; une partie se fit jour, le reste fut pris.

Ainsi finit la malheureuse affaire de Landshut, où le brave général Fouquet n'eut d'autres re-

proches à se faire que de s'être un peu trop morcelé: son corps se battit avec tout le courage que l'on peut attendre d'une troupe dans une position aussi critique; près de 1,500 hommes parvinrent à s'échapper; 7,500, dont la moitié étaient blessés, furent pris. Les Autrichiens eurent plus de 3,000 hommes hors de combat.

Le général Ziéthen, informé de cet événement, quitta le Ziskenberg, se retira sur Breslau, et attira à lui les débris du corps.

Il serait difficile de blâmer le général Fouquet; il se conduisit en brave, prévit son désastre, en prévint le roi, et ne l'essuya que par une exécution trop aveugle des ordres qu'il avait reçus. Cependant, il me semble que sa position était trop étendue: le camp de Landshut est une de ces positions militaires reconnues; Frédéric croyait que c'était un nouveau passage des Thermopiles, et insistait sur sa défense; mais Fouquet était sur les lieux, et devait sentir que l'occupation des hauteurs de Blasdorf, comme celle du Mummelberg, le morcelait trop. La position, proprement dite, est celle du Galgenberg et du Kirchberg, encaissée entre les ravins qui coulent à droite par Hennersdorf, et à gauche par Ziéder. Puisque Fouquet voulait recevoir le combat comme une victime assurée, il valait mieux se donner la chance du succès en concentrant sa masse, la gauche au Kirchberg, la droite à Hennersdorf;

sa ligne aurait été diminuée de moitié. Sans doute, il se serait exposé à être tourné; mais il courait de toute manière le même danger, et il le fut en effet, malgré l'occupation du Mummelberg. Fouquet ne fit pas la faute de se laisser serrer de près sans prendre l'initiative pour se jeter sur un des corps ennemis; il prévit le cas, puisqu'il écrivait au roi qu'il ne pouvait pas faire un tel mouvement *sans quitter le poste pour la défense duquel il avait ordre de tout sacrifier.* Mais il est une vérité constante, c'est que Fouquet aurait dû se retirer le jour du combat, sans s'engager; ou se jeter en masse, par Vogelsdorf, sur la colonne de Laudon; car il ne pouvait pas se faire illusion sur le sort qui était réservé à ses petits détachemens, tous disséminés dans des postes, et bornés à une défense partielle et locale. En manœuvrant de cette manière, il aurait eu la certitude de s'emparer de la route de Schweidnitz. Au reste, tout ce qu'il fit était le résultat de sa scrupuleuse obéissance à remplir les ordres du roi. Une faute plus positive et plus grave, fut celle de laisser ce corps sans soutien, tandis que le prince Henri était, avec 40,000 hommes sans rien faire, à trois marches de Landshut: dans une position semblable, il fallait au moins laisser à Fouquet l'alternative de se jeter sous le canon de dix places fortes, qu'il avait à sa proximité, ou d'aller, au besoin, se réunir avec le prince.

Nous reviendrons sur ces observations, en y ajoutant celles qui résultent de la position générale des affaires.

Laudon ne sut point tirer parti de sa victoire importante. La Silésie était ouverte, et si, pour faire la guerre d'invasion, on préférait attendre l'arrivée des Russes, on aurait pu au moins s'emparer de quelques places; mais les Autrichiens n'entreprirent pas même l'attaque de Glatz, parce que leurs dispositions étaient si mal prises, qu'ils n'avaient aucun des moyens nécessaires pour un siége.

Opérations en Saxe.

Tandis que l'armée du prince Henri était oisive sur le Bober, et qu'à trois marches d'elle, le corps de Fouquet était accablé et détruit, le roi avait formé des entreprises presque sans but.

Nous avons déjà dit que Frédéric avait fait un mouvement rétrograde, le 25 avril, et qu'il était venu camper, près de Meissen, avec une partie de l'armée, tandis que le reste cantonnait plus en arrière.

Tempelhof a présenté un tableau pompeux des combinaisons que le roi avait à faire pour pouvoir en même temps voler au secours de la Silésie, et couvrir une partie de la Saxe. L'auteur panégyriste de Frédéric, prétend que son plan

était d'engager Daun à le suivre en Silésie, de peur qu'il ne formât sur la Saxe des entreprises qui pouvaient avoir les suites les plus dangereuses. Il est difficile de concevoir quel intérêt le roi pouvait avoir *de concentrer la masse des forces ennemies sur le point où il voulait opérer, et d'amener ainsi une réunion des armées autrichiennes et russes, qu'il devait craindre par-dessus tout.* Quel que soit le motif qui ait engagé Tempelhof à porter un jugement semblable, il est difficile de pouvoir être d'accord avec lui; et nous verrons, au chapitre général des observations, que c'était par un système inverse, que Frédéric pouvait conjurer l'orage qui le menaçait plus que jamais, et qui, cette fois, était amoncelé sur sa tête.

Le roi se prépara donc, le 4 juin, à marcher en Silésie. Il fit établir, le 6, une forte batterie sur les hauteurs de Seidlitz, et détacha, le 11, le général Krokow, avec 30 escadrons, par Torgau à Kosdorf, afin de couvrir le passage, en observant le corps de Lascy campé sur les hauteurs de Boxdorf. Ce passage de l'Elbe fut exécuté, le 14 au soir, par la première ligne d'infanterie, sur des barques, et par la cavalerie, sur des ponts de bateaux: ces troupes campèrent à Broschof. La deuxième ligne, aux ordres du général Bulow, resta au camp de Schlettau, et Hulsen à Katzenhauser, afin de couvrir cette opération. Le pont

fut transféré à Meissen, et on en établit un à Kohlhof.

Daun reçut assez promptement la nouvelle que l'ennemi avait passé l'Elbe avec une partie de ses forces seulement, et il aurait bien pu en profiter pour accabler l'une de ces parties isolées. Il n'avait, à cet effet, qu'à marcher avec toute son armée, le 15 au soir, par lignes et par la droite; se porter par la route de Grossenhain à Radebourg, pour arriver au point du jour à Gros-Dobritz, sur l'extrême gauche du roi, tandis que le corps de Lascy aurait longé l'Elbe, pour se porter, vers Meissen, contre la droite. Le général autrichien avait tout l'intérêt possible à livrer une bataille dans une position aussi avantageuse : il pouvait frapper un coup décisif, en accablant le détachement du roi, et ne courait pas le moindre risque en cas de revers, car il avait une retraite assurée sur Dresde. Au lieu d'opérer ainsi, avec vigueur et activité, Daun craignit que Lascy ne fût attaqué, et fit marcher la première ligne de l'aile droite à Wilschdorf, pour le soutenir au besoin. Le 17, seulement, il marcha avec le reste de l'aile droite, pour venir remplacer, à Boxdorf, le corps de Lascy, qui se porta à Bernsdorf, vers Radebourg. Ce mouvement fut suivi peu après par l'aile gauche, et par les détachemens qui se trouvaient répandus aux environs; *le camp de Boxdorf fut retranché.*

D'un autre côté, le général Bulow quitta aussi, le 17, le camp de Schlettau, où il était resté avec la deuxième ligne, et vint rejoindre le roi.

Au moment d'ouvrir la campagne, Frédéric avait prévenu ses généraux, qu'il serait plus nécessaire que jamais de faire des marches rapides et longues, et d'en supporter les fatigues avec constance et courage. Aussitôt qu'il fut informé du mouvement de Lascy, sur Radebourg, le roi partit, le 18, sur trois colonnes, et y alla camper, la gauche appuyée à la ville, la droite à Barbisdorf. Lascy paraissant vouloir tenir dans sa position, Frédéric ordonna au général Hulsen de laisser 7 bataillons et 5 escadrons dans son poste, et de venir le joindre avec le reste. Il assembla ses généraux, et leur donna les dispositions de l'attaque qui devait s'effectuer sur deux lignes d'infanterie, la cavalerie sur les ailes, et une troisième ligne comme réserve. Le 19 juin au matin, l'armée se mit en mouvement; mais les patrouilles rentrèrent et annoncèrent que Lascy s'était retiré. En effet, Daun, ayant eu connaissance de la marche du roi, sur Radebourg, avait attiré à lui toutes les troupes qui étaient restées sur la rive gauche de l'Elbe, et ordonné à Lascy de venir prendre position à Lause, pour couvrir le flanc droit de l'armée autrichienne qui se mit sous les armes, à une heure du matin, dans son camp de Reichenberg (près de Boxdorf).

Le roi ne pouvait rien tenter contre un ennemi qui était si bien en mesure dans une position presque inabordable; il rentra au camp, se borna à faire occuper Bernsdorf, posta Hulsen, vers Gros-Dobritz, pour soutenir le corps de Linden resté à Schlettau, et fit camper 9 bataillons sur les hauteurs de Beerwald.

Le 22 juin, l'armée des Cercles arriva aux environs de Dresde, pour se lier à celle de Daun; elle campa au val de Plauen : ce renfort porta l'armée impériale à plus de 80,000 combattans. Daun ne sut point profiter de cette supériorité pour frapper des coups décisifs; il se borna à faire inquiéter les postes par le général Lascy, sans doute, dans l'espoir de renouveler la scène de Hohenkirch.

Il paraît que le projet de marcher en Silésie, attribué au roi par Tempelhof, n'a existé que dans l'imagination de cet auteur; car il est vraisemblable que Frédéric ne serait pas resté à Radebourg pendant huit jours, lorsque les momens étaient si précieux : dans le cas contraire, ce séjour serait une faute inexplicable.

Le 25, on reçut la nouvelle de la destruction du corps de Fouquet; les Autrichiens firent des feux de joie. Le roi, d'abord anéanti par un coup aussi rude, recouvra bientôt toute la sérénité de son caractère : il fallait bien faire bonne mine à mauvais jeu, ou quitter la partie, et dans des cir-

constances difficiles, Frédéric fut toujours un grand homme. Si son génie n'était pas assez vaste pour former les combinaisons les plus justes, et qui pouvaient procurer les plus grands résultats, il faut convenir que son caractère fut toujours élevé, toujours grand. La position du roi devenait chaque jour plus critique : depuis dix-huit mois, il avait essuyé revers sur revers, et la ruine dont il était menacé semblait inévitable, si ses ennemis avaient eu le sens commun ; il fallait des plans justes, hardis et rapidement exécutés, pour le tirer d'embarras, et s'il ne se laissa jamais abattre, il me paraît qu'il ne sut pas, dans cette occasion, prendre de ces partis décisifs, et frapper de ces coups vigoureux qui relèvent les affaires d'un empire.

Quoi qu'il en soit, Frédéric ne songeant plus à marcher en Silésie, résolut de tenter un coup de main en cherchant à s'emparer de Dresde. Si cette entreprise présentait une apparence de succès, le roi aurait dû la former dès le commencement de la campagne, comme nous le démontrerons dans le chapitre général des observations ; mais, dans le moment où il la forma, il était vraisemblable qu'il y perdrait son temps : d'ailleurs elle offrait des chances désavantageuses, puisqu'on avait tout à craindre, si elle échouait.

Frédéric ne consultant point les obstacles qu'une armée supérieure pouvait mettre à son

projet, envoya, à Magdebourg, les ordres nécessaires pour y faire préparer un équipage de siége. Il chercha aussi à faire sortir Daun de sa position, pour trouver l'occasion de lui livrer bataille dans une position favorable. A cet effet, il quitta, le 26 au matin, le camp de Radebourg, et se retira, sur trois colonnes, à Gros-Dobritz : mais ces manœuvres furent inutiles, le maréchal resta imperturbable et augmenta les retranchemens de son camp de Boxdorf; véritable Fabius, lorsqu'il fallait être Alexandre, ce général présente les preuves les plus frappantes du ridicule système de la guerre de positions. Il se borna donc à pousser quelques détachemens sur Schœnfels, Blockwitz et Grossenhain, pour observer et éclairer la route d'Ortrand.

Le 29 au matin, le roi apprit que Lascy était parti de Lause, renforcé par une partie de l'armée de Daun, et qu'il se portait, par Radebourg, sur Krakau : Frédéric espéra d'abord qu'il aurait un engagement avec l'ennemi, et détacha le général Ziéthen pour le suivre par Lampersdorf, et pour observer ses mouvemens; mais il se trompa encore, et fut forcé de renoncer à l'espoir de l'engager à une bataille rangée. Tempelhof est ici en contradiction avec lui-même; tantôt il fait préparer le siége de Dresde, et, plus bas, il prétend prouver que le roi *voulait encore gagner une marche pour se porter en Silésie.* Dans le

fait, le roi se porta, le 2 juillet, au camp de Quolsdorf, tandis que Hulsen retourna sur la rive gauche de l'Elbe, au camp de Schlettau.

Lorsque Daun fut instruit de la marche des ennemis sur Krakau, il ordonna à Lascy de les côtoyer sans cesse. En conséquence, ce général vint prendre position à Lichtenberg : l'armée autrichienne marcha, le 3, à Hartha. Frédéric séjourna à Quolsdorf, et se porta, seulement avec une avant-garde, sur Pulsnitz, où il apprit le mouvement de Lascy. Il résolut de l'attaquer, prit toutes les mesures accoutumées pour donner le change à l'ennemi sur ce projet, et répandit, entre autres, le bruit que l'armée devait marcher à Hoyerswerda. Daun en fut informé, craignit que le roi ne voulût gagner la route de la Silésie, et se hâta de s'assurer de celle de Bautzen et de Gorlitz, en portant dans la nuit, à Bautzen, la seconde ligne sous les ordres du général, comte de Wied.

L'armée prussienne, au contraire, prit les armes et partit, à minuit, par lignes et par la droite, pour se former sur les hauteurs de Neuendorf; mais les postes de Lascy l'informèrent à temps de ce mouvement, et ce général se retira sur l'armée de Daun : les Prussiens ne purent pas même atteindre son arrière-garde, à cause des obstacles multipliés que le terrain offrait. Le roi bivouaqua en deçà de la Pulsnitz, vers Ohorn,

et partit, le 5 juillet au matin, pour aller camper près du couvent de Marienstern; l'infanterie sur deux lignes, la cavalerie en troisième. Après le départ des Prussiens, Lascy marcha de nouveau en avant, et prit position à Bischofswerda.

Daun, toujours inquiet sur la route de la Silésie, était parti, le 4 à midi, avec le reste de ses troupes, pour suivre le comte de Wied à Bautzen. Il se remit en mouvement le 6, vint camper à Reichembach, et laissa, à Bautzen, un parti destiné à communiquer avec le corps de Lascy. L'armée autrichienne fit cette marche de huit lieues très-rapidement, malgré une chaleur excessive; plus de 200 hommes restèrent morts sur les routes.

De son côté, Frédéric marcha, le même jour, dans le même ordre que la veille. Il avait d'abord l'intention de passer la Sprée sur trois colonnes, et de camper vis-à-vis de Leichman; mais, lorsqu'il arriva vers Pannevitz, avec la tête de la première colonne, ce prince apprit que Daun était en marche sur Reichembach, et que, loin de le gagner, il aurait de la peine à l'atteindre. En conséquence, il résolut de profiter de l'isolement du corps de Lascy, pour tenter encore une fois de l'attaquer: alors, au lieu de marcher sur Leichman, l'armée changea de direction à droite, passa la Sprée à Jurke, et vint camper, vers Doberschutz, sur les mêmes hau-

teurs qu'elle avait occupées après la bataille de Hohenkirch. Le 7 au matin, le roi se mit à la tête d'un parti de dragons et de hussards, pour pousser les postes ennemis; après les premiers succès, il se trouva engagé, successivement, avec toute la cavalerie de Lascy, et ne se tira de ce mauvais pas qu'après l'arrivée d'un bataillon de grenadiers, qui protégea le ralliement de ses escadrons.

Le lendemain était destiné à l'attaque du corps de Lascy. Malgré toutes les petites ruses dont le roi se servit pour faire répandre le bruit qu'il devait marcher à Reichembach, il ne put empêcher Lascy d'apprendre qu'il était parti, le 6 au soir, et qu'il avait passé la Sprée. Le général autrichien se mit en marche vers une heure du matin, et se retira heureusement de Bischofswerda sur Weissenhirsch (le Cerf blanc). Le roi le fit vainement suivre par la cavalerie, et vint prendre position à Barthe. Ce fut là que Frédéric fit au commandant de l'artillerie la première ouverture de son projet sur Dresde. Comme dans son ordre pour les préparatifs, *il n'avait oublié que les munitions,* on répara ce petit oubli sur-le-champ.

Le 10, Lascy passa l'Elbe et campa à Gros-Sedlitz; le roi à Durrenbuhlau. Le 12, la première ligne vint au camp de Boxdorf, et détruisit les retranchemens que Daun avait élevés avec tant de peine; la deuxième ligne resta à Weissig, sous le duc de Holstein; le général Hul-

s'en campa à Mohschatz, sur la rive gauche de l'Elbe, et couvrit le passage qui eut lieu le 13 au matin. Le roi voulait marcher par Dippodiswalde, pour forcer l'armée des Cercles à combattre ou à quitter le camp de Plauen; mais elle lui épargna les fatigues de ce mouvement étendu, et se retira, dans la nuit du 12 au 13, sur Dohna, où elle joignit Lascy après avoir jeté dans Dresde un renfort de 10,000 hommes : de manière que cette place se trouva défendue par 15,000 combattans, sous les ordres du général Maquire. Le roi apprit cette nouvelle en route, changea de direction à gauche, et marcha sur Dresde par Plauen et Leubnitz : le duc de Holstein quitta Weissig, et investit la place du côté de la nouvelle ville sur la rive droite.

Le 14 au matin, Frédéric fit sommer le commandant : la réponse, suivant l'usage, fut ferme et négative. Les Prussiens se logèrent dans le faubourg de Pirna, et procédèrent sur-le-champ à construire des batteries de mortiers, et à ricochets, derrière les masures des maisons brûlées dans les siéges antérieurs. Dans la nuit on construisit une batterie de 8 canons et 2 obusiers au jardin de Mozinsky; dans celle du 15 au 16, on établit une petite parallèle contre la ville neuve, et une batterie de 10 canons pour battre le pont de l'Elbe.

Sur ces entrefaites, Daun attendait le roi aux

passages de la Silésie, et ne fut pas peu surpris lorsqu'il reçut, le 10 juillet, la nouvelle que ce prince s'était rabattu sur Dresde : il détacha le général Ried, afin de suivre l'ennemi, porta son avant-garde sur Bautzen, et attendit des renseignemens plus certains sur les projets des Prussiens avant de rien entreprendre. Enfin le maréchal apprit, le 13, que Frédéric avait passé l'Elbe et marchait contre la place. Il fit partir le lendemain, à deux heures du matin, le corps des carabiniers, et porta sur Dresde le corps de Buccow qui était resté si long-temps à Gorlitz; lui-même suivit, le 15, avec l'armée, et vint camper près de cette dernière ville.

De son côté, le roi pressait les travaux avec toute l'activité possible. Le 18, toutes les batteries de mortiers et de brèche furent achevées, et le bombardement commença le 19 au matin. Le roi apprit, le même jour, que Daun s'avançait au secours, et qu'il était déjà arrivé près de Weissig : il envoya un régiment pour renforcer le duc de Holstein, que les Autrichiens auraient pu attaquer avec avantage. Les Croates ayant emporté le poste de Weissenhirsch, le duc pensa que l'avant-garde de Daun les soutenait; et comme il craignit un engagement sérieux, il se décida à repasser l'Elbe sans délai, laissant le général Tettenborn avec une brigade d'arrière-garde pour protéger son mouvement; ce général, engagé de

front avec les Croates, fut sur le point d'être pris à revers par un régiment sorti de la place, et se retira avec perte de 700 hommes : le duc de Holstein effectua son passage sans être inquiété par la nombreuse garnison. Le général Maquire fit néanmoins faire quelques sorties les jours suivans. Dans la nuit du 20 juillet, la cavalerie autrichienne surprit les postes, et pénétra jusqu'au quartier du roi, qui faillit à être pris.

Frédéric ayant ses forces réunies sur la rive gauche de l'Elbe, et présumant que Daun voulait tenter de l'attaquer, résolut de le prévenir. Mais cette campagne semblait devoir se passer en projets évanouis dès le moment de leur conception : l'ennemi resta tranquille, et les Prussiens se bornèrent à occuper les hauteurs de Rupchen et Gopeln, avec 8 bataillons et 18 escadrons. Daun vint camper, le 21, entre Boxdorf et Dresde.

Le bombardement fut continué; quelques mouvemens insignifians eurent lieu : les Autrichiens sortirent à minuit, avec 9 bataillons et 5 escadrons, pour attaquer la garde des tranchées; ils surprirent un peu le régiment de Bernbourg et emportèrent une batterie qui lui était confiée : des renforts arrivèrent, et, suivant l'usage, les troupes sorties rentrèrent. Le roi, mécontent du régiment de Bernbourg, lui fit ôter ses sabres.

Frédéric, persuadé enfin qu'il bombarderait vainement une place à la vue d'une armée bien

supérieure à la sienne, résolut de lever le siége; il fit, le 17, les préparatifs de précaution en commençant l'évacuation des attirails, et partit avec l'armée le 29 à dix heures du soir : la garde des tranchées fit l'arrière-garde. Le 30, le général Hulsen fut détaché avec une division à Kesselsdorf, et Wedel à Kienast près Meissen, afin de protéger la construction d'un pont. Le roi campa à Unkendorf. Le 31, il se porta à Meissen; Hulsen à Schlettau. Après le départ des Prussiens, Lascy se reporta en avant et campa, le 30, au val de Plauen. Daun vint, le 31, à Bischofswerda. Lascy passa l'Elbe et prit poste vers Ubiquau.

Le général autrichien ne pouvait plus douter que le roi ne marchât alors en Silésie; mais comme l'entreprise sur Dresde lui avait donné une leçon, il résolut d'attendre, dans sa position, que les projets des Prussiens fussent mieux développés, et il se borna à prendre toutes les mesures pour rendre leur marche difficile. Brentano et Ried, avec une nuée de troupes légères, brûlèrent tous les ponts sur la Rader et la Sprée, et rendirent les routes impraticables. Beck dut en faire autant sur la Sprée, la Neiss et la Queiss, et couvrit d'abattis les grandes forêts de Pribus, Musca, etc.

Prise de Glatz.

Nous avons déjà dit que Laudon, après la destruction du corps de Fouquet, ne sut former aucune entreprise hardie et bien combinée, et que devant Glatz même (qui était investi depuis long-temps) on n'ouvrit la tranchée qu'un mois après. Cette inaction est d'autant plus étonnante, que, dès le 26 juin, le général Stampa était parti de la grande armée avec un renfort, et que le corps de Beck devait aussi joindre l'armée de Laudon. Avec des forces aussi considérables, on aurait pu couvrir le siége contre toutes les tentatives du prince Henri, ou même opérer vigoureusement et rapidement contre le roi, conjointement avec Daun.

Au lieu de prendre un parti décisif et vigoureux, les généraux autrichiens restèrent indécis. Après les premiers mouvemens du roi, qui annonçaient sa marche en Silésie, Daun fut déconcerté; et les craintes éternelles qui l'assiégeaient le portèrent à laisser Laudon en observation au camp de Landshut, et à le diriger ensuite sur le Bober pour s'emparer des communications avec Breslau. Le 5 juillet ce général campait vers Lahn : il apprit ici que Daun se trouvait à Bautzen, et que le roi était en pleine marche sur la Silésie; alors il se hâta de gagner Goldberg, le 7, et d'en

repartir dans la nuit pour Hohkirch (à deux lieues de Lignitz), où il craignait que Frédéric ne le prévînt. Le maréchal Daun campa le même jour à Ottendorf; Laudon alla s'aboucher avec lui, et le siége de Glatz fut enfin résolu. Le corps resta à Hohkirch pour couvrir cette entreprise; la division de blocus fut seulement renforcée de 12 bataillons et 5 escadrons : le général Harsch en prit le commandement.

L'artillerie arriva d'Olmutz le 16, et la tranchée fut ouverte le 21. Laudon se rendit lui-même, le 25, au corps de siége, et fit jouer les batteries dès le lendemain. Ce que l'inactivité des Autrichiens avait causé de retards, fut réparé par la négligence des Prussiens. Les vedettes des assiégeans ayant occupé une flèche abandonnée, crurent s'apercevoir qu'il n'y avait pas de garde dans le chemin couvert, s'y glissèrent et trouvèrent les sentinelles endormies. Laudon ordonna d'y faire marcher un bataillon de la garde des tranchées, soutenu ensuite par deux autres bataillons. Ces troupes parvinrent sans obstacle jusqu'au chemin couvert, mirent en déroute les postes qui gardaient les places d'armes, et pénétrèrent pêle-mêle avec eux dans la vieille ville, sans que l'officier qui y commandait en eût connaissance. La nouvelle forteresse aurait bien encore pu se défendre, mais le lâche colonel Oo la rendit, sans même conclure une capitulation. Ainsi tomba une place

importante, qui était, en quelque sorte, la clef de la Silésie. Frédéric, dans ses œuvres, assure que Laudon avait su s'y ménager des intelligences par le moyen du clergé catholique, et surtout par les Jésuites, qui étaient les ennemis jurés du nom prussien. Quoi qu'il en soit, cet événement est un des plus singuliers qu'offrent les Annales militaires : il procura aux ennemis du roi une base pour opérer en Silésie par leur droite, comme la prise de Dresde leur avait donné une base importante pour leurs opérations en Saxe.

CHAPITRE XXIII.

Premières opérations du prince Henri et des Russes. Siége de Breslau. Le théâtre de la guerre se concentre en Silésie. Bataille de Lignitz.

Tandis que la fortune portait à Frédéric des coups aussi rudes, et que ce prince ne prenait aucune de ces grandes résolutions qui la fixent, mais semblait au contraire mériter, par son apathie, tous les mauvais traitemens qu'elle lui faisait essuyer, l'armée russe commençait à faire des dispositions pour se montrer sur le théâtre de la guerre, et le prince Henri, qui l'observait complaisamment à une distance de cent lieues, restait cantonné vers Sagan, comme nous l'avons déjà dit.

Ce prince voyant enfin le moment où les opérations ne tarderaient pas à commencer, réunit ses troupes près de Francfort, le 16 juin, et les porta le 19 à Landsberg sur la Wartha. Il avait 37 bataillons et 66 escadrons, dont 7 bataillons et 20 escadrons sous les ordres de Forcade, couvraient la Poméranie, et s'étaient avancés jusqu'à Drambourg pour couper le général Tottleben,

qui, avec un parti de Cosaques, ravageait les environs de Bellegarde et Koslin.

Le 12 juillet, le prince Henri commença à passer la Wartha; il vint camper à Gleissen, le 14, et occupa une longue ligne par des corps isolés, afin de mettre le pays mieux à couvert des incursions de l'ennemi.

Enfin l'armée russe s'était complètement réunie à Posen, le 17 juillet: elle était forte de 60,000 hommes de troupes réglées et 7,000 hommes de milices cosaques. Après beaucoup de difficultés, qui furent toutes levées par le marquis de Montalembert, Soltikof se décida à partir, le 24, pour marcher directement sur Breslau; et afin de mettre les dépôts à couvert, on les établit sur la ligne de Siradin et de Kalisch.

La mésintelligence qui avait eu une si grande influence sur les affaires dans la campagne précédente, commença à diviser les généraux dès le principe. Laudon ayant fait demander au maréchal russe le jour auquel il comptait pouvoir arriver sur l'Oder, afin de régler ses mouvemens en conséquence, le fier Soltikof se crut offensé par une démarche semblable, qui néanmoins était fort simple et même indispensable pour mettre de l'ensemble dans les opérations : il répondit avec tout l'emportement qui le caractérisait, et n'aurait peut-être pas fait un pas si l'infatigable et

adroit Montalembert n'avait su le décider à partir enfin le 26.

L'armée russe marcha sur six colonnes à Moszinna; l'avant-garde sous Czernischef resta à Winkowitz où elle se trouvait depuis le 20. Le 28, l'armée vint camper à Dollevo, l'avant-garde à Korkow; elle se porta en trois marches, le 1.er août, à Kobelin, et l'avant-garde poussa jusqu'à Rawitz, aux frontières de Silésie. Soltikof fit séjourner ses troupes dans ces camps pour les reposer. (Elles avaient fait des marches de quatre à sept lieues au plus).

Le prince Henri ayant appris que les Russes devaient partir, le 24, pour marcher sur la Silésie, se porta, le 26, à Starpel, ordonna aux corps détachés de le suivre, et poussa celui de Werner à Meseritz; Goltz marcha, le 28, du couvent de Paradis à Riedschutz. Toute l'armée fut réunie, le 29, au camp de Padligar, où elle séjourna le lendemain. Le prince y reçut l'avis que les Russes devaient marcher par Polnisch-Lissa sur Glogau, ce qui le décida à détacher le général Werner à Slawe, avec 9 bataillons et 22 escadrons, et à marcher lui-même sur trois colonnes à Linden. Il reçut alors des renseignemens plus certains, et apprit que le corps de troupes légères de Tottleben s'était seul dirigé par les plaines de Lissa, mais que l'armée suivait sa route par Gosthyn sur Bres-

lau. Cette nouvelle ayant été suivie de celle de la prise de Glatz, le prince jugea qu'il avait tout à craindre d'une entreprise de Laudon sur Breslau, et de la réunion des Russes avec ce corps. En conséquence il se décida à passer l'Oder à Glogau, le 1.er août, et à venir camper à Gramschutz pour s'opposer à cette réunion. On apprit ce jour-là que Laudon avait déjà investi la place.

En effet, ce général actif et entreprenant avait à peine emporté Glatz, qu'il avait dirigé, le 26, le général Draskowitz sur Breslau, et ordonné au général Nauendorf, qui était à Neumarck, de marcher par Lissa, d'y passer la Schweidnitz, et de compléter l'investissement de la place; ce qui fut exécuté le 31. Le même jour, Laudon fit sommer inutilement le général-major de Tauenzien, et lui envoya, le lendemain, un long mémoire pour lui prouver qu'il aurait tort de se défendre dans une mauvaise place, contre une armée de 55 bataillons qui allait être jointe par 70,000 Russes, et qui lui ôtait tout espoir d'être secouru. Il le menaçait de toute la responsabilité d'une défense ridicule, qui compromettrait les habitans d'une ville florissante, qu'on ne devait point considérer comme forteresse, et qu'on pouvait rendre sans manquer aux règles les plus strictes du point d'honneur. Cette sommation fut appuyée, dès le soir même, par le feu de trois batteries de bombardement qui causèrent plusieurs incendies.

Dans le fait Tauenzien n'avait que 3,000 hommes pour garder une enceinte immense, des ouvrages délabrés, et contenir une population nombreuse qui n'était pas enthousiasmée pour les Prussiens. Mais c'était un brave : il répondit avec fermeté, qu'il n'était pas chargé de la défense des maisons, mais bien de celle des remparts; que si le général Laudon jugeait devoir commencer une attaque par brûler les malheureux habitans, il serait lui-même responsable d'un procédé aussi barbare, qui d'ailleurs ne changerait point sa résolution de se conduire en homme d'honneur. Il prit toutes ses mesures de défense et excita le courage de sa garnison (1).

Le 2 août les Autrichiens tentèrent de nouveau d'émouvoir le commandant, en partie par des complimens et en partie par des menaces; mais leurs efforts furent vains. Laudon ayant été informé que le prince Henri était reparti, le 2

(1) Archenholz assure même que le général Tauenzien, qui commandait les débris du régiment des gardes écrasé à Kollin, après avoir démontré toute la honte qui résulterait pour la garde d'un grand homme, si elle passait en corps sous le joug de l'ennemi, fit prendre aux officiers la résolution de se retrancher en cas d'assaut dans un bastion, et de s'y défendre jusqu'au dernier : dans la nuit même on commença les travaux pour couper ce bastion du reste de la place.

août, et qu'il avait bivouaqué aux environs de Parchwitz, craignit d'être attaqué, et se décida à lever le siége pour repasser l'Oder, le 4, et aller camper à Kanth, derrière la Schweidnitz-Wasser.

Le prince, de son côté, marcha dans la nuit du 4 au 5 août à Neumarck, et détacha le général Werner, avec 1 bataillon et 15 escadrons, sur la direction de Kanth; ce général donna inopinément à Romolkawitz sur le corps de Caramelli, qui devait se réunir à celui de Nauendorff, pour observer vers Neumarck : les Autrichiens perdirent, presque en entier, le beau régiment de dragons de l'archiduc Joseph, et firent halte. Werner marcha à Lissa où il se réunit au prince; l'armée prussienne vint camper, le 6, sous le canon de Breslau (1).

Sur ces entrefaites, Soltikof ayant appris l'investissement de cette place, et la marche du prince pour la secourir, partit, le 4, du camp de Koblin et campa à Militsch; il y reçut l'avis de la levée du siége et du mouvement de Laudon sur Kanth. Alors il se dirigea le 5 à Kolcharka, et le 6 à Grosweigeldorf, à deux lieues de Breslau : Czernischef, avec l'avant-garde, se porta à Leubus. A son arrivée, il fut fort étonné de ne

(1) Tempelhof dit le 8; mais ce doit être une erreur.

trouver ni pont pour communiquer avec les Autrichiens, ni renseignemens sur leur armée; il revint prendre poste à Auras. Laudon s'était retiré le 6 à Sacwitz, et le 7 à Strigau.

Aussitôt que le prince eut vent de l'approche des Russes, il fit traverser Breslau à 5 bataillons et 15 escadrons qui campèrent, sous les ordres du général Platten, entre la place et la vieille Oder, afin de mettre la ville à l'abri d'un bombardement. Ainsi le prince Henri, par un mouvement combiné sur des principes justes, et exécuté à propos, se tira d'un pas difficile, sauva la Silésie et peut-être le roi; car il est impossible de calculer les résultats qu'aurait pu avoir une réunion des armées ennemies à une époque aussi décisive.

Soltikof ne fut pas peu surpris de trouver des Prussiens là où il comptait trouver une armée alliée, et il en témoigna son mécontentement; dans le fait, tout le premier plan d'opérations se trouva manqué, et on n'en pouvait pas former un nouveau qui eût l'ensemble nécessaire, sans perdre beaucoup de temps, et passer la saison favorable à faire des projets; d'ailleurs les Russes comptaient sur la prise de Breslau pour avoir une nouvelle base et des magasins dont ils pussent s'approvisionner. Cependant, grâces à l'ascendant qu'avait pris M. de Montalembert, le général russe se décida à conserver sa position de Wei-

geldorff, ce qui obligea le prince à rester à Breslau, et l'empêcha de manœuvrer pour faciliter la jonction du roi qui était arrivé, le 7 août, à Buntzlau, et qui avait sur lui toute la masse des forces autrichiennes, comme nous allons le voir.

Frédéric marche de Saxe en Silésie.

La fermeté du roi fut fortement ébranlée par la nouvelle de la prise de Glatz; cet événement, en consolidant l'établissement de l'ennemi sur les deux grands points de ses frontières, semblait en effet devoir mettre le comble aux malheurs qui l'avaient accablés depuis la bataille de Hohenkirch, pendant l'espace de 20 mois. Mais la force de caractère qui paraît avoir été la plus grande de ses qualités, lui rendit bientôt ce front serein qui inspirait la confiance. Il dit alors : *Nous recouvrerons Glatz au traité de paix; marchons en Silésie afin de ne pas tout perdre.*

Cependant ses affaires étaient dans un triste état; et pour s'en faire une idée, il faut se rappeler les défaites de Kay, de Kunersdorf, la prise importante de Dresde, la ruine des corps de Finck, de Dierke et de Fouquet; enfin la perte de Glatz. Ses partisans tremblaient pour lui, et il semblait que la force morale et l'audace de

ses ennemis auraient dû s'accroître proportionnellement; mais il était écrit au livre du destin que Frédéric présenterait le spectacle d'une lutte unique, et que ses ennemis feraient tout ce qu'il fallait pour le faire réussir.

Nous avons laissé Daun à Bischofswerda couvrant tous les passages de la Silésie, et le roi campé, le 31 juillet, à Meissen: Wedel passa l'Elbe, le même jour, pour couvrir le passage de l'armée, qui le suivit le lendemain, 1.er août, et vint camper à Wantewitz. Le roi y fit séjour, le 2, pour attendre ses parcs; il arrêta une instruction pour les ordres de marche journaliers, qui devait être suivie pendant toute l'expédition. Je crois devoir donner ici un extrait de cette pièce.

« L'armée marchera toujours sur trois colonnes
» par lignes. La première sera composée de la
» première ligne; la deuxième, de la seconde
» ligne; la troisième, de la réserve.

» Les caisses et ambulances de régimens sui-
» vront leurs corps. Les batteries de gros canon
» suivront les brigades d'infanterie auxquelles
» elles sont affectées.

» Lorsqu'on passera des bois, les régimens de
» cavalerie marcheront entre deux corps d'in-
» fanterie.

» Chaque colonne aura 1 bataillon franc et 10

» escadrons de hussards ou de dragons pour » avant-garde.

» Elles seront aussi précédées de trois chariots, » portant des ponts de madriers.

» Les arrière-gardes sont chargées du soin de » retirer ces ponts, lorsque l'armée aura défilé.

» Les parcs devront être divisés dans les co- » lonnes, pour éviter les embarras qu'occasionne » une grande réunion de chariots.

» S'il arrive quelqu'événement aux deuxième » et troisième colonnes, on en rendra sur-le- » champ compte au roi, qui se trouvera à la » tête de la première colonne. S'il survient quelque » chose aux arrière-gardes, on en préviendra le » lieutenant-général Ziéthen, qui se trouvera à » l'arrière-garde de la première colonne.

» Les officiers auront soin que les soldats mar- » chent d'un pas égal, et qu'ils ne courent pas » à droite et à gauche pour se fatiguer inutile- » ment et faire perdre les distances.

» Lorsque l'armée sera appelée à se former, » les voitures sortiront des colonnes à gauche, » et fileront pour aller parquer, etc., etc. ».

Le 3 août, l'armée marcha dans l'ordre sus-mentionné, et campa à Konigsbruck.

Aussitôt que Daun fut informé que l'ennemi avait passé l'Elbe, il fit partir ses équipages le 2, et marcha, le 3, de Bischofswerda sur Bautzen.

Lascy se porta à Lichtenau, et fit inquiéter la marche du roi par les troupes légères de Ried.

Je vais présenter, en tableau, ces mouvemens opérés par les deux armées, dans le but de gagner la Silésie.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 3 août, *Le roi*, à Konigsbruck.	Le 3 août, *Daun*, à Bautzen.
Le général *Hulsen* resta en Saxe contre l'armée impériale.	*Lascy*, à Lichtenau.
Le 4..... *L'armée*, à Ratibor et Lugau.	Le 4..... *Daun*, à Reichembach.
	Ried, de Bautzen à Weissenberg.
	Lascy près de Bischofswerda.
Le 5 août, *Le roi*, à Dobschutz.	Le 5 août, *Daun*, à Neukretscham.
	La réserve, sous le prince de Lowenstein, reste à Reichembach.
	Ried, à Lobau.
	Lascy suit les Prussiens et campe à Geblitz.
Le 6..... A Ober-Rothwasser.	Le 6..... *Daun* passe la Queiss et occupe le fameux camp de Schmotseifen.
	La réserve, à Haugs-

Prussiens.	Autrichiens.
	dorf, derrière la Neiss.
	Lascy, à Gorlitz.
	Ried, à Bernstadel.
Le 7..... *Le roi*, à Buntzlau.	Le 7..... *Daun* séjourne.
	La réserve se rapproche de lui.
	Ried, à Haugsdorf.
	Lascy à Marclissa, et laisse *Brentano* à Steinkirch sur la Queiss.
	Beck, qui avait jusqu'alors observé le prince Henri entre Buntzlau et Glogau, se réunit à l'armée, et forme avant-garde.
Le 8..... Séjour.	

Enfin, après avoir fait quarante lieues en cinq jours, par une chaleur excessive, avec un train considérable, et avoir passé l'Elbe, la Sprée, la Neiss et la Queiss, l'armée prussienne eut séjour, le 8, à Buntzlau. Cette marche présenta un spectacle nouveau; le roi paraissait être escorté par le maréchal Daun, qui marchait devant lui; par Lascy, qui le suivait; et par les corps de troupes légères, qui longeaient ses flancs. C'était une promenade militaire plutôt qu'une marche de guerre; on allait néanmoins décider du sort de la Prusse.

Le roi apprit, à Buntzlau, que Daun campait vers Lowenberg : les deux armées se trouvaient alors également éloignées de Lignitz et de Breslau. Le maréchal craignait par-dessus tout la réunion de Frédéric avec le prince Henri; il résolut, en conséquence, de prendre, sur la Katzbach, une position par laquelle il pût couper le roi, en même temps de Schweidnitz et de Breslau, et ordonna à Laudon de venir le joindre. Ce général, que nous avons laissé à Strigau, en partit, le 8 août, et vint camper à Seichau; le général Beck occupa les hauteurs de Goldberg : les Prussiens perdirent ainsi leur communication directe avec Schweidnitz, et il ne restait que celle de Lignitz; mais Laudon pria le maréchal Soltikof de vouloir bien jeter un pont sur l'Oder, à Leubus, pour pouvoir joindre au besoin Czernischef.

Le roi résolut de continuer sa marche, par Adelsdorf, sur Lignitz ou Jauer, et fit partir, le 8 au soir, ses équipages par Haynau. Le 9 au matin, il se mit en mouvement, sur trois colonnes, pour venir camper à Adelsdorf : lorsqu'il arriva, avec l'avant-garde, près de cet endroit, il découvrit le corps de Beck sur les hauteurs de Goldberg, et la grande armée autrichienne, qui débouchait des gorges sur trois colonnes, par Pilgramsdorf. Frédéric n'avait pas assez de forces avec lui pour arrêter cette marche, il ne pouvait plus songer à passer la Katzbach devant l'ennemi,

pour gagner Jauer; enfin il eût été imprudent de rester à Adelsdorf, puisque Daun aurait pu se prolonger à droite, et couper aussi la route de Lignitz. En conséquence, l'armée prussienne changea de direction à gauche, poursuivit sa route et alla camper, vers Kroitsch, sur la rive gauche de la Katzbach, faisant face à Goldberg. Daun, de son côté, longea la rive droite de cette rivière, et prit position, la gauche sur les hauteurs de Goldberg, la droite, prolongée par le corps de Brentano, s'étendant vers Conradsberg. Laudon campa, sa droite à Arnoldshof, la gauche à Conradsberg. Lascy campa à Lowenberg.

Le 10, l'armée autrichienne se mit en mouvement. Laudon ouvrit la marche, alla camper près de Greibnig, et poussa Nauendorf sur Parchwitz. Daun suivit sur trois colonnes, passa la Wuthende-Neiss et campa entre Wahlstadt et Hochkirch. Beck et Ried firent l'arrière-garde, et prirent poste vers Cossendau et Dohnau. Le général Uhyazi flanqua la marche du côté de la Katzbach. Lascy vint remplacer l'armée au camp de Goldberg. Daun espérait ainsi empêcher le roi de passer la Katzbach; mais comme il craignit que le prince Henri n'arrivât sur lui, du côté de Breslau, et ne l'attaquât à revers, il écrivit à Soltikof pour le prévenir de sa position et du dessein qu'il avait de combattre le roi. Il le priait de s'opposer aux mouvemens que le prince pourrait tenter.

Soltikof, sur les instances de M. de Montalembert, était parti, le 9 août, du camp de Grosweigeldorf, pour venir en prendre un autre à Kunzendorf, près d'Auras. Le général russe fut fort mécontent d'apprendre le départ du corps de Laudon, parce que Daun devait avoir assez de forces pour tenir tête à Frédéric. *Puisqu'il a laissé venir le roi jusqu'à Buntzlau*, disait Soltikof, *il ne pourra pas l'empêcher de s'avancer jusqu'à l'Oder, de passer ce fleuve et de m'attaquer de concert avec le prince Henri, et il sera dans l'impossibilité de me soutenir, puisque nous serons séparés par l'Oder.* Cependant, M. de Montalembert se trouva encore là pour calmer la fougue des passions. Le général russe se décida à rétablir le pont de Leubus, à jeter deux autres ponts sur l'Oder, près d'Auras, et à détacher le corps du général Plemenikow sur la rive gauche, afin d'empêcher la réunion du roi avec le prince Henri.

Aussitôt que Frédéric eut reconnu que Daun s'était mis en marche, il partit sur quatre colonnes, afin de prévenir l'ennemi au passage de la Katzbach et à Lignitz; il vint camper près de cette ville, sur quatre lignes, la gauche au faubourg de Goldberg, la droite à Schimelwitz. Le roi se trouvait dans une position embarrassante, il n'avait pas plus de 30,000 combattans, tandis que les corps autrichiens réunis comptaient près de 90,000

hommes, et il était forcé d'exécuter tous ses mouvemens à une très-grande proximité : il adopta le système de changer constamment de positions, afin d'empêcher Daun de combiner aucun projet simultané, et il conserva néanmoins toujours son premier point de vue, qui était sa réunion avec le prince Henri. En conséquence, comme il ignorait encore que Lascy se trouvât entre Seichau et Goldberg, le roi résolut de tourner la gauche des Autrichiens, pour recouvrer ses communications avec Schweidnitz. A cet effet, l'armée partit le 10 août au soir. Lorsque Frédéric arriva au point du jour, avec l'avant-garde, aux environs de Hohendorf, il fut informé de la position de Lascy à Prausnitz, et on vit en effet, ce corps s'étendre sur les hauteurs, au-delà de la Katzbach, depuis Goldberg jusqu'à Niedergrain. Le roi ordonna aux têtes de colonnes de changer de direction à droite, afin de déborder la gauche de l'ennemi par Goldberg. Le long trajet que ce mouvement nécessitait, donna à Lascy le temps de se retirer à Kolbnitz, près de Jauer : les Prussiens passèrent la Katzbach sous le feu de l'artillerie, et enlevèrent presque la majeure partie de ses équipages; mais il fut impossible d'atteindre ses colonnes. L'armée prussienne campa à Seichau le 11, et le général Bulow, avec 9 bataillons et 13 escadrons, sur les hauteurs de Prausnitz, pour couvrir le défilé en cas de retraite.

Daun avait voulu reconnaître la position du roi à Lignitz; comme il la trouva abandonnée, il partit pour Arnoldshof, où il comptait trouver encore le corps de Lascy pour se réunir à lui; mais lorsqu'il apprit que ce général était en pleine retraite, il fit halte, forma son armée derrière la Wuthende-Neiss, fit passer cette rivière aux corps des carabiniers et à celui de la réserve; le premier occupa le Breitenberg, le second prit poste sur les hauteurs de Hermsdorf et de Hennersdorf. Par ces mesures, les Autrichiens fermèrent entièrement la route de Schweidnitz et firent échouer le projet du roi. L'armée de Daun campa ensuite à Peterwitz, ayant sa gauche couverte par Lascy. Laudon vint le remplacer derrière la Neiss, dans la position qu'elle venait de quitter. Beck prit poste vers Buschmüle; Ried à Weinberg.

Frédéric, voyant qu'il ne pourrait plus exécuter son premier dessein, résolut de faire le lendemain, 12 août, une tentative pour gagner Landshut, en passant par Pombsen et par les montagnes; mais la position du général Beck, qui gardait le défilé, lui en ôta les moyens : outre cela, Daun, qui craignait une entreprise du roi sur Landshut, avait détaché Lascy, le 12 au matin, pour s'y porter. Ces mouvemens des Autrichiens firent croire à Frédéric qu'ils voulaient l'attaquer; il se fit joindre par le général Bulow, ordonna de lever le camp et de se mettre sous les armes;

mais il en fut quitte pour les apparences, et le camp fut retendu. Le roi se reproche lui-même, comme une grande faute, d'avoir exécuté ces trois dernières marches, sur Goldberg et Seichau, au lieu de s'être dirigé par Lowenberg et Hirschberg, parce que Daun avait tous ses dépôts dans cette dernière ville, et que leur perte l'aurait forcé à se retirer en Bohême. Tempelhof pense différemment, attendu que ce mouvement pouvait être empêché par le corps de Lascy, qui était alors à Lowenberg. Dans le fait, Frédéric était toujours assez mal instruit de la position de ses ennemis, parce qu'il ne faisait pas de grands frais pour l'espionnage.

Cependant le roi ne pouvait plus perdre beaucoup de temps, et ses provisions tirant à leur fin, il devait songer à se rapprocher de Glogau ou de Breslau. A cet effet, il résolut de repasser la Katzbach, et comme l'ennemi était fort proche, cette opération ne pouvait s'effectuer que pendant la nuit: le général Bulow partit dans la soirée pour reprendre sa position au défilé de Prausnitz, et pour marcher à huit heures et demie avec tous les équipages. Le général Ziéthen resta d'abord sur les hauteurs de Hasel, et suivit ensuite l'armée.

Le 12, à huit heures et demie du soir, la cavalerie se mit en marche par ailes sur deux colonnes; l'infanterie partit à neuf heures et demie

dans le même ordre; 20 escadrons de hussards restèrent jusqu'à une heure, afin d'entretenir les feux et de garnir les postes. Cette marche épineuse, à cause de la grande proximité de l'ennemi, fut cependant heureusement exécutée, à l'exception d'un désordre occasionné par l'égarement d'une colonne de cavalerie. Si Daun en avait su profiter, l'armée était perdue; mais il resta tranquille dans son camp, quoiqu'il fut informé, dès le même soir, que le roi avait déjà fait partir ses équipages. L'armée prussienne vint donc se mettre en bataille derrière la Katzbach.

Le 13, au point du jour, elle continua sa route et campa à Lignitz. (Pl. XXIII, *n.°* 4, *a a*). A peine les tentes furent-elles dressées, que l'on vit aussi arriver l'armée autrichienne dans la position de Hochkirch. Lascy campa depuis Goldberg jusqu'à Niedergrain, sur la gauche; Laudon vers Jeschkendorf, sur la droite; Nauendorf vers Parchwitz (*d d*).

Tandis que les armées prussienne et autrichienne exécutaient tous ces mouvemens, le prince Henri campait toujours sur la rive gauche de l'Oder, sous Breslau; lorsqu'il apprit que Soltikof avait marché, le 9, à Kunzendorf, il fit suivre son arrière-garde par les généraux Goltz,

Platten et Thadden. Ces trois corps prirent position derrière la Weida. Les Russes leur opposèrent le général Tottleben, qu'ils renforcèrent de 10 bataillons et de 10 escadrons sous les ordres du prince Lubomirsky. Ce général n'osa cependant rien entreprendre, et l'armée de Soltikof prit même une nouvelle position à Obernig. De son côté, le prince ne voulait pas laisser ses détachemens trop exposés, et il passa l'Oder le 12 août, avec toute son armée, pour venir camper, la droite à Mahlen, la gauche à Hunern : ce camp fut retranché.

Le 13, Laudon se rendit près du maréchal Soltikof, et le décida à renforcer le corps de Czernischef, et à lui faire passer l'Oder, le 14, pour camper à Grosbresa, sur la route qui conduit d'Auras à Lissa ou à Neumarck.

Bataille de Lignitz.

Le roi ayant appris, dès le 13 au soir, que le corps de Czernischef devait passer l'Oder, jugea que Daun voulait enfin se décider à l'attaquer. Comme la position de Lignitz n'était pas de nature à y recevoir une attaque avec succès, Frédéric résolut de repasser la Katzbach, de renvoyer ses parcs à Glogau, pour y prendre des provisions, de marcher à Parchwitz, et de s'ou-

vrir ensuite, d'une manière ou d'autre, une communication avec le prince Henri.

En conséquence, il ordonna que l'armée partît le lendemain de bonne heure, mais cette disposition ne put pas avoir lieu, à cause de la grande proximité de l'ennemi, qui aurait aisément découvert la direction que les colonnes devaient prendre, et qui eût facilement accablé l'arrière-garde; il fallut donc attendre la nuit. Daun fit une reconnaissance qui causa une alarme et fit prendre les armes aux Prussiens; il paraît que le maréchal s'était enfin décidé à courir les risques d'une attaque : son projet était de faire déborder le camp du roi par Lascy, tandis qu'il l'attaquerait lui-même de front avec l'armée principale, et que Laudon occuperait les hauteurs de Pfaffendorf, pour couper la retraite du roi sur Glogau. Toutes ces belles combinaisons devaient échouer par le départ des Prussiens.

Frédéric, sentant la nécessité de ne pas attendre les Autrichiens dans une position où ils pourraient déterminer l'emploi de leurs forces comme ils le trouveraient le plus convenable, jugea, avec raison, qu'il fallait prendre l'initiative du mouvement, afin de mettre de son côté tous les avantages de cette combinaison, et de s'assurer les moyens de combattre avec toute sa masse contre une seule partie de l'armée ennemie : il alla reconnaître les hauteurs de Pfaffendorf, ordonna

que l'armée partît à l'entrée de la nuit, indiqua les ponts sur lesquels les colonnes devaient traverser la Schwarz-Wasser, et assigna les points où l'armée se formerait pour attendre le jour.

L'armée se mit en marche à l'heure prescrite, par lignes et par la gauche; quelques escadrons de hussards entretinrent les feux et firent les patrouilles et cris accoutumés pendant toute la nuit. Les colonnes passèrent la rivière et atteignirent les hauteurs de Pfaffendorf, sans que les Autrichiens s'aperçussent de leur départ. La réserve se forma sur les hauteurs en arrière de ce village, faisant front à Lignitz : le major Hund, avec 5 escadrons de hussards de Ziéthen, fut poussé en reconnaissance sur Polschildern.

Lorsque l'aile gauche arriva sur le Wolfsberg, près de Binowitz, le roi put mieux juger la position de l'ennemi par les feux des gardes avancées. Il fit alors un changement dans ses premières dispositions; la première ligne devait se diriger plus à droite et en arrière du bois de Humel, de manière que sa gauche se trouvât un peu en arrière de Panten; la deuxième ligne prit une fausse position, et il en résulta un petit désordre.

Sur ces entrefaites le roi se coucha et s'assoupit près d'un feu de bivouac, devant le front du bataillon de grenadiers Rathenow. Un moment après le major Hund revint au grand galop, en

criant où est le roi? où est le roi? Frédéric lui ayant demandé de quoi il s'agissait, le major lui dit d'un air animé : *Sire, l'ennemi est là, il a repoussé mes vedettes et ne se trouve plus qu'à quatre cents pas d'ici.* Le roi ordonna avec sang-froid à cet officier de suspendre, autant qu'il serait en son pouvoir, la marche des Autrichiens, indiqua au général Schenkendorf (qui commandait la brigade de l'extrême gauche) une colline située près de Binowitz, sur laquelle il devait se former, et donna ordre à la seconde ligne de se prolonger à gauche, pour empêcher l'ennemi de déborder l'armée; enfin il porta sur-le-champ quelques régimens de cavalerie en avant, afin de gagner le temps nécessaire pour l'exécution de toutes ces mesures (*n.*° 4, *cc*). Le général Schenkendorf marcha aussitôt par le flanc gauche, gagna la colline, et y établit une batterie de dix pièces de douze (*g*), au moment même où les Autrichiens voulaient s'en emparer; ils étaient déjà si près, que l'on put tirer sur eux à mitraille. Ce feu causa un grand ravage dans des colonnes qui étaient en mouvement pour se former, et qui ne purent le faire (*n.*° 4, *k*).

Laudon, en effet, s'était mis en marche à l'entrée de la nuit, pour concourir au plan d'attaque arrêté par le maréchal Daun, et il avait passé la Katzbach sur trois colonnes, près de Polschildern (*ee*). Comme il ignorait le mouve-

ment du roi et qu'il avait le projet de surprendre les équipages et leur escorte, qu'il savait être parqués près du Topferberg, il n'avait point formé d'avant-garde, et marcha au contraire lui-même à la tête du corps de réserve : lorsque ce corps donna sur le détachement du major Hund, et que celui-ci se retira, le général autrichien fut confirmé dans son opinion, et ordonna que les colonnes doublassent le pas, de peur de voir échapper la proie sur laquelle il comptait. Laudon ne fut donc pas peu surpris, lorsqu'il trouva les hauteurs sur lesquelles il voulait se former, garnies d'infanterie et de canon ; cependant il donna des preuves d'un coup-d'œil juste, en jugeant qu'il n'était plus temps de retirer une troupe engagée, sans courir des risques beaucoup plus grands que ceux d'une attaque repoussée ; il déploya le corps de réserve, avec autant de promptitude que la faible lueur du jour et le rétrécissement du terrain purent le permettre, fit établir plusieurs batteries et attaqua la hauteur avec beaucoup de courage. Les bataillons de grenadiers Rathenow et Nimchefsky, avec le régiment de vieux Brunswick, repoussèrent cette attaque et culbutèrent le corps de réserve sur les colonnes qui n'avaient pu suivre sa marche rapide (1). Ces

(1) Il faut se rappeler que le corps de réserve mar-

colonnes furent aussi surprises au bruit du feu violent de mousqueterie et d'artillerie auquel elles ne s'attendaient point; celle qui devait traverser Panten, surtout, fit halte et se borna à occuper le village sans songer à suivre sa route; il résulta de cette hésitation, que l'infanterie prussienne gagna plus de temps pour se former. Les régimens de Bernbourg et prince Ferdinand, se rangèrent à gauche des bataillons dont nous venons de parler (*n.*° 4, *c c*). La réserve accourut aussi; trois de ses bataillons se lièrent à gauche de la ligne; celui des grenadiers de Falkenhein remplit à droite l'intervalle qu'on avait laissé subsister entre la brigade Bernbourg et les premiers régimens engagés. La cavalerie se forma derrière la première ligne, à l'exception d'un régiment de dragons qui couvrait le flanc gauche. Une réserve, composée des deux bataillons de Neuwied et du second bataillon de Gablenz, se forma en arrière du centre. Le reste de l'armée était en bataille sur les hauteurs qui longent la Schwarz-Wasser, depuis Humeln, en suivant le cours en arrière de Lignitz jusqu'à Binowitz; faisant ainsi face en potence vers Lignitz, du côté du maréchal Daun, et vers Panten et Polschildern du côté de Laudon (*b b*).

---

chait en tête de Laudon, et qu'il avait devancé les colonnes.

Sur ces entrefaites, le général autrichien avait reformé quelques bataillons de ses colonnes du centre, et s'était de nouveau porté contre les hauteurs : mais comme il ne pouvait déployer que 5 bataillons, ses troupes furent toujours repoussées. Sa cavalerie de la droite eut d'abord un peu plus de bonheur, elle culbuta les dragons de Krokow vers Schonborn ; mais les cuirassiers de margrave Frédéric la chargèrent sur le flanc gauche et la jetèrent dans les marais, près de ce village. Laudon ne perdit pas courage, il rassembla ses bataillons, en fit arriver de nouveaux au soutien, et chercha à déborder la gauche des Prussiens en se prolongeant à droite; mais ceux-ci lui opposèrent un mouvement semblable, et mirent encore une fois son infanterie en désordre. La cavalerie prussienne en profita, chargea les trois régimens de l'empereur, de Staremberg et de Waldeck, qui formaient l'aile droite, et les détruisit presque en entier. Pendant ce temps, Laudon avait ordonné une nouvelle charge de sa cavalerie sur le flanc gauche de l'infanterie prussienne; les premiers bataillons de la gauche souffrirent d'abord un peu, mais le régiment de Bernbourg avança à rangs serrés contre cette cavalerie, lui fournit un feu meurtrier, l'attaqua ensuite avec la baïonnette et se couvrit de gloire en la repoussant : ces escadrons se dispersèrent sur la droite de leur infanterie, qui prit alors

la fuite vers Binowitz, pour y repasser la Katzbach.

Tandis que ces choses se passaient, l'aile droite de l'armée prussienne, sous les ordres de Ziéthen et Wedel, était restée fort tranquille dans sa position (*bb*), faisant face à Lignitz, établissant de fortes batteries qui enfilaient les deux routes, et se préparant ainsi à contenir l'armée de Daun lorsqu'elle se présenterait. Un assez grand intervalle séparait vis-à-vis de Panten les deux ailes de l'armée prussienne. Si la colonne autrichienne, qui se trouvait sur ce point, en avait su profiter, le sort de l'aile gauche eût été bien hasardé; mais les chefs perdirent leur temps à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire.

Lorsque les généraux prussiens s'aperçurent de cet état de choses, les 7 bataillons Wedel, Forcade, Saldern et Gardes qui formaient la gauche de l'aile droite, se prolongèrent vers Panten et se lièrent de plus près avec l'aile gauche (*bc*). Le colonel Mollendorf, voyant que l'ennemi faisait mine de déboucher du village, y marcha avec un bataillon de la garde, y fit mettre le feu, força ainsi les Autrichiens à prendre la fuite et s'empara d'une grande quantité d'artillerie.

Après cinq attaques successives, exécutées par les Prussiens contre autant de lignes différentes, Laudon se détermina enfin à céder le champ de bataille : il n'était pas encore cinq heures du

matin lorsque l'affaire fut décidée; elle coûta aux Autrichiens plus de 10,000 hommes, dont 6,000 prisonniers et 86 pièces de canon; la perte des Prussiens n'excéda pas 2,000 hommes, parce que tous les avantages du terrain étaient de leur côté, (la position formait un amphithéâtre d'une pente insensible, qui allait en se concentrant sur les points où étaient accumulées les lignes de l'ennemi, et où le feu faisait un grand effet).

Le roi n'osa pas poursuivre Laudon, parce qu'il crut avoir besoin des troupes victorieuses pour soutenir son aile droite contre Daun et même contre Lascy. Conformément à son plan, et afin d'attaquer au point du jour la droite du camp de Lignitz, le maréchal s'était mis en marche dans la soirée du 14, sur six colonnes pour s'approcher jusqu'à la Katzbach. Un détachement des partisans de Ried passa la rivière à onze heures du soir, pour déloger les Prussiens du village de Schimelwitz, qu'on fut fort étonné de trouver abandonné. Le maréchal Daun n'apprit cet accident qu'à deux heures du matin, et il ordonna que l'armée passât sur-le-champ la Katzbach; mais cette opération, retardée par l'obscurité, par la construction des ponts et par la fausse direction de quelques colonnes, ne fut effectuée qu'à cinq heures. Il n'était déjà plus temps de soutenir Laudon, qui depuis long-temps était engagé et

repoussé : tout se réunit dans cette journée pour rendre sa défaite plus certaine ; car le vent empêcha le maréchal Daun d'entendre les feux roulans et de forcer la marche des colonnes.

Enfin il était cinq heures, lorsque l'avant-garde autrichienne parut en arrière de Lignitz : Daun aperçut alors l'aile droite ennemie sur les hauteurs en arrière de Pfaffendorf ; mais il fallait pour l'atteindre, passer la Schwarz-Wasser et traverser Lignitz. Le maréchal fit occuper la ville et le faubourg par les troupes légères de Ried, et fit passer le ruisseau à une trentaine d'escadrons, qu'il se proposait de suivre avec l'armée. Lascy reçut ordre de remonter la Schwarz-Wasser, et de la passer où il pourrait, afin de tomber sur les derrières du roi. Le résultat d'une telle conception ne pouvait être douteux ; la cavalerie ne put pas déboucher devant l'infanterie prussienne, soutenue par toutes les batteries de la droite, que Ziéthen fit diriger sur ce point : Lascy chercha vainement un pont ou un point favorable pour passer ce ruisseau, dont les rives marécageuses rendaient l'abord tellement difficile, qu'on n'aurait pu passer sur un pont de chevalets, sans ouvrir des communications pourpar venir jusqu'à ce pont. Son corps resta donc dans sa position. Le maréchal s'était déployé entre Weishof et Dornigt (*mm*), mais lorsqu'il apprit, par un officier, la

défaite de Laudon et qu'il vit la contenance des Prussiens, il se retira dans sa première position, entre Neudorf et Cosendau.

Cette victoire tira le roi du pas le plus difficile où il se fût trouvé; mais il s'agissait d'en profiter promptement, car on n'avait battu qu'un détachement de l'ennemi; son armée, intacte, tenait toujours la route directe de Lignitz à Breslau, et un corps nombreux de Russes avait passé l'Oder pour camper à Gros-Bresa. Frédéric, après avoir fait tirer plusieurs salves de réjouissance, prit les mesures pour emmener avec lui les blessés et les prisonniers; et comme il craignait que Daun ne gagnât Neumarck, afin de s'y réunir avec les Russes et de lui couper de nouveau la route de Breslau, il se mit en marche à dix heures du matin, avec 6 bataillons et 30 escadrons, se dirigea sur Parchwitz, y passa la Katzbach et prit position sur les hauteurs: le margrave Charles suivit de près, avec le reste de l'aile qui avait combattu; la droite, sous Ziéthen, ne partit que dans la soirée pour venir au camp. Le général autrichien de Nauendorf se retira de Parchwitz sur Mottigt.

Frédéric s'ouvrit ainsi la route de Breslau; mais il apprit à Parchwitz que M. de Czernischef avait passé l'Oder, comme nous l'avons déjà dit, et campait vers Lissa. Cette nouvelle fit renaître toutes les inquiétudes pour l'approvisionnement

de l'armée, qui n'avait que pour un jour de vivres, et qui n'en pouvait tirer que des magasins de Breslau. Il s'agissait donc d'empêcher les Russes de marcher à Neumarck; le roi eut recours à la ruse et envoya un faux espion, qui devait se faire prendre avec une lettre supposée pour le prince Henri, dans laquelle il l'informait de sa victoire et lui annonçait qu'il allait se réunir à lui pour attaquer Soltikof avec toutes ses forces. Sans savoir quel serait le résultat de cette démarche, l'armée se mit en route le lendemain, 16 août, sur trois colonnes; le roi conduisit celle de droite, qui était composée de l'aile gauche, et qui couvrait la marche du côté des Autrichiens; la seconde colonne fut précédée par une forte avant-garde, après laquelle marchaient les prisonniers et les blessés; la troisième composée de cavalerie légère, aux ordres du duc de Holstein et soutenue de quelques bataillons, devait flanquer à gauche contre les Russes et les Cosaques, qui pouvaient passer l'Oder au gué, près de Leubus. Ziéthen, avec l'aile droite, forma l'arrière-garde.

Daun, de son côté, était sorti, le 16 au matin, de son état de stupeur, et avait envoyé deux officiers au maréchal Soltikof, pour l'informer de ce qui s'était passé et des mouvemens qu'il allait faire pour gagner Neumark; les corps de Lowenstein et de Beck partirent aussitôt pour y prendre poste, et pour s'y réunir avec Czernischef, que

l'on croyait trouver encore sur la rive gauche de l'Oder; Laudon devait suivre de près cette avant-garde, et Daun, avec l'armée, voulait sans cesse côtoyer celle du roi, pour arriver en même temps que lui.

Sur ces entrefaites, Frédéric était depuis long-temps en marche; son avant-garde donna, près de Mottigt, sur le corps de Nauendorf, qui se retira aussitôt : les hussards prussiens rencontrèrent ensuite les éclaireurs du corps de Beck, et les repoussèrent. Ce corps parut bientôt après sur les hauteurs de Kumernig; et on découvrit, à une forte lieue plus en arrière, toute la grande armée autrichienne en marche sur plusieurs colonnes, sans qu'on pût distinguer si elle prenait la direction de Neumarck, de Kanth ou de Schweidnitz. La position du roi était très-embarrassante : il se voyait au moment de perdre les fruits de sa victoire, et d'être coupé de ses dépôts; car il ignorait que Czernischef se fût retiré. En effet, soit que ce dernier eût reçu la lettre supposée, soit qu'il y eût été déterminé par le rapport d'un officier de cosaques, qui lui avait appris, le 15 au soir, que Laudon était battu, et qu'au lieu d'Autrichiens, il avait trouvé à Parchwitz un corps commandé par le roi lui-même, n'ayant d'ailleurs aucunes nouvelles de Daun, il s'était retiré le même soir, et avait repassé l'Oder à Auras: Soltikof approuva fort cette résolution, et fit même détruire le pont.

Cependant Frédéric, ignorant ce mouvement, était dans les plus vives inquiétudes; il avait pris les devans avec quelques hussards, et s'était glissé par la forêt, si près de Neumarck, qu'il pouvait découvrir tous les environs; il s'assura, à sa grande satisfaction, qu'il n'y avait aucun camp. Bientôt après, les éclaireurs lui amenèrent un major autrichien, pris dans la ville; cet officier, pour se justifier, dit au roi, qu'il avait été envoyé, par Daun, à Czernischef, mais qu'il n'avait trouvé personne, ni même le pont sur l'Oder, qui devait servir de communication. Alors, toutes les inquiétudes se dissipèrent; l'armée put ainsi camper tranquillement à Neumarck, communiquer avec Breslau et avec le prince Henri, auquel on envoya un courrier pour l'informer de la victoire de Lignitz. Le général Krokow, avec l'avant-garde et la colonne des prisonniers, partit pour Breslau, et marcha encore ce jour-là jusqu'à Borna. Le général autrichien voyant qu'il avait manqué son but, se retira avec toutes ses forçes vers Strigau.

D'un autre côté, Soltikof avait quitté le même jour son camp d'Obernig, pour en prendre un à Peterwitz, afin de se rapprocher du flanc droit du prince Henri, et de mieux communiquer avec Militsch. Il répondit à l'officier envoyé par Daun, qu'il consentait encore à pousser Czernischef sur Neumarck, pour se réunir avec Laudon, et il se

disposait déjà à faire jeter un pont sur l'Oder, vers Auras, lorsqu'il apprit, dans la nuit du 16 au 17, que ce n'était point Laudon, mais bien le roi, qui occupait Neumarck. Cette nouvelle réveilla tous les sujets de mécontentement du maréchal, et il en fut d'autant plus indisposé, qu'il n'avait reçu aucuns renseignemens positifs sur la position des armées autrichiennes, ni sur ce qui s'était réellement passé. Dans cette incertitude, Soltikof voulait sur-le-champ se retirer vers les frontières de Pologne, parce que, dans le fait, tout le beau plan de campagne se trouvait renversé, et que l'on devait craindre que le roi, en se réunissant avec le prince Henri, ne tombât sur l'armée russe avec toute la masse de ses forces, avant qu'il ne fût possible de concerter de nouvelles opérations combinées avec l'armée de Daun. Néanmoins, le général russe se laissa déterminer à concourir encore aux opérations qui seraient tentées par les Autrichiens, et en attendant que l'on pût s'accorder sur ce point, il jugea prudent de ne pas attendre que le roi passât l'Oder, et il se retira, le 18 août, sur Militsch.

Le prince Henri le suivit le 19, et campa vers Trebenitz : le roi partit le même jour de Neumarck, passa la Schweidnitz, et campa à Hermansdorf; on jeta un pont à Auras, pour communiquer avec le prince.

L'armée autrichienne se porta, le 17, sur trois

colonnes, à Conradswalde, elle prit position à Hohenposeritz; le corps des carabiniers sur le Pitschenberg, et celui du prince de Lowenstein sur les hauteurs de Wurben. Laudon vint s'établir à Strigau, et Lascy à Kratzau; le corps de Brentano sur le Zoptenberg, celui de Beck à Buckau, et Ried à Arnsdorf.

Tandis que Frédéric marchait de Saxe en Silésie, qu'il triomphait à Lignitz, et rétablissait la direction intérieure de ses lignes d'opérations, en se liant avec le prince Henri, et en isolant par-là les deux armées ennemies, le général Hulsen, avec 17 bataillons et 25 escadrons, devait couvrir la Saxe et le Brandebourg, contre l'armée des Cercles, réunie au corps de Haddick, et forte au moins de 35,000 combattans. Cette armée resta enterrée sous les retranchemens du célèbre camp de Plauen, aussi long-temps que le roi fut en Saxe; mais, dès qu'il eut mis le pied en Silésie, et prononcé par-là son plan d'opérations, elle se mit en mouvement pour chasser Hulsen de la Saxe. Le combat de Strehla, livré le 20 août, fut le seul événement remarquable de cette période; il força Hulsen à se replier sur Torgau. Mais avant de revenir sur ces opérations, il convient de suivre encore celles du roi en Silésie, afin de ne pas mettre de confusion dans les mouvemens.

CHAPITRE XXIV.

Les armées prussiennes forment une ligne d'opérations intérieure, et manœuvrent avec succès. Daun est isolé et rejeté dans les montagnes de la Haute-Silésie. Opérations en Saxe, depuis le départ du roi.

Frédéric, en se liant avec l'armée du prince Henri, forma une ligne d'opérations intérieure, qui lui permettait de rassembler la masse de ses forces, sur un seul point, plutôt que l'ennemi. Le roi ayant ainsi la facilité de mettre à volonté ses deux armées en action, acquit une supériorité décidée, qu'on ne pouvait lui arracher que par une longue suite de mouvemens bien combinés, et par une attaque vigoureuse exécutée simultanément par les forces ennemies.

Les coalisés n'avaient qu'un seul moyen de réparer les fautes qu'ils avaient commises, c'était de se lier de nouveau, et de manière à pouvoir entrer en action en même temps et sur le même champ de bataille; le roi, qui devait le craindre, avait tout son intérêt à prévenir un tel mouvement, et il avait l'avantage immense de la position de l'Oder, qui lui permettait de rassembler

sa masse sur une seule rive, et de paralyser une des deux armées ennemies, en la séparant de lui par le fleuve, tandis qu'il marcherait vivement contre l'autre.

Les alliés firent tout l'opposé de ce que leurs intérêts leur dictaient, et il paraît que, cette fois, M. de Montalembert leur rendit un mauvais service, en contribuant, avec le général Blonquet, à faire adopter le plan d'une invasion isolée dans la marche de Brandebourg, et celui de la division totale des deux armées. Tempelhof semble bien justifier ce projet, en lui donnant de beaux motifs; il prétend que le ministre français engagea Soltikof à marcher vers Glogau, et à descendre l'Oder, afin de donner des craintes au roi sur sa capitale, et de l'empêcher ainsi d'exécuter cette réunion de ses forces que l'on craignait tant. Mais le nom de *diversion*, que Tempelhof donne à ce projet, porte avec lui sa réfutation. Une diversion est toujours *un accessoire*, et tandis que Frédéric, avec toutes ses forces réunies, opérait *sur le point principal*, on ne pouvait rien faire qui lui convînt mieux, que de donner aux armées ennemies une direction divergente, qui lui procurât le temps de frapper des coups décisifs contre une d'elles; il aurait bientôt retrouvé les points secondaires, lorsque les grandes armées auraient été successivement battues et accablées.

Néanmoins, il fut résolu de menacer Glogau d'un siége, malgré le défaut d'artillerie, et de porter un détachement jusque sur Berlin, pour forcer le roi à s'isoler du prince Henri ; mais comme l'approvisionnement de l'armée était fort difficile, on décida en même temps de marcher à petites journées, vers le flanc droit, jusqu'à un point déterminé ; de préparer dans cet intervalle les magasins nécessaires, et de tomber ensuite sur la Marche de Brandebourg, avec la rapidité de l'éclair. En conséquence de ce plan, l'armée russe marcha, le 24, à Trachenberg, et, le 28, à Hernstadt.

Plusieurs circonstances se réunirent pour contrarier les vues de M. de Montalembert. Le maréchal Soltikof tomba malade, et ne voulut pas néanmoins confier le commandement à un autre ; outre cela, Daun renvoya le général Blonquet pour annoncer que le conseil aulique de Vienne demandait deux plans d'opérations, et qu'il fallait en conséquence attendre la réponse du cabinet pour savoir quel parti il prendrait. Daun, de son côté, avait l'intention d'assiéger Schweidnitz, et il faisait préparer l'artillerie nécessaire à Glatz, sous la direction de M. de Gribeauval.

Lorsque Frédéric apprit la marche des Russes vers la Pologne, il conjectura que leurs opérations tiraient à leur fin, et il fut affermi dans cette opinion par la maladie de leur général en chef.

Le roi résolut alors de les faire observer par une division de 12,000 hommes de l'armée du prince Henri, d'attirer à lui le reste de cette armée, et de pousser Daun en Bohême : en conséquence, le prince Henri, qui était malade, se retira à Breslau; un corps de 24 bataillons et 38 escadrons, sous les ordres du général Forcade, passa l'Oder le 29 août à Pannewitz, et joignit l'armée.

Le général Goltz marcha, le 27, à Sophiental avec la division de 17 bataillons et 33 escadrons qui devait observer les Russes, couvrir Glogau, et se jeter à la dernière extrémité dans cette place. Ce général eut l'imprudence de laisser une arrière-garde de cavalerie trop en l'air, et séparée de la colonne de troupes par celle des équipages. Les Cosaques l'attaquèrent près de Gimmel; et, comme elle ne pouvait être soutenue à temps, ils la dispersèrent et firent quelques centaines de prisonniers, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il y avait eu là un seul bataillon avec ses pièces. Le corps passa l'Oder à Koben, le 28, et vint camper près de Glogau.

L'armée du roi reçut un nouvel ordre de bataille, et se trouva organisée comme il suit:

Avant-garde.	10 bat. de grenadiers.	
1.re ligne . .	25 —	48 esc. sur les deux ailes.
2.e ligne. . .	16 —	50 —
Réserve. . .	9 —	18 —
TOTAL . .	60 bat.	116 esc.

Chaque brigade eut une batterie de dix pièces; il se trouvait à l'avant-garde une batterie d'artillerie à cheval, également de dix pièces.

Frédéric, avec ces forces, résolut de chasser Daun de la Silésie: celui-ci campait sur le Pitschenberg, entre les ruisseaux de Schweidnitz et de Strigauer-Wasser; son flanc droit couvert par Lascy, la gauche par Laudon, le front par les hauteurs retranchées de Zoptenberg qu'occupait le corps de Brentano. Cette position, un peu étendue, fermait la route de Schweidnitz, et chaque corps pouvait néanmoins être promptement soutenu.

Lorsque Daun fut informé, le 29 au soir, de la réunion des troupes du prince Henri avec celles du roi, il s'attendit à être bientôt attaqué, et fit prendre les armes avant le jour. Le 30, le général autrichien apprit en effet que le roi marchait vers le Zoptenberg; il prolongea alors sa ligne par un mouvement général à droite, et porta son aile droite sur les hauteurs au-delà de Domanze. Lascy occupa le Zoptenberg, et fut renforcé de quelques régimens; on éleva en outre un grand nombre de retranchemens jusqu'à la Schweidnitz-Wasser.

Le roi était parti le 30 août sur quatre colonnes, l'avant-garde renforcée par 45 escadrons de la seconde ligne (les deux colonnes du mi-

lieu, composées de tout le train, excepté l'artillerie des brigades). Il se dirigeait par la grande route de Breslau à Schweidnitz, croyant Daun dans son ancienne position; mais lorsqu'il arriva avec son avant-garde près d'Albertsdorff, et qu'il découvrit le changement qui était survenu il résolut de tourner le Zoptenberg pour s'ouvrir la route de Schweidnitz par les plaines de Reichenbach. Les têtes de colonnes changèrent donc de direction à gauche pour prendre celle de Grunau et Knigwitz, où l'armée alla camper, l'infanterie sur deux lignes, la cavalerie en troisième. Le roi ordonna de dresser les tentes pour tromper l'ennemi, fit toutes les démonstrations d'une attaque, afin de fixer son attention, et de l'empêcher d'occuper les montagnes entre Nimptsch et Langenseifersdorf; tandis que, pour le prévenir dans cette position importante, il repartit avec l'armée à sept heures du soir : l'avant-garde occupait déjà à dix heures les hauteurs de Langenseifersdorf, où l'armée arriva au point du jour. Frédéric croyant que Daun aurait pris position derrière les hauteurs de Koltschen, avança avec la tête de l'avant-garde pour s'en assurer et pour couvrir la marche; mais le maréchal s'était porté le 31 sur les hauteurs de Bogendorf, derrière Schweidnitz, s'étendant sur les hauteurs par Freibourg jusqu'à Hohenfriedberg. Le roi pa-

rut alors librement communiquer avec cette place, vint camper à Koltschen, et porta son avant-garde à Endersdorf.

Par cette marche bien combinée, Frédéric renversa les espérances de ses adversaires, en leur donnant des craintes sur leurs communications avec la Bohême et avec leurs dépôts; non-seulement ils renoncèrent au siége de Schweidnitz et à leurs projets d'invasion, mais ils ne songèrent plus qu'à couvrir leurs frontières. Tempelhof s'abandonne à un long raisonnement, pour prouver que Daun prit mal ses mesures pour fermer au roi le passage de Schweidnitz : il prétend que le maréchal aurait dû s'étendre davantage, en portant son corps de droite jusqu'à Langenpeile, et Laudon à sa gauche jusqu'à Strigau, ce qui aurait présenté une ligne défensive de douze ou treize lieues, occupée par trois ou quatre corps de 20,000 hommes isolés, mais postés à la vérité sur des hauteurs dont la force aurait suppléé partout à l'infériorité locale du nombre. Peut-être l'historien prussien a-t-il raison sur le fond de ses reproches ; mais il me paraît que le moyen qu'il propose aurait offert bien des inconvéniens. Si le roi s'approchait d'un de ces corps, il fallait le soutenir en concentrant les autres; dès lors Frédéric pouvait gagner rapidement une marche vers un des points affaiblis ou abandonnés. Si Daun maintenait l'isolement

de ses corps à l'approche des Prussiens, le roi avait une armée assez nombreuse pour attaquer le centre isolé et morceler les Autrichiens au point de ruiner leur armée. Nous verrons dans le chapitre XXVI que ce n'était pas le véritable plan d'opérations que les alliés eussent dû suivre.

Quoi qu'il en soit, Frédéric marcha, le 1.er septembre, à Pulzen, et, le 30, à Buntzelwitz, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, le centre vers le Nonenbusch, et la gauche sur la direction de Jauernick à Buntzelwitz: l'avant-garde sous les ordres du général Ziéthen, se prolongea sur la droite vers Strigau. Quelques petits combats eurent lieu sur la ligne du centre, à cause de la proximité des postes autrichiens que le roi fit chasser de Wickendorf; on fit faire des abatis dans le Nonenbusch qui couvrait ce centre.

Les armées restèrent jusqu'au 11 septembre dans ces positions que l'art rendait encore plus redoutables. Sur ces entrefaites, l'incohérence et l'incertitude régnaient toujours dans les projets des armées coalisées. La cour de Vienne en formait sans cesse qui n'avaient pas le sens commun, et encore ne les exécutait-on point. Daun avait fait proposer aux Russes d'assiéger Glogau, conjointement avec un corps de 40,000 hommes que leur mènerait Lascy. Soltikof, qui en reçut l'offre le 2 septembre, s'empressa de l'accepter et envoya un officier à Daun pour l'en prévenir; mais

à peine cet officier était-il parti qu'il arriva un second message du maréchal, qui changeait tout, à cause des mouvemens du roi contre lui. On cacha ce changement à Soltikof, et le marquis de Montalembert parvint à obtenir que son armée passerait l'Oder et qu'on détacherait 30,000 hommes sur Berlin, tandis que le reste camperait entre Francfort et Crossen pour couvrir l'expédition: dans ce but l'armée marcha, le 11, à Guhrau. Mais il fallait attendre la réponse de Daun, et les messagers étaient forcés de passer par la Pologne : dans cet intervalle, le premier officier envoyé par Soltikof revint avec un nouveau plan, absolument différent et proposé par Laudon, le 5 septembre; il s'agissait de passer l'Oder avec une partie de l'armée russe et de venir prendre position sur la Katzbach, où Laudon la joindrait par Petervitz. Cette incertitude éternelle ne pouvait que déplaire; le général Fermor, qui avait pris le commandement par *interim*, répondit qu'il s'en tenait à la première résolution relative au siége de Glogau, et qu'il marcherait sur Carolath, puisque les magasins étaient déjà établis pour opérer de ce côté-là. En effet il se remit en marche, le 13, et arriva, le 19, à Carolath.

De tels généraux ne pouvaient manquer d'échouer dans toutes leurs entreprises contre un roi qui commandait ses armées en personne, et dont chaque pensée pouvait à l'instant même

recevoir son exécution, et produire une victoire.

Pendant que les alliés échangeaient leur correspondance verbeuse, le roi songeait aux moyens de chasser Daun; il ne pouvait y parvenir que par le gain d'une bataille, où en menaçant les communications avec la Bohême d'où les Autrichiens tiraient leurs subsistances, et il préféra ce dernier parti, comme moins douteux. A cet effet il marcha, le 11, avec l'armée, par lignes et par la droite, afin de tourner la gauche de Daun par la route de Strigau, sur Bolckenhain.

Dès que les Autrichiens s'aperçurent du départ des Prussiens, Beck suivit leur arrière-garde avec son corps et trois bataillons de grenadiers. Laudon voyant arriver le roi sur son flanc gauche, établit beaucoup d'artillerie sur les hauteurs de Bornichem, et canonna vivement les colonnes; mais elles n'en poursuivirent pas moins leur marche jusqu'au défilé de Kauder. Lorsque Laudon s'aperçut que le roi gagnait ses derrières et voulait le couper de Landshut, il occupa les hauteurs de Reichenau, et fit garder celles qui pouvaient mettre obstacle à la marche de l'ennemi.

Daun, de son côté, s'était mis en mouvement avec son armée, et parut, à peu près au même instant que Laudon, sur les hauteurs de Nieder-Adelsbach.

Le roi marchait avec précaution, à cause de

son arrière-garde qui était suivie; il atteignit enfin la position de Reichenau, et en délogea le général Nauendorf; mais il trouva Laudon déjà établi en face, et couvrant la route de Landshut. L'armée prussienne campa, la droite au bois de Giesmansdorf, la gauche un peu refusée sur les hauteurs, entre Baumgarten et Reichenau.

Laudon était en face, à une portée de canon, et séparé seulement par le ravin; Daun avait sa droite sur le Ziskenberg, près de Frolichsdorf, d'où la ligne s'étendait jusqu'à Oberadelsbach. Lascy et Brentano furent détachés pour garder les hauteurs de Landshut; Ried et Janus vinrent les remplacer à Bogendorf et Burkersdorf. Beck occupa Hohenfriedberg. Le général autrichien gagna, par ce mouvement, le point important où Frédéric croyait le prévenir; le général Ziéthen, qui voulut tenter de gagner Landshut avec l'avant-garde prussienne, fut forcé d'y renoncer et vint camper à Folgau.

Les armées restèrent encore dans cette position jusqu'au 16, ce qui paraît un peu extraordinaire dans la situation où se trouvaient les affaires.

Frédéric repartit enfin, le 17, par lignes et par la gauche; il voulut tenter, sur la droite de l'ennemi, ce qui n'avait pu lui réussir par l'autre extrémité de sa ligne; ce parti lui convenait d'autant mieux, qu'en opérant de cette manière, il rétablissait ses communications avec Schweidnitz,

dont les dépôts étaient nécessaires à l'entretien de son armée : les 10 bataillons de grenadiers et 25 escadrons formèrent l'arrière-garde. L'armée prussienne se dirigea d'abord par Hohenfriedberg sur Kunzendorf, position importante, qui rend maître de la plaine, des défilés, et de plusieurs communications ; mais Daun voyant que les corps de Beck et Lovenstein avaient plié devant les colonnes prussiennes, et que celles-ci se dirigeaient sur Zirlau, jugea le dessein du roi et porta le général Ayassasse, avec tous les carabiniers et la réserve, pour occuper ces hauteurs de Kunzendorf, où il les suivit de près avec toute l'armée. Ce mouvement fut fait à propos, car les hussards de l'avant-garde prussienne avaient déjà atteint le Limmelberg, lorsque la grosse cavalerie les força à se replier.

Le roi voyant son projet encore une fois déjoué, prit la résolution de s'ouvrir une route, vers les défilés, par Buckendorf et Hohengiersdorf ; et pour que l'ennemi ne pût l'y prévenir, il s'y porta, sans s'arrêter, avec l'avant-garde. Ce mouvement précipité occasionna un intervalle dans les bataillons, dont les grenadiers à cheval profitèrent avec audace : ils chargèrent le régiment de Bernbourg, et prirent une grosse batterie ; mais les bataillons voisins s'étant formés, firent payer cher cette tentative, en fournissant un feu nourri sur cette cavalerie, qui rebroussa bientôt

chemin. Sur ces entrefaites, l'avant-garde avait atteint le pied des montagnes de Hohengiersdorf, et commençait à les gagner par plusieurs sentiers praticables, lorsque le général Ferrari y parut avec 6 bataillons de grenadiers et le régiment de Colloredo. La position était embarrassante, mais le général Neuwied réussit, par ses bonnes dispositions, à déloger les Autrichiens avec perte: pendant ce temps, le roi avait rangé son armée en bataille, et lorsqu'il apprit la réussite du combat, il vint camper sur les hauteurs de Hohengiersdorf, avec une partie de ses forces; le reste demeura dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes.

Daun, de son côté, vint camper, la droite à Seitendorf, la gauche au moulin à vent d'Ober-Kunzendorf; Laudon à Waldenbourg et Reusendorf; Lascy à Langenwalsterdorf; Beck et la réserve dans leurs anciennes positions.

Par cette marche hardie, exécutée à la vue d'une armée supérieure, Frédéric tourna l'ennemi, intercepta ses communications avec Glatz, mais s'exposa lui-même à une ruine qui eût été certaine, s'il avait eu affaire à des généraux plus hardis, et qui l'eussent attaqué dans son camp de Reichenau : il ne faut rien moins que la connaissance parfaite de Daun et de ses principes, pour justifier une entreprise semblable. Par sa nouvelle position de Hohengiersdorf, le roi se

trouva au moins en état de communiquer avec Schweidnitz et avec la base de ses opérations; mais il pouvait prendre cette position, dès le 3 septembre, en faisant, par la gauche, le mouvement qu'il exécuta par sa droite d'une manière plus longue et plus dangereuse.

Le 18, le roi voulut prolonger un peu son mouvement par la gauche, afin de chercher à gagner Waldenbourg, où était la boulangerie autrichienne, et où aboutit la route de Friedland et de Glatz; mais Laudon avait déjà occupé en forces les hauteurs et les débouchés vers Neureusendorf. Frédéric établit alors sa gauche sur la colline de Schenkendorf, et la fit couvrir par la division de Wangenheim, postée sur les hauteurs de Barsdorf. On construisit une forte batterie à l'auberge dite Blauen-Rautzen, et on la fit soutenir par les 10 bataillons de grenadiers; la cavalerie resta dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes, la droite vers Niederbogendorf: les Prussiens couvrirent cette position redoutable de retranchemens.

Daun avait établi son armée, la droite vers la Schweidnitz-Wasser, à Tanhausen, le centre vers Seitendorf, d'où la ligne se prolongeait jusqu'aux environs de Freibourg: Lascy était à Langen-Waltersdorf, en seconde ligne de la droite.

Les armées restèrent à s'observer dans ces postes, où elles ne pouvaient s'attaquer sans courir de

grands risques; elles étaient si rapprochées qu'elles ne pouvaient faire un pas, et qu'elles pouvaient échanger des boulets. Le roi avait sur son adversaire l'avantage de pouvoir s'approvisionner de Schweidnitz; tandis que Daun devait s'attendre à être forcé de quitter sa position pour se rapprocher des dépôts de la Bohême.

Tandis que ces choses se passaient, les généraux coalisés ne pouvaient parvenir à s'entendre. Daun voulait que les Russes marchassent sur la Katzbach; ceux-ci ne voulurent point y consentir, de peur que le roi ne leur tombât sur le corps avec toutes ses forces; ils insistèrent pour une diversion sur Berlin, et elle fut résolue. Le général Tottleben, avec son corps de Cosaques, renforcé de 2,000 grenadiers, de 2 régimens de dragons, et de toutes les troupes légères, devait se porter avec toute la rapidité possible sur cette capitale, en passant par Guben et Beeskow; l'avant-garde, sous M. de Czernischef, devait le soutenir et prendre, à cet effet, position sur la Sprée; une partie de l'armée, en troisième échelon, sur Guben; tandis que le reste, sous M. de Romanzow, demeurait en observation sur la rive droite de l'Oder, vers Crossen.

Daun, informé de ces dispositions, détacha le général Lascy, avec 15,000 hommes, pour marcher par la Lusace et se réunir aux Russes.

Avant de donner la relation de cette entreprise,

je crois devoir rapporter succinctement les opérations du général Hulsen en Saxe, depuis que le roi en était parti.

Opérations en Saxe pendant l'absence du roi; le général Hulsen en est chassé.

Pendant que Frédéric triomphait à Lignitz, et isolait les armées ennemies qui menaçaient de se réunir sur l'Oder, le général Hulsen devait tenir tête à l'armée des Cercles, renforcée par un corps nombreux d'Autrichiens, ainsi que nous l'avons vu à la fin du chapitre XXIII.

Le duc de Wurtemberg vint la joindre quelque temps après à la tête de ses troupes, qui formèrent un corps séparé.

Dès que le roi eut mis le pied en Silésie, cette armée crut pouvoir sortir de sa souricière de Plauen; elle commença à mettre en mouvement, le 9 août, ses corps d'avant-garde, et vint camper, le 13, à Wilsdruf.

Je ne crois pas devoir m'étendre beaucoup sur les opérations insignifiantes de cette armée, qui, forte de 35,000 hommes, devait en huit jours envahir la Saxe et le Brandebourg, et qui se borna à de misérables entreprises.

Je vais présenter le tableau de ses mouvemens.

Tableau des mouvemens en Saxe.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 1.er août, *Hulsen* campait vers Meissen. *Linden* vers Jagen. *Kleist* vers Dobeln.	Le 1.er août, *L'armée des Cercles* au fameux camp de Plauen.
	Le 9..... *Le prince de Stollberg* à Kesselsdorf. *Les troupes légères* à Wilsdruf et Nossen. *Kleefeld* vers Freiberg.
	Le 13..... *L'armée* à Wilsdruf. *Le prince de Stollberg* repousse les postes prussiens de Siebeneichen, et se porte à Bockein. *Kleefeld* sur les hauteurs de Katzenhauser. *Zedwitz* sur celle de Broschwitz.
	Le 14..... *L'armée* à Katzenkauser. *Guasco* et *Kleefeld* attaquent les postes prussiens à Krogis, les repoussent, veulent s'emparer des positions de Stroischen, et sont repoussés à leur tour.

Prussiens.	Autrichiens.
	Le 15..... *L'armée* séjourne. *Le prince de Stollberg* se place sur le flanc gauche. *Zedwitz* à Zadel.
Le 16.... *Le colonel Kleist* vient de Dobeln, et se joint à Linden. *Hulsen* craint d'être coupé de Torgau, part à huit heures du soir, et se retire pendant la nuit à Riesa. Le colonel Kleist fait l'arrière-garde.	Le 16.... *Stollberg* part à midi pour camper à Ziegenhain.
	Le 17.... *L'armée* suit Hulsen, et marche à Lommatsch. *Stollberg* à Staucha.
Le 18.... *Hulsen* vient camper à Strehla.	Le 18.... *L'armée* à Riesa. *Stollberg* à Kleinragwitz et Ganzig. *L'avant-garde* vers Groba et Merzdorf.

Ce camp de Strehla, que le général Hulsen occupa, était le même que celui du prince Henri dans la campagne précédente; une partie des retranchemens existait encore; on plaça derrière 10 bataillons sur une seule ligne, 5 escadrons

en soutien à gauche : 4 bataillons de grenadiers occupaient le Durenberg, à quinze cents pas de la ligne, dont ils étaient encore séparés par un bois; le reste des troupes occupait des villages et postes de sûreté.

Cette position était beaucoup trop étendue pour un si petit corps; elle était de plus dominée et facile à tourner par Dahlen et Oschatz; mais comme il s'agissait de gagner du temps, Hulsen ne voulut pas la quitter qu'il n'y fût forcé par les mouvemens de l'ennemi, avec lequel, au reste, il ne devait pas s'engager. A cet effet, il renvoya tous les équipages à Torgau, où il voulait lui-même marcher le 20.

Le colonel Kleist, dans une reconnaissance faite le 19, s'assura que le corps de Stollberg était en l'air, et pouvait être aisément accablé ou enlevé. Les dispositions furent prises pour exécuter ce projet dans la nuit du 19 au 20; mais lorsque les troupes arrivèrent sur l'Otterberg, on aperçut une ligne de feux très-étendue sur la gauche de l'ennemi; on jugea qu'il avait fait un faux mouvement, et le corps rentra au camp.

En effet, l'armée des Cercles s'était mise en marche pour attaquer Hulsen; les corps de Stollberg et Kleefeld devaient tourner la droite de l'ennemi; le général Guasco devait les soutenir en échelon avec les grenadiers, tandis que l'armée attaquerait de front.

Le général Veczay inquiéta les avant-postes prussiens sur l'Otterberg un peu trop tôt; le général Braun eut ainsi le temps de faire prendre les armes au corps de grenadiers. Comme il apprit que les Autrichiens gagnaient la droite, il fit aussitôt prolonger son mouvement et occuper la hauteur du moulin à vent de Leisnitz, où le bataillon Lubath s'établit au moment même où le prince de Stollberg arrivait du côté opposé. Sur ces entrefaites, le général Guasco canonnait vivement l'Otterberg. L'armée des Cercles, après avoir passé la Delnitzbach, se déploya sur deux lignes en arrière de Schwarzroda et de Bohra, portant sa cavalerie et les Croates sur la droite, vers Opitsch; elle resta long-temps dans cette position, hors de portée du canon.

Le prince de Stollberg avait, pendant ce temps, porté le corps de Kleefeld sur le flanc droit du bataillon de Lubath, et pris à revers toute l'aile droite prussienne, en forçant ce bataillon à céder la hauteur du moulin à vent.

Hulsen voyant l'inaction de l'armée des Cercles, disposa d'une grande partie de ses troupes pour les porter sur la colline nommée le Durenberg. Kleefeld, en se prolongeant à droite, avait enfin dépassé Laas et marché avec assez de courage contre les grenadiers qui avaient changé de front; mais sa droite étant en l'air, fut assaillie à l'improviste par les dragons de Schorlemmer, qui rui-

nèrent huit compagnies de grenadiers, et presque tout le régiment d'Esterhazy, tandis que le général Braun, avec les bataillons de grenadiers prussiens, entrait dans le bois, en expulsait l'ennemi, et, par un mouvement simultané, dispersait entièrement le corps de Kleefeld. La cavalerie de ce corps, qui voulait se prolonger sur les derrières de Hulsen, fut chargée par le colonel Kleist et culbutée; on lui fit beaucoup de prisonniers.

Le prince de Stollberg resta au moulin à vent, tranquille spectateur de ce combat, quoiqu'il y eût un grand intervalle devant lui par lequel il pouvait pénétrer et couper entièrement l'aile droite prussienne du reste de la ligne; il se retira même après la défaite de Kleefeld, entre Molau et Kloditz. L'armée des Cercles s'était aussi contentée de cantonner, laissant un de ses corps seul aux prises avec l'ennemi.

Le général Hulsen resta en position jusqu'à huit heures du matin; mais content de son succès, et voyant que le prince de Stollberg revenait de sa première frayeur, il résolut de se retirer d'abord vers Strehla, d'où il partit ensuite à midi pour prendre position à Torgau : l'ennemi vint camper à Strehla, ses troupes légères jusqu'à Meissen.

Ainsi finit un combat dans lequel l'armée des Cercles perdit 1,200 prisonniers, et beaucoup de tués ou blessés, pour avoir fait une attaque partielle, combinée contre tout principe militaire:

le reste des opérations de cette armée mérite à peine une place dans l'histoire ; je vais en présenter le précis.

Suite des mouvemens en Saxe après le combat de Strehla.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 22 août, *Hulsen* au camp de Torgau.	Le 22 août, *L'armée* à Belgern. *Stollberg* à Sitzroda. *Kleefeld* à Schilda. *Veczay* à Matritzchen. *Luzinsky*, venant de la Thuringe par Weimar et Naumbourg, arrive à Eulembourg.
	Le 23.... *Zedwitz* passe l'Elbe à Droskow pour menacer d'investir les Prussiens, et les forcer à la retraite.
	Le 24.... *Guasco* le suit avec les grenadiers.
	Le 25.... *L'armée* campe à Altbelgern. *Kleefeld* et *Stollberg* à Belgern.
	Le 26.... Ces deux généraux passent aussi l'Elbe. *Luzinsky* marche à Bitterfeld. *L'armée* campe à Tristewitz.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
	La réserve à Zwethau.
Le 27.... *Hulsen* change le front de son camp, et fait face à l'Elbe, la droite à la ville, la gauche à Reppitz. *Linden* occupe le poste de Vogelgesang pour empêcher l'ennemi de passer l'Elbe au-dessous.	
	Le 28.... *Luzinsky* à Halle.
	Le 30.... *L'armée* voyant que les Prussiens ne se retiraient pas, repasse l'Elbe vis-à-vis Strehla, et campe à Schilda.
Le 2 sept. *Hulsen* reprend son premier camp, et renvoie un bataillon à Leipsick.	Le 2 sept. *L'armée* campe à Strelen et Doberschuld. *Stollberg* vers Schilda. *Kleefeld* occupe différens villages, Mokrena, Wildenhaim, etc. etc. *Zedwitz* reste à Belgern.
Les deux armées s'observèrent ainsi jusqu'au 21 sept.	Les deux armées s'observèrent jusqu'au 21 septembre. *Le duc de Wurtem-*

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
	berg (1) arrive avec son contingent, et occupe Halle le 12. Il joint Luzinsky le 21 septembre, et campe à Pretsch.
	Le 24 sept. *L'armée* marche sur Torgau, canonne sans résultat, et campe vers Groswig. *Les grenadiers* vers Liptitz.
	Le 25.... *Le duc de Wurtemberg*, toujours à Pretsch, jette un pont sur l'Elbe. *Luzinsky* en fait autant à Domitz, et passe son avant-garde. *Zedwitz* avait déjà passé, et campait le 23 à Mahitschen.
Le 26 sept. *Hulsen* pense qu'il est temps de se retirer sur la rive droite; son ordre, donné sans précautions,	Le 26.... *L'armée* se met en mouvement à midi sur Dommitsch. On suit mollement la retraite des Prus-

(1) Il ne faut pas confondre *le duc* régnant de Wurtemberg, qui commandait dans l'armée des Cercles, avec *le prince* de Wurtemberg, son frère, qui était général de cavalerie au service du roi.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
occasionne dn désordre au pont.	siens; et au lieu de profiter du désordre, on se borne à une canonnade sans résultat.
Le 27.... *Hulsen* marche à Lichtenberg pour attaquer le duc de Wurtemberg qui s'était déjà retiré; il campe à Jessen.	Le 27.... Torgau se rend à l'armée des Cercles avec 2,000 homm.
	Le 28.... *L'armée* passe l'Elbe, et campe à Lichtemberg. *Luzinsky* passe et campe à Lobien.
	Le 29.... *Luzinsky* à Grabo.
Le 30.... *Hulsen* campe sous Wittemberg.	Le 30.... *L'armée* à Elster. *Luzinsky* à Gallin. *Le duc de Wurtemberg* à Wartenbourg sur la rive gauche.
Le 2 oct. *Hulsen* devant quitter sa position, et ne ponvant se retirer sur Berlin par la route directe de Truenbritzen, marcha le 3 à Kosnig, le 4 à Belzig, le 5 à Belitz.	Le 2 oct.. *L'armée des Cercles* se met en marche pour attaquer Hulsen et le couper de Berlin; la division autrichienne, après une vive canonnade, voulut attaquer la gauche, et fut repoussée : tel devait être nécessairement le résul-

Prussiens.	Autrichiens.
	tat d'une attaque partielle.
	Le 2 octob. *L'armée des Cercles* se porte alors sur Mochau, et atteint ainsi le but qu'elle aurait pu remplir sans combattre.
	Le 3..... *L'armée* investit Wittenberg.

La Saxe se trouva ainsi entièrement au pouvoir des ennemis, à l'exception de Wittenberg qu'ils serraient de près.

Nous allons nous reporter maintenant à la diversion des Russes sur Berlin, et aux opérations des Prussiens pour sauver leurs provinces.

CHAPITRE XXV.

Les Russes assiègent Colberg et prennent Berlin. Le roi et Daun marchent en Saxe. Bataille de Torgau.

Tandis que Frédéric manœuvrait contre Daun, en Haute-Silésie, que Hulsen luttait en Saxe contre l'armée des Cercles, et que la grande armée russe ne faisait rien, une flotte de cette nation avait débarqué, vers Colberg, une division de 8,000 hommes pour assiéger cette ville, et se procurer ainsi une bonne base d'opérations. La place fut investie le 29 août, par terre et par mer, et le bombardement commença de suite; mais on avait affaire au même major Heyden qui l'avait si vaillamment défendue dans la campagne de 1758. Le 13 septembre, après seize jours de bombardement, on jugea à propos de le sommer, et on pouvait d'avance prévoir sa réponse; le feu continua avec fureur par mer et par terre; on poussa les parallèles avec toute l'activité possible, et on imagina même de tirer à mitraille dans la ville. Les bourgeois disputèrent de courage avec la garnison et avec son brave chef, qui était inébranlable. Enfin le roi, informé de cet événement,

détacha le général Werner avec un petit corps de 4 bataillons et 10 escadrons pour marcher au secours de Colberg. Ce général arriva le 18 septembre, si inopinément, qu'il surprit le détachement de garde au pont de la Persante, le sabra ou fit prisonnier, passa par la ville avec sa cavalerie, reconnut le camp des Russes sur la plage, et résolut de les attaquer le lendemain; mais ils avaient été si fort surpris de l'arrivée de ce secours, qu'ils avaient abandonné leur camp, les tranchées, et vingt-deux pièces d'artillerie. Une partie s'était embarquée, et le reste s'était retiré en désordre sur Koslin: la flotte même mit à la voile le 23.

Ainsi finit une entreprise ridicule, parce qu'elle n'était nullement combinée avec les mouvemens de l'armée principale qui opérait loin de là, ou plutôt qui n'opérait pas; il est vrai que le général Olitz fut détaché avec 12 bataillons sur Drossen, afin de soutenir au besoin le corps de siége; *mais il partit de l'armée le jour même où la place fut délivrée.*

Après une expédition aussi glorieusement terminée, le général Werner marcha par Stettin sur Passewalk contre les communications des Suédois; il emporta d'abord leur poste d'observation à Locknitz, et enleva, le 3 octobre, toutes les redoutes en avant de Passewalk; mais le général Ehrensward, qui y commandait, fit mettre le feu

aux granges dans le faubourg, et menaça d'en faire autant à la ville : le général Werner se retira sur Stettin avec 600 prisonniers Suédois et 8 pièces de canon. Le reste des opérations de cette armée, qui n'entra en campagne que le 16 août, ne mérite pas d'être cité; nous en donnerons seulement le tableau à la fin de ce chapitre.

Invasion des Russes dans la Marche.

Conformément au plan que nous avons annoncé, le général Tottleben s'était mis en marche sur Berlin, et parut, le 3 octobre, devant cette capitale qui fut aussitôt sommée. Le général Rochow qui y commandait, assisté du général Seidlitz, qui n'était pas encore entièrement remis de ses blessures de Kunersdorf, fit tous les préparatifs d'une vigoureuse défense et repoussa deux assauts sur les portes de Halle et de Cottbus. Le corps de Czernischef campa le même jour à Furstenwalde; la principale armée russe n'arriva que le 5 vers Francfort sur l'Oder.

Sur ces entrefaites le prince de Wurtemberg, qui commandait le corps prussien opposé aux Suédois, et qui se trouvait à Templin, avait été informé du danger qui menaçait la capitale et y fut rendu dans la nuit du 3 au 4; Tottleben qui avait épuisé toutes ses munitions à canonner et bombarder la ville hors de la portée ordinaire,

fut surpris de l'apparition subite de ce corps, et se dirigea sur Kopenick pour communiquer avec M. de Czernischef, ne laissant devant Berlin qu'un corps de Cosaques qui fut forcé à se retirer le lendemain. Le prince de Wurtemberg campa alors en avant de la porte de Halle.

Le général Czernischef arriva le même jour à Kopenick, ce qui détermina le prince à se retirer, le 6, de l'autre côté de Berlin, et à camper vers la porte de Landsberg.

Le général Hulsen, avec le corps qui avait défendu la Saxe, arriva enfin le 6, détacha dans la nuit 6 bataillons et presque toute sa cavalerie pour renforcer le prince; il suivit lui-même avec le reste par Sarmund, le 7 au matin, et campa vers la porte de Halle. Czernischef vint prendre position en face du prince de Wurtemberg, et on se canonna sur les hauteurs de Lichtenberg.

Le 8 septembre, le général russe reçut un renfort de 9 bataillons et 5 escadrons; un orage violent empêcha de rien opérer. On voulut se retirer, mais M. de Montalembert s'y opposa et fut cause de la prise de Berlin. Lascy parut enfin devant la ville, la fit sommer, et se prépara en même temps à débusquer le général Hulsen le lendemain. Cette apparition déconcerta le plan que le prince de Wurtemberg avait formé pour attaquer les Russes le même jour; les généraux prussiens calculèrent que, s'ils étaient battus, Ber-

lin serait mis au pillage, qu'il convenait de conserver intact un corps de 16,000 hommes, plutôt que de l'exposer à une ruine presque certaine; ils résolurent de se retirer sur Spandau et d'abandonner la capitale à son sort; le commandant capitula alors avec Tottleben. La mésintelligence entre les Autrichiens et les Russes parut ici dans tout son jour; ils la poussèrent jusqu'à forcer les gardes et en vinrent même aux mains; les troupes de Lascy commirent des pillages dans la ville et des dégâts immenses à Charlottenbourg. Le général Tottleben fit entrer tous les grenadiers dans Berlin, en leur ordonnant de faire feu sur les Autrichiens, s'ils maltraitaient encore les gardes. Le général des Cosaques maintint ainsi l'ordre, et se borna à faire vider ou ruiner tous les établissemens militaires.

Le séjour des ennemis dans la capitale de la Prusse ne fut pas de longue durée; on apprit, le 11, que le roi approchait : tous les généraux eurent peur d'être coupés. Lascy partit dans la nuit du 11 au 12, et se dirigea sur Torgau; Czernischef prit la route de Francfort le 12 au matin, et Tottleben le suivit après midi.

Frédéric marche en Saxe et Daun le suit.

Nous avons laissé le roi au camp de Hohengiersdorf, en face de l'armée de Daun. Aussitôt

qu'il fut informé de l'invasion de ses états, Frédéric ordonna au comte de Wied de jeter 6 bataillons dans Breslau pour en renforcer la garnison, et d'arriver avec toute sa cavalerie à Schweidnitz (1). Il débarrassa ensuite l'armée de ses équipages et se mit en marche, le 7 octobre, à trois heures du matin, dans le plus grand silence, pour se former sous Schweidnitz, d'où il alla camper dans son ancienne position de Buntzelwitz, poussant sur Strigau son avant-garde, composée de 10 bataillons de grenadiers et de 25 escadrons aux ordres de Ziéthen: les avant-postes de cavalerie qui étaient restés en face de l'ennemi jusqu'au jour, couvrirent ensuite la marche. Le projet du roi paraît avoir été d'abord de se porter contre l'armée russe, pour l'attaquer et couper le corps qui était à Berlin, mais il apprit dans sa marche que la capitale était évacuée; il se dirigea alors sur l'Elbe, Daun le suivit.

Voici le tableau des mouvemens des deux armées:

---

(1) Le comte de Wied commandait alors le corps de Goltz dont nous avons fait mention.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 8 octob. *L'armée du roi* à Brochelshof. *Hulsen* et *le prince de Wurtemberg* quittent Berlin dans la nuit du 8 au 9, et se retirent à Spandau. Les Cosaques enlevèrent leur arrière-garde.	Le 8 octob. *Daun* marche à Lauterbach. *Laudon* reste en Silésie, vers Kunzendorf. *L'armée des Cercles* devant Wittenberg. *Lascy* et *Czernischef* devant Berlin. *L'armée russe* marche vers Francfort.
Le 9..... *Le roi* à Conradsdorf, près de Haynau.	Le 9..... *Daun* à Schonewald et Wiesenthal, en avant de Lahn.
Le 10.... A Prinkenau.	Le 10.... A Neulande, au-delà de Lowenberg.
Le 11.... A Sagan.	Le 11.... Séjour. *Les troupes combinées* évacuent Berlin.
	Le 12.... *Daun* à Longau, sur la Queiss.
Le 13.... A Sommerfeld.	Le 13.... A Pansig, derrière la Neiss.
Le 14.... A Guben. *Frédéric* voulait attaquer l'armée russe, afin de couper la retraite aux corps qui étaient à Berlin; mais il apprit l'évacuation de cette ville, et marcha.	Le 14.... A Ullersdorf. *Czernischef* joint l'armée russe qui se retire sur Drossen, n'ayant personne devant elle. *L'armée des Cercles* prit Wittenberg. *Lascy* se retire sur Torgau.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 15 oct. A Gros-Mockerau. *Le prince de Wurtemberg* s'avance trop tard au secours de Wittenberg; se retire de Belzig à Ziesar.	
Le 16.... *Le roi* à Sikadel, entre Liberose et Lubben.	Le 16 oct. *Daun* à Mikel, sur la Sprée. *L'armée des Cercles* repasse l'Elbe à Bernsdorf, à moitié route de Konisbruck, à Hoyerswerda.
Le 17.... A Lubben. *Le prince de Wurtemberg* à Treuenbritzen, se portant sur Magdebourg.	
Le 19.... *Le roi* détache *Goltz* en Silésie avec 16 bat. et 38 escad. pour secourir Kosel menacé par Laudon.	Le 19.... *Daun* à Hermsdorf, près de Ruhland.
Le 20.... *Le roi* à Dahme.	Le 20.... A Frauenheim. *Les Russes* cantonnent entre l'Oder et la Wartha, depuis Soldin jusqu'à Landsberg.
	Le 21.... *Daun* à Martinskirch.
Le 22.... A Jessen.	Le 22.... A Tristewitz, vis-à-vis de Torgau.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
	Lascy se réunit à l'armée.
Le 23.... *Le roi*, avec l'aile droite, à Wittenberg. *Ziethen*, avec la gauche, reste vers Jessen et Schweidnitz.	Le 23.... *Daun* fait jeter un pont sur l'Elbe, près de Torgau, et fait passer la réserve et les grenadiers qui campent à Dommitsch.
Le 24.... *Le roi* fait jeter un pont à Roslau. *Le prince de Wurtemberg* était à Calbe, et marcha ensuite sur Dessau.	Le 24.... *Le maréchal* passe avec l'armée, et campe à Groswig. *Lascy* reste à Tschekau. *Ried*, avec les troupes légères, à Pretsch.
Le 25.... *Le roi*, joint par 10 bat. du corps de Ziéthen, marche le long de l'Elbe vers Coswig.	
Le 26.... Il passe le fleuve à Roslau, et campe à Janitz. *Le prince de Wurtemberg* et *Hulsen* se réunissent à lui.	
Le 27.... *L'armée* marche à Kemberg.	Le 27.... *Daun* marche à Eulenbourg, afin de soutenir l'armée des Cercles. Celle-ci se retire de Duben sur Leipsick.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
	Ried est attaqué près de Granischen et repoussé sur Duben.
	Le 28 oct. *Lascy* passe l'Elbe, et campe à Siptitz.
Le 29 oct. *Le roi* campe, la droite à Duben, la gauche à Gorschelitz, pour empêcher la réunion de Daun avec l'armée des Cercles.	Le 29.... *Daun* reprend son camp de Torgau, la droite à Zinna, la gauche vers Groswig. *Lascy* en arrière de Schilda. *Brentano* à Betaune. *Les grenadiers* en arrière de Groswig. *L'armée des Cercles* vers Leipsick. *Les Russes* toujours vers Landsberg sur la Wartha.
Le 30.... *Frédéric* marche à Eulenbourg, campe vers Thalwitz, entre Kultschau et Morbitz. *Hulsen* passe la Mulde, et campe à Gostewitz, afin d'éloigner un peu l'armée des Cercles; il détache Linden avec 9 bat. 15 esc. sur Leipsick.	Le 30.... *Lascy* se retire à Mokrena. *Ried* à Strellen. *Les grenadiers* à Weidenhain.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 2 nov. *Linden* laisse 2 bat. dans cette ville, et revient à l'armée. *Le roi* se met en mouvement pour tâter les intentions de l'ennemi, et campe vers Schilda.	Le 2 nov. *L'armée des Cercles* à Wexelbourg. *Ried* à Mokrena.
Le 3..... *Bataille de Torgau.*	Le 3..... *Bataille de Torgau.*

On voit, par ce tableau, que les Russes restaient dans l'inaction derrière l'Oder, sans avoir d'ennemis devant eux ; que Frédéric, prenant une direction centrale, voulait attaquer une des deux armées, et qu'il les isola de manière à ce qu'elles ne pouvaient se réunir sans combattre. L'apathie de ses ennemis ne lui donna pas la peine de s'opposer à cette combinaison de leurs opérations; cet ensemble n'exista pas même entre l'armée des Cercles et celle de Daun, qui pouvaient néanmoins parfaitement se lier le 27 octobre, et qui, deux jours plus tard, avaient déjà une direction divergente ou excentrique, à laquelle on peut attribuer la première cause de la bataille de Torgau. L'armée des Cercles ne reparut plus sur la scène durant cette campagne.

Bataille de Torgau.

On a établi une grande controverse pour décider si le roi avait eu tort ou raison, en attaquant Daun dans sa redoutable position de Torgau. Warnery, dans son *Histoire des campagnes de Frédéric*, l'a blâmé d'une entreprise qui ne pouvait avoir aucun résultat à cause de la proximité de Dresde, et qui n'était pas nécessaire, puisque l'armée prussienne pouvait obtenir la retraite de l'ennemi, en interceptant ses communications avec cette place, ou en la menaçant. Tempelhof relève le gant, et cherche à détruire cette opinion de Warnery; en effet, il eût été dangereux pour le roi de venir, avec une armée inférieure, se camper entre Daun et la place de Dresde, s'exposant ainsi à perdre toutes communications avec ses états. Mais, si Warnery s'est trompé, il me paraît aussi que Frédéric avait négligé de bien plus belles occasions d'attaquer Daun avec des chances beaucoup plus favorables, et je crois que son apologiste est tombé dans l'erreur opposée, en avançant qu'il était indispensable de livrer une bataille, et en prétendant que les Prussiens ne pouvaient tenter une entreprise sur Dresde, *parce qu'ils ne traînaient que pour quinze jours de vivres avec eux.*

Quel que soit le fondement de ces différentes

assertions, il paraîtrait que Frédéric a légitimé sa résolution en nous disant lui-même, dans ses œuvres, *qu'il avait appris de très-bonne source que les Russes cantonnés entre la Wartha et l'Oder se proposaient de passer l'hiver au cœur de ses états, si les Autrichiens se maintenaient à Torgau :* alors il ne lui serait resté aucune ressource pour recruter son armée. Dans tous les cas, puisque les Prussiens avaient négligé de si belles occasions, et que les Autrichiens occupaient une position si forte, qu'elle ne laissait presque aucun succès à espérer, on aurait pu attendre jusqu'au milieu de novembre; il eût été temps de voir alors si Daun ne se retirait pas en Bohême, ou les Russes en Pologne, suivant leur usage.

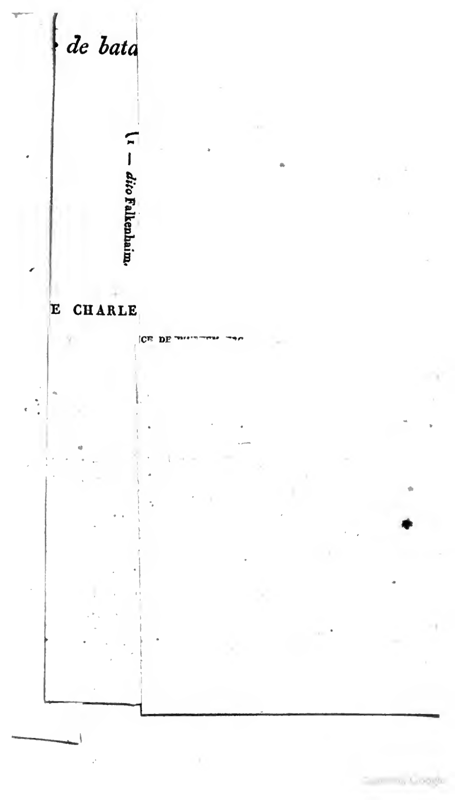
Pour remplir en partie cet objet, le roi laissa la brigade Roebel vers Eulenbourg, et se mit en mouvement, le 2 novembre, sur quatre colonnes, afin de venir camper vers Schilda; Frédéric se tint, pendant la marche, avec les hussards de l'avant-garde, afin de connaître la direction que prendraient les postes ennemis : tous se repliant sur Torgau, il jugea que Daun voulait y attendre une attaque, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de l'en déloger. On donna, près de Schona, sur le corps des Croates de Brentano, dont 400 hommes furent pris. L'armée prussienne campa, la droite sur les hauteurs en avant de Schilda, la

gauche au-delà de Lang-Reichenbach : elle était organisée d'après l'ordre de bataille ci-contre.

L'armée de Daun changea alors de front et fit face en arrière, portant sa gauche sur les hauteurs de Zinna ; la droite sur les vignes en arrière de Siptitz (1) (voyez pl. XXIII, n.° 5) : le corps de réserve, près de Groswig (*i*) ; la division des grenadiers de l'aile gauche, à Weidenhain (*h*) ; celle des grenadiers et carabiniers de la droite, en arrière de Neiden. Lascy se retira de Schilda sur Loswig et Torgau (*ee*) ; Ried, avec les troupes légères, sur l'extrême droite, vers Mokrena.

Cette position était redoutable, la gauche appuyait à l'Elbe ; le grand étang de Torgau, et cette ville fermée, la mettaient à l'abri de toute entreprise ; le front, presque inabordable, était couvert par le ruisseau encaissé et marécageux, nommé le Rhorgraben, ainsi que par des hauteurs escarpées, en partie garnies de vignobles ; la droite appuyée à la forêt de Dommitsch, avait

(1) Les frais énormes qu'exigent des plans de bataille très-détaillés m'ont forcé à changer les dispositions que j'avais prises pour les premiers volumes, et à présenter seulement un aperçu du terrain avec les positions principales : les personnes qui voudront avoir de plus grands détails peuvent prendre la grande carte de Pétry en vingt-quatre feuilles, ou préférablement encore celle de Backenberg, où les positions sont indiquées.


de bata
1 — dito Falkenhaim.
E CHARLE



son flanc couvert par cette forêt et des abatis considérables : le front de cette aile était à l'abri d'insulte sur les hauteurs de Groswig.

S'il fallait en juger par le résultat des attaques, et par ce que Tempelhof nous dit, le roi aurait conçu un projet aussi hardi qu'il était savant. Le front des Autrichiens était inattaquable, les flancs ne pouvaient être débordés; mais comme leur camp était peu profond, et que les lignes étaient l'une sur l'autre, Frédéric calcula qu'il pourrait mettre leur centre facilement en désordre, en le prenant entre deux feux, par le moyen d'une double attaque de front et à revers. Si ce plan n'était pas des plus prudens, il était du moins hardi, et nous observerons dans le chapitre suivant, qu'il réussit beaucoup mieux qu'on n'avait droit de l'espérer.

Pour exécuter son dessein, le roi partagea son armée en deux parties; avec la gauche, il devait tourner les ennemis et déboucher sur leurs derrières, à la faveur de la forêt de Dommitsch, qui lui permettait de cacher son mouvement. Ziéthen, avec l'aile droite, devait vraisemblablement faire des démonstrations sur le front, et attaquer ensuite le centre des Autrichiens, dans le même instant où Frédéric l'attaquerait à revers. Il fallait un concours d'événemens bien rares pour procurer la réussite d'un mouvement si décousu et sujet à tant d'obstacles, soit par le retard d'une

des colonnes, soit par les difficultés du terrain, soit par la position de l'ennemi, qui était si forte, et qui avait de plus l'avantage d'être centrale. Mais au lieu d'anticiper sur les observations que nous aurons à faire, revenons un peu à la description de la bataille.

Frédéric fit venir Ziéthen et lui donna des instructions particulières ; il rassembla les généraux, et leur donna l'ordre suivant :

« L'armée partira demain, 3 novembre, à six » heures et demie, sur quatre colonnes par la » gauche; les dragons de Schorlemmer, les hus» sards de Mohring, de Dingelstedt, et les dragons » francs resteront en observation à Weidenhain. » Comme il doit exister un corps ennemi vers » Pretsch, ils auront soin de prendre position » de manière à pouvoir faire face partout. Notre » aile gauche attaquera les Autrichiens : en con» séquence, les généraux veilleront à ce que les » bataillons marchent serrés, et puissent s'enga» ger à temps pour se soutenir. Les lignes seront » éloignées de deux cent cinquante pas.

» Aussitôt que l'ennemi sera culbuté des vignes, » on y établira sur-le-champ les batteries de gros » canon, et les bataillons se reformeront. Si on » demande de la cavalerie, il est inutile de faire » avancer une aile entière, mais seulement la » quantité d'escadrons qui pourraient agir d'a» près le terrain. Sa majesté se repose sur la bra-

» voure de MM. les officiers, et ne doute pas
» qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour rem-
» porter une victoire complète ».

En conséquence de ces dispositions, qui subirent néanmoins plusieurs changemens, l'armée partit le lendemain. La première colonne était composée de 10 bataillons de grenadiers, et de toute la première ligne d'infanterie ; elle était éclairée par les hussards de Ziéthen, devait passer entre les moulins de Mokrena, prendre le chemin de Weidenhain, et se prolonger ensuite sur la direction de Neiden.

La deuxième colonne, composée de 7 bataillons de la réserve de Hulsen, suivis de toute la seconde ligne d'infanterie, côtoya la première à gauche, prit le chemin de Losnitz, se dirigeant ensuite sur Elsnig. (*Voyez* pl. XXIII, n.° 5, *b b*).

La troisième colonne, composée de toute la cavalerie des deux ailes et du reste de l'infanterie de Hulsen (5 bataillons), marcha par Robershain, Schona et Strollen. Son mouvement était beaucoup plus étendu que celui des deux autres; elle dut passer par la maison de Chasse, laissant à gauche le village de Roitsch, et changer de direction à droite, pour se porter vers Vogelgesang, à l'extrémité d'Elsnig.

La quatrième colonne était composée des équipages et de leur escorte de 30 escadrons qui de-

vaient d'abord rester à Weidenhain ; elle marcha par Roitsch à Trossin.

Cet ordre ne faisait aucune mention du mouvement de Ziéthen. Lorsque la tête des colonnes arriva à la grande route de Leipsick, on fit halte, et ce corps se sépara de l'armée : il était composé des 4 brigades d'infanterie de l'aile droite, fortes de 20 bataillons ; de la cavalerie de l'aile droite, et de la brigade Kleist de l'aile gauche, en tout 52 escadrons. Ce corps ayant moins de chemin à parcourir, devait attendre dans le bois jusqu'à ce que les colonnes du roi fussent arrivées à la hauteur de leurs attaques ; il prit alors la route (*cc*).

Ces colonnes du roi suivirent les routes indiquées (*bb*) ; les avant-postes poussèrent successivement le corps de Ried, de Mokrena sur Wildenhain, et Groswig. On fit quelques prisonniers, par lesquels on apprit que les dragons de Saint-Ignon s'étaient embusqués dans la forêt (*m*), de sorte qu'ils devaient se trouver entourés par les première et deuxième colonnes : les hussards de Ziéthen reçurent l'ordre de fouiller le bois, et ne tardèrent pas à donner sur l'ennemi qui se formait ; il fut chargé et jeté sur les colonnes ; tout fut pris ou sabré.

Aussitôt que Daun apprit par Ried que le roi était en marche au travers de la forêt, et qu'il

avait déjà dépassé la hauteur de Groswig, le maréchal jugea qu'il allait être attaqué à revers, fit faire une contre-marche par la droite, et porta sa ligne, la droite vers Zinna, la gauche en potence sur les hauteurs de Siptitz (*ll*). L'armée autrichienne était organisée d'après l'ordre de bataille ci-joint. Lascy s'était formé entre Zinna et le faubourg de Torgau (*ee*); la réserve resta sur les hauteurs de Groswig; les grenadiers sous Ferrari se reployèrent sur Zinna; ceux du colonel Normann se postèrent devant l'aile gauche contre le bois; toute la réserve d'artillerie fut répartie sur le front de l'armée. Un long abatis, dont nous avons déjà parlé, couvrait la nouvelle position de l'aile gauche en potence; cet abatis commençait près de Groswig, longeait la source du ruisseau de Rhorgraben, et s'étendait jusqu'en avant de Neiden; les Autrichiens en avaient enlevé du bois sec pour l'usage de leur camp, de manière qu'il était praticable en plusieurs endroits.

La tête des 10 bataillons de grenadiers de la première colonne prussienne déboucha de la forêt vers une heure; le roi ordonna une halte pour faire serrer les bataillons, qui, ayant dû marcher par files, se trouvaient tout-à-fait rompus: les deuxième et troisième colonnes étaient encore en arrière, surtout la dernière que commandait le duc de Holstein. Le roi comptait

néanmoins qu'elle arriverait en même temps que les autres, puisqu'elle était composée en majeure partie de cavalerie, et qu'il lui avait fait prendre un peu l'avance, en l'engageant dans la forêt avant la seconde : par une grande fatalité elle ne se trouvait, à une heure, qu'à la maison de Chasse, à la hauteur de Weidenhain, ayant encore son grand contour à faire (1).

Le corps de Ziéthen se trouva à dix heures sur la route de Leipsick, et à une heure il était arrivé au pont qui coupe la chaussée à droite de Graffendorf : le détachement autrichien (*d*) canonna et fusilla vivement son avant-garde; Ziéthen, présumant de cette défense que le corps devait être soutenu, le fit attaquer par plusieurs bataillons, et ordonna l'établissement d'une batterie pour lui répondre. Ce détachement se retira alors sur la cavalerie que Lascy avait fait avancer au soutien (*f*).

Lorsque Frédéric entendit la canonnade et le

(1) Le comte de Retzow dit que cette colonne, en appuyant à droite, rencontra la deuxième colonne d'infanterie, et que le général Hulsen, pressé de soutenir le roi qui s'engageait, pria le duc de Holstein de s'arrêter jusqu'à ce que les bataillons eussent filé. Il paraît alors que le duc aurait mieux fait de se lier à cette colonne et de déboucher par le même point, plutôt que de faire un détour de deux lieues.

feu de mousqueterie, il pensa que Ziéthen devait être pleinement engagé, et s'écria : *Mon Dieu, Ziéthen attaque déjà, et mon infanterie n'est pas encore arrivée!* En effet, il n'avait là que les 10 bataillons de grenadiers, la brigade Ramin et un seul régiment de hussards. Il envoya aussitôt ses aides de camp pour faire hâter la marche; et comptant sur la bravoure de ses grenadiers, il résolut de commencer l'attaque, dans l'espoir que les autres troupes ne tarderaient pas d'arriver. Les deux batteries, de 20 pièces de 12, qui suivaient l'avant-garde, passèrent le ruisseau de Stribach sur le pont de la route, et les troupes traversèrent sur de petits ponts qu'elles jetèrent en partie, ou que les Autrichiens avaient établis eux-mêmes pour leurs communications.

Après avoir franchi ce ruisseau, les grenadiers se formèrent sur deux lignes, comme on le verra sur le petit plan (*g*); la brigade Ramin se plaça en troisième ligne, et elle fut successivement jointe par les autres de la première ligne, à mesure qu'elles arrivaient la gauche en tête. Cette formation entraîna quelque désordre; plusieurs régimens firent face par le troisième rang; d'autres se trouvaient *par inversion en bataille:* le plus grand mal de ce désordre fut que les batteries de gros calibre, attachées aux brigades, ne purent pas suivre dans le bois.

Les grenadiers s'étant formés sous le feu de mi-

traille, à huit cents pas de l'ennemi, ils traversèrent les abatis et attaquèrent le centre de l'aile gauche autrichienne, avec une bravoure extraordinaire; mais ils furent reçus par une salve, à mitraille, de l'immense artillerie qui garnissait le front de toute la ligne. Ce feu fut si meurtrier, que la brigade de Stutterheim, qui se trouvait en première ligne, fut, en peu de temps, presque entièrement couchée sur le carreau. Le général fut blessé; le colonel prince d'Anhalt et un grand nombre d'officiers furent tués, presque tous les autres étaient blessés. Les batteries qui avaient voulu s'établir à gauche du bois, furent bientôt anéanties : hommes, pièces, chevaux, disparurent dans un clin-d'œil.

La brigade Sybourg, qui avança ensuite, eut le même sort; le feu était si terrible, que le roi se retourna vers le général Sybourg, et lui dit: *Avez-vous entendu une semblable canonnade? pour moi je n'en ai jamais entendu de pareille.* Il se trouvait à la droite, entre les deux lignes, et fut ainsi spectateur de la destruction de son corps de grenadiers, l'élite de son armée. Frédéric montra, dans cet instant critique, autant de courage que de sang-froid : lorsqu'on lui annonça la mort du prince d'Anhalt, il se retourna vers son frère, qui était aide de camp de service, et lui dit : *Tout va mal aujourd'hui, mes amis me quittent, on vient de m'annoncer la mort de votre frère.*

Expression sublime, où est peinte toute entière l'ame d'un héros, et qui, prononcée au milieu de l'horreur d'un tel combat, démontre la grandeur de son caractère mieux que tous les éloges et les mémoires apologiques ne pourraient le présenter.

Les carabiniers autrichiens, voyant le désordre où se trouvaient les débris des grenadiers, les chargèrent vivement, en sabrèrent quelques-uns, et forcèrent le reste à chercher son salut dans le bois. Les régimens d'infanterie Dourlach, Wied et Puebla, croyant la victoire certaine, quittèrent les hauteurs de Siptitz pour poursuivre les Prussiens.

Sur ces entrefaites, la brigade Ramin, soutenue par une partie de la première ligne, s'était déployée; elle attaqua les Autrichiens victorieux avec une grande vivacité, les culbuta, et s'avança même jusque vers la hauteur de Siptitz. S'il y avait eu là une forte division de cavalerie, la victoire pouvait être décidée; mais le roi n'avait que 800 hussards de Ziéthen. Daun eut ainsi le temps d'accourir au soutien de ses bataillons rompus. Il se mit à la tête de deux régimens d'infanterie de la réserve avec 10 escadrons de cuirassiers (1), et il attaqua les Prussiens, qui se

(1) Ces régimens étaient, 2 bat. Tillier, 2 Bareith, 5 esc. Benoit Daun, 5 Buccow. — Ceux qui soutinrent

trouvèrent au même instant chargés et débordés à gauche par 2 autres régimens de cavalerie : la mêlée fut sanglante; les escadrons entamèrent cette brigade, et en sabrèrent une partie; le reste se sauva dans le bois: c'est à cette attaque que le maréchal Daun reçut un coup de feu.

Toute la première ligne du roi était donc battue et dispersée; les Autrichiens n'étaient pas en beaucoup meilleur état, surtout leur cavalerie. La seconde ligne d'infanterie prussienne ne se laissant point abattre par des scènes aussi sanglantes, s'était formée dans cet intervalle et marcha à l'ennemi; le régiment du prince Henri se distingua surtout en culbutant tout ce qu'il rencontrait; mais il s'abandonna trop, fut entouré par une cavalerie nombreuse, et presque entièrement détruit : cette cavalerie fit alors une nouvelle charge contre les autres bataillons de la division, et les chassa vers le bois.

Dans le même instant arriva enfin la colonne de cavalerie du duc de Holstein; il était près de trois heures et demie lorsqu'elle déboucha de la forêt. Sa première destination était de soutenir les premières attaques; mais, dans l'état où se trouvaient les affaires, tout ce qu'elle pouvait

étaient, 5 escad. Savoye et 5 Archiduc Léopold. On peut voir ainsi par l'ordre de bataille sur quel point de la ligne ceci se passait.

opérer était de rétablir un peu le combat. Le duc marchait avec indolence vers Elsnig, sans s'inquiéter si cette disposition était bonne, d'après ce qui se passait autour de lui; heureusement que le roi envoya l'ordre de charger (1). Le régiment des cuirassiers de Spaen, qui venait de déboucher le dernier, se prolongea à droite pour se jeter sur les régimens de Wied et Puebla, qu'il entama, et dont il prit la plus grande partie. Dix escadrons de cuirassiers autrichiens (Buccow et Serbelloni) accoururent au secours de leur infanterie, et repoussèrent un peu ce régiment; mais celui du margrave Frédéric, qui le suivait, donna si à propos, qu'il enfonça ces escadrons, et se jeta à son tour sur les bataillons autrichiens. Les dragons de Bareith, qui formaient la queue de la colonne, ayant aussi vivement débouché, débordèrent le flanc droit de l'ennemi, culbutèrent successivement les régimens de l'empereur, Neuperg, Geisruck et Bareith, dont ils prirent la plus grande partie (L'armée impériale avait aussi un régiment de Bareith infanterie).

La première ligne des Autrichiens se trouva alors délogée, et la cavalerie du roi était sur le champ de bataille.

---

(1) D'autres prétendent que ce fut le colonel Dallwig qui chargea de son propre mouvement avec les cuirassiers de Spaen qu'il commandait.

Sur ces entrefaites, le duc de Holstein, avec les 15 escadrons de la tête, avait suivi sa route entre le ravin de Zeischken et Wolsau, afin de déborder la droite de l'ennemi, mais le ravin sépara les deux partis et on se borna à tirailler: Daun fit avancer du canon et le duc se retira vers Neiden.

Il était quatre heures, et les 5 bataillons de la réserve, qui se trouvaient à la colonne de cavalerie, avaient débouché avec une batterie de douze: les escadrons autrichiens se retirèrent alors et ne reparurent plus; ces bataillons s'établirent sur le terrain de la première attaque, vers le petit mamelon en avant de Neiden; la cavalerie se forma sur les deux ailes: on resta quelque temps dans cette position, la nuit étant survenue. A cinq heures et demie, le régiment de vieux Schenkendorf, de cette réserve, reçut l'ordre de se prolonger à droite pour déloger quelques bataillons autrichiens, qui paraissaient sur le plateau de Siptitz: cette entreprise fut exécutée de concert avec les restes de quelques bataillons du roi (brigade Butzke), et l'ennemi fut chassé de cette hauteur, qui était la clef du champ de bataille. Il paraît que le succès de cette attaque décisive fut dû principalement à l'arrivée des colonnes de Ziéthen, dont nous allons reprendre les opérations.

Ce général avait d'abord formé son corps sur

deux lignes, la droite au grand étang; mais lorsqu'il entendit le feu des attaques du roi, il fit joindre la seconde à gauche de la première (*nn*), sans doute pour attirer l'attention de l'ennemi en montrant plus de forces. Lascy voyant ce mouvement, appuya plus à droite vers Zinna (*gg*); Daun fit faire face en arrière à sa seconde ligne, qui se trouva ainsi opposée à Ziéthen, et il dirigea sur lui un feu très-vif de toutes les batteries: les Prussiens y répondirent, et cette canonnade dura jusqu'après trois heures.

Lorsque Ziéthen s'aperçut que le feu des attaques du roi diminuait et s'éloignait, il jugea qu'elles avaient échoué et il résolut de marcher par sa gauche au-delà de Siptitz pour chercher à communiquer avec lui. Les colonnes étant vis-à-vis de ce village, le général fit sortir de la ligne le régiment de Dierke, et lui ordonna d'attaquer un petit retranchement devant le moulin à vent; ce retranchement fut emporté, mais les Autrichiens s'étant établis en arrière du village, qu'ils gardèrent fortement, ce succès n'eut aucun résultat. La brigade Saldern tenta, plus à gauche, de passer le taillis et de s'emparer des hauteurs couvertes de vignes; mais la résistance des Autrichiens et les obstacles du terrain rendirent tous ses efforts inutiles, et la brigade fut forcée à revenir.

Ziéthen fit alors prolonger le mouvement à

gauche; dans cet instant, le colonel Mollendorf s'aperçut que l'ennemi n'avait point occupé la digue qui sépare les deux étangs et que les hauteurs en face étaient dégarnies (1). Il était cinq heures; Daun avait en effet tiré des renforts de ce point, pour soutenir la droite que le roi menaçait de nouveau avec les restes de la brigade Butzke et le régiment de vieux Schenkendorf, comme nous l'avons déjà dit. Le général Saldern forma alors un bataillon de Forcade et un bataillon de margrave Charles en colonne double, par le flanc droit et le flanc gauche, leur fit passer vivement la digue, gravir les hauteurs, et marcher sur Siptitz, où il les suivit avec le reste de ses troupes.

Ziéthen fit ensuite passer tout son corps en partie par la digue, en partie par le taillis à gauche de Siptitz: quelques bataillons autrichiens reparurent pour s'opposer à cette opération, et le firent avec assez de vigueur, pour causer une grande perte aux deux bataillons du Forcade et margrave Charles, que nous venons de citer; mais ils furent enfin chassés. Ce combat se pro-

---

(1) Sur quelques exemplaires de la planche 20, on a gravé la digue comme jetée sur un seul étang près du point (*t*); le fait est qu'il y a deux étangs distincts. C'est au reste à cette digue indiquée que le passage fut effectué et la bataille décidée.

longea assez avant dans la nuit, et était encore très-vif entre sept et huit heures; il en résulta un peu de confusion, et quelques bataillons prussiens tirèrent sur leurs camarades. La brigade Saldern résista à tous les efforts que fit le général Lasey pour reprendre le village et la hauteur de Siptitz; d'un autre côté, le général Ziéthen se lia au corps du roi, ainsi qu'aux 5 bataillons de la réserve, dont nous avons parlé, et cette opération mit fin à la bataille. Ces troupes formant environ 28 bataillons, étaient en bon état, rangées sur la position qui était la clef du champ de bataille; outre cela, on reforma, pendant la nuit, environ 10 bataillons avec les débris de l'aile gauche; de manière qu'on aurait pu renouveler l'affaire le lendemain avec toutes les chances de succès.

En face de ces troupes, se trouvaient les régimens autrichiens Lorraine, Mercy, Botta et Staremberg: le corps de Lascy avait en quelque sorte changé de front, et avancé vers Siptitz; le reste de l'armée était en désordre et avait considérablement souffert.

Daun qui avait été blessé, ne quitta que fort tard le champ de bataille, pour se faire transporter à Torgau, en laissant le commandement au général Odonell. Lorsque le maréchal apprit à neuf heures l'occupation des hauteurs de Siptitz par le général Ziéthen, il assembla les lieutenans-généraux, et demanda des détails sur la

situation de son armée; les renseignemens qu'il reçut lui firent redouter les suites désastreuses qu'entraînerait une nouvelle bataille livrée le lendemain, et il ordonna de repasser l'Elbe après minuit, ce qui s'effectua dans le plus grand silence et avec tant d'ordre, que l'armée prussienne ne s'en aperçut point. Le corps de Lascy effectua sa retraite, en longeant la rive gauche par Loswig et se dirigeant de là sur Dresde.

Cette journée fut remarquable par les scènes singulières qu'occasionna le désordre des deux armées dans la nuit; le champ de bataille était semé de pelotons égarés des deux partis. L'escorte qui accompagna le roi à Elsnig, donna sur un bataillon de Croates appartenant au corps de Ried, et le prit en majeure partie; un instant après, elle cria encore: *Qui vive ?* et on lui répondit: *Carabiniers autrichiens !* Cette troupe fut chargée, prise ou dispersée. Toute la nuit, on entendit un tiraillement occasionné par des scènes semblables; on a même avancé que des bataillons ignorant l'issue du combat, s'étaient reconnus à leurs feux, et avaient fait la convention que celui dont l'armée aurait été battue, se rendrait prisonnier, lorsqu'il en aurait la certitude au point du jour.

Enfin ce moment si désiré arriva, le roi était déjà revenu à son armée; on eut la satisfaction de ne pas voir un vestige de l'armée autrichienne:

mais le jour éclaira ce champ de carnage, dont le désordre n'avait fait entrevoir qu'une partie; les cris des malheureux qui étaient baignés dans leur sang et qui mouraient de froid, étouffèrent bientôt tous les sentimens qu'inspirait la victoire. Le roi campa à dix heures, la droite à Siptitz, la gauche à Neiden. Hulsen fut détaché avec 10 bataillons et 25 escadrons sur Torgau, qu'il occupa.

Le 5 novembre on fit séjour.

Tel fut le résultat de la célèbre et sanglante journée de Torgau. Les Autrichiens y perdirent environ 11,000 tués ou blessés, 8,000 prisonniers et 45 pièces de canon. La perte des Prussiens fut égale en tués et blessés; ils eurent 4,000 prisonniers.

L'armée autrichienne se retira par la rive droite de l'Elbe, repassa, le 8, sur la gauche, où elle joignit Lascy, se fit renforcer par le corps de Maquire, qui était à l'armée des Cercles, et vint prendre son camp favori au val de Plauen.

Le roi la fit suivre de près, et vint successivement camper le 12, la droite à Grumbach, la gauche à Reitsch. Le général Queiss passa l'Elbe sur un pont de communication établi à Meissen, et se porta avec 9 bataillons et 8 escadrons à Tschaila, en face du corps de Beck. Le prince de Wurtemberg partit avec 8 bataillons et 5 es-

cadrons, pour arrêter les courses des Cosaques dans la Nouvelle-Marche.

Pendant que ceci se passait, l'armée des Cercles s'était successivement retirée le 7 novembre sur Chemnitz. Le roi détacha contre elle le général Hulsen, ce qui la détermina à se retirer, vers la fin du mois, derrière la Saale, où elle prit ses quartiers-d'hiver.

Les deux grandes armées, après s'être observées jusqu'à cette époque, conclurent enfin, le 11 décembre, une convention pour prendre aussi de bons cantonnemens d'hiver. Ainsi, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde, le roi recouvra toute la Saxe, et put espérer de recommencer une campagne avec succès.

Nous avons dit que Laudon étant resté en Silésie, y menaçait Kosel, et que le roi avait détaché Goltz avec un corps assez nombreux pour couvrir cette province et sauver la place. Ce général arriva le 25 octobre aux environs de Glogau : Laudon étant instruit de son approche, fit bombarder vivement, mais inutilement Kosel, et leva le siége le 30; il évacua la Silésie vers le milieu du mois de novembre, et les troupes prirent de même leurs quartiers-d'hiver.

Tandis que toutes ces choses se passaient, les Russes cantonnaient toujours dans la Nouvelle-Marche et une partie de la Poméranie. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, passa même l'Oder, et vint ravager la Marche-Ukraine. Le général Werner arriva à la fin d'octobre, et le força à repasser ce fleuve. Le maréchal Butturlin vint enfin, le 6 novembre, remplacer Soltikof, dont la santé n'était pas encore rétablie; il pensa, après la nouvelle de la bataille de Torgau, qu'il était impossible de se maintenir en cantonnemens dans ce pays, d'ailleurs dévasté, et prit le parti de ramener l'armée en Pologne, laissant Tottleben en Poméranie avec ses troupes légères; mais lorsque le duc de Wurtemberg y fut arrivé de l'armée du roi, avec le détachement dont nous avons parlé, et qu'il se fut réuni à Werner, les partisans ennemis furent forcés à se retirer avec quelque perte.

Le prince se dirigea alors par Prenzlow sur le Mecklenbourg, où il prit ses cantonnemens.

Telle fut l'issue d'une campagne où Frédéric fut sur le point de tout perdre, et qui se termina néanmoins à son avantage; il était en effet dans une situation bien plus favorable que celle de la dernière campagne; il avait recouvré ses provinces

et presque toute la Saxe, de manière qu'il avait la même ressource pour lever des hommes, les payer et les approvisionner. Le moral de son armée se trouvait rétabli par deux victoires, tandis qu'à la fin de 1759 il avait essuyé depuis dix-huit mois des revers multipliés, qui semblaient rendre sa ruine inévitable.

Avant de soumettre au lecteur quelques réflexions sur cette campagne, nous devons lui donner le tableau succinct des petites opérations de l'armée suédoise, que nous avons promis.

Tableau des opérations de l'armée suédoise.

	Prussiens.		Suédois.
	Le général Stutterheim resserra au mois de mai ses cantonnemens derrière la Péene, tenant Demnin et Anclam.		*L'armée suédoise*, depuis la surprise d'Anclam au mois de janvier, était restée tranquille; elle était composée de 17 bat. et 42 escad. avec 8 bat. de cordon sur la frontière.
		Le 16 août.	*L'armée* entre en campagne.
Le 17 août,	*Stutterheim* se rapproche de la Péene, et campe à Medow.	Le 17....	Elle passe la Trebel, et campe à Beestland pour tourner la gauche des Prussiens.

PRUSSIENS.	SUÉDOIS.
	Le général Fersen devant Demnin. *Ehrensward* devant Anclam.
	Le 19.... *L'armée* à Malchin.
Le 21.... *Stutterheim* évacue Anelam et Demnin, et se replie en masse sur Spantikow.	
Le 22 août, *Les Prussiens* campent près de Sehonwalde aux environs de Pasewalk.	Le 22 août, *Les Suédois* à Iven.
Le 31.... *Stutterheim* ne voulant pas se laisser tourner, campe à Rolwitz.	Le 31.... *Les Suédois*, réunis à Strasbourg, manœuvrent toujours sans combattre, malgré leur supériorité.
Le 3 sept. *Stutterheim* est attaqué faiblement, et continue à se retirer sur Prenzlow.	Le 3 sept. *L'armée* manœuvre toujours, et inquiète la gauche des Prussiens. *Ehrensward* entre à Pasewalk.
Le 6..... *Les Prussiens* se retirent à Greiffenberg.	Le 6..... *L'armée* occupe Prenzlow, et y reste campée pendant tout le mois, sans doute pour attendre le succès du siége de Colberg.
Le 9..... A Zedenich.	

	Prussiens.		Suédois.
	Il y eut plusieurs combats de postes à l'avantage du colonel Belling qui se distingua dans cette guerre.		
Le 2 octob.	*Le général Werner*, après avoir délivré Colberg, marche sur Pasewalk, et se retire sur Stettin avec quelques prisonniers. *Le prince de Wurtemberg* commande le corps de Stutterheim, et avance sur Templin.	Le 2 oct.	*Le général Ehrensward* se maintient à Pasewalk.
Le 3.....	*Le prince* marche au secours de Berlin, ne laissant devant l'ennemi que le colonel *Belling*.	Les 3 et 4.	*L'armée* a peur du mouvement du 2, et se retire sur Werbelow.
Le 9.....	*Werner* marche par Prenzlow, et se réunit au colonel.		
Le 13....	*Werner* fait mine de passer la Tribsée pour gagner la Poméranie suédoise, et forcer l'ennemi à se retirer.		
Le 19....	*Belling* suit l'ennemi. *Werner* entre dans	Le 17....	*L'armée suédoise* se retire en effet sur Anclam.

Prussiens.	Suédois.
le Mecklenbourg, le met à contributions, et marche ensuite pour arrêter les ravages des Cosaques.	
Le 25 nov. *Le prince de Wurtemberg* revient après la bataille de Torgau, et cantonne dans le Meckleubourg.	
	Le 27.... *L'armée* repasse la Péene, et prend ses quartiers-d'hiver.

La campagne se termina ici, comme les précédentes, après quelques misérables événemens, qui n'influèrent en rien sur l'ensemble des grandes opérations de la guerre; tel sera constamment le résultat de toutes les expéditions accessoires.

CHAPITRE XXVI.

Observations sur la campagne de 1760.

La science de la guerre se compose de trois combinaisons différentes, et peut, par conséquent, être divisée en trois branches indépendantes les unes des autres, ou du moins indépendantes dans leur exécution. Les opérations qui seraient parfaites sont celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général sur lequel repose cette science; principe que nous avons indiqué dans plusieurs occasions.

La première de ces combinaisons est *l'art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse.*

Nous l'avons développé dans le chapitre XIV de la seconde partie, et on le trouvera adapté au système moderne, dans le chapitre IV de la cinquième partie : c'est ce qu'on nomme communément et improprement un plan de campagne. Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination, car il n'est pas possible

de faire un plan général d'opérations, dont le premier événement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au-delà du second mouvement.

La deuxième branche est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opérations primitive ou de la ligne accidentelle*; c'est ce qu'on entend vulgairement sous la dénomination de stratégie : la stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette deuxième combinaison.

La troisième branche est *l'art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille*. C'est proprement *l'art des combats*, que plusieurs auteurs ont appelé un ordre de bataille, et que d'autres ont présenté sous le nom de tactique.

On voit par l'analyse de ces combinaisons, qu'un général peut en appliquer une, sans posséder le talent d'appliquer aussi bien les deux autres. Jusqu'à Frédéric, on n'avait guère connu que la dernière : des systèmes reçus, de faux préjugés, contribuèrent sans doute à laisser longtemps des idées rétrécies et trop compassées. Le grand roi, lui-même, ne put pas en secouer le joug. S'il fut habile à Hohenfriedberg, à Soor; s'il commanda l'admiration à Rosbach, à Leuthen, à Kunersdorf; enfin si son caractère fut

beau et grand dans presque toutes les circonstances de sa vie, il faut néanmoins convenir qu'on a bien gratuitement enflé sa réputation, en l'appelant *Frédéric l'unique*, en le présentant comme le plus profond tacticien et le plus habile homme de guerre qui ait existé.

Je pense qu'il fut encore plus grand homme que grand capitaine, car il ne fit faire que de faibles progrès à l'art, et s'il en perfectionna un peu la seconde combinaison, il méconnut entièrement la première. En effet, il porta quelquefois sa plus grande masse sur les points décisifs; mais cela ne lui arriva pas toujours, et il ne sut jamais embrasser sa ligne d'opérations de la manière la plus avantageuse, de celle qui aurait mis toutes les chances de son côté.

On se convaincra de la vérité de ces assertions, en jetant un coup-d'œil sur ce que nous avons déjà dit des avantages de la ligne centrale du roi, tenue par une masse suffisante, contre des armées isolées, dont l'une n'opérait que trois ou quatre mois après l'autre, et dont les chefs lents, irrésolus et pusillanimes, ne pouvaient jamais être d'intelligence. Quinze mois de revers mérités auraient dû apprendre à Frédéric que les fautes recevaient leur prix, et que c'en était une majeure de passer dans l'inaction les six mois les plus favorables, pendant lesquels on pouvait opérer contre une seule des armées ennemies,

lorsque les autres étaient à cent lieues, dans des cantonnemens d'hiver. Mais depuis la première campagne de 1756, jusqu'à la dernière, il ne sut jamais prendre, au début des opérations, l'initiative d'un mouvement hardi et vigoureux, pour frapper le coup décisif, qui lui offrait seul les plus belles chances de succès.

Ce reproche, que nous lui avons fait pour la campagne de 1759 (dans le chapitre XX), est encore plus fondé au commencement de celle de 1760. Le roi avait été accablé à Kunersdorf et à Maxen; il devait s'attendre que les coalisés chercheraient à opérer de concert, et peut-être même à se réunir en deçà de l'Oder, comme ils avaient déjà tenté de le faire avant tous les désastres des armées prussiennes. Les renforts portés au corps de Laudon étaient la mesure de tout ce que l'ennemi pouvait entreprendre sur cette ligne; le seul moyen de le prévenir était de profiter du morcellement des forces autrichiennes pour rassembler l'armée du roi, celle du prince Henri, et le corps de Fouquet, afin de jeter cette masse entre Daun et Laudon, d'accabler l'un ou l'autre de ces corps avec la rapidité de l'éclair, de pousser ensuite l'autre assez loin pour n'avoir rien à craindre de la campagne, et pour faire face aux entreprises de Soltikof sur la Wartha. D'après le système que les généraux russes avaient déployé dans les trois campagnes

précédentes, on devait bien compter qu'ils n'eussent jamais dépassé Posen, si les armées autrichiennes avaient essuyé de grands échecs à l'époque où ils cantonnaient encore.

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à cet égard dans le chapitre XX; j'observerai seulement que les circonstances l'exigeaient plus impérieusement dans cette dernière campagne que dans la précédente; après les revers qu'on avait éprouvés, il semblait qu'on ne pouvait espérer de succès que par cette conduite habile et vigoureuse, et qu'il était ridicule de laisser aux ennemis le temps de concerter leur réunion et la mise en action de toutes leurs forces : les circonstances étaient encore plus favorables, parce que les troupes autrichiennes se trouvaient morcelées sur une ligne double, en 1760, et qu'elles ne l'étaient pas en 1759.

Par suite du système sur lequel j'ai fait reposer toutes mes observations, il me semble donc que Frédéric aurait dû donner à ses trois corps une direction rapide et concentrique sur Lobau ou Zittau, afin d'opérer ensuite, suivant les circonstances, contre celui des corps autrichiens qu'on serait en mesure d'accabler et de couper de ses frontières. J'ai entendu l'Empereur Napoléon dire, à Varsovie, qu'il ne connaissait que trois choses à la guerre : *faire douze lieues par jour, combattre, et cantonner ensuite en re-*

pos. Cette grande vérité, appliquée à la position du roi, présente l'inconcevable négligence de ce prince sous son vrai jour, et peut faire aisément calculer quelles eussent été les suites du système de l'Empereur des Français dans une situation aussi avantageuse. En se rappelant, outre cela, que les mêmes troupes, dont l'attitude menaçante en Bavière et en Souabe contenait l'Autriche le 23 de septembre 1806, entrèrent victorieuses à Berlin un mois après; on pourra juger si le roi eut vingt fois le temps et les occasions de se débarrasser des Autrichiens, dans l'intervalle de six mois qui s'écoulèrent chaque année avant que leurs alliés parussent sur la scène. Je ne veux pas dire par-là que le roi dût faire la guerre d'invasion; il était, depuis 1757, dans une position qui lui en ôtait les moyens, comme je l'ai observé dans le chapitre XIV de la deuxième partie; mais c'était une raison de plus pour profiter de sa centralité, afin de se débarrasser du plus importun de ses ennemis, pendant qu'il avait les moyens de le faire avec toutes les chances de succès, et sans avoir la moindre chose à redouter des autres. Quels que soient les motifs qu'on puisse alléguer pour la justification de Frédéric, il sera toujours inconcevable qu'il n'ait jamais livré de bataille aux Autrichiens pendant que les Russes étaient encore derrière la Vistule, tandis qu'il livra la bataille de Torgau lorsqu'ils étaient

sur le théâtre de la guerre, éloignés de quelques marches seulement, et qu'il en fit autant à Kunersdorf contre Soltikof, lorsque Daun pouvait aisément le joindre et le soutenir.

Il serait bien plus difficile encore de se rendre compte des combinaisons du roi pour l'affaire de Fouquet. On se rappelle que, durant les mois d'avril et de mai, Fouquet cantonnait vers Landshut et le prince Henri sur le Bober, entre Lowenberg et Sagan, tandis que Laudon recevait des renforts et se préparait à entrer en campagne avec une armée. Comment le roi put-il laisser 30,000 hommes sur le Bober à ne rien faire, ou à observer une armée qui était derrière la Vistule? A compter du mois d'avril, il fallut trois mois et demi aux Russes pour arriver à Posen; il fallait quatre jours au prince pour se joindre à Fouquet et mettre Laudon hors de cause pour toute la campagne. Je suis forcé de reporter encore une fois mes lecteurs en 1796, aux affaires de Lonato et de Castiglione, à celles de Rovérédo et de Bassano, pour leur démontrer tout ce que peut l'initiative des mouvemens, jointe à leur rapidité et à l'emploi successif d'une masse contre des corps isolés; ils jugeront si mon reproche est fondé (1).

(1) Abensberg, Eckmuhl et Ratisbonne nous ont fourni depuis des preuves plus frappantes encore : il faut dé-

Cependant les Prussiens firent l'inverse de ce qu'ils avaient à faire; Laudon manœuvrait depuis le 30 mai contre Fouquet, et le prince Henri ne se mit en marche que treize jours plus tard : on croira sans doute que c'était pour aller accabler le général autrichien et le punir de ses démonstrations offensives; pas du tout, c'était pour isoler encore davantage Fouquet en marchant sur Landsberg, afin d'observer une armée russe qui ne se rassembla à Posen que trente-six jours après.

L'inaction de Frédéric aux environs de Dresde est aussi inconcevable que son entreprise sur cette ville. Comment le roi put-il espérer de faire tranquillement le siége d'une place qui avait 16,000 hommes de garnison, en présence d'une armée supérieure à la sienne? Pour cela, il fallait une grande bataille, et il eût été fort dangereux d'en livrer une sous le canon de Dresde; car, en la gagnant, on n'avançait en rien les affaires, puisque la réunion de Laudon avec les Russes en Silésie aurait bientôt fait payer cher le stérile honneur d'une victoire sans fruit. Une défaite, au contraire, perdait la Silésie et la Saxe, pour ne pas dire plus.

La partie importante des premières opérations était donc l'armée de Laudon; c'était sur ce point

---

sirer qu'elles ne soient pas perdues pour l'art comme celles qui les ont précédées.

que les forces ennemies voulaient agir de concert et combiner cette unité d'action, qui décide de tout à la guerre; c'était là qu'il fallait un coup décisif qui anéantît tous ces projets, et qui isolât, pour toute la campagne, les Russes sur la Wartha et les Autrichiens sur l'Elbe. Mais, pour l'exécuter, il fallait des marches rapides comme l'éclair, et combinées par les trois parties qui composaient les forces du roi, avant que Daun pût manœuvrer pour les prévenir. Si le maréchal était resté sur l'Elbe, l'opération était assurée; s'il avait suivi Frédéric, celui-ci, qui se dirigeait concentriquement vers ses autres masses, les aurait réunies pour livrer bataille avec une supériorité décisive, qui ne laissait aucune chance en doute, et avec bien plus d'avantages que s'il avait été forcé de combattre sous Dresde. Les suites d'une victoire remportée sur une armée en marche, éloignée de toute base d'opérations, pouvaient être incalculables; elles auraient forcé Laudon à quitter la Silésie, et les Russes seraient bien certainement restés sur la Wartha. Daun, pour suivre la marche rapide et concentrique du roi, devant subordonner ses mouvemens à ceux des Prussiens, n'aurait pu séjourner, et aurait été forcé de renoncer à son système de positions ou de camps inattaquables; ainsi il eût été facile de le contraindre à recevoir un engagement général ou à tout abandonner.

Le roi voulut bien ensuite faire une opération à peu près semblable lorsqu'il se porta en Silésie; mais quelle différence ! il y avait alors 60,000 Russes dans cette province, et ils étaient encore derrière la Vistule lorsqu'il aurait dû exécuter cette opération; cependant son entreprise conçue dans une circonstance bien moins favorable et même dangereuse, réussit si bien, qu'elle le tira d'embarras. En effet, cette marche en Silésie, lorsque les Russes y étaient, devait y conduire Daun, et produire ainsi cette concentration des armées combinées, que Frédéric devait redouter au-dessus de tout; exécutée trois mois plutôt, elle aurait pu avoir des résultats bien plus brillans, sans exposer aux mêmes dangers, car les Russes étaient à cent lieues de cette province. Une bataille comme celle de Lignitz, livrée au mois de mai, de concert avec l'armée du prince Henri et le corps de Fouquet, lorsque les Autrichiens étaient seuls en campagne, n'aurait-elle pas absolument changé la face des affaires?

Tempelhof a prétendu qu'il était de l'intérêt du roi d'attirer Daun en Silésie. Cette opération eût été fort bonne au commencement de la campagne lorsque les Russes n'étaient pas sur l'Oder; après leur arrivée, elle pouvait devenir très-dangereuse. Il était de l'intérêt du roi de se lier avec l'armée de son frère pour présenter une masse centrale; mais il ne pouvait jamais entrer dans

ses convenances que l'ennemi manœuvrât dans le même sens, et il eût été fort heureux pour le roi que Daun restant en Saxe lui laissât opérer cette concentration sans l'exposer au danger d'être serré de trop près par les grandes armées combinées. Ce raisonnement de Tempelhof ressemble à celui du général prussien G..... qui prétendait que le duc de Brunswick n'avait pas voulu s'opposer, en 1792, à la réunion de Kellermann et de Dumouriez, *afin de les battre en même temps*; c'est-à-dire *que Frédéric, voulant réunir ses forces pour combattre, désirait que Daun fût aussi de la partie, afin d'avoir* 140,000 *hommes sur les bras au lieu de* 60,000.

Tempelhof a aussi admiré les premières manœuvres du roi; nous avons déjà observé qu'il y avait de la contradiction dans le but qu'il leur supposait, puisqu'il le rapporte tantôt à une marche en Silésie, tantôt au siége de Dresde. Dans le fait, il me paraît que ces manœuvres ont été trop vantées, et que, dans le principe, elles tenaient beaucoup de l'irrésolution : on n'y trouve aucune de ces mesures hardies qui caractérisent un plan vastement conçu, et dont Frédéric avait grand besoin pour réparer vingt mois de revers; ce qui prouve mon assertion, c'est qu'il n'y avait aucun préparatif réellement ordonné pour le siége de Dresde, avant le commencement de juillet.

Après avoir reproché à Frédéric la manière

dont il embrassa la ligne générale d'opérations et la faute qu'il commit dans le premier emploi de sa masse sur les points décisifs, il convient de lui rendre la justice qu'il mérite, pour l'exécution de quelques opérations partielles de cette campagne. Sa résolution de rétablir une ligne intérieure avec le prince Henri, et de se réunir, au besoin, à lui, pour frapper un coup décisif, est surtout digne d'éloges : c'était faire, dans des circonstances très-critiques, ce qu'il eût pu faire plutôt; mais enfin c'était le seul parti qui convînt lorsqu'il le prit; il était grand et hardi. Il est vrai que Daun lui en facilita bien l'exécution par sa conduite extraordinaire. Frédéric montra une grande habileté dans les marches du 9 au 13 août sur la Katzbach; je lui reprocherai seulement de n'avoir pas gagné une marche de plus, au lieu d'avoir séjourné à Buntzlau, le 8 août : on a prouvé depuis qu'il était facile de marcher sept à huit jours consécutivement, et il importait assez de gagner une journée sur Daun pour opérer un peu plus vivement.

La marche de nuit, que Frédéric exécuta à Lignitz, pour sortir d'embarras, est un des mouvemens les mieux combinés de ses campagnes; il devait nécessairement lui réussir : une critique outrée lui reprocherait peut-être d'avoir d'abord engagé si peu de troupes contre Laudon; tandis que Daun étant loin de là, le roi aurait pu dé-

cider les premières attaques, en y employant une partie des forces inutiles de sa droite, qui faisaient face à Pfaffendorf: on le trouvera excusable, parce qu'il fut presque surpris; néanmoins cette faute pouvait être irréparable, car Laudon aurait pu se maintenir jusqu'à l'arrivée de Daun, et alors la position du roi eût été désespérée. C'était du premier moment que tout dépendait; Frédéric avait trop de coup-d'œil pour ne pas le sentir, et je ne conçois pas comment il ne se décida pas sur-le-champ à jeter sa plus forte masse sur le corps qui le menaçait. Au reste, ce monarque, assoupi à son feu de bivouac, réveillé par le major Hund, qui lui apprend que l'ennemi est là, commande une juste admiration, par la grandeur de son sang-froid, l'habileté et l'à-propos des ordres qu'il donna. Ce trait de sa vie est un de ceux qui méritent le plus de passer comme exemple à la postérité; il est d'un héros.

Cette bataille est celle qui offre le plus de rapprochement avec les opérations de l'Empereur Napoléon, lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser, débouchant en même temps sur Véronne et sur Brescia, ne voulait rien moins que prendre l'armée française : la seule différence qui existe, c'est que l'Empereur combina son mouvement rapide sur les deux parties isolées, tandis

que Frédéric fut presque surpris et n'eut point l'initiative de la combinaison (1).

Lorsque le roi se fut lié avec le prince Henri, de manière à pouvoir se réunir dans un instant, il eût ainsi réparé toutes les premières fautes de la campagne : une telle opération valait une victoire; néanmoins, il n'en profita pas. Les Russes ayant commencé à s'éloigner, Frédéric chercha à pousser Daun; cela était fort bien : il convenait de leur donner une direction divergente si prononcée, que tout accord dans leurs opérations devint impossible : mais pour cela, il fallait risquer une bataille; les circonstances étaient bien plus impérieuses qu'à Torgau, elles étaient également beaucoup plus avantageuses; le roi avait pour lui, sur ce point, toutes les places et la ligne de l'Oder; en Saxe, au contraire, il n'avait rien entre Dresde et Berlin, et Dresde était au pouvoir des Autrichiens. Les Prussiens pouvaient réunir 70 bataillons et 120 escadrons, avec lesquels ils auraient dû attaquer Daun à Domanze, le 30 août, lorsqu'ils marchaient sur Schweidnitz. Jamais le roi n'eut une plus belle armée;

(1) L'affaire de Lignitz offre encore plus de ressemblance avec les batailles qui ont eu lieu, depuis que ceci a été écrit, à Abensberg et à Eckmuhl; on y a vu la défaite successive de parties isolées par une masse intérieure.

la victoire de Lignitz lui avait rendu toute sa force morale; dans le cas d'une défaite, on ne perdait rien, puisqu'on avait toujours la masse centrale appuyée de huit places fortes; un demi-succès aurait donné de plus grands résultats qu'une victoire complète à Torgau; enfin, si la victoire eût été décisive, Daun, rejeté dans les défilés de la Bohême, sans autre retraite que Prague, ou du moins Kœnigsgratz, pouvait perdre la moitié de son armée. Les Russes avaient prouvé, depuis longtemps, qu'à la nouvelle d'un revers ils seraient partis pour la Vistule.

Je n'ai pas parfaitement compris le but des marches et contre-marches de Frédéric, lorsqu'il voulut rejeter Daun en Haute-Silésie; il fallait, comme je viens de le dire, l'attaquer à Domanze, en masquant le Zoptenberg. Puisque le roi jugea préférable de menacer ses communications, la marche pour tourner le Zoptenberg par Langenseifersdorf était fort bien, mais ce sont les suivantes qui ne sont pas faciles à motiver. Frédéric voulait menacer les communications des Autrichiens avec la Bohême; pour cela, il devait manœuvrer par sa gauche, afin de s'établir sur leur extrême droite : lorsqu'il campait à Pulzen, le 1.er septembre, il pouvait en une marche se porter sur Hohengiersdorf, et s'appuyer à Schweidnitz; la position de Daun, étendue jusqu'à Hohenfriedberg, pouvait être attaquée avec succès sur

le point de Bogendorf, et le voisinage de Schweidnitz offrait de grands avantages pour combattre avec toutes les chances, que la position relative de Brieg, Neiss et Breslau, aurait rendues encore bien plus favorables.

Le mouvement que le roi fit sur Buntzelwitz, son séjour dans ce camp, et la marche par Strigau sur Reichenau, en débordant la gauche des Autrichiens, sont des opérations dont Tempelhof s'est plu à exagérer le mérite : le but de Frédéric était-il de gagner les communications de Daun, par Landshut; pourquoi alors rester treize jours dans deux camps? D'ailleurs, il n'eût rien gagné à cela, le maréchal pouvait toujours communiquer directement avec la Bohême, par Friedland, Braunau, Glatz ou Politz; il était en toute sécurité, c'était même sa ligne naturelle; enfin, en venant se camper à Landshut, entre Daun et la Bohême, le roi se serait exposé à de bien grands dangers, si le général autrichien l'avait attaqué; son armée sans dépôts, sans communications, aurait pu courir risque d'être battue, rejetée sur les défilés de Rabengeburg, tandis qu'il ne pouvait faire aucun mal aux Autrichiens : *le gain ne valait pas la mise au jeu.* En opérant de Pulzen sur Hohengiersdorf, et en attaquant les Autrichiens à Bogendorf, le 1.er ou le 2 septembre, Frédéric, au contraire, pouvait faire son effort par la gauche, de manière à gagner Freybourg,

à mesure que les attaques prendraient une bonne tournure; il se serait ainsi établi sur la route de Glatz, au point de Hohengiersdorf, et sur celle de Landshut, au point de Freybourg.

Le roi, après avoir perdu quinze jours, fut contraint d'en revenir à cette marche sur Hohengiersdorf; mais alors les affaires avaient bien changé, les Autrichiens n'étaient plus étendus depuis Bogendorf jusqu'à Hohenfriedberg; ils avaient une position redoutable qui assurait leurs communications.

Enfin me voici arrivé aux observations sur la bataille de Torgau.

Je ne reviendrai pas sur la question que nous avons déjà examinée, pour savoir si Frédéric eut tort de livrer cette bataille : il est de fait que, par la position redoutable où se trouvait l'ennemi, il avait peu à espérer et tout à craindre; il pouvait donc différer l'attaque jusqu'au milieu de novembre; alors, si Daun avoit persisté dans sa résolution, il fallait bien l'empêcher de séjourner sur le Bas-Elbe pendant l'hiver. Je ne m'inquiéterai donc pas si la nécessité de combattre a été justifiée, et il ne me restera qu'à démontrer si les dispositions ont été bien faites.

L'art de la stratégie est celui d'amener, sur les points décisifs d'une ligne d'opérations, la plus grande masse de forces possible.

L'art des combats est celui de tirer parti de ces masses présentes, pour en rendre la plus grande quantité agissante; ainsi les meilleures dispositions d'une bataille seront celles qui auront produit la mise en action, au même instant et au point décisif, de toutes les masses présentes, à l'exception néanmoins de celles qui doivent servir de réserve. D'après ce principe, toutes les doubles attaques qui devraient s'exécuter par des mouvemens étendus, et sur des points multipliés, me paraissent dangereuses; elles peuvent réussir, lorsque l'ennemi leur oppose de mauvaises manœuvres, ou lorsque toutes les circonstances se réunissent pour opérer un miracle, c'est-à-dire, pour que toutes les parties d'un plan aussi compliqué n'éprouvent aucun obstacle et s'exécutent à point nommé; mais dans le fait, on doit éviter ces entreprises autant que possible; il est rare qu'elles réussissent, et presque toujours elles exposent aux suites les plus funestes.

En lisant la relation de la bataille, on trouvera à chaque ligne la vérité de ces assertions, et Frédéric risqua d'en faire une terrible épreuve.

Au premier coup-d'œil sur la position de Daun,

on voit qu'elle n'était attaquable que par le bois et du côté de Neiden, entre le village et la forêt; c'est-à-dire, vers le crochet formé par la ligne autrichienne : s'établir en masse sur ce point, était gagner le champ de bataille; mais ce n'était pas une chose facile à exécuter (1).

1.° On ne pouvait y arriver que par des défilés, et sous le feu de batteries formidables.

2.° En opérant une seule attaque, on y arrivait en colonne par un seul débouché, et on ne pouvait pas mettre ses troupes en action, de manière que la tête eût été écrasée.

3.° En opérant sur deux ou plusieurs points, on risquait de ne pas agir simultanément, et l'on s'exposait à tous les inconvéniens que présentent les attaques doubles, lorsqu'elles ne coïncident pas parfaitement entre elles.

Il est permis de douter que Frédéric ait fait

---

(1) Le point stratégique le plus avantageux était bien celui entre Zinna et le grand étang; une attaque, qui aurait réussi sur ce point, aurait pu mettre Torgau et les ponts de l'Elbe au pouvoir des Prussiens, qui se trouvaient déjà avant la bataille sur les communications de Daun : l'armée autrichienne aurait couru risque d'une ruine complète; mais cette attaque aurait placé l'armée prussienne entre celle de Daun et le grand étang. Ce petit lac, immédiatement au dos des colonnes, les eût empêché de se mouvoir, et au moindre pas rétrograde, elles eussent été mises en déroute ou noyées.

tout ce qu'il fallait pour obtenir ce résultat et pour opérer l'établissement de sa ligne sur le point mentionné; le sort le favorisa beaucoup, et je crois devoir démontrer cette vérité.

Pour juger bien sainement ses combinaisons, il faudrait connaître les instructions réelles qu'il donna à Ziéthen; mais si les premiers mouvemens de celui-ci ont été faits par l'ordre du roi, il n'est pas vraisemblable que le monarque ait voulu réunir sa masse sur les hauteurs de Siptitz, comme cela eut lieu dans le fait; car Ziéthen n'en prenait guère la route en allant se déployer vers le grand étang dans la position (*nn*).

Il paraîtrait plutôt que Frédéric, ayant avec lui autant de forces qu'il jugeait nécessaire pour décider la bataille de son côté, avait posté Ziéthen sur ce point, pour tenter un coup de main sur Torgau, et ruiner entièrement l'armée ennemie, ou du moins pour la faire charger dans sa retraite par ses 52 escadrons, en profitant du terrain uni qui sépare la ville du Rhorgraben: dans une supposition contraire, la position de Ziéthen n'avait aucun but raisonnable; aussi long-temps que les Autrichiens tenaient les hauteurs en forces, avec des batteries aussi formidables, le corps de ce général, contraint à rester derrière le ravin, était à compter comme masse non agissante, et c'eût été dans tous les cas une grande faute que de lui faire jouer ce rôle.

Si Ziéthen devait attaquer à gauche de Siptitz, il fit une parade bien maladroite en venant se déployer vers le grand étang, parce que le mouvement qu'il dût exécuter ensuite par sa gauche fut fait en vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable, et qui porta ses plus grandes forces entre Zinna et Siptitz; d'ailleurs, il en résulta que son attaque fut retardée de trois heures.

Pour bien atteindre le but qu'on se proposait, il aurait fallu porter quelques escadrons avec du canon dans la position (*nn*), afin de faire prendre le change au corps de Lascy, et de le tenir un peu en échec, entre l'étang et Torgau; le reste de l'aile de Ziéthen devait alors filer entre Groswig et Siptitz, pour opérer, le long de la forêt, le même effort que Frédéric y faisait du côté de Neiden : c'était le seul moyen d'établir unité d'action ou d'effet entre les deux attaques, et je suis persuadé que l'affaire n'eût pas été longtemps douteuse.

Il n'exista, au contraire, aucun concert dans les attaques, comme on le voit facilement par la relation : la précipitation de la première tentative des grenadiers en fut une des principales causes. Dans l'état où se trouvaient les affaires, il n'y avait aucun inconvénient à ce que Ziéthen canonnât et commençât l'action une demi-heure avant le roi; il lui fallait au moins ce temps pour être pleinement engagé. Frédéric devait donc at-

tendre l'arrivée de ses colonnes d'infanterie, plutôt que de faire écraser ses grenadiers seuls; car s'il n'eût pas débouché aussi inconsidérément, il se fût bientôt convaincu que cette première canonnade de Ziéthen ne durerait pas long-temps, et ne pouvait être qu'une affaire de poste. Cette résolution, d'attendre au moins un instant, aurait pu changer la face des affaires; car le roi alors ne se serait pas engagé partiellement et successivement, comme il le fit pour réparer sa première faute.

D'après ce qu'on vient de lire, et même d'après les termes de la relation de Tempelhof, il paraît que Ziéthen n'avait pas ordre de se lier au roi; *car il prit sur lui d'en faire l'essai lorsqu'il entendit le feu s'éloigner;* alors les combinaisons de Frédéric étaient dangereuses : Ziéthen, par ce seul mouvement, sauva l'armée prussienne, et lui donna la victoire.

Enfin, si le roi ne fut pas dans son plan de bataille le tacticien inimitable qu'on a voulu nous présenter, il faut néanmoins lui rendre la justice qui lui est due; il déploya un courage extraordinaire, et eut la poitrine effleurée d'une balle; sa grande ame ne parut jamais avec plus d'éclat; il se couvrit de gloire par son sang-froid et la persévérance admirable avec laquelle il sut maintenir ses débris jusqu'à l'arrivée de Ziéthen. Ici on retrouve le grand caractère qui distingue ce

prince dans les circonstances les plus orageuses, le caractère qui constitue enfin le héros.

Nous terminerons ces réflexions par un rapprochement entre cette fameuse bataille de Torgau et celle de Preussich-Eylau, qui offre le plus de ressemblance dans les résultats, quoiqu'il y ait une grande différence dans les dispositions antérieures et dans l'ordonnance du combat (1).

A Eylau comme à Torgau, une division fut engagée seule et accablée. Dans l'une et l'autre de ces batailles, une grande charge de cavalerie rétablit un peu l'équilibre; le concert des attaques se remit vers la fin, et les parties des deux armées victorieuses se lièrent sur le champ de carnage. A Eylau, l'arrivée de Davoust fit le même effet que l'arrivée de la colonne du duc de Holstein, et la marche du maréchal Ney sur Schloditten fit l'effet de celle de Ziéthen; l'une et l'autre eurent lieu au déclin du jour, et furent décisives. Dans les deux journées, la lutte fut sanglante, le carnage terrible, et l'artillerie joua un grand rôle; enfin les armées victorieuses restèrent maîtresses du champ de bataille sans le savoir; car les Russes à Eylau, comme les Autrichiens à Torgau, ne le quittèrent que fort avant dans la nuit.

Mais ces batailles diffèrent en bien d'autres

(1) Ces chapitres ont été écrits à Berlin à la fin de juillet 1807.

points; celle d'Eylau était la suite d'un grand mouvement nécessité par celui des Russes sur la Basse-Vistule. Beningsen, en prenant une ligne d'opérations resserrée entre la mer et l'armée française, s'était exposé à ce que l'Empereur Napoléon, manœuvrant contre sa gauche, le jetât sur Elbing, et fît subir à son armée le sort de Mélas, c'est-à-dire, qu'il la mît dans l'alternative de se faire jour ou de capituler; alternative ruineuse dans tous les cas. Voilà ce qui s'appelle de grandes combinaisons indépendantes de tout ce qu'il peut y avoir de fautif dans l'exécution; et tel fut en effet le plan de l'Empereur.

Frédéric ne cherchait pas un aussi grand résultat; il voulait déloger Daun avec le moins de risque possible. Le roi fut la partie assaillante, et l'Empereur, au contraire, fut attaqué dans un mouvement. Frédéric pouvait éviter l'engagement successif et partiel de ses forces, tandis qu'il l'ordonna lui-même. L'Empereur Napoléon, attaqué pendant que les corps de Ney et de Davoust étaient en marche, prit toutes les mesures pour rétablir l'unité d'action; il avait, dès le matin, renvoyé un aide-de-camp du maréchal Ney, pour lui donner l'ordre de se rabattre sur sa droite, afin de venir se lier à la gauche de l'armée. Lorsque le corps d'Augereau eut été accablé par des forces triples, l'Empereur réussit, par le sang-

froid et le courage qu'il déploya, ainsi que par ses bonnes dispositions, à soutenir le combat avec très-peu de forces agissantes. Il passa ainsi le moment critique, et gagna le temps d'attendre l'engagement du maréchal Davoust. Frédéric, au contraire, après la destruction de ses grenadiers, persista dans ses engagemens partiels; il ne prit aucune mesure efficace pour réunir ses efforts, et le hasard seul amena Ziéthen à son secours.

Enfin, si le maréchal Ney n'arriva pas plutôt que Ziéthen, il n'y eut aucune faute de la part de l'Empereur : l'aide-de-camp qui avait été envoyé s'était égaré, et arriva fort tard, lorsque le maréchal, voyant la lueur des coups de canon, et ne les entendant pas, marchait déjà de lui-même pour se lier aux forces agissantes, après avoir été malheureusement forcé d'attendre une brigade qui se trouvait déjà engagée sur la première direction de Creuzbourg. Si l'officier envoyé par l'Empereur avait remis l'ordre à temps, le maréchal serait arrivé sur le champ de bataille à deux heures, simultanément avec l'engagement de Davoust; mais il en serait résulté un autre avantage, c'est que le maréchal Ney aurait traversé la direction du corps de Lestocq, qui ne serait pas arrivé au soutien; ainsi, l'ennemi aurait eu 15,000 hommes de moins, lorsque 40,000 hommes frais, des deux corps susdits, seraient

entrés en action. Quelle différenee! Ce sont de ces choses qu'un général peut ordonner, mais qu'il ne peut pas forcer.

Observations sur les opérations des armées combinées.

Je ne m'étendrai pas autant sur les opérations de Daun et de Soltikof; il suffit d'en lire la relation pour découvrir la mésintelligence, le défaut d'ensemble, l'irrésolution et tout ce qu'il faut enfin pour mal faire la guerre. Le Fabius autrichien qui, au lieu d'attaquer le roi lorsqu'il était devant Dresde, se perchait sur des montagnes, et s'y enterrait sous des retranchemens devant une armée battue depuis vingt mois, et inférieure en nombre, n'est sans doute pas un modèle à proposer à ceux qui veulent apprendre à bien concerter le choix d'une ligne d'opérations, à l'embrasser de la manière la plus avantageuse, et à porter des masses, par des mouvemens hardis et rapides, sur les points les plus importans de cette ligne.

Quelques parties du plan primitif des alliés étaient bonnes; l'exécution fut pitoyable, comme les projets qui résultèrent ensuite de ces premières dispositions.

Laudon et les Russes devaient réunir 90,000 hommes sur l'Oder: c'était fort bien. Ils ne se

réunirent pas à cause d'un simple mouvement du prince Henri vers Breslau, et rien ne les eût empêchés de le faire en prenant une marche concentrique par la rive gauche, ou, au pis aller, par la rive droite du fleuve. Laudon montra beaucoup de faiblesse en prenant une direction absolument divergente : on ne reconnaît pas là le vainqueur de Landshut, de Belgrade, l'homme que Frédéric craignait tant d'avoir en face.

Le général autrichien vint se réunir avec Daun ; cela serait dans le fond revenu au même, si les alliés avaient su tirer parti de leurs avantages et agir de concert. Nous avons dit que les premiers mouvemens du roi auraient dû être de réunir sa masse par une ligne intérieure, et qu'il ne le fit pas. Daun devait profiter de cette faute, et l'attaquer, soit devant Dresde, soit dans sa marche pour la Silésie. Frédéric, isolé, et de plus, éloigné alors de ses deux bases d'opérations, aurait pu perdre une bataille décisive : je laisse au lecteur à prononcer quelles en eussent été les suites nécessaires.

Dès que Laudon l'eût joint, le maréchal aurait dû sur-le-champ attaquer le roi ; il avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait; il tâtonna pendant sept à huit jours, et finit par laisser engager Laudon tout seul à une demi-marche de lui.

Si les alliés avaient voulu concerter un plan hardi et vigoureux, ils auraient dû faire passer

l'Oder par l'armée russe à Stadtleubus, du 10 au 12 août, la diriger vivement vers Lignitz pour s'y joindre à Daun, établir ainsi la masse de leurs forces au centre, isoler le roi du prince Henri, et livrer sur-le-champ bataille à l'un d'eux, en l'accablant par une supériorité irrésistible. Le roi surtout pouvait être attaqué avec succès; il n'avait aucun réfuge, et peu de munitions. Dresde était au pouvoir de l'ennemi, le chemin de la Silésie lui était fermé; il ne lui serait resté d'asile que Berlin, où on eût encore pu le prévenir en exécutant, dans la bataille même, un mouvement prolongé par la droite. Les alliés avaient un avantage immense pour faire des entreprises grandes et hardies; c'est que leur ligne d'opérations étant différente, l'une des deux armées pouvait mettre ses communications à découvert pour opérer des mouvemens décisifs; elle aurait toujours trouvé au besoin un point de retraite sur les frontières de son alliée.

Quant à la bataille de Lignitz, Daun avait conçu un assez bon plan, mais il s'y prit mal pour l'exécution; il fit un accessoire de la principale attaque, et de l'accessoire il fit un principal. Laudon était chargé de prévenir Frédéric et de lui couper la route de Parchewitz. Comme le projet du roi était de gagner cette route pour se lier avec son frère, il était clair qu'il ne resterait pas dans son camp de Lignitz, mais qu'il attaquerait Laudon;

on devait donc soutenir ce général en se liant avec lui; il était inutile que toute la grande armée restât sur le front des Prussiens. Au reste, le général autrichien commit une faute lorsqu'il arriva sur le terrain, et qu'il s'aperçut que Laudon était repoussé, de ne pas marcher sur-le-champ vers Royn sur la Leisebach, pour y prévenir l'armée prussienne; la victoire n'aurait eu aucun résultat, et le roi eût été hors d'état de communiquer avec le prince Henri, car Daun aurait tenu la position centrale, qui lui assurait en même temps les deux routes de Parchewitz, à droite, et de Neumarck, à gauche (1).

Frédéric étant parvenu, par la bataille de Lignitz, à rétablir une ligne intérieure avec l'armée de son frère, les généraux alliés devaient adopter un tout autre plan d'opérations, et porter un coup terrible à ce prince en transportant le théâtre de la guerre générale au cœur de ses états. La possession de Dresde assurait à Daun celle des deux rives de l'Elbe, et une retraite certaine sur la Bohême. Les alliés pouvaient donc opérer, de concert, un de ces mouvemens dont l'Empereur

---

(1) Depuis que ce chapitre est écrit j'ai vu la position de Royn, que j'avais indiquée pour son importance stratégique. Cette position est extrêmement forte; Daun n'aurait pu trouver en Silésie de champ de bataille plus avantageux.

Napoléon nous a donné de si brillans exemples : les armées combinées auraient dû marcher vivement et concentriquement; celle des Russes, vers Peitz ou Guben, celle de Daun à Luben, tandis qu'une petite division russe, en descendant la rive droite de l'Oder, se serait portée sur Francfort, simplement pour assurer une communication directe. Cent trente mille hommes, ainsi établis au cœur des états du roi, maîtres dans le fait de Postdam et de Berlin, eussent bien forcé Frédéric à venir combattre sur ce point désavantageux, et à y jouer son tout, presque sans espoir de succès. En effet, si ce prince avait combattu entre l'Oder et l'armée ennemie, il était perdu sans ressource et jeté sur le fleuve ou sur la Pologne, tandis qu'au besoin, l'ennemi pouvait se retirer sur l'Elbe vers Dresde. Si le roi prenait le parti opposé, et qu'il s'engageât avec l'armée combinée, de manière à la placer entre lui et l'Oder, elle aurait eu alors sa retraite par Crossen, sur la rive droite de ce fleuve, et une défaite pouvait au contraire accomplir la ruine de Frédéric, car les armées russes et autrichiennes auraient été en possession de tous ses états; il ne lui serait resté aucune retraite que celle sur l'Elbe, et aucune ressource pour lever des hommes et de l'argent. Il n'aurait pas même fallu jusqu'à l'hiver pour parcourir ses états dans toutes les directions, et pour achever la défaite d'une armée sans alliés,

sans soutien, sans autre refuge que Magdebourg ou Stettin.

Pour entreprendre des opérations semblables, il est vrai qu'il ne faut pas, comme Tempelhof, compter la quantité de boisseaux de farine et d'avoine qu'il faudrait à une armée aussi nombreuse pendant deux mois, et conclure, comme lui, à l'impossibilité de l'affaire, parce que l'on n'aurait pas tous ces boisseaux à l'avance. Il y avait six ou sept marches à exécuter pour ce mouvement, et le pays pouvait amplement fournir à la subsistance des troupes; l'expédition devait réussir dans huit à dix jours; en cas contraire, on revenait sur Dresde sans aucun danger.

Nous avons vu, dans le cours de la relation, que Tempelhof avait reproché à Daun de s'être laissé tourner au Zoptenberg, au lieu d'étendre sa position un peu plus à droite; il me paraît, comme je l'ai déjà dit, que ce reproche est mal fondé. Si Frédéric voulait tirer parti de la direction divergente qu'il venait de donner aux opérations de l'ennemi, il fallait qu'il profitât de leur isolement et de la réunion de ses forces pour attaquer les Autrichiens seuls. Nous avons observé plus haut qu'il aurait eu une belle occasion d'attaquer leur centre vers Domanze, si le maréchal avait étendu sa droite vers Langenpeile et Reichenbach, et sa gauche vers Strigau, comme le dit Tempelhof; plus il aurait porté de forces

vers ces deux points, moins il en aurait eu au point décisif. Il importait fort peu à Daun que le roi lui gagnât une de ses communications avec la Bohême par Glatz, il en eût conservé deux autres; d'ailleurs il lui serait resté, outre cela, deux lignes secondaires importantes, desquelles on ne pouvait pas le couper aisément; la première était celle de Dresde et de l'armée des Cercles, la deuxième était celle de l'armée russe par Parchewitz, avec laquelle il eût pu se lier si le roi se jetait absolument dans les montagnes, sur l'extrême droite de ses ennemis. Ce que le maréchal avait de mieux à faire n'était pas de s'étendre, c'était de se réunir et d'attaquer; il pouvait surtout le faire avec avantage de son camp d'Adelsdorf, lorsque le roi entreprit son mouvement dangereux sur Reichenau. Au lieu de trembler pour une communication dont il n'avait pas besoin, et de manœuvrer comme avec des pions, Daun aurait pu marcher vivement aux Prussiens, tandis qu'ils venaient s'engager dans une position aussi hasardée. En manœuvrant un peu par sa droite dans l'action il pouvait, en cas de succès, jeter Frédéric dans les défilés de la Bohême; l'armée russe, poussant le petit corps de Goltz, et revenant alors sur Breslau pour se lier à Daun, aurait achevé le succès de cette entreprise, à laquelle on ne risquait rien, puisqu'on communi-

quait avec Friedland et Glatz, d'un côté, et avec Dresde, de l'autre.

En général, la conduite de Daun, dans toutes les opérations de cette campagne, fut la même que celle de la campagne de 1759; on y trouve l'inconcevable lenteur, l'irrésolution, cette faiblesse de caractère que le courage personnel ne remplace jamais. Sa marche, pour suivre Frédéric en Saxe et camper à Torgau, est le mouvement le plus sage qu'il entreprit; mais encore ne fut-il lié à aucunes vues générales, à aucune combinaison avec les armées de ses alliés; il laissa même Laudon en Silésie, avec un corps nombreux, s'occuper d'accessoires inutiles, tandis que son entreprise, si elle eût été soutenue simultanément par Laudon et par les Russes, pouvait décider sur l'Elbe du sort de la monarchie prussienne. Qu'on se rappelle à quoi tint la bataille de Torgau, et on verra ce qu'il en serait résulté, si Laudon, l'armée des Cercles et les Russes, avaient opéré sur ce point.

L'expédition sur Berlin, que M. de Montalembert présenta comme un chef-d'œuvre, était un pauvre accessoire, surtout dans le moment où les armées prenaient une direction divergente. Les accessoires, ou les diversions, sont surtout des sottises, lorsqu'on a affaire à un grand homme qui ne peut pas en être dupe, et qui sait en profiter

pour décider les grandes questions. Cette expédition eût été fort bonne si, comme nous l'avons déjà dit, on l'avait exécutée par une concentration des armées sur la Sprée; on en eût fait alors l'opération principale, et une opération dirigée sur les points importans. Au reste, la manière dont elle tourna prouve, qu'entreprise plus en grand, elle pouvait parfaitement réussir et procurer d'immenses résultats.

La relation que Tempelhof nous donne de la bataille de Torgau, permet difficilement de juger la conduite de Daun dans l'action; il paraît seulement que l'artillerie fit beaucoup plus d'effet que le bon emploi des troupes. On peut faire, à cette occasion, au maréchal, le même reproche que l'on a fait au roi, c'est-à-dire qu'il avait de bien plus belles occasions de livrer bataille. Pour en convaincre mes lecteurs, je ferai simplement le rapprochement de la position respective à différentes époques.

Si Daun avait attaqué le roi à Reichenau, comme nous l'avons dit, il aurait eu bien plus d'avantages.

1.° Celui de l'initiative, au moyen duquel il pouvait mettre toutes ses troupes en action, au lieu d'attendre, comme à Torgau, que l'ennemi attaquât sa droite.

2.° Il avait de plus, à cette époque, le corps de Laudon, qui resta en Silésie, tandis que le

roi avait de moins les corps de Hulsen et du prince de Wurtemberg, qui ne le joignirent que sur l'Elbe.

3.° Frédéric était, à Reichenau, dans une position hasardée, où une bataille perdue l'aurait anéanti ; c'était alors qu'il fallait profiter des grandes chances. A Torgau, en attendant surtout l'attaque, on ne pouvait que le repousser.

4.° Cette opération, exécutée vers Adelsbach, pouvait être plus facilement combinée avec un mouvement des Russes, qui, dans quelques marches, auraient été à même de se lier avec l'armée victorieuse, en poussant ou laissant même de côté le petit corps, de 12,000 hommes, qui était devant eux.

Au lieu de combiner ainsi l'emploi actif et vigoureux de la plus grande force possible, Daun, pouvant se lier, vers Eulenbourg, avec l'armée des Cercles, négligea même de le faire, et laissa cette armée se retirer sans motif: 30,000 hommes furent ainsi inutiles en cantonnant à trois journées de Torgau, tandis qu'ils auraient pu contribuer a décider la bataille. On n'a pas d'exemple de dispositions plus fautives, plus inconcevables.

Quant à la bataille même, Daun s'y conduisit avec un grand courage; il fit à propos deux charges heureuses; mais, borné à garder ses hauteurs, il ne manœuvra point; il n'y eut aucune de ces

dispositions qui font donner à un général le titre de grand capitaine; et s'il avait gagné la bataille, on aurait pu dire que c'était par hasard.

Il me semble également que le maréchal, connaissant l'état de l'armée prussienne, aurait pu se dispenser de repasser l'Elbe, venir camper vers Schilda ou Oschatz, attirer à lui l'armée des Cercles, et livrer un nouveau combat. Cette résolution eût été d'autant plus sage, que les Autrichiens avaient une retraite assurée sur Dresde, et que le roi n'était pas disposé à les suivre de près avec une armée abîmée. Dans le cas où ils eussent remporté ici une victoire, il est vraisemblable que Laudon et les Russes auraient eu le temps de marcher concentriquement sur Spremberg, pour venir achever l'établissement d'une masse redoutable au cœur des états prussiens.

Si la bataille, presque indécise, de Torgau, eut des suites si funestes pour les combinés, c'est qu'ils le voulurent bien. Loin de se sauver chacun de leur côté, ils eussent dû perdre deux batailles semblables, et il n'y aurait plus eu d'armée prussienne. Il semblerait que leurs généraux aient pris plaisir à cette guerre singulière, car ils préférèrent bénévolement donner au roi le temps de bien se refaire pendant l'hiver, afin d'avoir, au printemps, une nouvelle armée à combattre; du moins, il serait difficile d'expliquer cette étonnante manie de prendre tous les ans, pendant six

mois, une ligne divergente de cent cinquante lieues, et de passer les six autres mois à tenter une réunion.

En voilà assez sur cette campagne. Je ne reviendrai plus sur les opérations de l'armée française sur le Weser et le Rhin, dont j'ai observé les fautes principales dans la relation succincte que j'en ai présentée au chapitre XXI.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

TABLE

DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1759.

CAMPAGNE DE 1760.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

